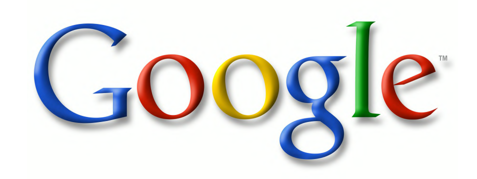
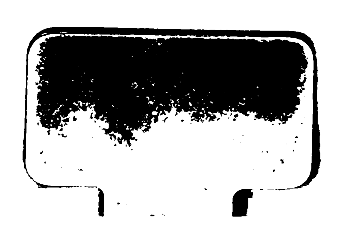





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

VI

Corbeil, typ. et stéréotyp. de Crété.

THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR M. EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SIXIÈME

PARIS,

L. HACHETTE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

1856

MOIROUD ET COMPAGNIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 4 mai 1836.

En société avec M. JULES DE WAILLY

Personnages :

M. BLANCHET [1].

Mme BLANCHET, sa femme en secondes noces [2].

M. BONIN [3].

VICTOR [4].

JULIETTE [5].

La scène est à Paris, chez M. Blanchet.

ACTEURS :

[1] M. NUMA. — [2] Madame JULIENNE. — [3] M. FERVILLE. — [4] M. RHOZEVIL. — [5] Mademoiselle MÉLANIE.

MOIROUD ET COMPAGNIE

Un petit salon. — Entrée au fond. — Portes latérales aux deux angles du salon. — A droite de l'acteur, sur le devant, une table, et tout ce qui est nécessaire pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BLANCHET, Mme BLANCHET.

(Au lever du rideau, ils sont assis à une petite table à déjeuner, à gauche du théâtre.)

M. BLANCHET, après un silence pendant lequel il a observé sa femme.

Aménaïde, veux-tu du beurre ?

Mme BLANCHET.

Merci, je n'ai plus faim. (Nouveau silence.)

M. BLANCHET.

Aménaïde, veux-tu du thé et un peu de crème ?

Mme BLANCHET.

Je n'en veux plus... Vous m'avez ôté l'appétit.

M. BLANCHET.

Cependant, ma bonne, il faut déjeuner.

Mme BLANCHET.

Eh !... puis-je prendre quelque chose lorsque vous me faites des révolutions comme celle-là ?

M. BLANCHET.

Je te demande pardon, Aménaïde... là ! je te demande pardon, es-tu contente ?

Mme BLANCHET.

Contente !... et comment voulez-vous que je le sois?... Vous êtes toujours à me tourmenter, à m'agacer les nerfs... Ah ! ce n'est pas ainsi que mon premier mari se conduisait avec moi.

M. BLANCHET, à part.

Allons, nous y voilà !... encore l'éloge de l'autre !...

AIR *du Vaudeville de l'Apothicaire.*

Vingt fois par jour, c'est amusant!...
Prenez donc pour femme une veuve,
Pour qu'à l'autre, en vous comparant,
Sans cesse on vous mette à l'épreuve !
Cette comparaison, déjà,
Sur plus d'un point me fut contraire...
Car le mari qui n'est plus là
Est toujours celui qu'on préfère.

Mme BLANCHET.

Hein?... vous dites?...

M. BLANCHET.

Rien !... je n'ai rien dit, Aménaïde.

Mme BLANCHET.

Certainement, monsieur, ce n'est pas ainsi que se conduisait avec moi M. Bonin : entre nous jamais de dispute, de discussion. J'étais reine dans mon ménage ; il ne se mêlait de rien ; il suffisait qu'une chose me fît plaisir...

M. BLANCHET.

Permets, permets, ma chère petite... Tu me parles toujours de M. Bonin, de ton premier mari, il n'y a pas de mal, c'est pour faire son éloge... je ne m'en plains pas... c'est d'un bon cœur... Mais enfin, mon adorée, tu conviendras que vous n'avez pas toujours vécu comme deux tourtereaux.

Mme BLANCHET.

Oh!... c'est à cause de notre divorce que vous dites cela !...

Il est vrai que c'était un fou, un joueur, un libertin ; mais, du reste, il n'y avait rien à lui reprocher. Un caractère enjoué, un cœur facile et complaisant... J'ai obtenu divorce contre ses défauts, mais j'ai donné des regrets à ses qualités. Il est malheureux qu'un homme fait comme lui pour être l'ornement de la société, ait été forcé par ses dettes et ses folies d'aller mourir en Amérique.

M. BLANCHET.

Et il a bien fait : ce serait gentil d'avoir là en perspective...

Mme BLANCHET, soupirant.

Ah !... il avait du bon ; au lieu que vous...

M. BLANCHET, lui offrant le sucrier.

Mets donc un peu de sucre dans ton lait.

Mme BLANCHET.

Vous êtes un méchant !... vous me faites du chagrin...

M. BLANCHET.

Moi ! ô Dieu !... peut-on dire ?... je fais tout ce que tu veux... Ce matin encore, tu exiges que j'éloigne ma nièce : je t'ai fait une observation ; tu as crié, je n'ai plus rien dit, et tu te plains !...

Mme BLANCHET.

Parce que vos observations sont absurdes, inconvenantes et ridicules.

M. BLANCHET.

Rien que ça.

Mme BLANCHET, se levant.

Juliette retournera à Saint-Denis aujourd'hui... je le désire... je le veux...

M. BLANCHET, se levant.

Puisque je la conduirai moi-même... Seulement... je dis qu'à son âge, elle pouvait quitter son pensionnat.

Mme BLANCHET.

Pour venir ici, n'est-ce pas... dans cette maison, où nous sommes déjà si à l'étroit ?

M. BLANCHET.

C'est vrai... c'est vrai !... Mais...

Mme BLANCHET.

Une jeune fille à surveiller !...

M. BLANCHET.

C'est juste.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

Mais ma nièce, faire un faux pas !

Mme BLANCHET.

Mon Dieu !... mon fils comme elle est sage ;
Ils sont charmants tous deux !... hélas !
Le cœur est si faible à leur âge !...
C'est un danger que j'ai connu !...
Il faut... la charité l'ordonne...
Compter toujours sur la vertu...
Mais il ne faut tenter personne !
On doit compter sur la vertu ;
Mais il ne faut tenter personne.

M. BLANCHET.

Je m'en rapporte à toi.

Mme BLANCHET.

Et Victor, une tête de feu, qui s'avise de se prendre d'une belle passion !...

M. BLANCHET.

Oh !... oh !... quand cela serait...

Mme BLANCHET.

Comment !... mais ce que vous dites là, monsieur Blanchet, est d'une indécence !...

M. BLANCHET.

Tu trouves ? c'est possible... Mais moi, je pensais que, dans ce cas, un bon mariage...

Mme BLANCHET.

Un mariage pareil pour mon fils !...

M. BLANCHET.

Je l'aime comme s'il était le mien ; et plutôt que de le chagriner...

Mme BLANCHET.

Toujours le même !... Vous le perdez... vous me le gâterez tout à fait... Grâce à votre faiblesse, il mène la vie la plus dissipée ; et, pour couronner l'œuvre, vous favoriseriez un amour aussi... ridicule, pour une jeune fille qui n'a rien ! (Élevant la voix.) Mais, en vérité, monsieur Blanchet...

M. BLANCHET, reculant.

Tu as raison... c'est d'une bonne mère... tu as raison.

Mme BLANCHET.

Heureusement, ce soir il ne la verra plus. Silence !... c'est lui... pas un mot.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR, à Mme Blanchet.

Bonjour, ma mère.

Mme BLANCHET, sèchement.

Bonjour, monsieur.

VICTOR, à M. Blanchet.

Bonjour, mon père.

M. BLANCHET, affectueusement.

Bonjour, mon garçon, bonjour. Comment as-tu passé la nuit ?

VICTOR.

Bien, mon père... très-gaîment, du moins.

Mme BLANCHET.

Plaît-il ?

VICTOR.

Dame ! ma mère, il faut bien s'étourdir.

Mme BLANCHET.

Mais, Dieu me pardonne, il est encore en toilette de bal !... il ne s'est pas couché.

M. BLANCHET.

Ah ! bah !... si fait.

VICTOR.

Non... j'ai passé la nuit au bal... chez le père d'un de mes amis que je vous ai présenté... Armand Flavigny... vous savez; et vers le matin, quand tout le monde s'est retiré, nous nous sommes étendus, Armand et moi, près d'un bon feu, dans deux larges fauteuils, où nous avons dormi.

M. BLANCHET.

Comme on dort à vingt ans. (Victor va poser son chapeau sur la table.)

Mme BLANCHET.

Oui, un joli train de vie ! je vous conseille de l'approuver !... Au reste, cela ne m'étonnerait pas ; vous êtes vous-même si léger, si étourdi !...

M. BLANCHET.

Moi ! si l'on peut me reprocher !...

Mme BLANCHET, à Victor.

Et tu oses m'avouer cela sans rougir !... Une nuit passée au bal, au jeu peut-être ?

VICTOR.

Oui, ma mère ; j'ai dansé, j'ai joué, j'ai perdu.

M. BLANCHET, à demi-voix.

Tais-toi donc ; est-ce qu'on dit ces choses-là ?

Mme BLANCHET.

Vous avez perdu !... avec des écervelés... des fous...

VICTOR.

Non, ma mère, non... des gens très-distingués, des avocats célèbres, un magistrat et un député. Je me suis jeté à leur partie... de rage, de désespoir ; et, après avoir vidé ma bourse, j'ai perdu cent écus sur parole.

M. BLANCHET.

Miséricorde ! (Il remonte le théâtre, et va ranger quelques chaises et la petite table sur laquelle ils ont déjeuné.)

Mme BLANCHET.

Mais c'est affreux, ça, monsieur... c'est d'un mauvais sujet...

VICTOR.

Je vous l'ai dit, ma mère, puisque vous voulez me rendre malheureux, puisque vous me défendez de voir Juliette, de l'aimer... eh bien ! je ne réponds plus de moi ; j'irai dans le monde, je jouerai, je danserai, je me jetterai dans tous les plaisirs... et c'est vous, ma mère, c'est vous qui aurez fait mon malheur !...

M. BLANCHET, s'essuyant les yeux.

Pauvre garçon !

Mme BLANCHET.

Taisez-vous, petit sot !... puisque vous le prenez ainsi, je vous déclare, moi, que je serai inexorable pour vous...

VICTOR.

Mon Dieu !... vous l'êtes déjà...

M. BLANCHET ; il revient auprès de Victor, et lui dit tout bas.

Tais-toi... nous arrangerons ça...

Mme BLANCHET.

Hein ?...

M. BLANCHET.

Je dis que c'est très-mal, une conduite pareille...

Mme BLANCHET.

C'est heureux ! et, quant à vos dettes, vous les paierez, monsieur, sur vos honoraires d'avocat.

VICTOR.

Oui, moi qui plaide aux assises d'office et gratis... *pro Deo !*

M. BLANCHET, bas à Victor.

Tais-toi donc...

Mme BLANCHET.

Quant à vous, monsieur Blanchet... si vous aviez la faiblesse...

M. BLANCHET.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Qui, moi!... lui payer ses folies!

Mme BLANCHET.

Ne donnez rien...

M. BLANCHET.

Pas un écu...

(Bas à Victor.)

Compte sur mes économies...

Mme BLANCHET.

Et, quant à Juliette, entends-tu?
Je te défends de lui rien dire,
De la voir!...

VICTOR.

Mais c'est m'accabler!...

Mme BLANCHET, parlant.

Mais dites-lui donc quelque chose!

M. BLANCHET, sévèrement à Victor.

Je vous défends de vous parler...

(Bas, avec bonté.)

Je vous permets de vous écrire.

(Il s'éloigne vivement de Victor.)

Mme BLANCHET.

Au surplus, pour le temps que vous avez à la voir encore.

VICTOR.

Plaît-il ?...

M. BLANCHET.

Je vais la reconduire à Saint-Denis...

VICTOR.

Juliette ?...

Mme BLANCHET.

Oui, monsieur; elle est prévenue, et je vais tout préparer pour son départ!

VICTOR.

Ah! ma mère... c'est affreux, ce que vous faites là!... nous séparer!... Ma mère! ma mère!.... vous ne savez pas de quoi je suis capable!...

Mme BLANCHET.

Vous êtes un fou, un enfant...

VICTOR, à Blanchet, qui s'essuie les yeux, à part.

Mais vous, beau-père!... vous ne dites rien? c'est votre nièce, et vous la sacrifiez?...

M. BLANCHET, cachant son mouchoir.

Moi!... je ne sacrifie pas... je ne permets...

Mme BLANCHET.

Qu'est-ce que c'est?...

M. BLANCHET, sévèrement.

Mais votre mère a raison... que diable!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE.

Mon oncle?... mon oncle?... (A part, avec émotion.) Victor!

VICTOR.

Ah!... c'est elle!...

Mme BLANCHET, retenant Victor.

Taisez-vous !

M. BLANCHET.

Que me veux-tu, mon enfant ?

JULIETTE.

Mon oncle, il y a là un monsieur qui demande à vous parler...

M. BLANCHET.

Son nom ?...

JULIETTE.

Je le lui ai demandé, il m'a répondu : Moiroud et compagnie, de Marseille.

M. BLANCHET, à madame Blanchet.

Moiroud ! ah ! une ancienne connaissance ; c'est pour cette traite de commerce, tu sais... (A Juliette.) Dis qu'on le fasse entrer.

JULIETTE.

Oui, mon oncle.

Mme BLANCHET.

Et ensuite, mademoiselle, vous viendrez me rejoindre, nous avons quelques préparatifs à faire pour votre départ...

JULIETTE.

Oui, ma tante...

VICTOR.

Son départ ! mais...

Mme BLANCHET, lui prenant le bras.

Silence !... suivez-moi... (A son mari.) Et vous, débarrassez-vous de cette personne...

VICTOR.

Air *du Galop de la Tentation.*

Eh ! mais, c'est de la tyrannie.

Mme BLANCHET.

Hâtez-vous, les moments sont courts.

VICTOR, à Juliette.

Ah! ne crois pas que je t'oublie.

JULIETTE.

Et moi, je t'aimerai toujours.

Mme BLANCHET.

Rentrez tous deux...

M. BLANCHET.

Quel rigorisme!

(A part.)

O vous qui, je ne sais pourquoi...
Regrettez tant le despotisme,
Venez le retrouver chez moi...

ENSEMBLE.

M. BLANCHET.

Soyez tranquille, chère amie,
Je sais que les moments sont courts!...
Pauvres enfants!... lorsqu'elle crie,
Il faut bien lui céder toujours!...

JULIETTE et VICTOR.

Adieu, Victor! } la tyrannie
Juliette, adieu! }
Ne pourra rien sur nos amours.
Ah! ne crains pas que je t'oublie,
Mon cœur est à toi pour toujours!

Mme BLANCHET.

Venez me trouver, je vous prie...
Hâtez-vous, les moments sont courts;
Il faudra bien qu'elle l'oublie,
Et qu'il m'obéisse toujours.

(Juliette sort par le fond, madame Blanchet et Victor par la porte latérale à droite.)

M. BLANCHET, les regardant sortir.

Pauvres enfants!... leur chagrin me déchire le cœur; mais madame Blanchet le veut, il n'y a plus rien à dire...

SCÈNE IV.

BONIN, M. BLANCHET.

BONIN, à la cantonade.

Merci, mademoiselle... merci... (Entrant.) Elle est charmante, cette jeune fille...

M. BLANCHET, se retournant.

Ah! c'est ce cher... (S'arrêtant.) Monsieur, on m'avait annoncé...

BONIN.

Moiroud et compagnie, de Marseille; c'est la raison sociale, la signature de la maison...

M. BLANCHET.

Le nom que vous prenez...

BONIN.

Vous sera plus agréable que le mien qui ne dirait rien à votre cœur. Je savais qu'au nom de Moiroud, votre porte et votre bourse me seraient ouvertes...

M. BLANCHET.

Comment donc! mais à vous-même, monsieur, car j'ai des fonds à votre disposition...

BONIN.

J'ai le temps de les toucher... vous m'en donnerez une partie, j'en ai besoin; j'allais au Trésor.

M. BLANCHET.

Tout de suite... heureux d'avoir pu vous être utile...

BONIN.

Mon ami Moiroud avait raison quand il vantait votre aménité, votre hospitalité...

M. BLANCHET.

Monsieur! je suis enchanté qu'il m'ait adressé un de ses amis...

BONIN.

Son associé, Moiroud et compagnie...

M. BLANCHET.

Et si je puis vous rendre quelque service dans notre ville...

BONIN.

Beaucoup, beaucoup; j'aurai recours à vous sans façon... je viendrai vous voir, parce qu'entre garçons on peut se mettre à son aise...

M. BLANCHET.

Entre garçons?...

BONIN.

Je sais que vous l'êtes, et c'est bien fait à vous... La vie de garçon!... ah!... Dieu!... quelle jouissance! toujours libre, heureux, tranquille... sans criaillerie, sans...

M. BLANCHET.

Je suis marié...

BONIN.

Ah! bah!... c'est un fort bel état que le mariage! Une femme... ah! Dieu! une femme!... il ne s'agit que de bien choisir... et d'avoir la main heureuse...

M. BLANCHET.

Comme vous dites... d'avoir la main heureuse...

BONIN.

Pardon, si j'ai été indiscret... mais Moiroud m'avait assuré que vous étiez célibataire, et que jamais...

M. BLANCHET.

Oui, oui... A son dernier voyage à Paris, il y a six ans, je disais encore : Jamais de chaînes! jamais de femme! jamais!... mais, que voulez-vous, il y a des circonstances...

BONIN.

Oui, je sais ; une étoile, je connais ça... Vous avez trouvé une femme...

M. BLANCHET.

Excellente... d'une douceur ! d'une bonté ! qui me promettait des soins si doux !... une tendresse si paisible !...

BONIN.

Et, sans doute, elle vous a tenu tout cela ?...

M. BLANCHET.

Eh !... eh !... oui... oui...

BONIN.

Eh ! eh !... c'est-à-dire...

M. BLANCHET.

Si fait, si fait... beaucoup de qualités... bonne mère, bonne femme, amie sûre... mais les habitudes d'un premier mariage...

BONIN.

Madame était veuve ?...

M. BLANCHET.

Veuve... oui, heureusement ! Une femme a ses petits moments d'impatience... Elle crie bien un peu...

BONIN.

A qui le dites-vous ! la mienne, donc...

M. BLANCHET.

Comment !... monsieur n'est pas garçon ?...

BONIN.

Oh !... garçon tout à fait... Ça m'a coûté un peu cher... les frais de divorce, c'était hors de prix...

M. BLANCHET.

C'était le bon temps... (Se reprenant.) Je veux dire que, lorsqu'on ne pouvait pas se souffrir...

BONIN.

Oui, c'était commode et agréable... On nous a gâté le code civil... Ma foi, j'en ai usé, et je m'en trouve bien ! Non pas que j'eusse à me plaindre... O ciel ! ma femme... une vertu... mais la vertu est un peu criarde... Ma femme me faisait... expier mon bonheur... Un vacarme d'enfer... Mais, Dieu merci, je savais le moyen de lui faire baisser le ton...

M. BLANCHET.

En vérité !... (Il passe à droite, et il court lui présenter une chaise.) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous prie.

BONIN.

Et puis, tel que vous me voyez... quand je m'ennuyais chez moi, j'allais prendre l'air dans quelque maison plus amusante que la mienne...

M. BLANCHET.

Ah !... ah !... gaillard !...

BONIN.

Mais, oui... j'aimais un peu la bonne chère, le jeu et les femmes... La mienne s'en formalisait, nous avions des scènes. (Faisant la voix de femme.) « Monsieur, c'est infâme ! » Et, moi, je chantais quelque chose... les chansons à la mode...

(Il chante.)

« Femmes, voulez-vous éprouver ?... etc. »

(Faisant la voix de femme.)

« Monsieur, vous êtes un traître !... »

(Chantant.)

« Partant pour la Syrie... »

(Faisant la voix de femme.)

« Monsieur, je prendrai un parti violent !... »

(Chantant.)

« Il faut des époux assortis... »

Ma foi... un jour elle se fâcha tout de bon... elle avait décou-

vert une correspondance avec une petite danseuse de Toulouse... Nous habitions Toulouse... Une sylphide, qui avait la plus drôle d'orthographe... Les lettres les plus cocasses... C'était une sottise de ma part... Si jamais vous avez une maîtresse, n'écrivez pas, c'est le premier de tous les principes.

M. BLANCHET, le regardant d'un air stupéfait.

Ah!... merci du conseil...

BONIN.

Bref!... l'explication fut chaude; je voulus chanter... Pan!... je reçus un soufflet... Elle était d'une vivacité charmante... Il y avait là deux témoins... un commis, une femme de chambre... Ils soutinrent en justice que j'avais frappé ma femme. Je laissai dire, elle réussit... avec ça que nous avions pour avocats des hommes très-habiles, très-irritants, qui auraient fait divorcer Philémon et Baucis; cette affaire-là leur fit beaucoup d'honneur au barreau... Mon divorce fut prononcé publiquement, et je me trouvai garçon, comme vous me voyez encore, et comme je croyais vous trouver vous-même... Mais, puisque vous êtes en ménage, je crains d'être importun...

M. BLANCHET.

Comment donc!... mais, au contraire: et dès aujourd'hui je vous retiens à dîner...

BONIN.

Mille remercîments...

M. BLANCHET.

Je vous présenterai à ma femme...

BONIN.

Je serais enchanté... mais aujourd'hui cela m'est impossible... une autre fois...

M. BLANCHET.

A la bonne heure!... Vous verrez mon fils... un bon jeune homme...

BONIN.

Ah !... vous êtes père ?...

M. BLANCHET.

Non !... non !... c'est l'ancien...

BONIN.

Ah ! bah !... un beau-fils !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme BLANCHET.

Mme BLANCHET, criant de la coulisse.

M. Blanchet ?... M. Blanchet ?...

BONIN.

On vous appelle...

M. BLANCHET.

Restez, c'est ma femme...

BONIN.

Ah !...

Mme BLANCHET, entrant avec colère par la porte de l'angle, à droite.

Mais, monsieur Blanchet...

M. BLANCHET.

Pardon, bonne amie... j'étais avec monsieur...

Mme BLANCHET.

Ah !... puisque vous êtes en affaires... Mais nous attendons...

M. BLANCHET.

C'est l'associé de mon ami Moiroud que je te présente...

BONIN, passant à elle.

Moiroud et compagnie, de Marseille !... Enchanté, madame...

Mme BLANCHET, jetant les yeux sur Bonin.

Hein ?...

BONIN.

Ah ! bah !...

Mme BLANCHET.

Monsieur !...

BONIN, à part, reculant d'un pas.

Ma femme !...

M. BLANCHET.

Qu'est-ce que c'est ?...

Mme BLANCHET.

Rien !... rien !... (A part.) Je ne me soutiens plus...

BONIN.

Un peu de surprise... dame !... (A part.) On en aurait à moins...

M. BLANCHET.

Est-ce que tu connais monsieur, Aménaïde ?...

Mme BLANCHET.

Monsieur ?... mais, en effet... je crois me rappeler...

BONIN.

Oui... oui... un peu... j'ai eu l'honneur de voir madame... autrefois... du temps de son premier... l'autre...

Mme BLANCHET.

Monsieur Bonin.

BONIN.

Mon ami intime !... un très-galant homme.

M. BLANCHET, sèchement.

C'est possible ! mais vous pouvez vous dispenser de faire son éloge... ma femme s'en acquitte assez bien. (Il passe à gauche.)

Mme BLANCHET.

Monsieur Blanchet !...

BONIN, passe au milieu.

Bah !... bah !... madame chante ses louanges ?...

Mme BLANCHET.

C'est-à-dire... un despote... un fou !...

BONIN.

Un monstre...

Mme BLANCHET.

Dont la présence a toujours été un supplice pour moi...

M. BLANCHET.

A la bonne heure, donc ! c'est la première fois que tu en dis du mal...

BONIN.

Oh !... je comprends... pour vous faire plaisir... et à moi aussi.

M. BLANCHET.

Cela m'est bien égal... un homme qui est mort...

BONIN.

Bah !... bah !... bah !... il est mort ?...

Mme BLANCHET, à part.

Quel supplice !...

M. BLANCHET.

Certainement !... en Amérique... avant notre mariage... sans cela... parce que vous concevez... (Bas.) Je ne suis pas scrupuleux, mais on ne se soucie pas d'être exposé à rencontrer...

BONIN, bas.

Le numéro 1... c'est juste !... (A part.) Elle m'a tué.

Mme BLANCHET.

Mon Dieu !... monsieur Blanchet... tu retiens monsieur... qui est peut-être pressé...

BONIN.

Moi, madame !... je vous assure, au contraire... (A part.) C'est

drôle de se trouver en tiers dans le ménage de sa femme.

(Madame Blanchet fait des signes à son mari pour l'engager à laisser partir Bonin.)

M. BLANCHET.

Tu as raison, chère amie, monsieur allait au Trésor...

Mme BLANCHET.

Tu vois bien... Monsieur, j'ai bien l'honneur !...

BONIN.

Madame, vous êtes trop bonne...

M. BLANCHET.

Attends donc... et cet argent que j'ai là à échanger contre votre signature... Un moment, et je suis à vous.

BONIN.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Prenez votre temps, je vous prie.

M. BLANCHET.

Pardon !... ma femme, pour l'instant,
Pourra vous tenir compagnie.

Mme BLANCHET, à part.

Moi !... Dieu !... qu'il est inconséquent !
Ah ! quelle rencontre cruelle !

BONIN, à part.

Nous voilà tous trois réunis...
D'honneur, il me semble qu'en elle...
Je vois *la Femme à deux Maris.*

ENSEMBLE.

BONIN.

Prenez votre temps, je vous prie ;
Puisque madame, en restant là,
Peut bien me tenir compagnie,
J'attendrai ce qu'il vous plaira !

M. BLANCHET.

Attendez un peu, je vous prie...
Pardon!... mais ma femme pourra...
Vous tenir ici compagnie;
Je reviens... j'ai votre argent là...

Mme BLANCHET.

Dépêchez-vous donc... je vous prie,
Vous savez qu'on vous attend là...
Je veux toujours être obéie...
Et Juliette partira...

(M. Blanchet sort par la porte latérale à gauche.)

SCÈNE VI.

Mme BLANCHET, BONIN.

BONIN, à part.

Allons... me voilà en tête-à-tête avec ma femme, qui n'est plus ma femme.

Mme BLANCHET, regardant Bonin.

Il a toujours l'air d'un mauvais sujet.

BONIN, regardant madame Blanchet.

Elle a pris un embonpoint tout à fait confortable!... Quand je pense qu'il y a vingt ans elle tenait dans mes dix doigts.

Mme BLANCHET.

Oh! je ne resterai pas. (Elle fait un mouvement pour sortir.)

BONIN, allant à elle.

Madame, madame... vous me fuyez?

Mme BLANCHET.

Monsieur, je n'ai pas besoin de vous faire remarquer l'inconvenance d'une entrevue...

BONIN.

Que je n'ai pas cherchée, le diable m'emporte!... mais enfin me voilà! je conçois votre surprise.

Mme BLANCHET.

De la surprise !... c'est de la colère... de l'indignation... Venir ici... chez moi !... un homme que je croyais mort depuis si longtemps.

BONIN.

Pardon, si je reviens...

Mme BLANCHET.

C'est scandaleux !... c'est infâme !...

BONIN.

Permettez...

Mme BLANCHET.

C'est horrible !...

BONIN.

Allons ! vous me croyez encore votre mari... vous criez, criez !...

Mme BLANCHET, pleurant.

Ah ! mon Dieu ! peut-on être plus malheureuse !...

BONIN.

Du calme... laissez-moi croire que vous ne voyez plus en moi qu'un ancien amant !... un ancien ami !...

Mme BLANCHET.

Ah ! Bonin ! (A part.) Il est bien vieilli !

BONIN, à part.

Elle a une patte d'oie très-prononcée...

Mme BLANCHET.

Vous ne ferez pas durer mon supplice plus longtemps.

BONIN.

De grâce, chère amie !... (Mouvement de madame Blanchet.) Ah ! ne faites pas attention, reste d'une ancienne et bien douce habitude...

Mme BLANCHET, baissant les yeux.

Monsieur.

BONIN.

Madame... car c'est, je crois, le seul titre qu'il convienne de vous donner ; j'étais loin de prévoir le... comment dirai-je ?... le plaisir qui m'attendait ici... car autrement jamais je n'y eusse mis les pieds... j'avoue qu'il y a des convenances...

Mme BLANCHET.

C'est un peu tard.

BONIN.

Aussi vous pouvez compter sur mes égards... sur mon respect...

Mme BLANCHET.

J'aime à le croire...

BONIN.

Je conçois que ma conduite vous paraisse au moins singulière... Depuis seize ans, j'ai une femme quelque part, un fils je ne sais où ; un fils que je retrouve enfin. Je ne vous donnais pas de mes nouvelles... ce n'est pas que je vous aie oubliée, madame... Ah ! Dieu !... bien au contraire, la justice qui a mis un terme à ma félicité, n'en a pas arraché le souvenir de ce cœur qui... que... enfin, depuis le soufflet qui nous a séparés, j'ai quitté la France ; j'ai trouvé en Amérique des consolations, je veux dire la fortune, qui me fuyait dans mon pays... et aussitôt mon retour en France, il y a peu de temps, je cherchais votre nom, votre demeure à Toulouse : on me renvoyait à Lyon, à Paris, que sais-je ! impossible de vous retrouver... J'ignorais que madame Bonin fût devenue madame Blanchet... il a fallu qu'un hasard inespéré me révélât ce mariage dont je vous félicite... Monsieur Blanchet m'a l'air d'un fort honnête homme...

Mme BLANCHET, sèchement.

Oui, monsieur.

BONIN.

D'un bon mari...

Mme BLANCHET, sèchement.

Oui, monsieur.

BONIN.

Qui vous écoute avec déférence...

Mme BLANCHET.

Oui, monsieur.

BONIN.

Que vous aimez...

Mme BLANCHET.

Oui, monsieur.

BONIN.

Que vous menez...

Mme BLANCHET.

Oui, monsieur... (Voulant se reprendre), c'est-à-dire...

BONIN, l'interrompant.

AIR *de Turenne.*

C'est bien... vous calmez mes alarmes...
Et vous me voyez enchanté...
Que le ciel accorde à vos charmes
Un bonheur si bien mérité... (*bis.*)
De loin, je souhaitais le vôtre ;
Mais je suis quelque peu jaloux
D'avoir fait tant de vœux pour vous,
Pour être exaucé par un autre.

(A part.) Ma foi si elle n'est pas contente...

Mme BLANCHET.

Eh bien! monsieur... s'il en est ainsi... ne prolongez pas votre séjour dans une maison où vous n'auriez jamais dû entrer. Sortez, monsieur, sortez !... ne me mettez pas dans une position fausse avec... mon mari. S'il savait que vous existez encore...

BONIN.

C'est juste... je suis mort pour lui !...

Mme BLANCHET.

Sans cela... il n'aurait jamais consenti... Quel chagrin pour lui, quel scandale pour tous, s'il vous voyait chez moi !...

BONIN, gaiement.

Ah !... diable !... j'aurais l'air d'être en bonne fortune !

Mme BLANCHET.

Vous dites...

BONIN.

Soyez tranquille, chère am... (Se reprenant gravement.) Madame, je vais partir...

Mme BLANCHET.

Ah !... enfin !...

BONIN.

Quand j'aurai vu mon fils...

Mme BLANCHET.

O ciel !... c'est impossible !...

BONIN.

En ce cas, je reste !...

Mme BLANCHET.

Vous oseriez ?...

BONIN.

Je me nomme...

Mme BLANCHET.

Ah !... vous êtes toujours un homme affreux.

BONIN.

Et vous, toujours une femme bien aimable !... Écoutez-moi... J'ai cédé aux instances de nos amis, aux vôtres... quand je pouvais le réclamer, je vous ai laissé ce gage de notre amour... éteint ; mais, non pas pour ne plus le revoir. J'ai mon titre... mes droits... et, puisque je le retrouve après quinze ans... Peut-être ne porte-t-il plus mon nom ?...

Mme BLANCHET.

Victor Blanchet...

BONIN.

Et pourtant c'est mon fils... (Mouvement.) Ah!... c'est le mien, Aménaïde...

Mme BLANCHET.

Eh! vous me compromettez en vous nommant...

BONIN.

Non, non... ici je ne serai toujours pour lui que Moiroud et compagnie; je vous le jure...

Mme BLANCHET.

Et vous partirez quand vous l'aurez revu?...

BONIN.

A condition que vous me l'enverrez quelques jours à Marseille...

Mme BLANCHET.

Je ne puis rien refuser à cet égard... mais ici... Ah!... Victor...

BONIN.

Bah!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR, entrant vivement.

Ah! mon père!... mon père... (S'arrêtant.) Pardon... je croyais que mon père était ici...

BONIN.

Eh! mais... il me semble...

Mme BLANCHET, vivement.

Monsieur...

BONIN.

Ah!... oui... j'oubliais...

VICTOR, saluant.

Monsieur, je ne savais pas...

BONIN.

Il n'y a pas de mal... (A part.) Ce joli garçon-là... c'est mon fils, mon fils! Ah !... ça me fait battre le cœur...

Mme BLANCHET.

Monsieur est un ancien ami de la famille...

BONIN.

Oui... de votre père...

VICTOR.

Ah !... de monsieur Blanchet...

BONIN.

Permettez. (Madame Blanchet se rapproche de lui, à demi-voix.) Ah ! dame!... écoutez donc... monsieur Blanchet, son père.. si vous croyez que c'est agréable à entendre...

VICTOR.

Mais je me retire... j'ai à parler...

BONIN, vivement, et passant entre Victor et madame Blanchet.

Du tout... du tout, jeune homme!... que diable!... je ne laisse pas aller mes amis si vite.

VICTOR.

Ah!... (A part.) Il a l'air tout à fait original, ce monsieur.

Mme BLANCHET.

Mon fils est occupé en effet... un avocat...

BONIN.

Avocat!... c'est une belle profession.

Mme BLANCHET, bas à Bonin.

Ah ! une reconnaissance...

BONIN, bas à madame Blanchet.

Soyez donc tranquille... (Haut, à Victor.) Je prends bien part à

vos succès... à votre bonheur, assurément... aussi je voudrais pouvoir vous donner des preuves de l'intérêt... (Bas à madame Blanchet.) C'est qu'on dirait qu'il me ressemble... de profil...

Mme BLANCHET, bas.

Pas le moins du monde...

VICTOR.

Monsieur... je suis d'autant plus sensible... que je n'ai aucun titre...

BONIN, vivement.

Comment!... aucun titre!... n'êtes-vous pas mon... (Mouvement de madame Blanchet, il se reprend.) mon ami... puisque vous êtes le fils de ce cher Bonin que j'aimais tant! (Appuyant.) Bonin, vous savez... votre père...

VICTOR, froidement.

Je ne connais pas, monsieur...

BONIN, stupéfait.

Comment!...

Mme BLANCHET.

Victor était si jeune!...

BONIN.

Votre mère du moins vous a parlé...

VICTOR.

Ma mère m'a parlé de ses malheurs qu'il a causés... de l'abandon où il m'a laissé.

BONIN.

Et vous ne l'aimez pas?...

(Victor baisse les yeux; Bonin se rapproche de madame Blanchet, et pendant le couplet suivant, Victor remonte vers le fond et s'éloigne.)

BONIN, bas, à madame Blanchet.

AIR *du vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Ah! vous, moins méchante que folle,
De mon fils me faire haïr!
Briser l'espoir qui me console!...

Mme BLANCHET, bas.

Je vous jure...

BONIN.

C'est mal agir...
Riant des travers de sa femme,
Un mari passe, en pareil cas,
Sur bien des torts ; mais il en est, madame,
Qu'un père ne pardonne pas.

Mme BLANCHET.

Ah ! monsieur.

VICTOR, revenant.

Qu'est-ce donc ?... qu'y a-t-il ?

Mme BLANCHET.

Rien... rien !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. BLANCHET.

(Bonin passe à gauche.)

M. BLANCHET.

Me voilà, me voilà, désespéré de vous avoir fait attendre... mais j'ai trouvé là, dans mon cabinet, un diable d'homme avec un mémoire... (Bas à Victor.) ton tailleur.

Mme BLANCHET.

Quel mémoire ?...

M. BLANCHET.

Oh !... une ancienne note acquittée... il se trompait...

VICTOR, bas.

Vous l'avez payé ?...

M. BLANCHET, bas.

Oui !... chut !...

(Victor lui presse vivement la main.)

BONIN, à part.

Ah !... il aime l'autre...

M. BLANCHET.

C'est ce qui m'a retenu, mon cher monsieur... (Cherchant., monsieur...

BONIN.

Moiroud et compagnie, de Marseille.

M. BLANCHET, allant à la table.

Mais j'ai là votre argent...

BONIN, allant aussi à la table.

Merci... je ne suis pas pressé... je vous reverrai souvent... je l'espère...

Mme BLANCHET, à part.

O ciel !...

BONIN, revenant auprès de Victor.

Vous... et mon jeune ami... que voilà...

VICTOR, à part.

Il y tient...

BONIN.

Et... j'ai réfléchi... tout-à-l'heure vous vouliez me retenir à dîner ?...

Mme BLANCHET.

Vous avez refusé...

BONIN.

J'accepte...

M. BLANCHET.

Ah !... c'est aimable, n'est-ce pas, chère amie ?

Mme BLANCHET.

Certainement... je ne dis pas... (Bas à Bonin.) Ah! monsieur, y pensez-vous ?

BONIN, bas à madame Blanchet.

Dame !... c'est votre faute... il faut bien que je regagne le cœur de mon fils...

Mme BLANCHET, bas.

Silence !...

M. BLANCHET, qui a mis de l'argent sur la table.

Si vous voulez compter...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JULIETTE.

VICTOR, qui était dans le fond, allant au-devant de Juliette, qui entre en pleurant.

Juliette !... qu'as-tu donc ?... des larmes !...

BONIN, qui s'est approché de Blanchet, voyant Juliette.

Ah !... la jolie personne !...

JULIETTE.

Mon oncle, je viens vous prévenir que tout est prêt... pour le départ... et que la voiture est arrivée...

M. BLANCHET.

C'est bien... petite...

VICTOR, venant vivement auprès de sa mère.

Comment !... c'est donc décidé ?... mes prières... mes larmes... rien n'a pu vous fléchir ?...

Mme BLANCHET.

Il faut qu'elle parte...

VICTOR.

Ma mère !...

JULIETTE.

Ma tante !...

BONIN, qui compte l'argent, les regardant.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?...

M. BLANCHET.

Ne faites pas attention...

Mme BLANCHET, à Victor.

Votre intérêt et les convenances ne permettent pas qu'elle reste dans cette maison.

VICTOR.

Mais si je veux l'épouser ?...

JULIETTE.

Oui... s'il veut...

Mme BLANCHET.

Taisez-vous... et vous, monsieur Blanchet...

M. BLANCHET.

Je vais prendre ma canne et mon chapeau...

VICTOR.

Ma mère, ma mère ! je vous l'ai dit, vous me ferez faire quelque malheur... j'en mourrai...

BONIN, allant à Victor.

Comment !... vous en mourrez, jeune homme, et de quoi donc ?...

VICTOR, avec impatience.

Eh ! monsieur... (A part.) Cet homme a la rage de se mêler de ce qui ne le regarde pas... (Il passe à la gauche de madame Blanchet.)

Mme BLANCHET.

Il s'agit d'une chose que j'ai décidée, et qui se fera. Je veux qu'on m'obéisse...

BONIN, à part.

Absolument comme de mon temps...

M. BLANCHET.

Mais on t'obéit, ma bonne... on t'obéit toujours...

BONIN, à part.

C'est mieux que de mon temps...

M. BLANCHET.

Et puisque tu exiges le départ de Juliette...

JULIETTE.

Je partirai, ma tante...

BONIN.

Ah !... ah !... il s'agit du départ de mademoiselle, que madame veut éloigner... et que Victor veut retenir...

VICTOR, à part.

Victor !... Il se met à son aise...

BONIN.

Et mademoiselle voudrait bien rester ?... (A Blanchet.) Ils s'aiment... (Blanchet fait signe de la tête que oui.) Je comprends...

Mme BLANCHET, s'impatientant.

C'est bien heureux !... Monsieur Blanchet, vous êtes prêt à reconduire Juliette à Saint-Denis ?...

BONIN, froidement.

A Saint-Denis... permettez... cela ne se peut pas...

JULIETTE.

Comment ?...

Mme BLANCHET.

Vous dites ?...

BONIN.

Je dis que cela ne se peut pas... M. Blanchet m'a invité... je reste... et il n'est pas convenable que mon amphitryon soit à Saint-Denis, à l'heure où l'on dîne à Paris... au Marais.

M. BLANCHET.

C'est juste...

VICTOR, avec joie.

Il a raison...

JULIETTE.

Mon oncle ne peut partir...

Mme BLANCHET.

Votre oncle... votre oncle...

BONIN.

A moins que monsieur ne veuille absolument me laisser dîner en tête-à-tête avec madame...

Mme BLANCHET.

Monsieur!...

BONIN.

C'est un plaisir que je n'espérais pas, assurément... mais que j'accepte avec reconnaissance... Je suis trop galant, et madame trop aimable...

VICTOR.

Puisque monsieur dîne, c'est tout simple... M. Blanchet restera...

M. BLANCHET.

Oui... je resterai...

JULIETTE.

Nous resterons tous!

BONIN.

Restons tous.

Mme BLANCHET.

C'est impossible, monsieur... Je conçois bien cette résistance... Il y a des gens qui n'ont jamais eu le sens commun...

M. BLANCHET.

C'est pour moi que tu dis ça, ma bonne?...

BONIN.

Oh! non, mon cher... (A part.) C'est pour moi...

Mme BLANCHET.

Mademoiselle partira aujourd'hui, à l'instant même... Ce qui vient de se passer rend ce départ plus nécessaire encore.

VICTOR.

Ma mère!...

JULIETTE.

Et pourquoi?...

M. BLANCHET.

Il me semble que demain...

Mme BLANCHET.

Je le veux...

BONIN, prenant M. Blanchet par le bras.

Moi, je garde mon amphitryon, je me cramponne après lui...

Mme BLANCHET, avec une colère concentrée.

Qu'à cela ne tienne, monsieur... qu'il reste... c'est moi qui conduirai Juliette...

TOUS.

Ciel!...

Mme BLANCHET.

Moi, qui n'aurai pas l'honneur de dîner avec vous... J'en suis désolée, assurément; mais on doit savoir ici que ce que je veux...

BONIN, à part.

Le diable le veut.

Mme BLANCHET.

Je le veux bien... (A Juliette.) Attendez-moi ici, mademoiselle... (Juliette remonte vers le fond.) Quelques ordres à donner... et nous partons dans un instant... (Saluant Bonin.) Monsieur... (Elle lui fait une profonde révérence et sort par le fond.)

SCÈNE X.

BONIN, M. BLANCHET, VICTOR, JULIETTE.

BONIN, à part.

Ah! elle se moque de moi.

VICTOR.

C'est fini, plus d'espoir! (Il se jette dans un fauteuil, à gauche du théâtre.)

JULIETTE, allant auprès de lui.

Ah! mon cousin, ne vous chagrinez pas ainsi.

M. BLANCHET, tirant son mouchoir.

Ces pauvres enfants!

BONIN.

Eh bien! vous voilà tous à pleurer, vous autres!... Allons donc... du courage!...

VICTOR.

C'est bien facile à dire.

BONIN.

Il faut faire tête à l'orage, morbleu!... résister!...

JULIETTE.

Et le moyen!...

BONIN.

La forcer à lâcher prise...

M. BLANCHET.

Ma femme!...

VICTOR.

Et qui donc pourrait?...

BONIN.

Eh! mais... monsieur Blanchet, par exemple...

M. BLANCHET, effrayé.

Moi!... ah! bien oui!...

BONIN.

Et pourquoi pas!... je vous aiderai, et, à nous deux, peut-être, nous en viendrons à bout.

M. BLANCHET.

Dame!... si vous étiez là...

VICTOR.

Comment, monsieur... vous seriez assez bon!...

BONIN.

Sans doute... entre amis, entre confrères, on se donne un

coup de main. Vous êtes le maître, monsieur Blanchet... D'ailleurs mademoiselle est votre nièce?

M. BLANCHET.

Certainement...

BONIN.

Victor l'aime?...

VICTOR.

Je l'adore, monsieur; et plutôt que de la perdre...

BONIN.

Bien!... bien!... mon jeune ami!... (A part.) Je me reconnais là... à son âge, quand j'adorais madame Blanchet... il y a longtemps... (Haut.) Ah! çà... et mademoiselle Juliette ne hait pas monsieur Victor?

JULIETTE.

AIR *de Masaniello.*

Je ne puis dire si je l'aime,
Car ce mot d'amour me fait peur;
Mais en ces lieux, à l'instant même,
Loin d'obéir, dans ma douleur,
Je résistais au fond du cœur,
Quand ma tante, d'un ton sévère,
Me défendait de le chérir...
Mais je sens là, qu'avec plaisir,
Si vous m'ordonnez le contraire,
Je suis prête à vous obéir.

BONIN.

Très-bien... très-bien... (A part.) Charmante, cette petite brulà... (Haut.) Et pourquoi ne veut-on pas les marier?... Ce n'est pas vous qui refusez?...

M. BLANCHET.

Ah! Dieu!... si c'était moi... ça irait tout seul.

BONIN.

Mais, votre femme, elle a des raisons?

M. BLANCHET.

Dame!... elle trouve que Juliette n'est pas riche... elle veut pour son fils de la fortune...

BONIN.

De la fortune?... rien que ça!... beau moyen d'être heureux!... Ça m'a joliment réussi, et à vous aussi, monsieur Blanchet!...

M. BLANCHET.

A moi!... permettez...

BONIN.

Nous en causerons... Allez, mademoiselle, essuyez vos larmes; et vous, Victor, mon cher Victor!... allez renvoyer la voiture.

VICTOR, allant à Bonin.

Ah! monsieur... comment vous exprimer le bonheur... la reconnaissance!... Mais qui êtes-vous donc?...

BONIN.

Je suis... je suis... Moiroud et compagnie, de Marseille, (Prenant la main à Victor.) et votre ami, jeune homme... si vous le voulez bien...

VICTOR.

Ah! monsieur!...

BONIN.

Tenez, embrassons-nous.

VICTOR.

Ah! de tout mon cœur!... (Ils s'embrassent.)

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Je vais renvoyer la voiture;
Oh! maintenant je suis heureux.

JULIETTE.

Oui, votre bonté nous rassure.

BONIN.

Allez, je ferai pour le mieux !

VICTOR.

Nous réussirons, je l'espère ;
Rien ne saurait plus m'effrayer,
Ah! vous êtes mon second père !

BONIN, à part.

J'aime mieux être le premier.

VICTOR, à Juliette.

Viens, Juliette, viens... (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XI.

M. BLANCHET, BONIN.

M. BLANCHET.

Nous réussirons... Et ma femme, donc !

BONIN.

Votre femme est seule de son côté... vous êtes de l'autre, avec nous... Du cœur, morbleu !... Il faut enlever ce mariage-là à la baïonnette !

M. BLANCHET.

Impossible !... Ah ! bien, oui !... elle m'a déclaré plus de vingt fois... qu'elle n'y consentirait jamais.

BONIN.

Mais si vous le voulez ?...

M. BLANCHET.

Je vois bien que vous ne connaissez pas ma femme...

BONIN.

Si fait... (Se reprenant.) Elle est comme la mienne... qui était bien un peu plus mince, un peu plus jeune, un peu plus... mais, au fond... c'était la même chose... le même caractère...

M. BLANCHET.

Je ne crois pas...

BONIN.

Peut-être plus mauvais encore...

M. BLANCHET.

Oh ! non, monsieur...

BONIN.

Si fait !... Quand elle était en train, voyez-vous, rien n'aurait pu la calmer. Je crus d'abord qu'en lui cédant, je gagnerais quelque chose...

M. BLANCHET.

C'est comme moi !...

BONIN.

Eh ! pas du tout ; elle criait toute seule... elle criait plus fort encore ; elle s'animait elle-même, elle s'échauffait, et, furieuse de ne pas rencontrer de contradiction...

M. BLANCHET.

Elle se contredisait elle-même... C'est étonnant comme ça se ressemble !...

BONIN.

N'est-ce pas ? Mais quand j'eus pris mon parti... je résolus d'avoir comme elle ma volonté...

M. BLANCHET.

Et moi aussi, j'y ai bien pensé... mais ça n'a pas eu de suite... et, quand l'orage commence, je mets mon chapeau, et je m'en vais...

BONIN.

Moi, au contraire, je me sentais en verve : ça me donnait du ressort...

M. BLANCHET.

Moi, ça me casse les bras...

BONIN.

Nous avions des cris, de spasmes, des vapeurs...

M. BLANCHET.

Comme chez nous, au commencement...

BONIN.

En vérité !

Air *des Scythes.*

(A part.)
Il paraîtrait qu'elle tient au système.
(Haut.)
Eh bien! j'ai fait cesser tout ce train-là...

M. BLANCHET.

Qui? vous, monsieur?

BONIN.

Eh ! oui, morbleu! moi-même,
En quelques jours.

M. BLANCHET.

Bien !... Expliquez-moi ça,
J'en userai ; vite, expliquez-moi ça.

BONIN.

C'est un moyen d'avoir de l'harmonie,
Tout naturel, tout simple...

M. BLANCHET.

Mais encor ;
Car, voyez-vous, quand une femme crie,
Il faut se taire.

BONIN.

Il faut crier plus fort ;
Eh ! oui, mon cher, quand une femme crie,
Il faut crier, il faut crier plus fort.

M. BLANCHET.

Crier plus fort, crier plus fort... ça ne se peut pas.

BONIN.

C'est ce qui vous trompe. J'ai fini par prendre le dessus. Ma femme avait un fausset assez aigu ; moi, j'ai une haute-contre

assez ferme... Elle criait, je montais toujours, si bien que j'y ai gagné un enrouement qui dure encore. Les pleurs, les convulsions, les attaques de nerfs, rien ne m'arrêtait... La seconde scène fut moins violente ; la troisième, une plaisanterie... enfin, au bout de quelques jours, ma femme était douce comme un agneau ; et, sans le divorce qui vint mettre un terme à notre bonheur, je serais maintenant le mari le plus paisible, l'autocrate le mieux obéi de tous les ménages de France et de Navarre.

M. BLANCHET.

De sorte que si vous étiez à ma place ?...

BONIN.

Ce serait absolument comme si j'étais à la mienne. Je voudrais être un homme... commander chez moi ; faire le bonheur de ma famille, de mes enfants...

M. BLANCHET.

Vous me montez la tête... vous me donnez du cœur ; et, ma foi ! si c'était possible...

BONIN.

Quand vous le voudrez...

M. BLANCHET.

Eh bien !... je le veux !... Au fait, qu'est-ce que je risque d'essayer ?

BONIN.

Oui ; pour une fois... Une scène de plus ou de moins, vous n'y regardez pas de si près ?...

M. BLANCHET.

Parbleu !... ça m'est égal... Nous verrons...

BONIN.

C'est cela ! tenez ferme : criez, ordonnez, ne craignez rien...

M. BLANCHET.

Oui, oui... pourvu que ça ne dure pas trop longtemps.

BONIN.

Allez toujours, vous réussirez... J'ai étudié la femme en général, et la nôtre... (Se reprenant.) la vôtre en particulier... Croyez-en mes conseils et mon expérience... Je suis votre ancien...

M. BLANCHET.

Merci... merci...

BONIN.

Que diable ! vous aimez votre nièce, ce bon monsieur Victor?

M. BLANCHET.

Sans doute... excellent jeune homme! je suis en train de payer ses dettes.

BONIN.

C'est bien... le ciel vous en tiendra compte... (On entend madame Blanchet, qui parle dans l'intérieur.) Eh! mais, j'entends madame Blanchet.

M. BLANCHET.

Ma femme!...

BONIN.

Elle doit être furieuse...

M. BLANCHET.

Diable!... vraiment...

BONIN.

Du courage!

M. BLANCHET.

Oui... oui... Ça me fait un drôle d'effet.

BONIN.

Exigez que Juliette reste, que Victor l'épouse, qu'on vous obéisse... soyez homme enfin! La voici... J'ai un compte à faire, et je vais dans votre cabinet attendre la fin de la conférence. (Il sort par la gauche.)

M. BLANCHET.

Eh bien... il me laisse!...

SCÈNE XII.

Mme BLANCHET, M. BLANCHET.

Mme BLANCHET, entrant par le fond.

Renvoyer la voiture!... et par quel ordre, pourquoi?... Ah! M. Blanchet.

M. BLANCHET.

Oui, c'est moi, bonne amie... (A part.) Ferme... allons.

Mme BLANCHET.

Me direz-vous ce que cela signifie?... qui est-ce qui s'est permis?...

M. BLANCHET.

De dire au cocher de s'en aller?

Mme BLANCHET.

C'est moi qui l'avais fait venir.

M. BLANCHET.

C'est moi qui l'ai fait...

Mme BLANCHET.

Comment!... c'est vous? vous!...

M. BLANCHET, à part.

Je n'ose pas la regarder... je suis sûr qu'elle est pourpre.

Mme BLANCHET.

Répondez, monsieur... pour quelle raison, quand je me disposais à partir?... C'est donc une mauvaise plaisanterie que vous avez voulu me faire; un mauvais tour que vous m'avez joué?

M. BLANCHET.

C'est une idée que j'ai eue.

Mme BLANCHET.

Une idée! vous, Blanchet!... et où l'avez-vous prise?... qui vous l'a donnée?... Mais répondez donc.

M. BLANCHET, à part.

La voilà partie.

Mme BLANCHET.

Eh bien?... eh bien?...

M. BLANCHET.

Eh bien! ma bonne, il m'a semblé que puisqu'on ne va pas à Saint-Denis...

Mme BLANCHET, élevant la voix.

On ne va pas à Saint-Denis!... Juliette...

M. BLANCHET, élevant la voix.

Assurément non!... (A part.) Est-ce qu'il ne viendra pas quelqu'un?

Mme BLANCHET, très-haut.

Non!... non!... vous avez dit non!... et si je le veux?...

M. BLANCHET, très-haut.

Et si je ne le veux pas? (A part, et d'un ton résolu.) Allons donc!

Mme BLANCHET.

Vous ne le voulez pas!... Blanchet, ce n'est pas toi qui parles... on t'a monté la tête.

M. BLANCHET.

Est-ce que je ne peux pas avoir une volonté de moi-même, et sans effort?

Mme BLANCHET, montant toujours.

Eh bien! non, vous n'en aurez pas... Juliette partira.

M. BLANCHET, du même ton.

Juliette ne partira pas.

Mme BLANCHET, avec éclat.

Je l'exige!

M. BLANCHET, avec éclat.

Je le défends... (A part.) Ça va bien!

Mme BLANCHET.

Vous le défendez !... je ne sais qui me retient...

M. BLANCHET, à part.

Elle va se porter à quelque extrémité.

Mme BLANCHET.

Homme aveugle, imprudent, immoral, vous ne voyez pas que son amour la perdra?

M. BLANCHET.

Si Victor l'épouse...

Mme BLANCHET.

Il ne l'épousera pas.

M. BLANCHET.

Il l'épousera.

Mme BLANCHET.

Il ne l'épousera pas... ou nous verrons.

M. BLANCHET.

Il l'épousera... ou le diable m'emporte. (A part.) Oh ! j'ai juré...

Mme BLANCHET, furieuse.

Non, tant que j'existerai... C'est mon fils... je suis la maîtresse...

M. BLANCHET, criant plus fort.

Et je suis le maître. (Il parcourt l'appartement en frappant sur les meubles, en bousculant les fauteuils, et vient se placer à droite du théâtre où il prend une attitude fière et imposante.)

Mme BLANCHET, le regardant.

Vous, le maître !... C'est la première fois que vous osez... que... Ah ! mon Dieu !

M. BLANCHET, à part.

Elle baisse... elle baisse...

M BLANCHET.

Ah !... les nerfs... la tête...

M. BLANCHET.

Eh bien !... elle se trouve mal.

Mme BLANCHET, pleurant.

Me parler ainsi... me traiter avec cette rigueur !...

M. BLANCHET.

Bon !... voilà qu'elle pleure à présent.

Mme BLANCHET, se laissant aller dans un fauteuil, à gauche.

Je me meurs...

M. BLANCHET, hors de lui.

Aménaïde !

Mme BLANCHET, d'une voix étouffée.

N'approchez pas... allez... vous m'avez tuée... Ah !

M. BLANCHET, la secouant.

Aménaïde !... reviens à toi, je t'en prie... Eh bien ! non, non, je ne serai pas le maître... je n'exigerai plus... (Madame Blanchet a comme un hoquet.) O ciel ! elle étouffe... Ma femme !... si je pouvais la délacer...

Mme BLANCHET, revenant à elle.

Alfred !... ah !... Alfred !... (Elle fond en larmes ; Blanchet la soutient dans ses bras.) tu m'as fait bien mal !...

M. BLANCHET, s'essuyant les yeux.

Oui... oui... j'ai été trop loin... Pardonne-moi, et tiens-toi droite... Je n'en puis plus.

Mme BLANCHET.

Ce n'est pas toi que j'accuse... oh ! non, Alfred... Tu n'es pas méchant, toi ; et sans de perfides insinuations... (A part.) C'est lui, le monstre ! (Elle se lève.)

M. BLANCHET.

Oh ! je t'assure... Ce que je désire, c'est que tout le monde soit heureux... à commencer par ces deux enfants.

Mme BLANCHET.

Ces enfants !... mais c'est leur bonheur que je veux... Je suis bonne mère, tu le sais, et mon fils est ce qui m'est le plus cher au monde, après toi.

M. BLANCHET.

Je te crois, ma chérie ; mais alors ce mariage...

Mme BLANCHET, reprenant peu à peu le dessus.

Ce mariage ne se peut pas ; j'en ai un autre en vue pour Victor... mademoiselle de Tercin, qui est riche... très-riche.

M. BLANCHET.

Mais...

Mme BLANCHET, sèchement.

C'est décidé.

M. BLANCHET.

Ah !... à la bonne heure... Puisque tu as des raisons, il fallait donc le dire... quant à ma nièce...

Mme BLANCHET.

C'est en attendant que je l'établisse qu'elle retournera en pension.

M. BLANCHET.

Tu y tiens ?...

Mme BLANCHET.

Il le faut.

M. BLANCHET.

Bien !... bien !... si c'est en attendant que tu l'établisses, parbleu ! Cependant...

Mme BLANCHET.

Que voulez-vous ?... allez-vous encore me faire du chagrin ?... Ah !... j'ai des palpitations.

M. BLANCHET.

Non, non... tu fais bien... tu fais bien...

Mme BLANCHET.

Il y a des gens de mauvais conseil que tu ne dois plus voir...

et, toute réflexion faite, c'est toi qui reconduiras ta nièce. (A part.) Il ne le verra plus...

M. BLANCHET.

Comment ! tu veux...

Mme BLANCHET, avec abandon.

Je veux que tu sois le maître, toujours le maître. Je t'obéirai toujours, comme à présent... Je veux que notre ménage soit un vrai paradis dont aucun méchant ne puisse troubler le bonheur. Oui, mon fils se mariera, puisque tu le veux ; Juliette sera établie, puisque tu le désires...

M. BLANCHET, à part.

Au fait, c'est à peu près ce que je voulais.

Mme BLANCHET.

Embrasse-moi, mon Alfred; et surtout pas de rancune.

M. BLANCHET.

Plus de rancune... Mais ce départ...

Mme BLANCHET.

Le temps d'avoir une voiture... Adieu. (Elle va pour sortir par la droite.)

M. BLANCHET.

Cependant j'aurais voulu...

Mme BLANCHET.

Ah ! les nerfs... (Blanchet la conduit jusqu'à la porte de l'appartement.)

M. BLANCHET.

Prends un peu de tilleul... (Elle sort; Blanchet la suit des yeux. avec une feuille d'oranger.

SCÈNE XIII.

M. BLANCHET, BONIN; VICTOR, dans le fond.

BONIN, allant à Blanchet, qui regarde partir sa femme, et lui frappant sur l'épaule.

Eh bien ?...

M. BLANCHET.

Eh bien !... (Victor entre et s'approche en écoutant.)

BONIN.

La séance ?...

M. BLANCHET.

Elle a été chaude, j'en suis encore tout tremblant... J'ai parlé, j'ai crié. Ah ! ah ! je me suis montré...

BONIN.

A merveille !...

M. BLANCHET.

Victor se mariera...

VICTOR, s'élançant.

Moi ! il se pourrait !...

M. BLANCHET.

Oui, un beau parti... mademoiselle de Tercin.

VICTOR.

Qu'est-ce que vous dites là ?

BONIN.

Et votre nièce ?

M. BLANCHET.

On l'établira à son retour de Saint-Denis.

VICTOR.

Comment, à son retour !... mais elle y va donc ?

M. BLANCHET.

Pour quelques jours... c'est une transaction.

BONIN.

Et voilà ce que vous avez obtenu ?

VICTOR.

Comment ! mon père...

M. BLANCHET.

Oh ! ma foi, si vous n'êtes pas contents, allez-vous-en au

diable... Si vous croyez que c'est commode, une femme qui se trouve mal, qui pleure, qui sanglote, qui a des nerfs...

BONIN.

Je comprends... (A part.) Une bonne pâte de mari!

VICTOR, à M. Blanchet.

Oh! vous la reverrez... vous lui direz...

M. BLANCHET.

Rien du tout... j'en ai assez comme ça.

VICTOR.

Vous voulez donc que je sois malheureux?

BONIN.

Eh! non!... Allons, je vois bien qu'il faut que je m'en mêle...

VICTOR.

Vous!

M. BLANCHET.

Vous voulez?...

BONIN.

Avec votre permission... Donnez-moi vos pouvoirs.

M. BLANCHET.

Je ne demande pas mieux...

BONIN.

Je verrai notre... (Se reprenant.) votre femme... je lui parlerai raison...

M. BLANCHET

Elle a les nerfs agacés... et je crains...

BONIN.

Oh! j'en ai vu bien d'autres. D'ailleurs qu'est-ce que vous risquez?... je vous laisse le beau rôle, c'est moi qui ferai la guerre, c'est vous qui nécessairement ferez la paix...

M. BLANCHET.

C'est vrai.

BONIN.

Mais, pendant que je vais m'occuper de votre ménage comme du mien, faites-moi le plaisir de vous charger aussi de mes affaires... Tenez, je devais aller au Trésor pour y déposer cette somme.

M. BLANCHET.

Au nom de...

BONIN.

Parbleu! au mien, c'est-à-dire : Moiroud et compagnie, de Marseille.

M. BLANCHET.

J'y vais... j'aime mieux ça...

AIR : *Venez, mon père.*

Je n'en puis plus... l'air me fera du bien...
Je vais au Trésor...

BONIN.

Moi, je reste...
Rassurez-vous... je me charge du reste.

M. BLANCHET.

Ça m'est égal... moi, je n'entendrai rien...
(A Victor.)
Mon cher enfant... j'ai fait ce que j'ai pu...

VICTOR.

Je n'ai plus d'espoir...

BONIN, passant entre Victor et M. Blanchet.

Du courage!...
(A part.)
Ferme... morbleu! me voilà revenu...
Aux beaux jours de notre ménage!...

ENSEMBLE.

M. BLANCHET.

Je n'en puis plus... l'air me fera du bien ;

Comptez sur moi ; vous, chargez-vous du reste,
Ça m'est égal, je n'en entendrai rien.

BONIN.

Allez, mon cher, l'air vous fera du bien ;
  Pour parler raison, moi, je reste.
Rassurez-vous, je me charge du reste,
Sans qu'avec nous vous y soyez pour rien.

VICTOR.

Tout est perdu pour moi, je le vois bien,
  L'entretien me sera funeste ;
Un étranger !... Je la connais de reste,
Ma mère ici ne cédera sur rien.

(Blanchet sort.)

SCÈNE XIV.

VICTOR, BONIN.

BONIN.

Allons !... me voilà comme chez moi... j'ai mes coudées franches, et nous allons voir.

VICTOR.

Ah ! monsieur... vous aurez beau faire, vous n'obtiendrez rien...

BONIN.

Peut-être, mon jeune ami...

VICTOR.

Elle ne donnera jamais son consentement à ce mariage.

BONIN.

Eh ! mais, il me semble que ce consentement-là n'avancerait pas beaucoup vos affaires.

VICTOR.

Que voulez-vous dire ?

BONIN.

Qu'il y en a un autre à obtenir.

VICTOR.

Je ne vous comprends pas...

BONIN.

Bah !... j'en suis fâché pour vous... et pour lui.

VICTOR.

Qui, lui ?...

BONIN.

Vous ne comprenez pas, vous, monsieur le légiste, que le consentement de votre père...

VICTOR.

Mon père !... il n'existe plus...

BONIN.

Si fait !...

VICTOR.

Vous croyez ?...

BONIN.

J'en suis sûr... ou je me tromperais fort...

VICTOR.

D'ailleurs... je ne le connais pas... je ne lui dois rien...

BONIN.

Ah ! jeune homme ! c'est mal... ce que vous dites là...

VICTOR.

Il a rendu ma mère malheureuse... il l'a abandonnée, et jamais la moindre bonté...

BONIN.

Allons, allons... là-dessus il y aurait plus d'une réponse à vous faire...

VICTOR.

On lui donne bien des torts...

BONIN.

Soit... mais il ne les accepte pas tous... Dans un ménage, voyez-vous... tous les torts ne sont pas toujours du même côté.

AIR : *Aux temps heureux de la chevalerie.*

Et puis un fils, de ces torts est-il juge?
Dans ces débats a-t-il donc un avis?
Ah! croyez-moi, son cœur est un refuge
Où ses parents doivent rester unis.
De ses devoirs, non, rien ne le dispense!
Et pour son père... son ami,
C'est mal... bien mal de manquer d'indulgence,
Lorsque son père en aurait tant pour lui!

(Victor baisse les yeux. — Bonin continue.)

Et puis, voyons, n'y a-t-il pas là quelque chose qui vous dit : C'est ton père qui fut le plus malheureux des deux... puisqu'il a dû cesser de te voir?...

VICTOR, ému.

Monsieur...

BONIN.

Et savez-vous, jeune homme, si, en quittant la France pour chercher fortune ailleurs, ce n'était pas vous qui lui donniez du courage ; vous qu'il regrettait seul peut-être?...

VICTOR.

Sans doute... je ne dis pas... mon père!... Ah! vous ouvrez mon cœur à un sentiment qu'il n'avait pas éprouvé...

BONIN.

Ce n'est pas votre faute, je le vois ; et maintenant que Bonin est revenu en France...

VICTOR.

En France!...

BONIN.

Oui, à Marseille, je l'ai vu...

VICTOR.

Ah !... il est en France... et je n'en savais rien !... il ne demande pas à me revoir !...

BONIN.

Qu'en savez-vous ?... comment voulez-vous qu'il vous retrouve, vous, monsieur Bonin, qui avez changé ce nom-là, le nom de votre père... d'un honnête homme, morbleu !... contre celui d'un étranger !...

VICTOR, essuyant des larmes.

Oui... j'ai eu tort !... je le sens pour la première fois.

BONIN.

Bien !... bien !... vous êtes un brave garçon, et votre père fera quelque chose de vous.... lorsque vous le connaîtrez, que les circonstances, les convenances de temps, de lieu, permettront... En attendant, demandez-lui son consentement à votre mariage... (Il va à la table.) Tenez, une plume, du papier, écrivez...

VICTOR.

Une lettre !...

BONIN.

Dame !... pour avoir la réponse... Mettez-vous là... (Lui montrant la table.)

VICTOR va s'asseoir à la table.

Volontiers...

BONIN, debout auprès de la table, à la gauche de Victor.

Voyons un peu...

VICTOR écrit.

« Monsieur... »

BONIN.

Monsieur... ah !... c'est bien sec !...

VICTOR.

« Mon père... »

BONIN.

C'est mieux... mais il y aurait encore...

VICTOR.

« Mon cher père... »

BONIN.

Bien !... bien...

VICTOR.

« J'apprends que vous êtes en France... »

BONIN.

J'apprends... sans plaisir ?

VICTOR.

Si fait !... (Écrivant.) « J'apprends avec joie que vous êtes en « France... envoyez-moi, je vous prie, votre consentement dont « j'ai besoin pour... »

BONIN, l'arrêtant.

Oh !... oh !... ce n'est pas ainsi qu'on écrit à son père... à un père qui vous aime... car il vous aime, il me l'a dit.

VICTOR.

C'est juste, vous avez raison... que voulez-vous ?... je n'ai pas encore l'habitude...

BONIN, à part, pendant que Victor écrit.

J'ai de la peine... mais je crois que j'en viendrai à bout... (Se rapprochant de Victor.) Eh bien !... nous disons... (Victor lui présente la lettre qu'il vient d'écrire; Bonin la prend, et la lit.) « Mon cher « père... j'apprends avec joie que vous êtes en France, et avant « peu je pourrai vous presser dans mes bras... et vous appeler « de ce nom de père, si doux et si nouveau pour moi... » (S'interrompant, avec émotion.) Pas mal !... pas mal !... (Lisant.) « En at- « tendant ce jour, qui sera le plus beau de ma vie... je dois vous « apprendre que le bonheur s'offre à moi sous les traits d'une « jeune fille que j'adore... et avec qui je vous prie en grâce de « permettre mon mariage... pour que nous soyons deux à vous « aimer, à vous bénir... » (Bonin cache ses larmes.)

VICTOR, très-ému.

Croyez-vous qu'il soit content ?...

BONIN, se contraignant

Diable !... il serait bien difficile !... Et vous pensez tout cela ?...

VICTOR.

Oh ! oui, monsieur... du fond du cœur.

BONIN, dans l'excès de la joie.

Victor... mon jeune ami... Oh ! ma foi !... (Il est prêt à se jeter dans ses bras. — Juliette entre vivement.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE.

Victor !... Victor !... (Apercevant Bonin.) Ah !... (Elle s'arrête.)

VICTOR.

Juliette !...

BONIN, à part.

Elle a bien fait de venir... j'allais faire du drame chez M. Blanchet...

VICTOR, se levant.

Qu'est-ce donc ?... qu'as-tu ?...

JULIETTE.

C'est que, sur l'ordre de ma tante, une seconde voiture vient d'arriver...

VICTOR.

Ah ! monsieur !...

BONIN.

Il faut la renvoyer encore.

JULIETTE.

Celle-là aussi ?...

VICTOR.

Mais elle en fera venir une troisième.

BONIN.

Eh bien ! nous la renverrons toujours.

VICTOR.

C'est ça !... c'est ça !...

JULIETTE.

Ma tante m'a fait appeler...

BONIN.

Et je l'attends de pied ferme !... (A Victor.) Eh ! vite ! asseyez-vous là... Votre lettre... l'adresse...

VICTOR.

Oui, monsieur... (Il se rassied à la table, et écrit l'adresse.)

BONIN, dictant.

« M. Bonin, maison Miroud et compagnie, à Marseille. »

VICTOR.

Voilà.

BONIN.

Bien !... Mettez cela à la poste... tout de suite... entendez-vous ?...

VICTOR.

Oui, j'y cours.

BONIN.

Et renvoyez la voiture.

VICTOR.

Soyez tranquille. (Il sort en courant.

SCÈNE XVI.

BONIN, JULIETTE.

BONIN, retenant Juliette.

Restez, mon enfant... Vous serez tous heureux, ou j'y perdrai mon nom...

JULIETTE.

Monsieur...

Mme BLANCHET, en dehors.

Blanchet?... Blanchet?...

JULIETTE.

Ma tante!...

BONIN, s'asseyant, et écrivant.

N'ayez pas peur... Vous allez me rendre un service?

JULIETTE.

Moi, monsieur?... avec plaisir..

BONIN.

Cette lettre... soyez tranquille, je tiendrai ma promesse... Victor sera votre mari.

JULIETTE.

Bien vrai?...

BONIN.

Je vous en réponds... Et moi, m'aimerez-vous un peu?...

JULIETTE.

Oh! oui... je crois que ça commence.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, Mme BLANCHET.

Mme BLANCHET, entrant.

Mon mari!... mon mari!...

BONIN, finissant d'écrire.

Voilà!...

Mme BLANCHET.

Monsieur!... Et vous, mademoiselle, que faites-vous ici?...

BONIN, pliant sa lettre.

C'est moi qui l'ai retenue.

Mme BLANCHET.

Allez !... la voiture est en bas...

BONIN, se levant.

Elle n'y est plus... je l'ai renvoyée.

Mme BLANCHET.

Que veut dire ?...

BONIN, se levant.

Je vais vous l'apprendre... (A Juliette.) Tenez, ma petite amie... (Il lui parle bas.)

JULIETTE, prenant la lettre qu'il lui remet.

Comment !... vous voulez ?...

Mme BLANCHET.

Qu'est-ce que c'est ?...

BONIN.

Ça nous regarde... (A Juliette.) tout de suite.

JULIETTE.

Oh ! oui, monsieur... (A part.) Je n'y comprends rien... mais c'est égal... il a l'air d'un bien honnête homme. (Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

Mme BLANCHET, BONIN.

BONIN.

A nous deux maintenant.

Mme BLANCHET.

Plaît-il, monsieur ?... C'est mon mari que je cherche...

BONIN.

Votre mari !... M. Blanchet ?...

Mme BLANCHET.

Je n'en ai qu'un.

BONIN.

Je l'ai envoyé en course.

Mme BLANCHET.

En course !... Comment ! monsieur, vous avez l'audace de me dire ?...

BONIN.

Permettez... il est à mes affaires... je suis aux siennes... Il m'a donné ses pouvoirs...

Mme BLANCHET.

Ses pouvoirs !... ah ! grand Dieu !... et pourquoi ?...

BONIN.

Rassurez-vous... J'ai commencé par renvoyer la voiture... et j'espère...

Mme BLANCHET, l'interrompant.

Je le vois... vous venez jeter le trouble dans mon ménage... me gâter mon mari...

BONIN.

Moi ! Oh ! le pauvre cher homme !... il n'y a pas de danger.

Mme BLANCHET.

Mais c'est indigne !... c'est infâme !... abuser de ma patience, de ma bonté... Tenez, si je n'écoutais que ma colère, je ne sais pas ce que je vous ferais...

BONIN, avec beaucoup de calme.

Allez, allez toujours... Je vous permets tout... jusqu'au soufflet... exclusivement...

Mme BLANCHET.

Vous en mériteriez cent... Ah ! vous voulez profiter de ma malheureuse position pour m'arracher un consentement, une faiblesse !... Eh bien ! non !... vous n'en êtes pas où vous croyez...

BONIN, de même.

Ne criez donc pas tant, chère amie... vous savez bien que je crie plus fort que vous...

Mme BLANCHET.

C'est ce que nous verrons.

BONIN.

Ça nous fait mal à tous les deux.

Mme BLANCHET, criant.

Monsieur !... monsieur !...

BONIN, fredonnant.

« Femmes, voulez-vous éprouver... »

Mme BLANCHET, pleurant.

Ah! j'en mourrai !... Si vous êtes venu pour me tuer... soyez content !

BONIN.

Des larmes !... c'est du bien perdu... Il faut garder ça pour M. Blanchet.

Mme BLANCHET.

Oh !... laissez-moi... allez-vous-en... Je ne me soutiens plus... mes forces...

BONIN.

Vous voulez vous asseoir ?...

Mme BLANCHET.

J'ai le cœur serré... je vais m'évanouir.

BONIN.

Vous évanouir !... rappelez-vous donc que ça ne me fait rien, à moi... au contraire.

Mme BLANCHET, effrayée, et avec explosion.

Ah !... vous avez toujours été un monstre !...

BONIN.

Maintenant que vous voilà plus calme...

Mme BLANCHET, furieuse.

Plus calme !... moi !... plus calme !...

AIR *du vaudeville de Philibert marié.*

Ce qui m'irrite encore davantage,
C'est votre sang-froid inhumain...
Vous m'écoutez sans changer de visage...

BONIN, riant.

Je suis un roc que la mer bat en vain...

Mme BLANCHET.

Et vous riez!...

BONIN, éclatant.

Oui, de toute mon âme;
Sans rire, je ne puis penser...
A ces pauvres maris, madame!...
Qui ne peuvent plus divorcer!...

Mme BLANCHET.

Tant pis!... tant pis!...

BONIN.

D'accord!... Mais causons froidement... Victor aime sa cousine, il veut l'épouser...

Mme BLANCHET, sèchement.

Il est trop jeune...

BONIN.

J'avais son âge quand je vous épousai, et il vaut mieux que moi...

Mme BLANCHET.

Lui! pas du tout, je vous assure.

BONIN.

Bah!... en ce cas... je vous conseille de la lui donner... car il la prendra... Moi, je vous aurais enlevée, vous le savez bien...

Mme BLANCHET.

Ah!... ne me parlez pas de ça.

BONIN.

D'autant que la jeune fille en est fort éprise, comme vous l'étiez de moi...

Mme BLANCHET.

Taisez-vous... Elle ne convient pas à Victor... j'ai de l'ambition pour lui... je veille à son avenir... Une fille sans fortune...

BONIN.

Bah !... ils auront la vôtre... celle de ce bon M. Blanchet... la mienne, enfin.

Mme BLANCHET.

Vous l'avez mangée deux fois...

BONIN.

Une fois avec vous... car nous avons fait des folies, Aménaïde... Aujourd'hui je suis riche, et tout sera pour lui... à moins que vous ne me forciez à me remarier, et que d'autres héritiers...

Mme BLANCHET.

Vous !...

BONIN.

Eh !... eh !... eh !...

Mme BLANCHET.

Eh bien ! monsieur, nous en courrons le risque... car ce mariage ne se fera pas... je ne veux pas qu'il se fasse...

BONIN.

Il se fera !...

Mme BLANCHET.

Il faut mon consentement... comme le vôtre... et je le refuse...

BONIN.

On pourrait s'en passer, mais vous le donnerez...

Mme BLANCHET.

Jamais... ne fût-ce que pour vous faire enrager !

BONIN.

Mais alors nous allons avoir ici... en présence de tout le monde, la reconnaissance la plus pathétique.

Mme BLANCHET.

Non, monsieur, non... vous ne vous permettrez pas...

BONIN.

Et cet honorable M. Blanchet, qui me croit mort, qui ne se doute pas que le n° 1 est à Paris, chez lui, près de sa femme... je l'attends, je me nomme.

Mme BLANCHET.

Du scandale !... Monsieur, si vous aviez l'audace...

BONIN.

Alors j'emmène Victor.

Mme BLANCHET.

Victor !...

BONIN.

Je l'emmène... que diable! chacun son tour....et une fois à Marseille où je le garde...

Mme BLANCHET.

Vous le gardez !...

BONIN.

Nous vous ferons, s'il le faut, les sommations respectueuses.

Mme BLANCHET.

Mon fils! monsieur... oh! vous voulez donc me faire mourir ?

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, VICTOR, JULIETTE.

VICTOR, une lettre à la main.

Ma mère !... ma mère !... (A Bonin.) Ah ! monsieur... cette lettre...

BONIN.

D'abord, mon cher ami, remerciez votre mère qui consent à votre mariage avec mademoiselle Juliette.

VICTOR.

Il se pourrait !...

JULIETTE.

Ma tante !...

Mme BLANCHET.

Mais je n'ai pas dit cela...

VICTOR.

Oh !... ne troublez pas la joie... le plaisir que j'éprouve !... Cette lettre... voyez donc !... vous savez... j'ai écrit à mon père aujourd'hui... tout à l'heure... et je reçois sa réponse à l'instant...

BONIN, riant.

De Marseille !... déjà !...

JULIETTE, s'approchant de Bonin.

Mais c'est vous... (Bonin lui fait signe de se taire.)

Mme BLANCHET.

Quelle folie !...

BONIN.

Eh ! non... ça fait honneur à la poste, et voilà tout...

VICTOR.

Vous riez, monsieur... vous savez donc... quel mystère... Il m'écrit qu'il m'aime... qu'il consent à mon bonheur... qu'il me donne cent mille francs en mariage... qu'il veut me voir...

Mme BLANCHET.

Oui, oui... un petit voyage de quelques jours... à Marseille... où tu iras plus tard.

BONIN.

Non... à Paris.

VICTOR, regardant Bonin avec intention.

A Paris!... il y est!... Ah! mes soupçons... monsieur... vous, si bon pour moi!...

Mme BLANCHET.

Monsieur!...

BONIN, bas à madame Blanchet.

Dame! vous refusez... (A Victor.) Mon fils!

VICTOR.

Mon père! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. — M. Blanchet paraît.)

Mme BLANCHET, les séparant.

Mon mari!

SCÈNE XX.

LES MÊMES, M. BLANCHET.

BONIN.

Eh!... arrivez donc... soyez témoin...

M. BLANCHET.

Est-ce fini?...

Mme BLANCHET, vivement.

Oui, monsieur... oui, je consens à tout... Juliette ne part pas... Victor est heureux... je les marie...

VICTOR.

Ma mère!... (Il passe auprès de Juliette.)

JULIETTE.

Ah!... que je suis contente!...

BONIN.

Enfin!...

Mme BLANCHET, regardant Bonin.

Et j'espère que chacun ici tiendra sa parole...

M. BLANCHET.

Ah ! bah !... c'est merveilleux !... pas possible... vous avez réussi ?...

BONIN.

Parbleu !... madame y a mis tant de raison... tant de douceur et de bonne grâce !...

M. BLANCHET.

J'en étais sûr... (A part.) C'est étonnant... comme cet homme-là entend ma femme...

Mme BLANCHET.

AIR *de Téniers.*

Il est huit heures... le jour baisse...

BONIN, à part.

Oh !... la morale... je comprends...
(Haut.)
Voici la nuit, et je vous laisse...
(A Blanchet.)
Et vos pouvoirs, je vous les rends..
Non certes que je les dédaigne !...
Malheureux, après ce débat...
De voir ainsi finir mon règne,
Quand je voudrais qu'il commençât...

(Madame Blanchet, qu'il salue, lui fait une grande révérence.)

M. BLANCHET, serrant la main à Bonin.

C'est bien !... c'est bien !... c'est bien !... mais partir sitôt... (Madame Blanchet le pousse.) Ah !... voici vos papiers... désolé que vous ayez perdu votre temps...

BONIN.

Mais non... (Tendant la main à Victor et à Juliette.) Je ne le regrette pas... (Victor lui presse et lui baise la main.) A demain... rue de la Paix.

M. BLANCHET.

J'irai... (Bas.) prendre une leçon!... (Haut.) Je demanderai monsieur...

BONIN.

Moiroud et compagnie, de Marseille...

Mme BLANCHET, bas à M. Blanchet.

Vous n'irez pas.

BONIN, que les deux jeunes gens ont suivi jusqu'à la porte du fond, embrassant Victor et lui faisant signe de se taire.

A demain !... (Il sort. — Le rideau tombe.)

FIN DE MOIROUD ET COMPAGNIE.

LE MUET D'INGOUVILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 5 octobre 1836.

En société avec MM. Davesne et Bouffé.

Personnages :

M. DE ROUVRAY, conseiller à la cour des comptes et député de l'arrondissement où se passe l'action [1].

Mme DE ROUVRAY, sa belle-sœur [2].

MARIE, fille de madame de Rouvray [3].

HENRI, fils de M. de Rouvray [4].

GEORGES, orphelin muet [5].

MARTIGNÉ, intendant de madame de Rouvray [6].

TOBY, compagnon d'enfance de Georges [7].

CHRISTOPHE, fermier [8].

PIERRE, autre fermier.

La scène est à Ingouville, dans le château de madame de Rouvray.

ACTEURS :

[1] M. Ferville. — [2] Madame Julienne. — [3] Mademoiselle Eugénie Sauvage. — [4] M. Davesne. — [5] M. Bouffé. — [6] M. Klein. — [7] M. Sylvestre. — [8] M. Bordier.

LE MUET D'INGOUVILLE

ACTE PREMIER

La salle basse d'une grande maison. Porte et fenêtres au fond, et portes latérales ; sur le devant, à gauche, une table avec des cartons, registres, etc. Sur le premier plan, du même côté, la porte du cabinet de M. Martigné.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIGNÉ, assis à la table, TOBY, CHRISTOPHE, PIERRE ET PLUSIEURS FERMIERS.

CHŒUR.

Musique de M. Hormille.

De notre exactitude
Vous d'vez être content ;
Car j'avons l'habitude
De bien payer comptant.
De plus d'un jour d'orage
Dont nous nous chagrinons,
D'autres profit'nt, je gage,
Pour faire leurs moissons.

De notre exactitude, *etc.*

MARTIGNÉ.

Ma foi, vive la Saint-Martin!... c'est une belle chose que le terme des fermages, quand les loyers rentrent bien.

TOBY.

Oui, père Martigné, une belle chose... quand la moisson est dans la grange, et l'argent dans le sac... mais lorsque les blés sont grêlés, et les poches vides, la Saint-Martin est la fête du diable.

TOUS.

Ah! c'est vrai... c'est vrai.

CHRISTOPHE.

C'est une mauvaise année qui ruine tout le monde.

TOBY.

Excepté ceux qui en font leur profit.

MARTIGNÉ.

Comment cela?

CHRISTOPHE.

Parbleu! les usuriers, donc.

TOUS.

Oui, oui.

CHRISTOPHE.

Ils savent mieux que nous ce que nos terres rapportent.

TOBY, à demi-voix.

Chut! ne parlez pas d'usuriers ici, ça le fâcherait.. (A Martigné.) Ce n'est pas pour vous qu'on dit cela, père Martigné.

MARTIGNÉ.

AIR : *Quel est plus noble et plus sublime.*

Eh! mais, expliquez-vous, de grâce!
Dirait-on pas que j'ai des torts?

TOBY, à part.

Assez comm' ça.

MARTIGNÉ.

Que dans ma place,
J'ai le cœur sec...

TOBY, à part.

Comme le corps.

MARTIGNÉ.

Vous savez, à vous, quoi qu'il coûte,
Tout l'intérêt que mon cœur prend.

TOBY.

Nous le savons très-bien, sans doute :
De l'intérêt à douz' pour cent.

MARTIGNÉ.

Vous dites...

TOBY.

Si vous accordiez un délai d'un mois ?

MARTIGNÉ, se levant et venant auprès de Toby.

Un délai... je ne suis pas le maître. Ah ! mes pauvres amis, c'est une rude tâche que celle de régisseur de grande maison... D'ailleurs ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser.

TOBY.

A qui, alors ?... personne n'est ici... il n'y a que M. Georges... mais lui, il ne peut rien.

MARTIGNÉ, se rasseyant.

Et c'est heureux !... si on le laissait faire, il se permettrait des airs de maître... un petit sot, que les bontés de feu M. de Rouvray ont sauvé de la misère, après un de ces naufrages si fréquents sur nos côtes.

TOBY.

Et était-il gentil alors ! moi qui n'étais qu'un enfant aussi, je me le rappelle, quand il nous racontait comment il a perdu sa mère... et la parole !... la frayeur, le saisissement !... un vrai coup de foudre, quoi !... muet, tout d'un coup !

CHRISTOPHE.

Pauvre enfant !

TOBY.

Fallait le voir, nous faisant comprendre à sa manière qu'une grosse vague avait emporté sa mère, en passant par-dessus le vaisseau... il n'avait pas besoin de parler, allez... car ses gestes, sa figure, vous disaient tout ça, et avec tant de chagrin, que, malgré nous, nous pleurions tous... et tenez, rien qu'en vous le racontant, je pleure encore... Ah ! que c'est bête ! (A Martigné.) Et vous aussi.

MARTIGNÉ.

Oui, oui ; mais il est bien heureux qu'il se soit trouvé sur le même vaisseau un brave négociant qui eut pitié de lui, l'amena dans sa maison pour être le compagnon des jeux de sa fille, encore enfant comme lui... et plus tard, le laissa profiter des mêmes leçons... quelle faiblesse !

TOBY.

Aussi, il sait tout... le dessin, la musique, l'écriture !... C'est lui qui aide le père Martigné.

MARTIGNÉ.

Ce n'est pas vrai... je n'ai pas besoin qu'on m'aide... un joli caissier que madame aurait là !... un petit dissipateur qui n'a jamais le sou. A peine a-t-il touché sa rente qu'elle est dépensée.

TOBY.

Dites donnée !... Dame ! il ne sait pas faire valoir son argent.

MARTIGNÉ.

Tant pis pour lui.

CHRISTOPHE.

Il a donc de l'argent, M. Georges ?

TOBY.

Oh ! peu de chose... De l'or que sa mère avait reçu de Paris avant de s'embarquer, et que M. de Rouvray plaça à cinq pour cent... (Regardant Martigné.) A cinq, père Martigné... et voilà comme Georges est rentier.

MARTIGNÉ.

Oui... un argent dont la source est fort équivoque. Car enfin, qu'est-ce que c'était que la mère de ce petit drôle ?

TOBY.

Sa mère !... c'était une brave fille !... je l'ai connue, moi, c'te pauvre Thérèse Valin... Nous étions du même village... c'était ça une jolie femme !... une bouche... des yeux... vous pouvez le voir au portrait que M. Georges a toujours à son

cou... Elle était trop jolie... c'est ça qui a fait son malheur! mais elle avait du cœur!... et c'est pour cacher sa honte, qu'elle passait en Amérique... Hein! y en a-t-il beaucoup qui passent en Amérique?... Le seul coupable, c'est celui qui l'a séduite, et qui, après ça, l'a abandonnée, et est parti sans qu'on ait su qui il était, ni où il était... aussi Georges, sans le connaître, le déteste... car c'est un brave garçon, lui!... (A Martigné.) et si jamais il vous remplace, il aura pitié du pauvre monde.

TOUS.

Oui, oui...

MARTIGNÉ, avec humeur.

C'est bien... c'est bien... allez le trouver pour qu'il vous donne des délais... mais moi, je fais mon devoir. (A un fermier.) Tiens, toi, Simon, voilà ton reçu. (A un autre.) Toi, Froment, apporte le reste demain. (A Toby.) Et toi, bavard, ton frère?... où est son argent?

TOBY.

Il est malade... il ne peut pas venir... je vous ai dit...

MARTIGNÉ.

Il faut qu'il paie ou qu'il s'en aille.

TOBY.

Perdre sa ferme!

TOUS.

Oh! c'est affreux!

TOBY.

Il en aurait le cœur, au moins.

CHRISTOPHE.

Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive.

TOUS, le menaçant.

Oui, oui.

MARTIGNÉ, se levant.

Eh bien! eh bien! des menaces!

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGES.

TOUS.

Ah! monsieur Georges...

(Au moment où les fermiers sont ainsi animés, Georges entre; et, tout surpris de ce qui se passe, il se place entre le bureau de Martigné et les fermiers que sa présence apaise soudain.)

MARTIGNÉ.

Me menacer, moi!

GEORGES rassure Martigné, en lui disant par gestes :

« Allons, allons, ce n'est rien.» (Il donne le bonjour à quelques-uns, puis arrive à Toby.)

TOBY.

Bonjour, monsieur Georges.

GEORGES, par gestes, à Toby.

« Qu'y a-t-il donc? »

TOBY.

Ce qu'il y a?... demandez à M. Martigné. (A part.) Vieux grippe-sous. (Haut.) A ce cher M. Martigné, qui refuse du temps encore, à mon frère, à ce pauvre Georget, qui a été grêlé.

MARTIGNÉ.

A qui la faute? (Georges va à lui et le cajole; Martigné continuant.) s'il donnait un à-compte!

TOBY.

Un à-compte... c'est bien aisé à dire... mais mon frère n'en a pas à donner... tout a manqué, tout, ce pauvre frère!... et avec ça, six enfants... six! sans compter les filles... c'est pour cela que je me suis engagé, et je m'embarque demain sur le *Luxor*, qui est au port du Hâvre, pour ne plus être à charge à ce bon Georget.

GEORGES lui prend la main comme pour lui dire :

« Pauvre Toby! »

MARTIGNÉ.

Mais un à-compte?

(Georges, comme frappé d'une pensée soudaine, mène Toby dans le coin de la scène, et lui donne sa bourse.)

TOBY.

O ciel !

GEORGES lui dit par gestes :

« Silence !... ceci est entre nous. »

TOBY.

Ah ! je devine... c'est aujourd'hui qu'il a reçu sa petite rente. (Georges le fait taire de nouveau.) Merci, merci... monsieur Georges... Dieu vous le rendra.

GEORGES pousse Toby vers le bureau de Martigné, comme s'il disait :

« Va payer M. Martigné. » (Et puis, il se mêle parmi les fermiers, pour causer avec eux.)

TOBY, allant à Martigné.

Tenez, le voilà votre à-compte. (Il le pose sur la table.)

MARTIGNÉ, surpris.

Ah !

TOBY.

Oui. (Montrant Georges.) C'est lui, et sans intérêts.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur Martigné, monsieur Martigné... une lettre, une lettre !

MARTIGNÉ, se levant.

Eh ! vite, donne-moi ça... (Il ouvre la lettre.) de mademoiselle Marie. (Georges se retourne tout à coup, et s'approche de Martigné.)

TOBY.

Mamzelle Marie !... ah ! si elle était ici.

MARTIGNÉ, qui a parcouru la lettre.

Dame ! elle devrait y être déjà. (Joie de Georges qui veut voir la lettre ; à Georges.) Laissez-moi donc tranquille, vous. (Aux fermiers.) Tenez, ça vous concerne, vous autres. (Lisant la lettre.) « Mon bon monsieur Martigné... »

TOUS, murmurant.

Oh! bon... bon! (Georges hausse les épaules en riant.)

MARTIGNÉ.

Elle m'apprécie, elle.

GEORGES; son impatience semble dire :

« Oui, oui; après? »

MARTIGNÉ, reprenant la lecture de la lettre.

« Mon bon monsieur Martigné, ma mère m'écrit qu'elle part « de Paris, avec mon oncle le conseiller à la cour des comptes. » (Parlant.) Ah! oui, le député... (continuant) « et mon cousin « Henri. Ils seront à Ingouville aujourd'hui même, et j'es- « père bien y arriver avant eux. »

GEORGES, tout joyeux, dit par gestes :

« Ah! enfin, elle va venir... nous allons la revoir... quel « bonheur! »

MARTIGNÉ, le regardant.

Allons! qu'est-ce qui lui prend à lui? (Continuant.) « Je pars « d'Honfleur à l'instant; ma mère vous recommande de tenir « vos comptes prêts et de lui amasser le plus d'argent que vous « pourrez. » (Aux fermiers.) Hum! vous l'entendez. (Ils paraissent tous consternés.)

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Voyez un peu votre injustice extrême,
Si je vous presse, est-ce ma faute à moi?

TOBY.

Oh! sur ce point, je sais que c'est de même,
Madame et vous, c'est tout un, je le voi,
C'est étonnant comm' les propriétaires
Pensent toujours à ce maudit argent!

MARTIGNÉ.

Peut-êtr' c'est parc' que les locataires
N'y pensent pas assez souvent;

C'est peut-êtr' parc' que les locataires
N'y pensent pas assez souvent.

TOBY.

De l'argent!... et en avoir?

CHRISTOPHE.

Dieu merci! madame de Rouvray va arriver, et avec elle on pourra s'entendre.

GEORGES, au milieu d'eux, par gestes :

« Allons, du courage, mes amis, du courage! A propos, ils « vont venir ici, il faut aller à leur rencontre. »

TOBY.

Il a raison. Madame de Rouvray arrive avec son frère, le député de l'arrondissement; il faut aller au-devant d'eux.

(Tout le monde va pour sortir, Georges les arrête, et en touchant leurs habits, leur fait comprendre qu'il faut les quitter. L'orchestre joue l'air du *Petit Tambour*, tandis que Georges peint par ses gestes un soldat avec ses buffleteries et son fusil.)

TOBY.

Comment! prendre nos uniformes et nos fusils, mettre la garde nationale sous les armes!

GEORGES, indiquant.

« Il faut marcher tambour en tête. » (L'orchestre continue l'air.)

TOBY.

C'est ça, tambour en tête; drapeau déployé... et dès que vous apercevrez la voiture, feu de peloton!

GEORGES.

« C'est ça. »

TOBY.

Ah! si nous avions du canon, comme on les recevrait! Mais, nous n'en avons pas; ils sont au Hâvre; c'est égal, on dansera, on boira à votre santé, monsieur Georges, à la mémoire de votre mère.

MARTIGNÉ, à part.

Imbéciles! souhaitez plutôt qu'il retrouve son père. Je vais

déposer cet argent dans mon cabinet. (Georges presse le départ des fermiers.)

TOUS.

Il a raison, dépêchons-nous.

TOBY.

Vite, aux uniformes.

TOUS.

Partons, partons.

AIR :

Ce retour,
En ce jour,
Est pour nous une fête ;
Qu'à chanter,
A danser,
Chacun de nous s'apprête.
Pour prouver notre amour,
Faut se mettre en goguette,
Et notre député
N'en sera qu'mieux fêté.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE III.

GEORGES, TOBY.

GEORGES, à Toby, par gestes.

« Eh bien! Toby, tu ne pars pas, toi? »

TOBY.

Non, non; je reste, monsieur Georges, pour vous remercier du bien que vous avez fait à mon pauvre frère... et vous n'obligez pas des ingrats, allez; moi, voyez-vous, je me jetterais au feu pour vous... et demain, quand je quitterai le pays, c'est vous, monsieur Georges, c'est vous que j'y regretterai le plus.

GEORGES, par gestes.

« Pauvre Toby! tu vas nous quitter... allons, donne-moi la « main. »

TOBY.

Que vous êtes bon, monsieur Georges, et pas fier du tout !

GEORGES, riant et mimant.

« Moi, fier ! pourquoi donc ? »

TOBY.

Dame ! maintenant vous êtes ici comme l'enfant de la maison, vous êtes un monsieur, et moi, je suis resté un simple paysan, aujourd'hui un matelot.

GEORGES, mimant.

« Allons donc ! et moi! qu'est-ce que je suis ? » (Il s'incline comme s'il saluait avec respect, puis rit au nez de Toby.)

TOBY.

Vous vous moquez de moi, mais c'est égal, voyez-vous : ce n'est plus comme autrefois, à Monvilliers, dans le temps où vous étiez bambin comme moi... vous l'avez oublié. (Musique.)

GEORGES, par gestes.

« Je m'en souviens ; je courais dans les champs, étant petit,
« et je regrette ce temps. »

TOBY.

Et moi aussi, je regrette ce temps-là, quand nous courions ensemble.

GEORGES.

« Oui, oui. »

TOBY.

En sabots ; car vous aviez des sabots dans ce temps-là, c'était pas comme ici.

GEORGES.

« Oui, oui, en sabots, des gros. »

TOBY.

A dentelle... ils étaient trop grands... nous faisions des chaussons avec de la paille.

GEORGES.

« Quelquefois nous n'en avions pas. »

TOBY.

C'est encore vrai... quelquefois nous n'en avions pas... tant mieux, ça faisait moins de mal quand nous nous... (Il fait le geste d'enfants qui se battent.) Oh ! j'en ai reçu de bons de votre part... un entre autres, qui m'a fait un mal... ah ! avons-nous ri, ce jour-là ! (L'air : *Te souviens-tu, Marie*, cesse.)

GEORGES, riant et mimant.

« Ah ! ce pauvre Toby. »

TOBY.

Et quand nous allions à l'école?

GEORGES, mimant.

« Oui, tout petits. »

TOBY.

Nos tartines à la main, chez le père Ginguet, notre maître... était-il sévère et laid !

GEORGES, mimant.

« Je me le rappelle... attends, attends, tu vas voir. » (Il fait la charge du maître d'école : il va prendre l'oreille de Toby. L'orchestre joue l'air du *Maître d'École*, chanson de Béranger, dont le refrain est :)

« Zon, zon, zon,
« Le fouet, petit polisson. »

TOBY.

Ah ! comme c'est ça ! vous lui ressemblez, vous êtes affreux !

GEORGES, mimant.

« Ah ! drôle ! ah ! polisson ! »

TOBY.

Ah ! père Ginguet, pas de patoches, c'est pas moi qui vous ai appelé *Singulier-Masculin !*... et puis dites donc, était-il furieux quand nous faisions l'école buissonnière ! l'avons-nous faite l'école buissonnière pour nos fameuses batailles !... (Georges fait comme s'il ramassait des boules de neige.) A grands coups de boules de neige !... c'était un feu roulant... et les coups de poing, v'li, v'lan ! (Georges lui riposte ; Toby recevant un coup dans les côtes.) Ouf!...

comme il se fait comprendre sans parler... mais il y avait quelqu'un qui venait bien vite mettre la paix entre nous. (Georges indique qu'il s'en souvient, puis son geste peint un joli petit visage d'enfant.) Claudine, la petite fermière, qui était aussi des nôtres, et que j'aimais déjà... ça n'a fait que grandir avec moi... amoureux tout à fait.

GEORGES, mimant.

« Amoureux, toi ? »

TOBY.

Ah ! vous ne savez pas ce que c'est, vous, que d'être amoureux... quand il vous passe des chaleurs dans la tête, qu'on est fâché et content tout à la fois... on est jaloux, on ne mange plus, on ne dort plus... on devient bête... on souffre... on est malheureux comme les pierres... oh ! monsieur Georges, il n'y a que ce bonheur-là au monde !

GEORGES est devenu pensif, et sur les derniers mots de Toby, il semble dire d'un air très-animé :

« Oui, oui, c'est vrai !... »

TOBY, allant près de lui.

Et le cœur vous bat dans ces moments-là.

GEORGES prend la main de Toby et la porte à son cœur pour dire :

« Comme ça, tiens. »

TOBY.

Comme vos yeux sont brillants ! vous êtes amoureux aussi ?

GEORGES, mimant.

« Je n'ai pas dit ça. »

TOBY.

Si fait... amoureux... comme ça fait du bien, n'est-ce pas ?... surtout quand on est aimé.

GEORGES, mimant.

« Ah ! oui. »

TOBY, le regardant.

Ah çà ! mais dites donc... amoureux de qui ?

GEORGES, mimant.

« Chut !... écoute, on vient... »

MARTIGNÉ, dans le cabinet.

J'y vais, j'y vais...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARTIGNÉ.

MARTIGNÉ, sortant du cabinet.

Eh bien ! eh bien !... une voiture... c'est mademoiselle qui descend avec sa gouvernante... je viens de les voir par la fenêtre. (Georges court vivement, et arrivé à la fenêtre, son émotion est si forte qu'il est obligé de s'appuyer.)

TOBY.

Mamzelle Marie.

MARTIGNÉ, à Toby.

Te voilà encore ici, fainéant ?

TOBY.

Ah ! ne criez pas... je m'en vais... mon pauvre frère doit m'attendre... je ne crains pas de le revoir à présent, vous avez un à-compte.

MARIE, en dehors.

C'est bien, c'est bien... je te remercie, ma bonne Madeleine. (Georges fait un mouvement vers la porte.)

SCÈNE V.

TOBY, MARTIGNÉ, MARIE, GEORGES, au fond.

MARIE, entrant, un bouquet à la main.

Le joli bouquet !... ah ! monsieur Martigné...

MARTIGNÉ.

Mademoiselle, j'ai bien l'honneur...

(Georges reste de côté à observer Marie avec joie.)

MARIE.

Il faut donner des ordres, préparer tout dans la maison... ma mère doit me suivre de près.

MARTIGNÉ.

Oui, mademoiselle, je cours à l'instant...

MARIE.

Attendez donc...

TOBY.

Attendez donc !

MARIE.

Surtout, n'oubliez pas que mon oncle habitera le pavillon de gauche avec son fils Henri... allez vite... il n'y a pas un moment à perdre.

MARTIGNÉ.

Soyez tranquille, mademoiselle... Vous pouvez compter sur moi. (Il sort par le fond.)

MARIE.

Bien ! bien !... (Elle se retourne, et voit Georges qui la contemple avec plaisir.) Ah ! Georges !...

TOBY, à Georges qui salue.

Je m'en vas... mais je saurai qui vous aimez. (Georges lui met la main sur la bouche avec effroi.)

MARIE.

Qu'est-ce donc ?

TOBY, s'en allant.

Oh ! rien, mamzelle... c'est un sournois... il ne veut pas dire de qui il est amoureux... mais je devinerai ça...

MARIE, bas.

Ah !

TOBY, saluant.

Je vous salue, mamzelle Marie. (Il sort.)

MARIE.

Adieu, Toby... (A Georges.) Comment ! Georges, tu étais là et je n'en savais rien... et je ne t'ai pas vu en entrant...

GEORGES, mimant.

« Oh ! il n'y a pas de mal... je vous regardais. »

MARIE, lui tendant la main.

Tu es donc content de me revoir?... et moi donc... tiens, Georges, élevés ensemble dans cette maison, lorsque je ne te vois plus, lorsque tu n'es plus là, près de moi, il me semble qu'il me manque quelqu'un... un ami, un frère.

GEORGES, mimant.

« Oh ! que vous êtes bonne !... et moi donc, quand vous étiez
« loin, j'étais triste, et je vous cherchais partout... je ne vous
« trouvais pas. »

MARIE.

Tu me cherchais ; tu étais malheureux comme moi... mais enfin me voilà revenue, nous sommes réunis... nous serons encore gais, heureux, comme par le passé... dans nos promenades.

GEORGES lui prend le bras et semble dire :

« Oui, je vous donnerai le bras, comme ça... et nous irons
« ensemble là-bas. »

MARIE.

Oui, à la ferme ; et nous irons porter des secours à ceux qui n'ont rien, et qui souffrent.

AIR : *Te souvient-il, etc.*

Rappelle-toi, Georges, mon frère,
Plus d'une course solitaire,
Quand après l'hiver rigoureux,
Naguère,
Nous allions faire des heureux
Tous deux.

GEORGES, mimant le deuxième couplet sur la musique.

« Oui, vous donniez à leur misère,
« Et ces pauvres gens, en prière,

« Bénissaient vos soins généreux,
« Ma chère,
« Et nous revenions plus heureux
(Prenant le bras de Marie.)
« Tous deux. »

MARIE.

Ah ! nous y retournerons... ils nous béniront, et revenant à la maison, nous ferons de la musique ensemble.

GEORGES, mimant.

« Oui, je toucherai du piano... et vous chanterez... j'écouterai. »

MARIE.

Et tous les matins, tu me donneras un bouquet... comme celui-ci; et je le partagerai avec toi.

GEORGES, lui montrant le bouquet qu'elle tient et lui disant par gestes :

« Comme celui-ci... allons, partagez. »

MARIE.

Très-volontiers... tiens. (Elle lui donne la moitié de son bouquet, que Georges prend, baise avec transport, et met dans son sein.)

GEORGES exprime sa satisfaction, son contentement par ses gestes passionnés qui disent :

« Il restera là... Que je suis content ! »

MARIE.

Et moi aussi, je suis contente... et puisque nous sommes bien bons amis tous les deux, nous ne devons pas avoir de secrets l'un pour l'autre.

GEORGES.

« Jamais ! »

MARIE.

Jamais ?... eh bien ! alors qu'est-ce que Toby m'a dit là, en s'en allant : « Il est amoureux et ne veut pas me dire de qui ? »

GEORGES, mimant.

« Oh ! non, non... il se trompait. »

MARIE.

Il se trompait... oh! tu as raison de ne pas le lui dire... il faut être discret avec tout le monde... c'est très-bien... mais avec moi, c'est différent... et tu me le diras?

GEORGES.

« Oh ! non. »

MARIE.

Si... tu me le diras.

GEORGES.

« Je n'oserai jamais. »

MARIE.

Tu n'oses pas avec moi... en ce cas, je ne vous dirai rien non plus, moi.

GEORGES.

« Comment ? »

MARIE.

Oui, j'ai un secret aussi... j'allais vous le dire, moi, parce que j'ai confiance en mes amis.

GEORGES.

« Qu'est-ce donc? »

MARIE.

Voyez-vous, il faut que je donne l'exemple... Eh bien! oui, car cela te fera plaisir de me savoir heureuse.

GEORGES.

« Oh ! oui !... (Avec impatience.) Eh bien ? »

MARIE.

Eh bien ! mon retour, celui de ma mère, de mon oncle... tu ne devines pas...

GEORGES.

« Non. »

MARIE, avec mystère.

On va me marier.

GEORGES.

« Vous, vous !... »

MARIE.

Avec Henri, mon cousin, qui est riche, qui me mènera à Paris... et je veux que vous soyez bons amis tous les deux ; car s'il veut que je l'aime... (Georges paraît accablé de tristesse.) Eh mais ! Georges, qu'as-tu donc ?

GEORGES, étouffant.

« Moi, rien... rien. »

MARIE.

Si fait... tu as quelque chose...

GEORGES.

« Vous, partir si loin... et moi, le pauvre Georges, je resterai « seul... vous m'abandonnerez. » (On entend des cris et des coups de fusil.)

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ? (Elle court au fond.) c'est ma mère qui arrive... oh ! je cours... viens donc, Georges, viens donc. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE VI.

GEORGES, seul.

(Il reste immobile, le regard fixe... puis indique par son geste une personne à qui l'on met l'anneau nuptial. Puis des larmes s'échappent de ses yeux, et tandis que l'orchestre joue l'air : *Je te perds, fugitive espérance !* il va lentement s'asseoir près de la table, et, sans gestes, par le seul jeu de la physionomie, il exprime ces deux derniers vers :)

« La haïr ! ce serait impossible ;
« L'oublier est encor plus affreux ! »

(L'air fini, il appuie son front sur sa main, et est tiré de sa rêverie par les cris et les chants des paysans qui reprennent en chœur dans la coulisse :)

Ce retour, en ce jour,
Est pour nous une fête, etc.

SCÈNE VII.

Mme DE ROUVRAY, M. DE ROUVRAY, HENRI, MARIE, MARTIGNE, GEORGES.

Mme DE ROUVRAY.

Assez, assez... Ah ! quelle horreur ! quelle indignité ! tirer sur nous ! (Georges cache vivement son bouquet.)

M. DE ROUVRAY.

Rassurez-vous, ma sœur... il n'y a personne de tué !

HENRI.

Ce n'est rien, ma tante.

Mme DE ROUVRAY.

Ce n'est rien... des imbéciles qui nous couchaient en joue, en signe de réjouissance... avec ça que je ne peux pas souffrir les coups de fusil... ça me fait mal : j'en ferai une maladie.

Air *de Masaniello.*

Les manants ! ils tiraient à poudre,
Sur notre calèche au galop !

M. DE ROUVRAY.

De ce tort il faut les absoudre ;
Ils vous aiment !...

Mme DE ROUVRAY.

Ils m'aiment trop,
Car, que le ciel nous soit en aide !
Ces fusils qui nous ont reçus
Auraient bien pu me tuer roide.

M. DE ROUVRAY.

Avec un grain d'amour de plus.

MARIE.

Maman ?

Mme DE ROUVRAY.

Et qui est-ce qui a eu cette belle idée-là ? c'est vous, Martigné?

MARTIGNÉ.

Moi, madame ? J'ai horreur de tout ce qui fait feu... C'est une invention de M. Georges.

Mme DE ROUVRAY.

Comment? Georges... (Georges s'approche pour la saluer.) Qu'est-ce que cela signifie, monsieur?... et de quel droit donnez-vous des ordres chez moi?... et des ordres pareils encore ?

MARIE.

Oh! je t'en prie, ne le gronde pas.

(Georges lui fait entendre que c'était pour la fêter, qu'il était bien aise de son retour.)

M. DE ROUVRAY, qui s'est assis auprès de la table, observant Georges.

Ah ! c'est le jeune muet !... Il a un air intéressant.

Mme DE ROUVRAY, à Georges.

C'est bien, c'est bien, n'y revenez pas... (Montrant un portefeuille que tient un domestique.) Tenez, prenez ce portefeuille; portez tout cela dans la caisse de Martigné.

GEORGES, s'inclinant.

« Oui, madame, tout de suite. » (Au moment où il va sortir, Henri le regarde avec curiosité, il le regarde aussi, et entre dans le cabinet de Martigné.)

MARTIGNÉ, à part.

C'est bien fait, ça lui apprendra à faire le maître.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté GEORGES.

M. DE ROUVRAY, qui suit Georges des yeux.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

C'est donc là l'objet, dites-vous,
De vos soupçons contre mon frère?

Mme DE ROUVRAY.

Cette ressemblance, entre nous...

M. DE ROUVRAY, gaiement.

Oh ! moi, je ne m'y connais guère;
Mais il est bien, son air me plaît,
Et dans ses regards l'esprit brille.
S'il ressemble, c'est un portrait
Qui fait honneur à la famille.

MARIE.

Oui... il est très-bien, Georges... et élevé parfaitement... Il a tant d'intelligence !... je suis sûr que s'il parlait, ce serait un homme très-distingué... et je le recommande à mon cousin... moi d'abord, je l'aime comme un frère...

HENRI.

Il en sera un pour moi, je vous le promets, ma jolie cousine.

MARIE.

Dame! il ne peut rien pour son bonheur... c'est à moi d'y veiller, je l'ai promis à mon père.

Mme DE ROUVRAY.

Oh ! ton père, ton père !...

M. DE ROUVRAY, à demi-voix.

Encore vos idées !...

Mme DE ROUVRAY.

C'est plus fort que moi... mon mari aimait tant cet enfant... N'en parlons plus... Je rentre chez moi avec ma fille... j'ai besoin de me remettre un peu du voyage, et de cette réception à coups de fusil... Martigné, vous allez conduire mon frère et son fils dans l'appartement du pavillon.

MARTIGNÉ.

Oui, madame.

M. DE ROUVRAY.

Allez, ma sœur, ne vous occupez pas de moi.

Mme DE ROUVRAY.

Comme chez vous.

MARIE.

Adieu, mon cousin. (Elle sort avec sa mère par la porte à droite.)

MARTIGNÉ.

Si ces messieurs veulent?

M. DE ROUVRAY.

Merci, merci, monsieur Martigné... je connais le pavillon... j'irai.

MARTIGNÉ, saluant.

Comme monsieur voudra. (Il sort.)

SCÈNE IX.

HENRI, M. DE ROUVRAY.

M. DE ROUVRAY.

J'ai bien le temps de m'enfermer, vraiment... Je voudrais parcourir le parc, la côte, pour revoir ce pays, ces lieux que je n'ai pas vus depuis si longtemps... (S'approchant d'Henri qui est rêveur.) Eh ! mais à quoi penses-tu donc?

HENRI.

Moi ! à rien, mon père... c'est votre émotion qui m'a gagné... et lorsqu'à deux lieues d'ici, j'ai vu vos yeux se mouiller de larmes...

M. DE ROUVRAY.

Oui... c'est qu'il y a des souvenirs... Mais parlons de toi, de ton mariage... Ta cousine, voyons, comment la trouves-tu?

HENRI.

Fort bien, mon père, fort bien... une grâce, une candeur...

M. DE ROUVRAY.

Ah! tu épouses une femme que tu pourras aimer, que tu aimes, sans laisser ailleurs des regrets... je n'ai point forcé ton choix... tu seras heureux.

HENRI.

Oh! oui, mon père.

M. DE ROUVRAY.

Et moi, je le suis déjà... Oui, mon fils, tu le sais, ce mariage comble tous mes vœux... si je l'ai refusé longtemps, c'est que je n'étais pas sûr de toi... c'est que je ne voulais donner pour mari à ma nièce qu'un honnête homme.

HENRI.

Mon père!

M. DE ROUVRAY.

Oui, un honnête homme... Tu l'es... je veux le croire, j'en ai besoin, car le doute me tuerait.

HENRI.

Que dites-vous?

M. DE ROUVRAY.

Vois-tu, Henri, si je devais craindre que cette fatale passion fût encore dans ton cœur, s'il fallait ne plus avoir confiance en toi, renoncer à ce mariage pour une cause pareille...

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Je ne pourrais survivre à ton honneur!
Henri, tu n'aurais plus de père.

HENRI, épouvanté.

Que dites-vous? ô ciel!

M. DE ROUVRAY.

Non, ce malheur
M'aurait tué... car, vois-tu, sur la terre,
De tous les maux auxquels est condamné
Un cœur qu'on brise et qu'on déchire,
Le plus affreux... c'est de maudire
Le jour qu'un fils nous fut donné.

HENRI, très-ému.

Mon père, ne parlez pas ainsi... Ne me rappelez pas que j'ai

fait si longtemps votre malheur et le mien... Et puisque vous m'avez pardonné...

M. DE ROUVRAY.

Ah ! oui, un passé qui est loin de nous... L'épreuve a été longue... tu en es sorti à ton honneur ; et je veux croire que tout cela n'était que le travers passager d'un enfant gâté par une mère faible et capricieuse, dont les folles idées m'ont causé tant de chagrins... A présent, mon enfant, je n'ai plus que toi au monde... Toi, et la fille de mon frère que tu rendras heureuse.

HENRI.

Oh ! oui, je vous le jure.

M. DE ROUVRAY.

J'y compte !... Henri, j'ai été jeune aussi, moi... j'ai peut-être là sur le cœur des regrets... que toi seul peux me faire oublier...

HENRI.

Mon père !

M. DE ROUVRAY.

Bien, bien... demain nous signerons le contrat... et je pourrai enfin te remettre sans crainte les titres de ta fortune, à laquelle tu as fait plus d'une brèche.

HENRI, préoccupé.

Demain, mon père...

M. DE ROUVRAY.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Mais viens, suis-moi ; témoin de ma jeunesse,
Pour moi, ce parc a tant de souvenirs...
Avec mon fils dans une douce ivresse,
J'y veux rêver à mes premiers plaisirs...
Par les chagrins le cœur froissé, naguère,
Je regrettais le passé... mais je voi
Qu'on peut laisser les regrets en arrière,
Lorsque l'on a le bonheur près de soi.

(M. de Rouvray sort le premier par la porte à gauche. Henri va sortir quand Toby entre par la droite.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, TOBY.

TOBY, à la cantonade.

Oui, oui, tout de suite... Une lettre pour M. de Rouvray.

HENRI, vivement à Toby.

Hein ! une lettre... pour qui ?

TOBY.

Pour monsieur votre père...

HENRI.

Une lettre... Donnez... (La regardant.) Ciel !

M. DE ROUVRAY, rentrant.

Eh bien ! tu ne viens pas ?

HENRI.

Si fait, mon père, me voilà... (A Toby.) Merci. (Il cache la lettre et sort avec son père.)

SCÈNE XI.

TOBY, ensuite GEORGES.

TOBY.

Merci... tiens, il n'y a pas de quoi... on dirait que cette lettre lui a fait quelque chose... et puis cet homme qui me l'a remise en secret, et à voix basse... (Étouffant sa voix.) comme ça : « Tenez, pour M. de Rouvray. »

GEORGES, sortant du cabinet de Martigné. Son geste semble dire :

« Oui, il n'y a plus à hésiter, je le ferai. »

TOBY, allant gaiement à lui.

Ah ! monsieur Georges. (Il s'arrête tout à coup en voyant son air triste.) Qu'avez-vous donc ? vous voilà pâle et défait !

GEORGES.

« Moi ! »

TOBY.

Vous avez pleuré ?

GEORGES.

« Du tout... du tout. »

TOBY.

Allons donc, ce n'est pas moi que vous tromperez. Je vous aime trop pour cela... Vous avez du chagrin... Ah ! quelle idée !... cet amour dont vous me parliez ce matin... mamzelle Marie...

GEORGES.

« Tais-toi. »

TOBY.

Oh ! ne craignez rien... je suis très-discret... et puis je pars ce soir.

GEORGES.

« Oui, tu pars... tu pars, n'est-ce pas ? tu vas bien loin, « bien loin ? »

TOBY.

Bien loin, bien loin... Dame !... aussi loin que le *Luxor* voudra me mener.

GEORGES, d'un air résolu.

« Moi aussi, je m'en vais avec toi... je pars. »

TOBY.

Hein ! partir avec moi !

GEORGES.

« Oui. »

TOBY.

Ah ! mon Dieu ! monsieur Georges... y pensez-vous ? quitter cette maison !

GEORGES.

« Il le faut. »

TOBY.

Mais qu'est-ce que vous ferez ?... quelles ressources ?

GEORGES, montrant les habits de Toby, sa veste de matelot, son chapeau, sa ceinture, dit qu'il prendra le même costume.

« Je serai matelot, comme toi. »

TOBY.

Matelot, comme moi?

GEORGES.

« Oui. » (Exprimant par ses gestes les actions qu'il décrit.) « Je « monterai dans les voiles, sur les mâts, comme un autre, et « puis si l'ennemi vient... »

(L'orchestre joue l'air : *Ah! quel plaisir d'être soldat.*)

« S'il faut se battre, je serai soldat, le fusil sur l'épaule, *la « hache et le pistolet au poing...* »

TOBY.

Ah! vous vous battrez bien, je suis tranquille... mais si vous vous faites tuer?

GEORGES, posant la main sur son cœur.

« Ah! oui! frappé là... au cœur... (Lui montrant le portrait de sa « mère.) Je tomberai content, heureux, j'irai rejoindre ma mère, « là-haut. »

(La musique cesse.)

TOBY.

Oh! rejoindre votre mère... vous avez le temps... et moi donc, j'en mourrais de chagrin.

GEORGES, se jetant dans ses bras.

« Bon Toby! je te crois. »

TOBY, lui serrant la main.

Monsieur Georges, j'irai trouver madame de Rouvray.

GEORGES.

« Non, non. »

TOBY.

Mais sa fille...

(L'orchestre joue l'air : *Faut l'oublier.*)

GEORGES.

« Je l'oublierai. »

TOBY.

Puisque vous le voulez absolument, ce soir je quitte mon frère... je vais passer la nuit au Hâvre, à la nouvelle taverne des matelots, mes camarades...

GEORGES.

« C'est bien. »

TOBY.

Et puis après nous partirons sur le *Luxor*, à la grâce de Dieu ; je viendrai vous prendre à la nuit tombante, et nous ne nous quitterons plus. (Georges lui tend les bras, il s'y jette.)

MARIE, en dehors.

Oh ! que c'est bien !

GEORGES.

« Chut ! c'est elle ; va-t'en. »

SCÈNE XII.

GEORGES, TOBY, MARIE.

MARIE, accourant.

Georges, Georges, voyez donc ces bijoux, cet écrin... ah ! Toby !

TOBY.

Oui, mamzelle, je m'en allais.

MARIE.

Eh bien ! dis-moi son secret... te l'a-t-il confié ? (Georges se détourne pour essuyer une larme.) Eh ! mais, qu'a-t-il donc ?... cet air triste...

TOBY.

Ah ! mamzelle, il a bien du chagrin.

MARIE.

Du chagrin ?

(Georges regarde vivement Toby, et lui serre la main en lui recommandant le silence.)

TOBY.

Soyez tranquille, je ne dirai rien. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

GEORGES, MARIE.

MARIE.

Du chagrin !... toi, Georges... quand je vais me marier, quand je vais être heureuse.

GEORGES, avec un sourire ironique, et exprimant par ses gestes le dialogue suivant :

« Heureuse... parce que vous avez dés bijoux... parce que « vous allez vous parer de diamants. »

MARIE.

Quel air de reproche ! au moment où je m'occupe de toi... car vois-tu, ce bouton en brillants, il est pour toi, c'est un souvenir. (Elle le lui présente.)

GEORGES.

« Un souvenir... Ah ! donnez. » (Il va pour le prendre.)

MARIE.

C'est mon cadeau de noces.

GEORGES, le repoussant et s'éloignant.

« Je n'en veux pas. »

MARIE.

Georges !

GEORGES.

« Je n'en veux pas. »

MARIE.

Tu ne veux donc rien de moi ? (S'approchant de lui, et le regardant

avec amitié.) Des larmes dans ses yeux ! tu es malheureux ! oh ! ne suis-je plus ton amie ? la sœur que mon père t'a donnée ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Mme DE ROUVRAY, MARTIGNÉ.

Mme DE ROUVRAY.

Bien, Martigné, bien, vous me donnerez cela demain.

MARTIGNÉ.

Quand madame voudra. (Georges essuie des larmes à part, Marie est très-émue.)

Mme DE ROUVRAY.

Ah ! Marie, que fais-tu là ?

MARIE.

Maman, ce n'est rien... je lui montrais cet écrin, ces bijoux.

GEORGES, affectant de la gaieté.

« Oui, oui, c'est joli, c'est charmant. »

Mme DE ROUVRAY, les observant.

Ah ! va, ma fille, rentre chez toi, où je vais te suivre ; va à ton piano. (Marie jette un regard sur Georges et s'éloigne lentement.) Vous, Georges, allez congédier tous ces paysans qui viennent danser autour du château, et me casser la tête. (Georges sort par le fond.)

MARTIGNÉ.

Le fait est que ces gens-là sont d'une gaieté bien bruyante.

Mme DE ROUVRAY.

Suivez-moi, Martigné.

SCÈNE XV.

Mme DE ROUVRAY, HENRI, MARTIGNÉ, au fond.

HENRI, tenant une lettre ouverte ; il rentre par la porte à gauche.

Enfin, j'ai pu m'échapper, et... ciel ! ma tante. (Il cache la lettre.)

Mme DE ROUVRAY.

Ah! Henri... est-ce moi que tu cherchais?

HENRI.

Non, ma tante... c'est-à-dire...

Mme DE ROUVRAY.

Bien, bien; c'est une autre personne... je comprends... moi, je vais écrire à mon notaire d'être ici demain de bonne heure, pour signer le contrat et compter la dot.

HENRI.

Ma tante!

MARTIGNÉ.

Si madame veut entrer là, dans mon bureau, pour écrire?

Mme DE ROUVRAY.

Merci, Martigné. (A Henri.) Allons, je te laisse, car j'ai deviné... hein!

AIR : *Vaudeville du Premier Prix.*

Ici, tu cherches ta cousine,
Qui va venir.

HENRI.

Il se pourrait?

Mme DE ROUVRAY.

Pourquoi rougir? va, je devine,
Mon enfant, je sais ce que c'est;
Mon jeune époux avec adresse
Savait rapprocher nos amours...
Il ne me cherchait pas sans cesse,
Mais je le rencontrais toujours.

Mon neveu, mon fils... à bientôt... (Elle sort par la droite; Martigné sort avec elle.)

SCÈNE XVI.

HENRI, seul.

Enfin, elle est sortie! je suis seul! quel supplice! je n'ose regarder mon père en face. S'il savait... oh! cette lettre!....

mais aussi quelle impudence !... oser lui écrire... me poursuivre jusqu'ici... c'est une haine à mort. (Lisant.) « Votre fils me « doit dix mille francs, dette de jeu, dette d'honneur. » (S'interrompant.) L'infâme ! (Lisant.) « Depuis huit jours, il m'échappe « sans cesse. » (S'interrompant.) Mais non, je lui demande du temps... un jour encore, un jour qu'il me refuse... il veut me faire expier mon bonheur passé. (Lisant.) « Si je ne suis payé « aujourd'hui, ce soir même, je me présente dans sa nouvelle « famille. » (Froissant la lettre.) Misérable ! c'est qu'il le ferait ainsi. Ah ! c'est horrible !... et cependant que faire ? à qui m'adresser, sans craindre de me trahir ? mon père ! oh ! qu'il ne sache jamais... il ne me pardonnerait plus, il me maudirait... mais demain... demain, je serai riche, je pourrai... il n'attendra pas... il veut me perdre, si je pouvais pour ce soir, pour ce soir seulement, alors j'irais à lui, je lui jetterais son argent au visage ; et après cela, l'épée à la main... mais il faut le payer, il le faut à tout prix... Allons, je vais écrire à ma tante... elle seule peut me sauver.

AIR : *Un jeune page aimait Adèle.*

Oui, pour l'honneur de la famille,
Je lui dirai tout, je le dois ;
A la main, au cœur de sa fille,
C'en est fait, je perds tous mes droits.
Après cet aveu volontaire,
Je ne puis plus espérer rien...
Rien que le bonheur de mon père ;
Car je le paie au prix du mien.

(Il s'assied près de la table pour écrire.) Comment lui dire ? (Se détournant et regardant vers la porte du fond.) Quelqu'un ! (Regardant le cabinet de Martigné.) Ah ! là ! (Il y entre vivement.)

SCÈNE XVII.

GEORGES, puis TOBY.

(Il fait nuit.)

GEORGES entre doucement, il a son manteau sur son bras ; il semble impatienté de ne pas voir Toby. Il va regarder à la fenêtre, et dit par gestes : « Allons, attendons... » (Il va s'asseoir auprès de la table, et tombe

dans une profonde rêverie. Marie, dans la coulisse, après avoir joué une ritournelle sur le piano, chante le premier couplet de la romance intitulée : *Adieu, beau rivage de France.* (Musique de Grisar.) Georges est tiré de sa rêverie par la voix de Marie ; il se lève et court à la porte ; il l'écoute un instant, immobile, et semble dire aussi :

Adieu pour toujours,
Mes amours.

Quand Marie a fini le couplet, il cache sa figure dans ses mains et éclate en sanglots.)

TOBY, entrant doucement par le fond.

Il me semblait avoir entendu... (Il aperçoit Georges.) Ah ! monsieur Georges... eh bien ! partons-nous ?

GEORGES, faisant un effort sur lui-même.

« Oui, oui ; » (Puis, s'arrêtant, il dit à Toby :) « Elle est là ! et je « la quitte pour toujours ! Ah ! c'est affreux. »

TOBY.

Allons, monsieur Georges, du courage. (Marie reprend le refrain du couplet. Georges s'élance et se précipite à genoux devant la porte de Marie ; Toby le relève et lui dit :) Partons, voici la nuit.

GEORGES.

« Ah ! oui, il faut partir... emmène-moi... adieu, Marie, « adieu. » (Toby l'entraîne, et ils sont vers la porte, quand Henri sort, pâle et comme épouvanté, du cabinet de Martigné.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI.

Ah ! sauvé, sauvé ! (Apercevant Georges et Toby.) Ciel ! (Il recule en tremblant vers le cabinet et les regarde s'éloigner en respirant à peine. Georges jette un dernier regard vers la chambre de Marie. Le rideau tombe.)

ACTE SECOND

Le salon de la maison, au rez-de-chaussée. Une chambre à gauche, appartement à droite ; sur le premier plan à droite, un petit cabinet ; dans le fond, une fenêtre donnant sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE ROUVRAY, HENRI, MARIE, M. DE ROUVRAY.

(Au lever du rideau, Marie est assise et brode ; Henri est appuyé sur un fauteuil et paraît préoccupé. Madame de Rouvray, qui était assise, se lève pour aller vivement à son beau-frère qui entre par la porte latérale, à gauche.)

Mme DE ROUVRAY.

Hé ! arrivez donc, monsieur de Rouvray, venez donc ranimer la conversation qui tombe toujours.

M. DE ROUVRAY.

Bonjour, ma chère sœur ; (Embrassant Marie.) ma jolie nièce ; (Tendant la main à son fils.) bonjour, Henri.

MARIE.

Mon Dieu ! mon oncle, comme vous êtes sorti de bonne heure, ce matin !

M. DE ROUVRAY.

Eh oui ! j'ai descendu votre belle côte d'Ingouville jusqu'au Hâvre... mais j'ai voulu être de retour pour le contrat... Le notaire n'est pas arrivé ?

HENRI.

Pas encore, mon père.

Mme DE ROUVRAY.

Vous venez de voir vos amis de la ville ?

M. DE ROUVRAY.

Le procureur du roi.

Mme DE ROUVRAY.

M. de Géfroy ?

M. DE ROUVRAY.

Oui ; un brave jeune homme que j'ai fait placer, et qui, en échange de ce service-là, s'est donné beaucoup de mal pour me faire élire député *intra muros*, ce qui lui profitera quelque jour... C'est un échange de bons procédés assez à la mode.

Air : *Vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.*

On monte, on pousse, on est poussé,
Et par ce moyen efficace
Celui qu'on a prôné, placé,
A son tour vous prône et vous place.
Ainsi l'époque où nous voilà
A son caractère est fidèle.

Mme DE ROUVRAY.

Et plus tard on l'appellera
Le règne de la courte échelle.

M. DE ROUVRAY.

Mais je n'ai pas trouvé M. de Géfroy... On est tout occupé au Hâvre d'une rixe qui a eu lieu entre des matelots... et puis de je ne sais quel événement, sous les ormes, derrière le théâtre... Un homme blessé.

HENRI, vivement.

Il n'est que blessé?

Mme DE ROUVRAY.

Oh! ne parlez pas de cela, je vous prie ; aujourd'hui, je veux que tout le monde soit gai, à commencer par mon gendre que je trouve rêveur.

HENRI.

Moi, ma tante, c'est que je pense.

Mme DE ROUVRAY.

Quand on se marie on ne pense pas... on parle, on rit, on s'amuse.

M. DE ROUVRAY.

Bien, bien... grondez-le... mais je vais prendre ma revanche de ce côté-ci... car ma petite bru n'est pas d'une gaieté folle.

MARIE.

Ah! c'est que je ne suis jamais folle, mon oncle.

Mme DE ROUVRAY.

Et puis, écoutez donc... un jour de fiançailles, il est permis à une jeune fille d'avoir un peu d'émotion..: Je m'en souviens encore, moi... mon pauvre petit cœur battait... Il est vrai que j'allais quitter ma mère.

M. DE ROUVRAY.

Oui; mais Marie ne vous quittera pas.

MARIE.

Oh non! jamais.

M. DE ROUVRAY.

Et bientôt je viendrai ici avec mes enfants, m'établir aupr es de vous... dans ce pays, qui me rappelle mes premiers plaisirs.

Mme DE ROUVRAY, à demi-voix.

Et vos premières amours.

M. DE ROUVRAY.

Chut! oh! ne dites pas...

MARIE.

Qu'est-ce donc? Mon oncle paraît bien ému.

M. DE ROUVRAY.

Tu crois?... c'est possible... à mon âge, on ne jette pas impunément un regard en arrière.

AIR *de Téniers.*

Jeune et rieuse, à peine à ton aurore,
Le temps pour toi n'est que dans l'avenir;
Oui, mon enfant, tu ne sais pas encore
Tout le pouvoir d'un souvenir.
C'est un doux bruit qui parfois nous réveille,
C'est un écho qui revient jusqu'à nous;
Mais de tous ceux qui frappent notre oreille,
Les plus lointains sont toujours les plus doux.

Mais il y en a qui ont aussi leur amertume. (Il se détourne comme pour cacher son émotion et redescend à la gauche.)

Mme DE ROUVRAY.

Je vais envoyer chercher le notaire par Georges.

MARIE.

Ah oui ! Georges... Où est-il donc ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARTIGNÉ.

MARTIGNÉ, entrant par la droite.

Parti, déniché, mademoiselle... on ne sait pas ce qu'il est devenu.

MARIE.

Georges !

Mme DE ROUVRAY.

Que voulez-vous dire ?

MARTIGNÉ.

Je descends de sa chambre, il n'y est pas... le lit n'est pas même défait... Il a découché !...

Mme DE ROUVRAY.

Mais c'est indigne... Ce petit drôle !...

M. DE ROUVRAY.

Allons, allons, calmez-vous... Que diable ! quand on est jeune, on est jeune.

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! s'il lui était arrivé quelque chose.

HENRI.

Oh ! rassurez-vous.

MARTIGNÉ.

J'en ai eu peur un moment... Dame ! ce jeune homme qui a été trouvé hier au soir sans connaissance derrière la comédie !

(Henri se détourne.)

MARIE.

O ciel ! vous penseriez ?...

M. DE ROUVRAY.

Georges !

HENRI.

Ce n'est pas lui. (Se reprenant.) Comment supposer...

MARTIGNÉ.

Oh ! j'ai été rassuré tout à fait, quand j'ai su qu'on avait trouvé sur cet étranger de l'or, et des billets de banque... et puis, qu'il avait été blessé en duel, et loyalement, a-t-il dit, en revenant à lui... car il va mieux.

M. DE ROUVRAY, allant s'asseoir près de la table.

Quelque querelle entre deux étourdis.

HENRI, affectant de la gaieté.

Mon Dieu ! nous oublions le notaire ; et puisque M. Georges n'est pas ici pour aller l'arracher à son étude, j'y vais, moi.

Mme DE ROUVRAY.

Comment ! vous ?

M. DE ROUVRAY, regardant Marie.

Il a raison... voilà un empressement dont on te saura gré.

MARTIGNÉ.

Si madame le permet, je vais lui rendre mes comptes.

HENRI, revenant vivement.

Allons donc, des comptes aujourd'hui !... et cette fête que nous avons organisée... et les invitations que vous devez envoyer ce matin... ah ! ma tante ! il faut les faire... n'est-ce pas, ma jolie cousine, nous voulons danser ce soir ?

Mme DE ROUVRAY.

Nous allons écrire.

MARTIGNÉ.

Mais...

HENRI.

Eh ! vite, monsieur Martigné, dites qu'on me selle un cheval, à l'instant.

MARTIGNÉ.

J'y vais, monsieur, j'y vais. (Il sort vivement par la porte à gauche.)

M. DE ROUVRAY.

Bravo !

AIR *du Ménage de Garçon.*

Ta bonne humeur est revenue,
Eh bien ! je t'aime mieux ainsi.

Mme DE ROUVRAY.

Et je veux qu'elle continue,
Nous en avons besoin ici ;
Je suis toute joyeuse ; aussi,
Il faut qu'on s'amuse à la ronde
Un jour de noce... et je le voi,
Ta gaieté gagne tout le monde...

HENRI, à part.

Oui, tout le monde, excepté moi.

(A M. de Rouvray.) N'avez-vous pas une commission à me donner ?

M. DE ROUVRAY, lui donnant une lettre.

Sans doute... une lettre pour M. Cabrera, mon banquier... j'ai des comptes à te rendre aussi... il te remettra les titres, et les fonds qui t'appartiennent maintenant...

HENRI.

Oh ! cela ne pressait pas, mon père... mais puisque vous le voulez... (Il prend vivement la lettre.)

MARTIGNÉ, rentrant.

Le cheval de M. Henri est prêt.

HENRI.

Adieu, Marie ; adieu, ma tante...

M. DE ROUVRAY.

Dépêche-toi... pendant ce temps-là je vais lire le journal du Hâvre, moi... il est peut-être amusant.

MARIE, à Henri prêt à sortir.

Mon cousin, si vous rencontrez Georges... dites-lui de revenir tout de suite... que nous sommes inquiets.

HENRI.

Comptez sur moi... (Il sort en courant par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

Mme DE ROUVRAY, MARIE, M. DE ROUVRAY, MARTIGNÉ.

Mme DE ROUVRAY.

Ah ! sois tranquille, il reviendra.

MARTIGNÉ.

Lui, qui est toujours partout, qui se mêle de tout, quand on n'a pas besoin de lui... aujourd'hui que sa présence serait nécessaire, il me laisse tout sur les bras... Il est vrai que cela n'en ira pas plus mal.

MARIE.

Oh ! c'est pour le faire gronder ce que vous dites là.

MARTIGNÉ, piqué.

Permettez...

MARIE.

Parce qu'il est sorti... il sera allé à Monvilliers.

M. DE ROUVRAY, qui est assis auprès de la table.

A Monvilliers... et qu'y va-t-il faire ?

MARIE.

C'est son pays, mon oncle... Il y va souvent.

M. DE ROUVRAY.

Tant mieux... j'ai un petit voyage à faire de ce côté... il m'accompagnera.

Mme DE ROUVRAY.

A Monvilliers... et pourquoi donc ?

M. DE ROUVRAY.

Oh ! c'est mon secret.

MARTIGNÉ.

Mais quel bruit ?...

MARIE, courant à la porte à gauche.

C'est lui... non, c'est Toby.

SCÈNE IV.

M. DE ROUVRAY, Mme DE ROUVRAY, MARIE, TOBY, MARTIGNÉ.

TOBY, tout essoufflé.

Madame... mademoiselle Marie...

Mme DE ROUVRAY.

Que nous veut ce garçon ?...

MARIE.

Qu'est-ce donc ?

MARTIGNÉ.

Voyons, voyons, explique-toi.

TOBY.

C'est que... pardon... je suis tout essoufflé... tout bouleversé, tout... vous n'avez pas vu M. Georges, ce matin ?

MARIE.

Georges !... que lui est-il arrivé ?

TOBY.

Hier au soir, il était sorti avec moi.

MARTIGNÉ, à madame de Rouvray.

Hier au soir... vous voyez.

MARIE.

Après... après ?

TOBY.

Nous étions allés à la nouvelle taverne...

Mme DE ROUVRAY.

A la taverne... Georges ?

MARIE.

Maman, si c'est la première fois !

MARTIGNÉ.

Avec des gens qui fument...

TOBY.

Ah ! ce n'est pas là qu'est le mal.

Mme DE ROUVRAY.

Comment ?

TOBY.

D'autant plus que c'est bien composé... tous matelots.

MARTIGNÉ.

Oui... des gens qui boivent.

TOBY.

Ce n'est pas là qu'est le mal.

Mme DE ROUVRAY.

Qui se battent.

TOBY.

Ah ! le mal, le voilà !

M. DE ROUVRAY.

Ah ! ah ! la querelle dont on m'a parlé ce matin.

TOBY.

Précisément.

MARIE.

Mais Georges, Georges ?...

TOBY.

Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

MARIE.

O ciel !

MARTIGNÉ.

Là ! il s'est enivré.

Mme DE ROUVRAY.

Enivré !

TOBY, criant plus fort.

Ce n'est pas vrai... Pardon, madame, c'est ce vieux qui ne sait ce qu'il dit.

MARTIGNÉ.

Insolent !

M. DE ROUVRAY.

Allons... du calme... conte-nous ce qui s'est passé.

TOBY.

Il avait du chagrin.

MARTIGNÉ.

Et pourquoi ?

TOBY.

Ça ne vous regarde pas... c'est son secret... il voulait s'embarquer, partir avec moi aujourd'hui, sur le *Luxor*, pour se distraire... pour se faire tuer.

MARIE.

Ah ! mon Dieu !

Mme DE ROUVRAY.

Se faire tuer !

MARTIGNÉ.

Le drôle !... ça veut se faire tuer.

TOBY.

Pourquoi pas ?... si c'est son plaisir.

M. DE ROUVRAY.

Continue.

TOBY.

Alors, moi, je le conduis à la nouvelle taverne des matelots... je le mets en face d'un pot de bière auquel il n'a rien dit... je cours chez le capitaine, pour le faire admettre avec moi... j'arrange l'affaire, et à mon retour, qu'est-ce que je trouve?... je ne trouve rien... que des bancs cassés, des tables renversées, et de la bière... oh! de la bière... elle coulait... c'était une bénédiction... cette bonne double bière!...

MARIE.

Mais Georges, Georges?

TOBY.

Il n'y était plus... il paraît qu'un enfant de ce pays... un matelot l'avait reconnu, et lui avait parlé de feu M. de Rouvray.

Mme DE ROUVRAY.

Mon mari...

M. DE ROUVRAY.

Mon frère!

TOBY.

En termes, dame!... et ça, à cause du père Martigné qui rançonne toujours le pauvre monde... ça retombe sur les maîtres.

MARTIGNÉ.

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est?

TOBY.

Georges n'a pu entendre insulter son bienfaiteur de sang-froid.

M. DE ROUVRAY.

Il a eu raison.

TOBY.

Il s'est emporté... on a pris parti pour et contre... la querelle s'est échauffée... les pots de bière ont volé en l'air, pour commencer... après ça, le mobilier de la taverne... la police est accourue au bruit... les uns se sont sauvés... les autres ont été arrêtés.

Mme DE ROUVRAY.

Il est en prison ?

MARIE.

Georges.

MARTIGNÉ, à part.

C'est bien fait.

Mme DE ROUVRAY.

Une pareille conduite !

M. DE ROUVRAY.

Que voulez-vous ?... il a eu tort de se battre... voilà tout.

TOBY.

Dame ! on boit trop d'un coup... les têtes se montent, mais c'est égal... on peut s'entendre... s'expliquer tranquillement... à la bonne heure... mais se battre ! fi donc !... j'aurais voulu être là... j'en aurais assommé deux ou trois.

Mme DE ROUVRAY.

Air *du Ballet des Pierrots.*

Taisez-vous... dans une bagarre
Se faire arrêter...

MARTIGNÉ.

C'est charmant !

Une bataille...

TOBY.

Çà n'est pas rare,
Tous les jours on en fait autant.

MARTIGNÉ.

Là ! voyez-vous, les bons apôtres !

TOBY.

S'lon moi, les torts qu'il aurait eus,
S'raient d' s'êtr' laissé battr' par les autres,
Et non pas d' les avoir battus.

Mme DE ROUVRAY.

Taisez-vous !... (Allant à M. de Rouvray.) Mais que faire main-

tenant?... s'il est arrêté... on viendra chez moi... c'est nous qui l'avons élevé.

MARIE.

Il faut le réclamer.

TOBY.

Oui, oui... vous aimez Georges.

Mme DE ROUVRAY.

Moi!... un petit drôle qui nous donne tant d'inquiétude... mais enfin, c'est égal... il faut faire des démarches, courir à la ville...

M. DE ROUVRAY.

Allons, allons, calmez-vous... vous voilà toute troublée pour une bagatelle...

Mme DE ROUVRAY.

Une bagatelle!

M. DE ROUVRAY.

Sans doute; une escapade de jeune homme... ce n'est rien, je me charge de cette affaire.

Mme DE ROUVRAY.

Et vous croyez qu'elle n'aura pas de suites?

M. DE ROUVRAY.

Aucune.

MARIE.

Ah! merci, mon oncle... (A Martigné.) Vous, Martigné...

AIR : *A demain, j'ai votre parole* (de l'Arbitre).

Pour le rejoindre courez vite.

MARTIGNÉ.

Mais j'ai des affaires ici,
A ma caisse...

Mme DE ROUVRAY.

Allons, tout de suite,
Envoyez nos gens après lui.

M. DE ROUVRAY.

Au parquet je m'en vais écrire.

MARIE, qui s'est rapprochée de Toby, bas.

Qui pouvait donc le chagriner?

TOBY, bas.

Moi, je n'ose pas vous le dire,
Mais vous pourriez le deviner.

ENSEMBLE.

Qu'on se hâte, qu'on parte vite...
Il faut le ramener ici.
Oui, ma sœur, } il faut tout de suite
Oui, ma fille, }
Oui, ma mère, }
Envoyer { nos / vos } gens après lui.

(Ils sortent : M. de Rouvray et Marie par la gauche, madame de Rouvray et Martigné par la droite.)

SCÈNE V.

TOBY, seul.

Allons, ça va bien... ils reviennent un peu... mais s'ils savaient tous qu'on est à sa poursuite... qu'il y a eu des blessés... (Écoutant.) Eh! mais... qu'est-ce que j'entends ?... (Musique. *Marche du Guet*, *Esmeralda*. Toby va pour regarder par la fenêtre, et aperçoit Georges qui l'a ouverte en dehors; Toby pousse un cri.) Ah! (Georges lui fait signe de se taire, en plaçant son doigt sur ses lèvres. Il s'élance dans l'appartement, pâle, défait, les habits en désordre.)

SCENE VI.

GEORGES, TOBY.

TOBY.

Dieu merci! je vous revois, vous êtes sauvé.

GEORGES, écoutant; il fait entendre à Toby qu'il faut garder le silence.

« Chut, tais-toi, entends-tu ? »

TOBY.

On vous poursuit ?

GEORGES, montrant le jardin.

« Dans le jardin. »

TOBY.

Des soldats, des gens de justice.

GEORGES.

« Ils m'ont poursuivi, ils m'avaient arrêté. » (Il lui fait entendre par ses gestes qu'on le tenait au collet.)

TOBY.

Ils vous tenaient ?

GEORGES, mimant le récit suivant.

« Ils voulaient m'attacher les mains, j'étais au désespoir...
« cela m'a donné de la force... je me suis débattu... je me suis
« échappé. »

TOBY.

Échappé ?... bravo !

GEORGES.

« Je suis arrivé en courant, là-bas, près du mur du jardin;
« j'ai grimpé avec les genoux, les mains. »

TOBY.

Vous avez escaladé le mur ?

GEORGES, lui montrant ses mains.

« Vois, vois. »

TOBY.

Pauvre monsieur Georges... mais calmez-vous, vous voilà en sûreté... Je cours prévenir tout le monde dans la maison, dire que vous êtes ici.

GEORGES, effrayé.

« Non, non. »

TOBY.

Mais ils savent tout.

GEORGES.

« Grand Dieu ! »

TOBY.

Ne craignez rien... j'ai arrangé ça adroitement... j'ai dit que vous vous étiez battu... madame était furieuse... mais c'est égal.

GEORGES, écoutant.

« Ah ! les voilà... (Courant à la fenêtre.) ils viennent !... »

TOBY, regardant par la fenêtre.

Eh ! mon Dieu ! oui, on a osé pénétrer dans le jardin...

GEORGES.

« Je suis perdu. »

TOBY, toujours près de la fenêtre.

On prononce votre nom... ils entrent dans la maison.

GEORGES.

« Silence... ah ! »

TOBY.

On vient ici... il faut vous cacher.

GEORGES, montrant la porte du cabinet à droite.

« Oui, là, là... mais toi, du calme, du sang-froid... une figure « riante... (Il se jette dans le cabinet.) Ah ! »

TOBY, le suivant jusqu'à la porte.

Bien ; soyez tranquille... ils me tueront plutôt. (Georges ferme la porte, Toby se place devant.)

SCÈNE VII.

TOBY, Mme DE ROUVRAY, MARIE.

MARIE, accourant par la gauche.

Maman, maman... je suis toute tremblante.

Mme DE ROUVRAY, entrant par la droite.

Qu'y a-t-il ?... que se passe-t-il ?

MARIE.

Des messieurs tout en noir... des gens de justice qui sont dans la maison... qui demandent Georges... ah ! que j'ai peur !

Mme DE ROUVRAY.

Chez moi, des gens de justice !... quel scandale !

TOBY.

Ce n'est pas sa faute.

Mme DE ROUVRAY.

Taisez-vous !... où est ton oncle ?

MARIE, à la fenêtre.

Il est là... tenez, il leur parle... il les retient... ah ! ils vont s'en aller.

TOBY.

Certainement, puisqu'il n'est pas ici... (Regardant par la fenêtre.) oh ! les voilà bien.

MARIE.

Oui, puisqu'il n'est pas ici.

Mme DE ROUVRAY.

Non certes... et qu'il n'y revienne jamais... ces messieurs peuvent chercher partout.

MARIE.

Assurément, on peut leur ouvrir toutes les portes. (Elle ouvre d'abord la porte de l'appartement à droite.)

Mme DE ROUVRAY.

Je vais le leur dire.

TOBY.

Mais, madame...

MARIE ouvre la porte du petit cabinet à droite et pousse un grand cri.

Ah ! (Elle fait face au théâtre en se collant contre la porte.)

Mme DE ROUVRAY et TOBY, se retournant.

Qu'est-ce donc ?

Mme DE ROUVRAY.

Qu'as-tu?

MARIE.

Ce n'est rien, maman, rien... c'est à cette fenêtre... j'avais cru voir une vilaine figure qui m'a fait peur... non!...

Mme DE ROUVRAY.

Quelle folie!

MARIE, à part.

Oh! c'est lui !

TOBY, à part.

Elle l'a vu!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. DE ROUVRAY, ensuite MARTIGNÉ.

M. DE ROUVRAY, entrant par la porte à gauche, à la cantonade.

Oui, messieurs... oui, c'est un jeune homme; dans tous les cas, j'en réponds à la justice.

Mme DE ROUVRAY.

Venez, venez, mon frère.

M. DE ROUVRAY.

Oh! je m'attendais à cet effroi... mais remettez-vous ; car je vous l'ai déjà dit, ce ne sera rien.

Mme DE ROUVRAY.

Mais ces soldats?

M. DE ROUVRAY.

Ils s'en vont.

Mme DE ROUVRAY.

Ah! je respire.

MARTIGNÉ, entrant vivement par la droite et courant à la fenêtre.

Restez, restez, messieurs... je le dénonce... à la police... à la justice... au diable.

M. DE ROUVRAY.

Expliquez-vous.

MARTIGNÉ, tout hors de lui, à M. de Rouvray.

Ah ! vous ne savez pas... Georges ! c'est lui... c'est... un scélérat... (Courant à la fenêtre.) arrêtez-le.

M. DE ROUVRAY.

L'arrêter ! et pourquoi ?

TOBY, vivement.

Il n'y est pas.

MARIE.

Non... il n'y est pas.

MARTIGNÉ.

C'est égal, arrêtez-le.

M. DE ROUVRAY.

Mais encore, la raison ?

MARTIGNÉ, venant sur le devant de la scène à gauche.

L'or, les billets, dans mon bureau... il a volé, tout volé !

TOUS.

Georges !

(Georges s'élance du cabinet en étouffant un cri. Il repousse Toby qui vient pour l'empêcher d'avancer.)

Mme DE ROUVRAY.

C'est lui !

MARIE.

Malheureux !

MARTIGNÉ, tout hors de lui et reculant.

Le voilà !... arrêtez... arrêtez.

GEORGES, dans le plus grand trouble.

« C'est infâme ! oui, oui, arrêtez-moi... emmenez-moi. »

TOBY.

Il veut qu'on l'emmène !

GEORGES, montrant Martigné.

« Mais lui aussi, qu'on l'emmène avec moi, lui qui m'accuse « d'avoir volé. »

MARTIGNÉ.

Qu'est-ce qu'il veut ?

TOBY.

C'est juste, puisqu'il l'accuse, il faut qu'on les emmène tous les deux. (Georges saisit Martigné au collet et veut le forcer de sortir avec lui ; Toby continuant.) Serrez, serrez ferme.

Mme DE ROUVRAY.

Georges, cette violence...

M. DE ROUVRAY, se plaçant entre Georges et Martigné.

Cette indignation est toute naturelle, s'il n'est pas coupable.

GEORGES, séparé de Martigné.

« Coupable, moi ! mais c'est indigne ! »

MARTIGNÉ, d'une voix altérée.

Hier, dans le trouble que m'a causé l'arrivée de mademoiselle, j'ai laissé la clef sur mon bureau ; et plus tard, madame l'a envoyé dans mon cabinet.

Mme DE ROUVRAY.

C'est vrai.

MARTIGNÉ.

Lui seul y est entré.

MARIE, à part.

C'est vrai.

MARTIGNÉ.

Et ensuite, il s'est échappé la nuit... c'est qu'il emportait...

M. DE ROUVRAY, à demi-voix.

Tout cela est assez vraisemblable.

GEORGES, comme accablé, à M. de Rouvray.

« Comment ! monsieur, vous croyez ? vous !... (Regardant ma-

dame de Rouvray.) « Vous aussi, madame de Rouvray ? (A Marie avec anxiété.) « Et vous, Marie ? (Marie se cache la figure avec son mouchoir.) « Eh quoi ! personne pour me défendre ? ils m'accusent tous ! « (Se tournant vers Toby.) Et toi aussi, Toby ? »

TOBY, avec âme.

Oh ! non, monsieur Georges, je ne vous crois pas coupable, je vous défendrai... je vous défendrai contre tout le monde... vous ! partir, pour emporter de l'or !... quand vous m'en donniez. (Georges le suit avec anxiété, et appuie sur ce qu'il dit.) La cause de son départ, je la connais... et s'il faut la dire... apprenez donc...

(Georges passe vivement auprès de Toby et lui impose silence en lui mettant la main sur la bouche.)

M. DE ROUVRAY.

Qu'a-t-il donc ?

MARTIGNÉ.

Voyez-vous, ils s'entendent !

GEORGES, d'un air exalté.

« Mais quand je vous jure, moi, moi !... que cet homme a « menti... je le jure !... » (Il cherche à donner à ses gestes plus d'expression, il pose la main à sa bouche, et fait de grands efforts pour se faire comprendre.)

M. DE ROUVRAY, avec émotion.

Oh ! il y a dans sa figure, dans ses regards, un air de conviction.

TOBY.

Parbleu !

GEORGES, montrant le médaillon de sa mère.

« Je le jure par ce portrait... par ma mère. »

MARIE, passant à la gauche de Georges, et voyant le portrait qu'il a dans les mains.

Sa mère !... (A M. de Rouvray.) Oh ! mon oncle, il jure par sa mère.

Mme DE ROUVRAY, à M. de Rouvray.

On ne peut cependant pas le laisser emmener. (M. de Rouvray revient à elle.)

MARTIGNÉ, épiant un mouvement de Georges qui rentre dans son sein le bouquet qui s'en échappait.

Eh ! tenez... tenez, il cache quelque chose dans son sein.

MARIE, qui est près de Martigné, lui imposant silence.

Taisez-vous donc.

M. DE ROUVRAY.

Je réponds de ce jeune homme... il restera ici jusqu'à ce que tout ait pu s'éclaircir... il ne sortira pas.

TOBY.

Non, certainement.

MARTIGNÉ.

Mais, monsieur, permettez... je suis responsable... l'affaire devient grave... et ces messieurs, qui attendent...

M. DE ROUVRAY.

Je vais les voir, leur offrir ma caution... (A Georges.) Je vais revenir, Georges, je connaîtrai ce mystère... il le faut... songez-y bien... ma protection est à ce prix ; venez, monsieur Martigné. (Il sort. Martigné sort avec lui, par la gauche.)

Mme DE ROUVRAY.

Marie... (Elle lui fait signe de rentrer. Marie regarde Georges en soupirant, lève les yeux au ciel, et, arrivée près de la chambre à droite, elle rentre vivement, comme frappée d'une idée soudaine. Madame de Rouvray passant auprès de Georges.) Ah ! Georges ! (Elle rentre aussi.)

SCÈNE IX.

TOBY, GEORGES, ensuite MARIE.

GEORGES, regardant sortir Marie.

« Elle aussi, comme les autres... elle me soupçonne. »

TOBY.

Et vous les laissez sortir, sans leur avouer la cause de votre départ... Ils vous arrêteront très-bien... Que diable ! pensez à vos amis.

GEORGES, se jetant dans un fauteuil auprès de la table.

« Des amis... je n'en ai plus. »

TOBY.

Plus d'amis !... C'est mal, ce que vous dites là. (Marie a entr'ouvert doucement la porte de la chambre à droite : Toby qui la voit, dit à Georges avec intérêt.) Et, tenez, tenez, vous voyez bien qu'il vous en reste encore, (Lui montrant Marie.) sans me compter.

(A l'aspect de Marie, Georges se lève vivement ; il paraît à la fois heureux et souffrant de la voir. Il voudrait s'éloigner, et reste immobile par un sentiment plus fort que sa volonté.)

MARIE, mystérieusement.

Georges, Georges... je n'ai pu vous défendre... mais je veux vous sauver.

TOBY, avec exaltation.

Oui, oui, en voilà une idée... ça me raccommode avec elle.

GEORGES, lui serrant la main avec joie.

« Ah! vous m'aimez donc encore ? »

MARIE, lui montrant l'écrin du premier acte.

Cet écrin, ces bijoux... c'est tout ce que je possède... c'est ma seule fortune.

GEORGES, cherchant à comprendre.

« Comment ! ces bijoux... je ne comprends pas. »

MARIE, hésitant et craignant de l'offenser.

Ils ont, dit-on, une grande valeur... prenez-les, et qu'on rende à Martigné !...

(Georges qui n'a pas cessé de la regarder reste comme anéanti, repoussant l'écrin qu'elle lui offre.)

TOBY.

Vous aussi, mademoiselle, vous le croyez donc coupable?

GEORGES, regardant Toby.

« Oui, oui, elle me croit coupable. » (Puis reportant ses regards sur Marie.) « Elle! elle!... Ah! c'est le dernier coup. » (Il cache sa tête dans ses mains.)

MARIE, avec effusion.

Eh bien ! non, tu ne l'es pas... Oh ! je veux le croire, je le crois... Je serais trop malheureuse... car tu sais bien que je t'aime.

GEORGES.

« Vous m'aimez, vous !... »

MARIE.

Oui, oui... tout le monde est éloigné, pars... sauve-toi, voici la clef du jardin.

GEORGES, repoussant cette idée.

« Me sauver !... jamais ! »

TOBY.

Oui, c'est plus sûr... venez.

GEORGES, avec fierté.

« Jamais ! »

MARIE.

Tu ne veux pas... Tu refuses ce que je te demande ; tu ne m'aimes donc pas ? (Mouvement de Georges ; M. de Rouvray entre par la porte à gauche.) Ciel ! mon oncle.

TOBY.

Il n'est plus temps !... (M. de Rouvray s'avance entre Georges et Marie.)

SCÈNE X.

TOBY, MARIE, M. DE ROUVRAY, GEORGES.

MARIE, courant à M. de Rouvray.

Ah ! mon oncle, mon oncle ! je vous en supplie...

M. DE ROUVRAY, les observant.

Quelle émotion ! tu as pleuré ?

MARIE, suppliant.

C'est mon ami d'enfance, mon frère... et s'il est arrêté... Oh ! d'abord, j'en mourrai.

M. DE ROUVRAY.

Rassure-toi... j'ai obtenu qu'il restât ici une heure encore. Je vais tâcher de découvrir... et si les soupçons ne sont pas fondés...

MARIE, avec chaleur.

Ils ne le sont pas, mon oncle, je suis sûre qu'ils ne le sont pas, il a refusé de s'échapper, là... à l'instant... Il a refusé... ah! c'est une preuve.

M. DE ROUVRAY.

Il a refusé, c'est bien... mais M. Martigné est inexorable. Il crie... il prétend que tout à l'heure Georges cachait dans son sein...

MARIE, allant à Georges.

Quoi donc, Georges ?... Il faut tout avouer... puisque tu n'es pas coupable.

TOBY.

Il ne cachait rien.

MARIE.

Si fait. (Se reprenant.) C'est-à-dire... j'ai cru voir... (Georges tire lentement de son sein le bouquet qu'il y a caché la veille, et le présente à Marie.) Ah! mon bouquet!

M. DE ROUVRAY, observant Marie.

Ton bouquet? (Marie baisse les yeux et paraît confuse.) Va, mon enfant, laisse-nous. (Elle fait quelques pas pour sortir, puis, se retournant vers son oncle, elle le supplie pour Georges, et au moment de sortir tout à fait, elle se retourne encore pour le recommander à M. de Rouvray. Toby passe à gauche, M. de Rouvray observe Georges.) Ma belle-sœur avait raison, il y a dans cette figure-là...

SCÈNE XI.

M. DE ROUVRAY, GEORGES, TOBY.

TOBY, serrant la main à Georges et à demi-voix.

Allons, du courage... ferme... il a l'air d'un brave homme.

M. DE ROUVRAY.

Vous le voyez, Georges, tout le monde vous porte ici l'intérêt le plus tendre... Ce serait bien mal à vous de ne pas y répondre... Ce serait d'un ingrat.

GEORGES, portant la main à son cœur.

« Ingrat, moi ! »

TOBY.

Oh ! il ne l'est pas.

M. DE ROUVRAY, à Toby.

Taisez-vous. (A Georges.) Et pourtant, on vous accuse... les preuves sont contre vous. (Georges hausse les épaules.) Auriez-vous été entraîné ? A votre âge, on est faible, et les mauvais conseils...

TOBY.

Mais je ne l'ai pas quitté, moi.

M. DE ROUVRAY.

C'est peut-être pour ça.

TOBY, avec fierté.

Plaît-il ?... (Georges lui prend vivement la main, comme pour le défendre.) Ah ! bien, oui... mais...

M. DE ROUVRAY, à Georges.

Voyez... une caisse vous est presque confiée... vous la trouvez ouverte... une somme considérable disparaît.

GEORGES.

« Qu'y puis-je faire ? » (Toby remonte le théâtre et reste au fond pendant que M. de Rouvray questionne Georges.)

M. DE ROUVRAY.

Juste au moment où vous quittez furtivement cette maison... pour quel motif ? (Georges sourit avec amertume.) Expliquez-vous, si vous tenez encore à l'estime de ces amis qui vous ont élevé... de ma belle-sœur, de sa fille, qui ne pourraient plus défendre un homme déshonoré.

GEORGES, avec vivacité.

« Déshonoré... moi, moi ! »

TOBY, avec la plus grande chaleur.

Déshonoré, monsieur Georges !... Ah ! c'en est trop... Oui, il a quitté cette maison, c'est vrai... Il est parti... mais en honnête garçon... parce qu'il aimait...

GEORGES.

« Toby ! Toby ! »

M. DE ROUVRAY.

Que dites-vous ?

TOBY.

La vérité... Tantôt je pouvais encore...

AIR : *Vaudeville du Château perdu.*

Oui, j'y mettais c'matin d'la complaisance,
Mais vous, vraiment, vous aviez trop bon cœur...
Et vous voulez que j'garde le silence !
Songez-y donc, il y va d'votre honneur...
Quoi ! vous aimiez, est-ce un mal ? au contraire ;
Aimer, eh bien ! c'est permis, c'est reçu,
Et tout's les lois qu'on nous donn', je l'espère,
Jusqu'à présent ne l'ont pas défendu.
Non, tout's les lois qu'on nous donn', je l'espère,
Jusqu'à présent ne l'ont pas défendu.

M. DE ROUVRAY.

Il aimait ?

TOBY.

Une jeune fille.

GEORGES, hors de lui, lui faisant signe de loin.

« Te tairas-tu ! »

M. DE ROUVRAY.

Mais pourquoi fuir ?

TOBY.

Parce qu'on la mariait... ici... demain... à votre fils.

M. DE ROUVRAY.

Marie !

(Georges, qui a fait tout ce qu'il a pu pour arrêter Toby, se détourne et cache sa tête dans ses mains.)

TOBY.

Là ! le mot est lâché... tant pis... je suis content.

M. DE ROUVRAY.

Marie !... Ah ! Georges, vous aviez raison de faire un mystère de cet amour-là, surtout s'il est partagé.

GEORGES.

« Oh ! ne le croyez pas. »

M. DE ROUVRAY.

Ce serait affreux... n'entrer dans cette famille, qui vous a comblé de bienfaits, que pour séduire une enfant... ah ! vous avez bien fait de quitter cette maison... mais où seriez-vous allé, sans ressources ?

TOBY.

Ah ! ça, c'est autre chose... il pouvait aller dans son pays, à Monvilliers, où l'on se souvient encore de sa mère... son cousin, M. Valin, n'aurait pas manqué...

M. DE ROUVRAY.

Que dit-il ? quel nom ? Valin ?

TOBY.

Eh bien ! oui... un petit roux.

M. DE ROUVRAY.

De Monvilliers ?

TOBY.

Sans doute.

M. DE ROUVRAY.

De mon âge, à peu près ?

TOBY.

Dame ! ça se peut bien.

M. DE ROUVRAY.

Parent de Thérèse ?

TOBY.

De Thérèse Valin, (Montrant Georges.) sa mère.

M. DE ROUVRAY.

Sa mère ? (Georges le regarde avec surprise.)

TOBY.

Vous la connaissiez ?

GEORGES, avec joie.

« Vous !... ma mère. »

M. DE ROUVRAY, se contraignant.

Oui... je ne sais... peut-être... sa mère... (A Toby.) Laissez-nous.

TOBY.

Oui, monsieur.

(Georges prend Toby par le bras comme pour ne pas s'en séparer.)

M. DE ROUVRAY.

Georges, ne craignez rien, il ne s'éloignera pas. (Il montre la porte de gauche à Toby.)

TOBY, en sortant.

C'était une belle femme, n'est-ce pas ?... et des yeux... ah ! (Il jette encore sur Georges un regard d'intérêt et sort.)

SCÈNE XII.

GEORGES, M. DE ROUVRAY.

M. DE ROUVRAY, revenant à Georges qui l'observe avec curiosité.

Georges, cet enfant... (Essuyant une larme, à part.) Pauvre Thérèse !

GEORGES, l'interrogeant du regard.

« Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? »

M. DE ROUVRAY, se contenant.

Arrivé d'hier seulement, j'ai à peine entendu parler de vos malheurs... (Lui prenant la main.) je vous croyais orphelin... de dix-neuf ans... dix-neuf ans, n'est-ce pas? (Georges lui fait signe que oui, et paraît étonné qu'il ait trouvé juste. M. de Rouvray continuant.) Mais vous avez encore votre mère, n'est-ce pas? (Georges retire sa main, et se détourne.) Votre mère, où est-elle? (Georges essuie des larmes.) Je croyais qu'elle avait quitté la France, il y a onze ans?

GEORGES.

« Oui, onze ans. »

M. DE ROUVRAY.

Avec son fils?

GEORGES, se désignant.

« Oui, moi. »

M. DE ROUVRAY.

Pour passer en Amérique?

GEORGES.

« Non, non... elle n'y est pas arrivée. »

M. DE ROUVRAY.

Quoi! le vaisseau sur lequel mon frère se trouvait... et qui a failli faire naufrage...

GEORGES, animant son récit avec beaucoup de vivacité.

« C'était celui qui nous emportait aussi. »

M. DE ROUVRAY.

Ah! tu étais aussi avec ta mère sur ce vaisseau?

GEORGES.

« Oui, moi... bien petit, bien petit... mais je me rappelle
« tout... oui! (Montrant sa tête.) là! (Montrant son cœur.) et là! j'y
« suis encore. » (L'orchestre joue l'air :)

« Notre vaisseau, dans une paix profonde,
« Sur le vaste Océan
« Voguait légèrement, *etc.* »

M. DE ROUVRAY.

La mer était calme au départ. (L'orchestre peint l'orage.)

GEORGES.

« Je me cachais auprès de ma mère. »

M. DE ROUVRAY.

Effrayé par l'orage, tu te cachais près de ta mère... sa mère!...

GEORGES.

« Elle, à genoux... et moi, les mains jointes... puis les va-« gues énormes, le désordre partout. » (Il peint les agitations du vaisseau, qui, tantôt était porté jusqu'au ciel par les vagues, et tantôt paraissait s'engloutir dans les profonds abîmes de la mer.)

M. DE ROUVRAY.

Le vaisseau allait faire naufrage? et ta mère?

GEORGES.

« Ma mère... dans l'abîme! » (Il peint le mouvement d'une vague qui, passant sur le vaisseau, emporta sa mère.)

M. DE ROUVRAY.

Emportée par une vague!

GEORGES.

« Oui... moi, j'étendais les bras, pour la redemander aux « flots. »

M. DE ROUVRAY.

Tu étendais les bras vers elle?

GEORGES.

« Je voulais crier : Ma mère... ma mère... »

M. DE ROUVRAY.

Tu voulais l'appeler?

GEORGES.

« Mais je ne pouvais pas... le saisissement... (Il cherche à exprimer les efforts qu'il fit pour appeler sa mère.) Impossible... mes or-

« ganes s'y refusaient... j'étais muet. » (La musique cesse brusquement.)

M. DE ROUVRAY.

Muet!... pauvre enfant.. et ta mère... tu l'avais perdue, pour ne plus la revoir.

GEORGES.

« Si... le lendemain. »

M. DE ROUVRAY.

Le lendemain...

GEORGES.

« Étendue sur la grève. »

M. DE ROUVRAY.

Les flots l'avaient rejetée sur le rivage.

GEORGES.

« Je l'embrassais... je voulais la réchauffer... mais en vain, « elle n'était plus... On la prit, on la porta... je la suivis... (Il traverse le théâtre la tête baissée, comme s'il suivait un convoi, et passe à droite.) « on creusa la terre... on la mit dans la fosse... on jeta « sur elle de la terre... Moi j'y jetai des fleurs... (Il tire son bouquet de son sein, l'effeuille, et sème les fleurs comme s'il les jetait sur la tombe de sa mère.) » comme cela... je tombai à genoux, en lui di- « sant adieu. »

« A la grâce de Dieu,
« Adieu, ma mère, adieu,
« A la grâce de Dieu. »

(Il tombe à genoux en invoquant le ciel pour sa mère.)

M. DE ROUVRAY, ému et attendri.

Et tu n'avais plus rien sur la terre?

GEORGES.

« Plus rien... (Montrant le portrait qui est au fond.) que lui, « qui me prit dans ses bras... essuya mes larmes, et m'amena « ici. »

M. DE ROUVRAY.

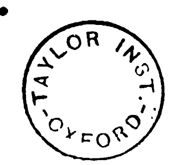
Oui... il t'adopta, lui. (A part.) Ce bon frère, peut-être savait-il tout?... (Haut.) Et ta mère, tu te la rappelles toujours?

GEORGES.

« Oh! oui, toujours... (Lui montrant le médaillon qu'il tire de son sein.) « la voilà. »

M. DE ROUVRAY.

Ce portrait?...



GEORGES.

« Bien jolie, n'est-ce pas? »

M. DE ROUVRAY.

Oui, je la reconnais.

GEORGES.

« Elle, ma mère ; vous l'avez connue ? »

M. DE ROUVRAY.

Oui, oui, je l'ai connue... à Monvilliers.

GEORGES, avec joie.

« Vrai !... ah ! quel bonheur... (Montrant un fauteuil à M. de Rouvray, et l'engageant à s'y asseoir pour lui parler de sa mère.) « Asseyez-vous « ici... moi, près de vous, parlez-moi de ma mère... j'écoute... « parlez. »

M. DE ROUVRAY.

Te parler d'elle ?... oui, souvent... elle était si bonne... elle avait pour moi tant d'amitié, tant de confiance.

GEORGES.

« Pour vous ?... » (Il lui prend les mains, et les presse.)

M. DE ROUVRAY.

Et dis-moi... ton père... ce mot que tu prononçais alors... elle t'en parlait. (Georges a retiré ses mains et s'est retourné. M. de Rouvray insiste.) Ton père?

GEORGES.

« Je n'en ai pas... il m'a abandonné. »

M. DE ROUVRAY.

Il t'a abandonné... lui !... oh ! ne l'accuse pas.

GEORGES.

« Si fait. »

M. DE ROUVRAY.

Oui, il aimait ta mère... et s'il eût été maître de tenir ses promesses...

GEORGES, froidement.

« Assez, assez. »

M. DE ROUVRAY.

Mais des convenances de famille l'enchaînèrent malgré lui... et loin de tout ce qu'il aimait ; en butte à des soupçons jaloux... il subit d'autres devoirs.

AIR *d'Aristippe.*

Sur son amour, sur ta naissance,
Il fallut garder le secret,
Ta mère avait quitté la France,
Et tous les deux il vous pleurait.

GEORGES, le regardant et mimant le vers suivant:

« Quoi ! tous les deux il nous pleurait ! »

M. DE ROUVRAY, continuant.

Pour toi, qu'il ne pouvait connaître,
En tremblant il faisait des vœux,
Et loin de lui, son fils peut-être
N'était pas le plus malheureux.

(Georges, étonné et ému, lui reprend les mains avec tendresse.)

M. DE ROUVRAY.

Georges, en ce moment encore il ne peut te reconnaître... mais... (Martigné paraît à la porte à droite.) Qui va là ?...

SCÈNE XIII.

MARTIGNÉ, M. DE ROUVRAY, GEORGES.

MARTIGNÉ.

C'est moi.

M. DE ROUVRAY, l'interrompant.

Que voulez-vous ?

MARTIGNÉ,

C'est qu'on est là, pour recevoir ma plainte ; et on veut parler à Georges.

M. DE ROUVRAY.

A Georges ? je réponds de lui... de lui, entendez-vous, comme de moi-même. (Georges le regarde avec reconnaissance.)

MARTIGNÉ

Je vois que monsieur l'a interrogé... et qu'il sait ce qu'est devenue la somme ?

M. DE ROUVRAY, avec impatience.

Ah ! finissez, de grâce. (A part, regardant Georges.) Coupable, lui !... ah ! dans ce moment, ce serait affreux !

MARTIGNÉ.

Alors, je vais dire à ces messieurs... (Il va pour sortir et revient.) Ah ! j'oubliais... à l'instant même en sortant de mon bureau, où je venais de chercher pour la dixième fois ces maudits billets que ce petit drôle... (Mouvement de Georges, impatience de M. de Rouvray.) enfin, c'est égal, je viens de trouver à l'instant même près de la porte, cette lettre à votre adresse.

M. DE ROUVRAY, la prenant.

A mon adresse... une lettre ?...

MARTIGNÉ.

Monsieur sera entré dans mon cabinet ?...

M. DE ROUVRAY.

Moi, point du tout.

MARTIGNÉ, à part, et regardant Georges.

Ah ! on le protége toujours... il faudra bien qu'on retrouve...

M. DE ROUVRAY, qui parcourt la lettre.

O ciel !

MARTIGNÉ.

Plaît-il ?

M. DE ROUVRAY, cachant son trouble.

Rien... cette lettre, vous ne l'avez pas lue ?

MARTIGNÉ.

Ah ! monsieur... ce serait d'une indiscrétion... ah ! et puis je n'ai pas eu le temps.

M. DE ROUVRAY.

Mais mon fils, Henri, où est-il ?... où est-il ?

MARTIGNÉ.

Il vient d'arriver avec le notaire... il est chez ces dames.

M. DE ROUVRAY.

Qu'il vienne à l'instant !

(Georges observe M. de Rouvray qui cherche à cacher son trouble.)

MARTIGNÉ.

Le voici. (Il se retire dans le fond.)

SCÈNE XIV.

HENRI, MARTIGNÉ, M. DE ROUVRAY, GEORGES.

M. DE ROUVRAY, à Henri qui entre par la porte à droite.

Henri, mon fils... venez, venez... (A Martigné.) Laissez-nous, monsieur Martigné.

HENRI.

Qu'est-ce donc, mon père ?... je vois partout un air d'effroi... je ne comprends pas.

MARTIGNÉ, qui s'en allait lentement, s'arrête.

C'est que monsieur ne sait pas qu'en son absence on a découvert dans ma caisse une soustraction...

M. DE ROUVRAY, regardant Henri, et lui montrant Georges.

Dont on ose accuser ce jeune muet.

HENRI.

Comment !.... mais s'il n'y a pas de preuves, si...

MARTIGNÉ.

Si fait, si fait...

M. DE ROUVRAY, à Martigné.

Allez... (A Georges, lui montrant le petit cabinet à droite.) Mon enfant, entrez là... et comptez sur moi.

(Georges le regarde avec reconnaissance, et lui baise les mains avec transport. Il entre dans le cabinet.)

MARTIGNÉ, qui, pendant ce temps, a causé à voix basse avec Henri, sort par la gauche, en disant :

Il faut pourtant qu'il y ait un coupable.

SCÈNE XV.

M. DE ROUVRAY, HENRI.

M. DE ROUVRAY, regardant Henri.

Un coupable !... il y en a un.

HENRI, affectant de l'assurance.

Mon père, le notaire attend.

M. DE ROUVRAY.

Le notaire ! à quoi bon ? que me veut-il ?

HENRI.

Mais mon mariage ?...

M. DE ROUVRAY, baissant la voix.

Votre mariage ?... il est impossible... vous le savez bien.

HENRI.

Mon père... je ne comprends pas.

M. DE ROUVRAY, se contenant à peine.

Vous ne comprenez pas... vous ne comprenez pas que je ne puis pas donner ma nièce, la fille de mon frère, à un misérable qui a déshonoré le nom qu'il porte ?

HENRI.

Grand Dieu !

M. DE ROUVRAY, toujours à demi-voix.

A un infâme, qui, malgré ses serments, a joué sa dot, la dot de sa fiancée peut-être... et qui, pour nous tromper tous, pour mettre le comble à sa honte et à la mienne, a forcé une caisse... la nuit !...

HENRI.

Oh ! je vous jure...

M. DE ROUVRAY, lui saisissant le bras avec force.

Silence ! silence ! pour l'honneur de votre père !... (Lui mettant la lettre sous les yeux.) Tenez, tenez, cette lettre que vous m'aviez cachée... ah ! vous aviez bien fait... elle m'a tué. (Henri se cache la tête dans ses mains.) Cette lettre, échappée à votre trouble, à votre désordre... près de ce bureau où vous avez...

HENRI, l'interrompant.

J'ai tout restitué, à l'instant.

M. DE ROUVRAY, éclatant.

Ah ! il est donc vrai !... oh ! j'espérais encore me tromper... mais c'est vous, vous qui vous êtes dégradé... avili.

HENRI.

Il fallait payer, ou mourir.

M. DE ROUVRAY.

Il fallait mourir.

HENRI, tombant à genoux.

Ah ! j'embrasse vos genoux.

M. DE ROUVRAY.

Va-t'en.

HENRI.

Ah ! votre pardon.

M. DE ROUVRAY.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets.*

Moi, te pardonner? non, jamais !
Non ; je veux être un juge inexorable,
Qui, de son courroux, désormais
Frappera ta tête coupable.
Par tes pleurs, tes fausses vertus,
Ne crois pas encor me séduire...
Tous tes droits de fils sont perdus.

HENRI.

Mon père !

M. DE ROUVRAY.

Je ne suis plus
Ton père que pour te maudire.

HENRI, poussant un cri.

Ah !

SCÈNE XVI.

GEORGES, M. DE ROUVRAY, HENRI.

(Georges sort vivement du cabinet à droite, et semble épouvanté du bruit qu'il a entendu.)

HENRI, à Georges.

Sortez, monsieur, sortez !...

M. DE ROUVRAY.

Non, il restera... de l'orgueil... il vous en reste encore, à vous... qui l'avez laissé soupçonner, arrêter... lui, l'honneur, la probité même.

HENRI.

Ah ! j'ignorais... (A Georges.) sortez donc !

M. DE ROUVRAY.

Qu'il reste! c'est à vous de tout expier.

HENRI.

Grâce !.., pour votre fils.

M. DE ROUVRAY.

Mon fils !... (Montrant Georges.) le voilà ! c'est lui... (Georges, d'abord comme incrédule, suit tout ce que dit M. de Rouvray avec une émotion toujours croissante.) Oui, votre frère que j'avais repoussé, délaissé, pour vous réserver, à vous... à vous, une fortune, un nom que vous déshonoriez... Ah ! le ciel me punissait en vous, de mon coupable abandon... mais sa mère, mais Thérèse Valin me pardonne, puisque j'ai retrouvé mon fils. (Georges, tout hors de lui, les yeux en feu, les traits en désordre, va à M. de Rouvray, recule, fait des efforts comme pour prononcer un nom qu'il se rappelle. M. de Rouvray continuant avec la plus vive émotion.) Oui, mon fils... viens, Georges, viens me consoler... je n'ai plus que toi... mon fils !

GEORGES, sanglotant et étouffant, s'écrie :

Mon... mon père... (Il tombe dans les bras de M. de Rouvray comme évanoui. Henri, à l'écart, cache ses larmes.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, Mme DE ROUVRAY, MARIE, entrant par la droite, MARTIGNÉ, TOBY, entrant par la gauche.

Mme DE ROUVRAY.

Eh ! mais que se passe-t-il donc ici ?

M. DE ROUVRAY, qui soutient Georges évanoui dans ses bras.

Silence... il a parlé... il a dit... mon père !... (Georges revient à lui peu à peu. M. de Rouvray, le regardant avec tendresse :) Ah vous aviez raison, il a un air de famille.

(Georges regarde autour de lui, revoit M. de Rouvray, et se jette encore dans ses bras.)

MARIE.

Rassurez-vous... Georges, Martigné vient de retrouver dans sa caisse...

MARTIGNÉ.

Oui, je ne sais comment cela se fait... mais j'ai mon compte... et même quelque chose de plus... c'est moi qui me serai trompé.

TOBY, à part.

A son avantage.

Mme DE ROUVRAY.

D'ailleurs, j'avais fait retirer la plainte.

M. DE ROUVRAY.

Cela ne suffit pas pour réparer tout le mal qu'on a fait à Georges.

MARIE.

Mon oncle a raison.

Mme DE ROUVRAY.

C'est bien; nous en parlerons plus tard... après le contrat que nous allons signer.

M. DE ROUVRAY.

Non... celui-ci, nous ne le signerons pas: car je vous dois un aveu qu'Henri n'osait vous faire... il est obligé de partir pour un voyage, pour une longue mission... et il ne se mariera pas.

Mme DE ROUVRAY.

Lui! mais il aime ma fille.

HENRI.

Ma tante!

M. DE ROUVRAY.

Je ne crois pas.

MARIE, à part.

Ah ! tant mieux.

Mme DE ROUVRAY.

Permettez.

M. DE ROUVRAY.

Il part demain... on l'ordonne.

HENRI.

J'obéirai, mon père.

M. DE ROUVRAY.

Quant à Georges, mon fils... car je l'adopte... il sera mon fils.

MARIE, vivement.

Ah ! que je suis contente !

MARTIGNÉ.

Il se pourrait !

TOBY, regardant Martigné.

Ah ! c'est bien fait... vieux.

Mme DE ROUVRAY.

Ciel !

M. DE ROUVRAY.

Il a peut-être des droits antérieurs à faire valoir... s'il aime Marie ?

Mme DE ROUVRAY.

Plaît-il ?

M. DE ROUVRAY.

S'il en est aimé. (Georges lui prend vivement la main.) Comment ! tu ne veux pas que je t'adopte ?... que Marie t'aime ? (Georges lui fait signe qu'il lui faut encore quelque chose.) Quoi ! une condition ?... Que faut-il donc ? (Georges va prendre la main d'Henri qui s'était éloigné, le ramène auprès de M. de Rouvray ; il lui fait signe qu'il faut pardonner.) Non ! (Georges supplie encore.) Il faut qu'il parte.. il le faut. (Henri se jette aux pieds de son père, qui se détourne.)

GEORGES.

Mon père !..

(M. de Rouvray n'a pas la force de résister, il abandonne sa main à Henri qui la baise et la couvre de larmes ; Georges, de l'autre côté, est sur le sein de son père. — La toile tombe.)

FIN DU MUET D'INGOUVILLE.

LE MARI

DE LA DAME DE CHOEURS,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 12 décembre 1836.

En société avec M. Duvert.

Personnages :

VERDIÈRES, vieux garçon fat [1].

JULES CHEVILLY, jeune élégant [2].

MOQUET, tailleur en maillots [3].

NINETTE, sa femme, danseuse coryphée à l'Opéra [4].

LOLOTTE, mère de Ninette, ancienne danseuse, ouvreuse de loges [5].

JOHN, domestique anglais [6].

UN DOMESTIQUE [7].

La scène est, au premier acte, à Paris ; au second, à Amiens.

ACTEURS :

[1] M. BARDOU. — [2] M. BRINDEAU. — [3] M. ARNAL. — [4] Mademoiselle L. MAYER. — [5] Madame GUILLEMIN. — [6] M. BALLARD. — [7] M. LOUIS.

LE MARI
DE LA DAME DE CHOEURS

ACTE PREMIER

Une pièce de l'appartement de Moquet; la chambre de Ninette, à gauche; celle de Lolotte à droite; çà et là sont étendus des maillots et des formes en bois. Porte au fond, et deux portes latérales. A droite de l'acteur, une table placée devant la fenêtre; à gauche, un fauteuil, devant la cheminée qui n'a pour tout ornement qu'un miroir incliné.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, VERDIÈRES, **entrant par le fond.**

VERDIÈRES, à la cantonade.

C'est bien! j'attendrai Moquet! **(En scène.)** Diable d'homme!... Il devait sortir ce matin... j'espérais trouver la petite seule... **(Il tire un peigne de sa poche et arrange ses favoris en se regardant dans le miroir.)**

JULES, se glissant dans la chambre.

Personne ne m'a vu entrer... et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de voir la petite...

VERDIÈRES, devant la glace.

Hein? quelqu'un!

JULES, effrayé.

Quel est ce monsieur?

VERDIÈRES.

Eh! je ne me trompe pas, c'est monsieur Jules Chevilly **(Il se retourne.)**

JULES.

Monsieur Verdières!

VERDIÈRES.

Le gant jaune le plus entreprenant du balcon de gauche.

JULES.

L'amateur le plus enthousiaste, le plus épileptique de l'orchestre.

VERDIÈRES.

Qu'est-ce que vous venez faire ici, mon cher?

JULES.

C'est une question que je ne vous fais pas, à vous. Rien que de vous voir chez Ninette, je sens un frisson qui me prend... Je viens trop tard?

VERDIÈRES, avec fatuité.

Si j'étais un fat, je vous dirais : oui! mais j'aime mieux vous dire tout franchement : non!... Cependant, tenez, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de retourner à votre balcon en lorgner une autre.

JULES, déconcerté.

Hein!... vous avez donc des intelligences dans la place?... vous faites votre cour?... vous êtes reçu?... oui... n'est-ce pas?...

AIR *de Partie et Revanche.*

C'est indigne! à l'âge où vous êtes,
Vous faire un plaisir odieux
De nous disputer nos conquêtes!

VERDIÈRES.

Je vous les enlève, c'est mieux,
L'Empire ne ferait pas mieux.

JULES.

A votre âge, il faut qu'on s'arrête;
L'amour est un rude officier;
Il punit ceux qui, passé la retraite,
Ne sont pas rentrés au quartier.

VERDIÈRES.

Mauvais plaisant! et si ces petits anges oublient mes quarante-neuf ans...

JULES, riant.

Au fait, elles peuvent en oublier quarante-neuf, puisque vous en oubliez dix.

VERDIÈRES, continuant.

Pour ne remarquer qu'une chose, c'est que j'ai la figure fraîche, le cœur chaud, la jambe fine, l'œil brillant et la taille élégante! Je n'ai pas, il est vrai, une barbe de bouc, des cheveux de marchand de salade; je ne me suis pas établi derrière une paire de moustaches; je ne fume pas comme un chasseur de la garde nationale... c'est possible... mais j'ai quelques autres avantages. Oh! je sais qu'au foyer, ou dans vos avant-scènes, vous parlez de moi en souriant... vous m'appelez vieux fat!... (Jules fait un mouvement.) Eh! mon Dieu! je ne vous en veux pas... Il y a des personnes qui ne me trouvent pas si vieux... allez, allez toujours, je fais mon affaire... et je me venge de vous en vous gagnant vos louis à Chantilly, ou en vous enlevant la fleur des danseuses à l'Opéra.

JULES.

Et vous êtes le plus fin renard!... Comment cette petite Ninette, qui était perdue dans les chœurs... qui en est sortie hier pour la première fois... vous l'avez déjà remarquée!... vous voilà déjà chez elle...

VERDIÈRES.

Vous y êtes bien, vous?...

JULES.

Oh! moi, c'est différent!... à vingt-cinq ans, on ne dort pas!... mais à votre âge...

VERDIÈRES.

A mon âge, on ne dort plus... j'ai chanté toute la nuit.

JULES.

Ah! oui... Est-ce que, par hasard, vous qui êtes le plus rude

chanteur de romances du Directoire, de l'Empire et de la Restauration, vous donneriez des leçons de chant à la petite?

VERDIÈRES.

C'est possible !

JULES.

Vous êtes discret !

VERDIÈRES.

Encore un avantage sur vous.

JULES.

Allons, soyez bon enfant !... puisqu'il en est temps encore, cédez-moi le pas !... que diable !... ayez pitié de moi... c'est une affaire d'amour-propre... Hier, à l'orchestre, quand j'ai juré que Ninette ne serait pas insensible à mon hommage, ils ont tous ri comme des incrédules, et ils ont parié que j'en serais encore pour mes frais.

VERDIÈRES.

Si je m'étais trouvé là, j'aurais tenu le pari.

JULES.

Pour moi?

VERDIÈRES.

Non, contre... j'ai la main heureuse... N'est-ce pas contre vous qu'à Chantilly et à Verrières, j'en ai déjà gagné deux?...

JULES.

Oui, ma foi! j'ai encore ces deux paris-là sur le cœur !... je suis piqué au jeu !... et il ne sera pas dit que vous l'emporterez toujours sur moi.

VERDIÈRES, lui tendant la main.

Voulez-vous votre revanche?

JULES.

Soit !... une poule.

VERDIÈRES.

Mille écus chacun.

JULES.

Six mille francs à celui qui arrivera le plus vite au cœur de Ninette... à une condition!

VERDIÈRES.

Laquelle?

JULES.

C'est que la lutte sera loyale... on ira de franc jeu... sans se dénoncer.

VERDIÈRES.

C'est juste! le mari ne doit rien savoir.

JULES.

Ah! il y a un mari?

VERDIÈRES.

Légitime!... c'est original!... et une mère... ancienne bayadère... ouvreuse au balcon de droite... cinq pieds quatre pouces.

JULES.

Oh! la mère, je m'en moque!... ça m'est égal... Je lui donnerai la poule à manger... mais le mari, qu'est-ce que c'est que ça?

VERDIÈRES.

Un brave homme, qui adore sa femme, un berger, un trumeau, un dessus de porte. Il travaille pour l'Opéra... tout ce qui est couleur de chair le regarde.

JULES.

Diable!

VERDIÈRES.

AIR *des Frères de lait.*

C'est un artiste assez cher à nos belles,
Le confident de nos corps de ballet,
Qui, retouchant les formes naturelles,
Fournit, là-bas, et coton et corset;
A l'un, la hanche, à l'autre, le mollet;
Il arrondit nos sylphides volages
Par les maillots qu'il leur fait...

JULES, avec enthousiasme.

Quel métier !
Si je l'avais, je ne voudrais pour gages
Que le droit de les essayer.

VERDIÈRES, apercevant Lolotte qui arrive par la porte à droite.)

Oh ! la mère !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOLOTTE.

(Elle arrive portant son chien sous un bras, sa chaufferette sous l'autre.)

LOLOTTE.

Monsieur Verdières, la compagnie, je vous présente bien mes civilités.

VERDIÈRES.

Bonjour, ma chère Lolotte... quel plaisir de vous rencontrer ce matin chez vos enfants !... et Florette ?... Elle va bien... je dois avoir un peu de sucre pour elle. (Il donne du sucre au chien.)

JULES, à part.

C'est ça, il fait la cour à tout le monde.

LOLOTTE.

Pauvre bête ! ce n'est pas de refus... nous avons passé une si mauvaise nuit !... c'est une terrible chose qu'un catarrhe !... Dieu vous en préserve, monsieur Verdières, la compagnie !...

VERDIÈRES.

Mais, ma chère, nous n'en sommes pas là, heureusement.

LOLOTTE.

Eh ! monsieur, il ne faut pas dire... à nos âges, voyez-vous, ça vient vite... Savez-vous que nous ne datons pas d'hier, tous les deux... ni même d'avant-hier ?

VERDIÈRES.

C'est bien ! c'est bien !

JULES, souriant.

Ah! ah! il y a longtemps que vous connaissez M. Verdières? (Galamment.) Pour vous, cela m'étonne... avec votre fraîcheur... votre grâce... (Lolotte fait la révérence.)

VERDIÈRES, bas.

Flatteur!

JULES, bas.

Je n'ai pas de sucre dans ma poche, moi! (Haut.) Il serait votre père.

VERDIÈRES.

Son grand-père... pourquoi pas?

LOLOTTE.

Ne m'en parlez pas, jeune homme... C'est lui qui, le premier, vint m'embrasser le soir de mon début à l'Opéra, en 1804, l'année du sacre, à Paris, que même son excellence le Pape y était.

VERDIÈRES, à Lolotte.

C'est sa sainteté qu'on dit.

LOLOTTE, d'un air résolu.

Ah! bah! il est mort.

JULES, à Lolotte.

Ah! il y a trente-deux ans que... Cela commence à compter.

VERDIÈRES.

Oh! j'étais un enfant.

LOLOTTE, minaudant.

Laissez donc! un enfant, mauvais garnement que vous êtes, allez! (Elle lui donne un coup de coude, Verdières remonte un peu la scène en prenant des airs avantageux.)

JULES, riant.

Ah! ah! ah! (Bas à Verdières.) Dites donc, si la fille sait aussi bien les dates que la mère, vous serez distancé.

VERDIÈRES, bas à Jules.

Allez toujours.

LOLOTTE.

Ce n'est pas pour vous humilier, ce que j'en dis là, monsieur Verdières... Eh! mon Dieu! il y a des jeunes gens qui ne sont pas aussi bien conservés que vous... et si l'on ne savait pas que vous avez trois fausses dents, un corset et des mollets...

JULES, riant.

Ah! ah! ah!

VERDIÈRES.

C'est faux! (A Jules.) Je vous assure...

LOLOTTE.

Enfin, où est le mal?... Un chacun se racornit; vous pouvez vieillir, vous; vous avez de quoi... et on dit que vous chantez la romance comme un rossignol. Mais moi, après avoir été ce que j'ai été, être ce que je suis... quand on a dansé des pas de trois avec Beaupré et Bigottini... Dieu de Dieu! je suis vexée!

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Quand on séduisit par ses grâces
Toute un' génération d' Français,
Ouvrir des log's, garder des places
Pour la génération d'après...
N'est-c' pas à maigrir de regrets?
Ainsi le temps brise les trônes!
C'est bien humiliant, entre nous,
D' voir les bravos et les couronnes
Se transformer en pièc's d' dix sous.

(Avec sentiment.) On m'a dit qu'il y avait un des chevaux du couronnement qui traînait un coucou de Charenton, en 1814... j'apprécie sa disgrâce. (Changeant de ton, et avec volubilité.) Et encore, ces animaux-là, ça n'a pas la raison de savoir... c'est moins à plaindre que des êtres organisés.

JULES.

Tenez, ma bonne madame Lolotte, il n'y a qu'une seule chose, c'est la philosophie.

LOLOTTE, avec un peu d'aigreur.

Oui ; mais il faut quelque chose avec. Présentez-vous au Trésor avec de la philosophie plein vos poches, du diable si on vous paie le coupon. (Reprenant le ton sentimental.) Et si je ne suis pas tombée plus bas encore, je le dois à ma fille ; un ange, monsieur, un ange... pour l'âme, le talent et les mœurs... qui serait aujourd'hui premier sujet à l'Académie Royale, sans ce monstre de directeur d'avant qui a porté au pinacle deux ou trois pimbêches d'Allemagne, d'Espagne, de Cocagne, est-ce que je sais? Moi qui ai tant vu de révolutions, j'avais prévu celle-là... aussi, j'ai marié ma Ninette à un... Moquet, qui fait son bonheur sous tous les rapports, excepté l'argent.

VERDIÈRES.

Ça viendra ; elle a dansé hier un pas avec Mazillier.

JULES.

Oh ! avec un charme... et un aplomb ! elle a enfoncé madame Alexis.

LOLOTTE.

C'est vrai ! en l'absence des autres. (Avec onction.) Quant au directeur d'aujourd'hui, voilà un amour... qui est moralement et physiquement incapable de manquer à une artiste. Il met chacun à sa place... (que Dieu lui garde la sienne!) Mais de mon temps, ce début-là aurait fait un bruit, un éclat!... Moi, le lendemain, à l'heure qu'il est, j'avais déjà reçu les hommages de tout le corps diplomatique, telle que vous me voyez !

VERDIÈRES, ricanant.

C'est-à-dire, telle que vous étiez.

LOLOTTE.

Ça s'entend... et un cadeau de trente mille francs, d'un aide-de-camp de sa majesté impériale et royale... oh! l'Empire! l'Empire ! (Elle soupire.) Si Napoléon m'avait écoutée !

JULES, étonné.

Vous connaissiez l'Empereur ?

LOLOTTE, se rengorgeant.

Non ; mais j'aurais pu le connaître. J'ai fait Eucharis dans Télémaque, à Ratisbonne. Il nous avait fait venir, et il m'a remarquée ; il l'a dit à M. Gardel ; oh ! Clotilde bisquait ! elle en était jaune. (Ici Verdières et Jules rient aux éclats.)

MOQUET, dans la coulisse.

C'est bien ! c'est bien ! je porte ça à ma femme.

LOLOTTE.

Ah ! mon gendre !

JULES.

Le mari !

SCÈNE III.

JULES, VERDIÈRES, MOQUET, LOLOTTE.

(Moquet a sur la tête une couronne de roses, et porte un pot au lait et une tasse dans laquelle se trouve un papier.)

MOQUET, entrant avec empressement par le fond.

Voilà ! voilà ! c'est tout chaud, et... Ah ! messieurs, je n'avais pas l'honneur de vous apercevoir.

VERDIÈRES, lui tendant la main.

Mon cher Moquet...

MOQUET, lui prenant la main.

Monsieur Verdières...

JULES, à part.

Ah ! il connaît le mari, la mère, le petit chien... tout le monde.

MOQUET, avec embarras, à Jules.

Monsieur, je vous demande des milliers de millions de milliards de pardons de me présenter ainsi devant vous.

VERDIÈRES.

Mon Dieu ! comme vous voilà coiffé !

MOQUET.

Ne faites pas attention... c'est un enfantillage, une puérilité...

LOLOTTE.

Cette couronne...

MOQUET, avec orgueil.

On vient de l'envoyer à mon épouse.

LOLOTTE, d'un air de dédain.

Une couronne !... tout ça !

MOQUET, étonné.

Tiens ! est-ce qu'elle n'est pas gentille ? je la portais à Ninette... avec un bouillon tout chaud, dans ce pot au lait.

JULES.

O ciel ! est-ce qu'elle est malade ?

MOQUET, souriant.

Du tout, monsieur, du tout ; mais l'émotion d'un premier début... et puis, elle s'est tant fatiguée hier, cette chère poule... c'est une vie si agitée que celle d'une danseuse !... je n'aurais jamais pu l'être.

LOLOTTE.

Le fait est que, maintenant, on fait des pointes qui doivent vous ruiner les orteils.

MOQUET.

Et ces orteils-là, c'est notre fortune, à nous... aussi, je vais lui mettre ce bouillon sur l'estomac... de la compagnie hollandaise.

JULES.

C'est très-bien vu, monsieur.

VERDIÈRES.

C'est d'un bon mari.

LOLOTTE.

Donnez, mon gendre, donnez... je vais porter cela à ma

fille... vous avez sans doute à causer avec ces messieurs?... je garde Florette.

MOQUET, regardant la chienne avec mauvaise humeur.

Tiens! elle vit encore?... vilaine bête!

LOLOTTE, piquée.

Qu'est-ce que vous dites?

MOQUET.

C'est de la chienne que je parle. Est-ce que je suis destitué du droit d'émettre mon opinion?

LOLOTTE, à demi-voix.

Grossier, allez!

MOQUET, avec force.

J'ai dit: vilaine bête... et je répète: vilaine bête. S'il était onze heures, je lui offrirais un bouillon... ce serait le vrai moment. Pardon, messieurs, de cette digression ridicule.

LOLOTTE, scandalisée.

Quelle horreur! vous empoisonneriez ma chienne?

MOQUET.

J'en ai le droit; c'est la loi du talion... et encore, si cet être-là savait faire quelque chose... mais rien! bête comme une oie!

(Il donne une chiquenaude sur la tête de la chienne.)

LOLOTTE.

Quoi? quelque chose? ne voulez-vous pas que je lui fasse apprendre l'italien, par hasard?

MOQUET.

Je ne vous parle pas de l'italien. (A Verdières et à Jules.) Voilà comme on exagère toujours. (A Lolotte.) Mais il y a des chiens qui savent travailler... ça flatte l'œil.

LOLOTTE.

Vous êtes d'une belle humeur, ce matin. Qu'est-ce que c'est que ce papier-là ?

MOQUET.

C'est une enveloppe à l'adresse de ma femme.

LOLOTTE, vivement, avec intérêt.

Des billets de banque ?

MOQUET, avec fierté.

Par exemple ! Mademoiselle Lolotte, ma femme, ne reçoit de billets de banque que de son mari... quand il en a... J'en manque, et je n'en suis que plus à plaindre.

JULES, à part.

Diable ! des principes !

MOQUET.

Ça, ce sont des vers d'un jeune poëte de l'Opéra, qui en fait pour toutes ces dames, et qui prouvent que l'auteur aurait un talent réel... pour écrire des ballets.

LOLOTTE.

Ah ! des *verses !* des *verses !* Joli moyen de faire sa cour ! Sous l'Empire, on lui aurait envoyé une voiture à deux chevaux... avec le cocher, les laquais... et une écurie pour les loger.

MOQUET, frappant du pied.

Allons ! la v'là encore avec son Empire ! (A Verdières) Je ne connais pas de sergent de la vieille garde... Croiriez-vous que la semaine dernière, elle a passé cinq heures d'horloge, par une pluie battante, devant l'Arc-de-triomphe, à examiner les allégories colossales de cet édifice ! Est-ce une fonction à remplir pour une femme d'âge ? Je le demande à quiconque.

LOLOTTE, indignée.

S'il est permis...

MOQUET.

Allez donc, belle-mère, allez donc ! le bouillon refroidit !... ah ! j'oubliais !... (Il lui met la couronne sur la tête.) allez, maman !

Air : *Venez, qu'en mes bras je vous presse.*

Présentez-lui ce double hommage
Du public et de son mari !
Portez et couronne et potage
A cet objet tendre et chéri...
L'un et l'autre, je les lui donne.
Secondez mon intention ;
Qu'elle avale cette couronne,
Et coiffez-la de ce bouillon.
Et coiffez-la de ce...

(Il s'interrompt tout à coup et dit :)

Qu'est-ce que je dis donc, moi ? je fais l'inverse.

(Reprenant.)

Coiffez-la de cette couronne,
Et qu'elle avale ce bouillon. (*bis.*)

ENSEMBLE.

MOQUET.

Présentez-lui ce double hommage, *etc.*

JULES et VERDIÈRES.

Présentez-lui ce double hommage, *etc.*

(Lolotte sort par la droite.)

SCÈNE IV.

JULES, VERDIÈRES, MOQUET.

JULES, bas à Verdières.

Dites donc, vous allez me présenter ?

VERDIÈRES, bas.

Du tout !... du tout !... chacun pour soi.

MOQUET, descendant entre eux.

Je suis sûr que ma belle-mère vous parlait de ses anciens triomphes ? le fait est que c'était une belle Vénus sous le Directoire. (En ricanant.) A cette heure, nous tournons un petit peu à la momie ; je ne lui en veux pas pour ça.

JULES.

Elle paraît fort gaie, fort aimable !...

MOQUET, avec mauvaise humeur.

Elle?... une vieille chipie qui me fait enrager, qui paralyse les dispositions que j'aurais à engraisser !... et c'est au point qu'il y a des moments... parole d'honneur ! vous me croirez si vous voulez... il y a des moments où je regrette de n'avoir pas soixante mille livres de rente...

VERDIÈRES.

Vous n'êtes pas le seul.

MOQUET.

Pour pouvoir lui dire : Voilà cinquante francs par mois; allez demeurer chez vous, emportez votre chienne, faites-la confire, faites-la empailler ; mais laissez-moi la paix de mon foyer domestique!... laissez-moi la paix ! voilà ce que je lui dirais... mais je ne puis !... je suis retenu par la vénération... ah ! si elle n'était pas la mère de sa fille !...

JULES.

Ah! sa fille !... c'est un joli mariage que vous avez fait là, monsieur Moquet !

MOQUET, avec amour.

Charmant, monsieur !... il n'y a pas de jour, il n'y a pas de soir, il n'y a pas de... que je ne m'en applaudisse ! c'est la bonté, c'est la vertu, c'est le rassemblement de toutes les qualités. (Il remonte de deux pas, et dit d'un ton imposant.) Messieurs ! voilà ce que je puis vous dire... c'est le rassemblement de toutes les qualités. Il n'y a que la mère !... ah !...

VERDIÈRES.

Bel éloge dans la bouche d'un mari !

JULES, à part, en riant.

Oui ; mais dans celle d'un gendre !...

MOQUET.

Et quoique ma pauvre Ninette ne soit qu'une simple dame de chœurs, je la préfère à une foule de premiers sujets.

VERDIÈRES.

Vous vous y connaissez, vous qui fournissez des maillots à tout le personnel de l'Opéra.

MOQUET, d'un air suffisant.

Mais oui, un peu... je sais le secret de ces délicieux tibias qui font délirer l'orchestre!... coton... et les formes ravissantes qui font pâmer les avant-scènes... coton !... et mademoiselle... (Il parle bas à Jules.) coton ! et madame... (Il parle bas à Verdières.) coton !... Eh ! mon Dieu ! toutes ces beautés qui font crier merveille... si on leur ôtait ce qu'elles s'ajoutent... qu'en resterait-il ?... (Il rit aux éclats ; puis prenant tout à coup le ton sérieux.) mais je m'arrête... le maillot est une chose de confiance, je n'en dirai pas plus.

JULES.

Mais madame Moquet ?...

MOQUET.

Mon épouse ? ce n'est pas pour me vanter... mais les détails... je puis vous le dire à vous qui êtes un ami... (A Verdières.) car monsieur est un ami... votre ami ?

VERDIÈRES, vivement.

Non pas, non pas... je ne connais pas monsieur.

MOQUET, à part, d'un air fort surpris.

Comment, il ne connaît pas monsieur !

JULES, bas.

Eh ! mais...

VERDIÈRES.

Qu'il fasse ses affaires lui-même.

JULES.

C'est juste.

MOQUET, regardant Jules avec embarras.

Mais alors je n'ai pas l'honneur de connaître... (A part.) Il y a comme ça une foule de voleurs qui s'introduisent chez les danseuses, pour y dérober bijoux et autres...

JULES, embarrassé.

J'ai pensé que je pouvais venir comme monsieur.

MOQUET.

Comme M. Verdières? je vous trouve à croquer!... nous le connaissons, lui, c'est lui qui nous a mariés.

JULES, à part.

Le sournois! il ne me l'avait pas dit!

VERDIÈRES, à part, se frottant les mains.

On va le mettre à la porte!... bien!...

MOQUET.

Ainsi, monsieur...

JULES, balbutiant.

Monsieur... monsieur... je suis artiste... oui, je suis artiste... et, en ma qualité d'artiste... je venais... je venais...

MOQUET, à Verdières.

Il se répète beaucoup, ce monsieur...

JULES, vivement.

Je venais commander plusieurs maillots de danseurs... une trentaine de maillots...

MOQUET, étonné.

Trente? trente maillots!... donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur...

VERDIÈRES, à part.

Pas mal! pas mal!

MOQUET, le regardant aux jambes.

Mais monsieur est donc dans la partie? (A part.) C'est quelque danseur de corde... il est bancal!

JULES.

Monsieur... monsieur... je suis directeur d'une troupe qui va en province...

MOQUET.

Équestre?

JULES.

Non, monsieur... de danseurs, qui partent pour le théâtre de Toulouse.

MOQUET, à part.

C'est ça ! physique d'acrobate. (Haut.) Monsieur Verdières ! hein ! comme elle a dansé hier, ma femme... quel succès !... j'en suis malade d'émotion !... et quand je pense qu'elle a été sur le point de partir pour Londres !...

JULES.

Votre femme ?...

MOQUET.

Oui, monsieur... pour débuter à *Cowin-Gardin*... un engagement magnifique !... quinze mille francs ! c'était pour ce soir... les malles étaient faites, les paquets tout prêts... ils le sont encore... les places retenues à la malle-poste, ici près...

JULES.

Eh quoi ! monsieur Moquet, vous laisseriez aller madame Moquet à Londres ?... le pays des séductions ?

MOQUET, avec dignité.

Je ne crains rien, monsieur... et pourtant je suis jaloux ! jaloux !... (Avec gentillesse.) Nous avons nombre de tigres dans le Bengale qui sont plus endurants que moi sur cette matière... (Avec enthousiasme.) Mais une femme comme la mienne !... et puis, entre nous, mon épouse y allait à contre-cœur... elle m'aime tant !... mais plus tard, nous verrons, quand ce cher M. Verdières lui aura encore donné une douzaine de leçons de chant... pour chanter la romance...

JULES, un peu ému.

Des leçons !... permettez... M. Verdières lui donne des leçons !.... (Bas à Verdières.) Ah çà ! mais des duos, des romances, ça vous avance joliment !

VERDIÈRES, bas à Jules.

Est-ce que vous reculez déjà ?...

MOQUET.

Et vous concevez... quand elle pourra chanter et danser tout à la fois... il nous pleuvra des engagements. (A Jules, d'un air confidentiel.) Ça va-t-il un peu, la danse de corde, dans le Midi?

JULES, étonné.

Comment ?...

(Verdières remonte un peu la scène en dissimulant son envie de rire.)

MOQUET, toujours fort sérieusement.

Ici, c'est tombé, Bobino joue des drames, et madame Saqui entreprend Racine.

(On entend une clarinette au dehors.)

VERDIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MOQUET, avec humeur, et répétant, comme malgré lui, l'air de la clarinette.

Ne m'en parlez pas ! c'est un voisin, un jeune homme qui est de notre orchestre, et qui dresse sa plainte sur sa clarinette, du matin au soir. J'aimerais assez que le ciel le confondît !

SCÈNE V.

LES MÊMES, NINETTE, enveloppée dans un châle et coiffée d'un bonnet du matin.

NINETTE, entrant par la gauche.

Eh ! mais, j'ai entendu... (Les apercevant, elle s'arrête.) Ciel !...

VERDIÈRES, avec galanterie.

Eh ! mille hommages à la délicieuse Ninette !

JULES.

Madame... (A part.) Ah ! qu'elle est jolie comme ça !...

NINETTE, les saluant.

Messieurs...

(Verdières lui baise la main.)

JULES, à part.

Dieu ! si je pouvais attraper l'autre !...

MOQUET.

Tu as froid ?... attends, ma bonne, attends, chère amie... je vais fermer la fenêtre.

(Pendant que Moquet se dirige vers la fenêtre, Jules baise vivement l'autre main de Ninette qui jette un cri.)

NINETTE.

Ah !

MOQUET, se retournant sans avoir fermé la fenêtre.

Quoi donc ?

NINETTE, émue.

Rien, ce n'est rien... (A part, regardant Jules.) Il est aventureux, ce jeune homme.

VERDIÈRES.

Vous paraissez souffrir, mon ange ?...

NINETTE.

Oui, un peu, j'ai des vapeurs ! les nerfs malades... (A part.) Je crois que c'est lui qui m'a fait compliment hier, d'un air si drôle... (Vivement à Moquet qui retourne à la fenêtre.) Oh ! ne fermez pas la fenêtre... (A part.) Je n'entends plus sa clarinette.

MOQUET, avec tendresse.

Assieds-toi donc !... Comme elle a l'air ondoyant ! (Il lui donne un baiser, et dit avec emphase.) Tu es belle, va... je vas te donner un fauteuil...

(Il emporte la chaise sur laquelle Ninette allait s'asseoir, et va chercher un fauteuil au fond ; Verdières va chercher un tabouret, tandis que Jules s'approche d'elle.)

JULES, bas.

Ninette, il faut que je vous voie ce soir... dans votre loge... je vous aime !

NINETTE, sévèrement.

Monsieur !...

MOQUET, toujours avec tendresse.

Tiens! assieds-toi... repose-toi... ménage-toi... mon houri... (Gaîment à Jules.) C'est mon houri... du paradis de Mahomet!

VERDIÈRES, mettant le tabouret sous les pieds de Ninette.

Tenez, ma colombe... mettez vos petits pieds là-dessus. Prendrez-vous une leçon de chant, ce matin? (Bas.) J'ai à vous parler... mon amour me tue...

NINETTE.

Monsieur... (On entend de nouveau la clarinette, Ninette s'écrie avec joie.) Ah! (Moquet répète avec mauvaise humeur l'air de la clarinette.)

MOQUET.

Hein!... c'est cette clarinette qui te fait mal, n'est-ce pas?... (Contractant ses doigts avec impatience.) elle m'agace tout le système.

NINETTE, à part.

C'est lui!... j'en étais sûre... j'avais reconnu sa ritournelle.

JULES.

Madame ne va pas à la répétition, ce matin?

NINETTE.

Non... j'ai rendez-vous chez le directeur, plus tard... (Bas à Moquet.) Qu'est-ce que c'est que ce petit?...

MOQUET, bas.

Un funambule de province venant pour des maillots.

NINETTE.

Ah! fi donc!...

VERDIÈRES, appuyé nonchalamment sur le dos du fauteuil.

Puisque vous n'allez pas à Londres... nous allons prendre leçon... nous chanterons.

(Il chante avec affectation.)

Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir.

MOQUET, à part, voyant que Verdières ne peut pas se tirer de son point d'orgue.

C'est un bon professeur ; mais il n'exécute pas.

NINETTE.

Merci, merci, monsieur Verdières, je ne chanterai pas... j'ai les pieds trop fatigués... (A part.) Plus il va, plus je le déteste, le vieux.

MOQUET, embrassant Ninette sur le front.

Pauvre petite femme !... (Avec tendresse.) tu es mon Héloïse, toi, et moi, je suis ton Abei... (S'arrêtant tout à coup, et criant avec une sorte d'effroi.) Non, non ! (Avec tendresse.) tu es ma Laure, et je suis ton *Plutarque*. (A part.) J'aime mieux ça !

NINETTE.

J'ai besoin d'être seule !... (A part, regardant la fenêtre.) pour me recueillir.

MOQUET.

Tu veux être seule, mon amour ? (A Verdières et à Jules.) Elle veut être seule, mon amour.

JULES, à part.

Seule !... bravo !... je reviendrai...

VERDIÈRES, à part.

Ça a déjà des airs de premier sujet.

MOQUET, quittant sa femme, et venant au milieu d'eux.

Dame ! messieurs, je n'aurais pas osé vous le dire... mais puisque c'est sorti de la bouche des Grâces...

VERDIÈRES, lui donnant la main.

Certainement... Adieu, mon cher, je vais chez votre directeur, lui recommander la petite... (Moquet se retourne vers Jules pour prendre congé de lui ; Verdières revient à Ninette. Bas.) Il faut enfin que vous vous expliquiez, méchante...

JULES, à Moquet.

Adieu, monsieur, je reviendrai bientôt... causer de ma com-

mande. (Moquet se retourne du côté de Verdières ; Jules s'approche alors de Ninette et lui dit à voix basse.) Prétexte pour vous revoir souvent.

VERDIÈRES, à Jules.

Eh bien ?... Eh bien ?...

MOQUET, à Verdières.

AIR : *Je saurai bien le faire marcher droit.*

Portez-vous bien, et je compte sur vous !
Mais revenez, car je vous considère
Comme un ami, comme un dieu, comme un père !
(Il va ouvrir la porte.)

JULES, bas à Verdières.

La chance est trop inégale entre nous.

VERDIÈRES, bas à Jules.

Vous renoncez au pari?

JULES, bas à Verdières.

Non, j'y tiens !
Morbleu ! je gagnerai quand même !
(On entend la clarinette.)

NINETTE, à part.

Il joue encore ! ah ! que ça fait de bien
Du souffle de celui qu'on aime !

ENSEMBLE.

MOQUET.

Portez-vous bien, et je compte sur vous;
Mais revenez, car je vous considère
Comme un ami, comme un dieu, comme un père !
Tout mon plaisir est de vous voir chez nous.

VERDIÈRES.

Vous obliger, c'est mon bien le plus doux ;
Car comme un fils, moi je vous considère...
Mon cœur d'ami, mes sentiments de père,
Sauront bientôt me ramener chez vous.

JULES, bas à Ninette.

Allons, je pars ; mais pour un soin plus doux,
Je reviendrai bientôt, oui, je l'espère,
Je crois savoir ce qu'il me reste à faire...
Adieu, Ninette, adieu, je suis à vous !

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

NINETTE, MOQUET.

MOQUET, revenant à Ninette, après avoir fermé la porte.

Enfin, les voilà partis... on peut donc être seul avec ses amours... pour baiser ses petits doigts... ses petits pieds... (Il se met à genoux devant elle.) Que tu es gentille, va... je voudrais te manger !

(Il lui prend les mains et les baise avec transport.)

NINETTE.

Moquet, tu m'aimes trop... Ah ! tu me mords !...

MOQUET, un peu stupéfait.

C'est possible ! c'est la passion ! (Reprenant le ton caressant.) Ce qui m'ennuie, c'est qu'on vienne toujours rôder autour de toi !... mais ça m'est égal !... tu es à moi, n'est-ce pas ?... à moi.. ! à moi !... à moi !... toujours et continuellement ?...

NINETTE.

Tu en doutes, petit ingrat ?... (A part en regardant la fenêtre, d'un air triste.) Il ne joue plus !...

MOQUET.

C'est que je suis un peu jaloux... un peu beaucoup même. Souvent, la nuit quand je sommeille... (Il dit les premiers mots de cette phrase, de manière à rappeler l'air qu'elle indique.) je m'éveille en sursaut, et je dis : (Allongeant le bras d'un air furieux, par-dessus sa femme.) scélérat !

NINETTE, souriant.

Quelle folie !

MOQUET, tendrement.

Oui, c'est une folie... c'est que... si je craignais que tu ne me fisses... (Mouvement de Ninette.) Eh bien ! non, non, je ne crains pas ! (Il a les genoux tantôt par terre, tantôt sur le tabouret, et paraît fort gêné de cette alternative.) Vois-tu, ma Ninette, je passerais ma vie dans cette position aussi délicieuse... qu'incommode...

NINETTE, se levant.

Et tu le dois, Moquet ; car, moi, je t'ai tout sacrifié.

AIR : *Belle couturière.* (Bal d'Ouvriers.)

Oui, pour rester sage
Et n' pas faire outrage
Au nœud qui m'engage,
Vois ce que j'ai fait :
Les brillant's parures,
Les riches voitures,
Les nobles fourrures,
Ont bien quelqu' attrait!
J'n'ai pas de cach'mire,
D'bijoux qu'on admire,
Pourtant, quand je m' mire,
Je n' me trouv' pas mal ;
Quand j'mets ma bell' chaîne,
J'entends avec peine
Dire à l'avant-scène :
C'est du chrysocal !
Et pourtant si je voulais...
Mais non, non, jamais !
Et tout ça, (*bis*)
Pour cet homm' là ! } (*bis.*)

MOQUET.

Moi, si quelqu' duchesse,
Épris' de tendresse,
V'nait dans son ivresse,
Me dir' : Beau Moquet
J'aime ta tournure,

Ta douce figure;
Je pris' ta chev'lure,
Ton p'tit nez coquet...
Et si quelqu' danseuse,
V'nait, bien amoureuse,
M'dire : Rends-moi z'heureuse,
Réponds à mes vœux !
Je t'aim' sans partage,
Cède à mon langage;
Je n'demand' pour gage
Qu'un' mèch' de tes ch'veux !
Je r'fus'rais,
Je m'sauv'rais,
T'nant mon chef,
Comm' Joseph...
Et tout ça, (*bis.*)
Pour cett' femm' là ! } (*bis.*)

(Il se jette de nouveau à deux genoux devant Ninette, et lui baise les mains, lorsque Lolotte entre par la droite; elle a mis son chapeau, un châle et des socques.)

SCÈNE VII.

NINETTE, LOLOTTE, MOQUET.

LOLOTTE.

Là ! vous voilà encore à ses genoux !... Ah ! que c'est bête !... mon Dieu ! que c'est bête !...

MOQUET, se levant et époussetant ses genoux.

Que le diable vous emporte, Lolotte ! vous nous dérangez toujours !...

NINETTE, regardant du côté de la fenêtre.

Et elle fait bien !...

LOLOTTE.

C'est que ça n'a pas le sens commun !... toujours à ses pieds !... vous les empêchez de travailler ! Si c'est comme ça que vous espérez faire fortune tous les deux !... (Bas à Ninette.) Tu me diras pourquoi tu pleurais tout à l'heure dans ta chambre ?...

NINETTE, à part.

O ciel !

(Elle reste pensive devant la fenêtre, sans prendre part à la scène.)

MOQUET, avec impatience.

Eh ! mon Dieu ! maman, on dirait que de votre temps une danseuse avait toujours le pied en l'air comme le cheval de la place des Victoires, et qu'un mari était un jobard...

LOLOTTE.

D'abord, de mon temps on ne se mariait pas... Ah ! bien oui, se marier, quelle idée ! (Se rengorgeant.) On restait demoiselle...

MOQUET, riant très-fort.

Ah ! ah ! ah ! vous appelez ça rester demoiselle ?... vous êtes bien honnête ! merci !

LOLOTTE, fâchée.

Oui, monsieur Moquet, quand vous rirez comme un fanatique ! (Avec dignité.) on marchait à la gloire et à la fortune, dans ce temps-là... et on y arrivait.

MOQUET, d'un air goguenard.

Possible ! mais il paraît qu'on n'y restait pas longtemps.

LOLOTTE, avec fierté.

Apprenez, monsieur Moquet, que si je n'ai rien, c'est que j'ai tout mangé.

MOQUET.

A qui le dites-vous ?...

LOLOTTE.

Des cent, des deux cent, des trois cent mille francs... Sous l'Empire, les grands officiers de la couronne n'y regardaient pas... avec le corps de ballet... j'avais équipage, hôtel, cuisinier, maison de campagne !

MOQUET, se croisant les bras, et d'un air de reproche.

Et vous avez tout consommé ! (Gaîment.) Ah çà ! mais... vous

donniez donc des festins... de Balthazar... chez vous... comme dans la gravure ?

LOLOTTE, vivement et avec aigreur.

Est-ce que vous croyez qu'on pouvait recevoir la cour, et leur donner des dîners à vingt-deux sous ?

MOQUET, riant.

Ah ! bien ! je vous conseille d'y aller aujourd'hui à la cour, avec votre chaufferette et votre caniche !... le factionnaire vous courra dessus, très-bien !

LOLOTTE.

La cour ! la cour ! mais est-ce que vous savez ce que c'est qu'une cour ? avec votre budget, qui étrangle tout ce qu'il y a de mieux.

MOQUET, d'un air dédaigneux.

Hein ? le budget étrangle quelqu'un ? qu'est-ce que vous dites ?...

LOLOTTE.

Je parle des appointements... au figuré. Des appointements !... mais il n'y en a plus d'appointements : votre budget a mis en circulation un tas de paltoquets, des moitiés d'agent de change, des courtauds de ministère, des vaudevillistes, des hommes d'état, des barbouilleurs de journaux, qui infectent le cigare, et qui viennent s'établir gratis dans le salon des danseuses... (Avec mépris et indignation.) Allez donc vous coucher, vilain monde que vous êtes !

MOQUET, à part, avec surprise.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

LOLOTTE, s'animant de plus en plus.

Aussi, qu'est-ce qui en résulte ? qu'il n'y a plus d'Opéra, que l'art se perd, et que la gloire est à rien. (Avec mépris.) On épouse des coiffeurs, des auteurs, des tailleurs...

MOQUET, se retournant vivement et avec fierté.

Ah ! mais... ah ! mais... est-ce pour moi que vous dites ça ?

LOLOTTE.

On rogne, on se prive ; la belle poussée !

Air *de Masaniello*.

Comme un' cuisinière rapace,
Tout l'argent qu'on doit à son jeu,
A la caiss' d'épargne on le place ;
L'Opéra devient pot au feu !
Pour une artist', pour une femme,
N'est-c' pas un sort bien agaçant
De se tuer le corps et l'âme,
Pour n'en tirer que quatr' pour cent !

MOQUET, à part.

Elle ragera toute sa vie... Ah ! Calypso en demi-solde, va ! (Haut.) Est-ce que vous sortez, que vous voilà ornée de vos socques ?

LOLOTTE.

Vous savez bien que je conduis Ninette chez son directeur... n'est-ce pas, Ninette ?

MOQUET.

A la bonne heure ! dépêchez-vous.

LOLOTTE, bas à Ninette.

Qu'est-ce que tu as donc toujours à regarder la fenêtre ?

NINETTE, troublée.

Oui, oui, maman, je vais m'habiller.

MOQUET, avec un sentiment de bonheur.

C'est donc aujourd'hui que son sort se décide... qu'on la met à sa place... (Lolotte se place entre Ninette et Moquet, qui lui tient le bras gauche, tandis que Ninette lui tient la main droite.) O Dieu !... oui, oui, nous aurons aussi une maison, un appartement magnifique, une voiture, et tout ça, sans que les mœurs aient gémi... et nous ferons un sort à la mère !

NINETTE, la caressant.

Cette pauvre mère !

MOQUET, de même.

Nous la mitonnerons.

NINETTE.

Et si jamais nous avons soixante mille livres de rente!...

MOQUET, vivement.

Oh! son compte est fait!

LOLOTTE, pleurant d'attendrissement.

Vous m'émouvez, mes enfants... vous m'émouvez... (Elle embrasse Moquet sur les deux joues; Moquet le lui rend, et elle continue avec expansion.) Oui, tu gagneras tout ça, ma fille, tu le gagneras... tu as dansé hier comme un bijou! au commencement surtout... à la fin il y a eu un écart équivoque.

NINETTE, modestement.

Vous trouvez?

MOQUET, avec fermeté.

Ce n'est pas vrai!.. Illusion!

LOLOTTE.

Je vous dis que si.

MOQUET.

Illusion pure!

LOLOTTE.

Tenez, c'est au moment où ce petit jeune homme de l'orchestre s'est trouvé mal.

NINETTE, à part.

Pauvre Adolphe!

MOQUET.

Vous avez vu ça par votre lucarne; mais je dois le savoir, moi qui étais au milieu du parterre, à applaudir comme un battoir... j'en ai encore des ampoules.

(Il regarde ses mains.)

LOLOTTE, étonnée.

Vous!... vous claquiez?

MOQUET.

Tiens! pourquoi pas?... ma femme!... c'est permis... et si ces messieurs ne claquaient que leur famille, il n'y aurait rien à dire!...

LOLOTTE.

Tout ça n'empêche pas que Ninette n'ait dansé faux... son pied gauche n'a pas d'oreille... et pourtant ce pas-là est si facile!...

NINETTE.

Ah! facile!... pas trop!...

MOQUET.

Je voudrais bien vous y voir, vous, avec vos grâces de 1804.

LOLOTTE.

Tiens! il ne faudrait pas me presser beaucoup.

MOQUET.

Allons donc!... vous n'oseriez pas!... pour vous disloquer!...

LOLOTTE.

Moi...

MOQUET.

Oui, vous.

LOLOTTE.

Oh! vous m'en défiez?

MOQUET.

Certainement!

LOLOTTE, jetant son châle à Ninette.

Tiens, mon enfant, je vas te donner une leçon.

MOQUET, au comble de l'étonnement.

Quoi! elle va danser?... ah! ah! ah! par exemple, je prends un billet de première! (avec importance.) Pas d'orchestre!

LOLOTTE, ôtant son chapeau.

Tiens-moi ça!... et vous allez voir!... ah! et mes socques!...

(Elle les ôte.)

MOQUET, riant.

Dis donc, Ninette, ta mère qui va te donner une leçon!... ah! ah! ah!

NINETTE.

Il ne faut pas vous moquer d'elle, monsieur; c'était une belle danseuse!...

MOQUET, riant toujours.

Je l'ai ouï dire à mes aïeux.

LOLOTTE, se posant pour danser.

Voilà!...

(On entend la clarinette; Ninette se rapproche de la fenêtre.)

MOQUET, se jetant sur le fauteuil à droite.

Tiens! tiens! tiens!... la clarinette! juste le pas de quatre que tu as dansé hier.

NINETTE, à part.

Il ne joue que ça du matin au soir.

MOQUET, à part, tandis que Lolotte se prépare à danser, et pendant la ritournelle de l'orchestre.

Qu'est-ce que nous allons voir? (Lolotte commence son pas, Moquet rit aux éclats.) Eh bien! eh bien!... le diable m'emporte, elle danse!... la voilà partie!

(Il chante à demi-voix.)

Hanneton! vole, vole, vole...
Ton mari est à l'école...

NINETTE, de loin, à Moquet.

Voulez-vous bien vous taire?... pauvre mère!... a-t-elle encore du jarret!...

MOQUET, regardant Lolotte, et suivant du geste tous ses mouvements.

Est-il possible de se décarcasser comme ça? (Riant plus fort.) Ah! ah! ah! arrêtez donc!... ô Louqsor! Louqsor! Louqsor! (Se tordant.) Ah! ah! je n'en puis plus! j'ai la rate prise! oh! oh!

LOLOTTE, se renversant avec grâce.

Hein ? une branche de saule !

MOQUET.

Pleureur ! pleureur !... gare derrière !

LOLOTTE, dansant toujours.

Qu'est-ce que vous dites de cette passe-là ?... Augereau en était fou !...

MOQUET, riant.

Casse-cou ! prenez garde à la commode.

(Aux dernières mesures du pas, Lolotte se dessine gracieusement et se dirige de côté, vers Moquet.)

LOLOTTE.

Soutenez-moi !

MOQUET, effrayé, se levant précipitamment, et laissant Lolotte tomber exténuée sur le fauteuil.

Soutenez-vous vous-même... (A Lolotte quand elle est assise.) Je vous demande un peu, à votre âge, se permettre des écarts de cette nature-là !

NINETTE.

Ah ! que c'est bien ! et que je voudrais danser comme ça !...

MOQUET, avec autorité.

Je te le défends, entends-tu !... (A Lolotte, se penchant vers elle.) Vous ne vous êtes rien démis, la mère ?

LOLOTTE, rayonnante.

Il me semble que je n'ai que vingt ans, et que je suis redevenue déesse !...

MOQUET, après l'avoir regardée un instant sans rien dire, dit comme pour la satisfaire, et très-sérieusement.

Allons, c'est très-bien ! c'est très-bien !

(On entend un coup de sonnette.)

NINETTE.

On sonne !...

MOQUET, à Lolotte d'un air goguenard.

Eh bien ! déesse... allez ouvrir la porte...

LOLOTTE.

Je ne peux pas, je suis tout essoufflée !

MOQUET, redescendant la scène, à part.

Je le crois bien !... des pas comme ça !... j'aimerais mieux être cheval des Hirondelles. (On sonne encore.) On y va !...

AIR *de l'Apothicaire.*

Ma parol' j'en suis tout saisi;
Diable de Vénus que vous êtes...
Est-ce en vous démanchant ainsi
Que vous faisiez tant de conquêtes ?

LOLOTTE, avec fierté.

Oui, mon cher, après un tel pas,
Les plus fiers dev'naient mes esclaves !

MOQUET, à part.

Dam' ! dans ce temps-là, je n'dis pas...
L'empir' ! c'était l'époqu' des braves.

LOLOTTE, se levant.

Hein ? qu'est-ce que vous dites ? qu'est-ce qu'il a dit ?...
(Elle s'arrête et regarde Ninette.)

SCÈNE VIII.

NINETTE, LOLOTTE.

NINETTE, toujours à la fenêtre.

Je ne l'entends plus !

LOLOTTE.

Ninette ?...

NINETTE.

Maman ?...

LOLOTTE.

Qu'est-ce que tu regardes encore là? tu as le teint animé.. les yeux humides.

NINETTE, vivement, poussant la fenêtre.

Je n'ai rien du tout... voulez-vous m'aider à m'habiller?
(Elle va se placer devant le miroir, à gauche; Lolotte est derrière elle.

LOLOTTE.

Avec plaisir... à condition que tu me diras tout...

NINETTE.

Quoi donc?

LOLOTTE.

Ah! ce n'est pas moi qu'on trompe! je ne suis pas sans connaître les ravages du cœur humain... passe-moi ta ceinture. (Avec sentiment.) Nous sommes toutes mortelles, mon enfant... Mon Dieu!... tu n'es pas busquée aujourd'hui... tu as tort... ça dessine la taille.

NINETTE, donnant la ceinture.

Oui, maman... la voici...

LOLOTTE, attachant la ceinture de Ninette.

Ninette, tu as quelque chose... tu deviens rêveuse... tu pleurniches en cachette... tu n'as plus le cœur à la danse... avoue, mon enfant, avoue... confie tes chagrins dans le sein maternel...

NINETTE, se jetant dans ses bras.

Ah! maman... je n'en puis plus... j'étouffe... j'en mourrai.

LOLOTTE, effrayée.

Qu'est-ce que c'est? tu me surprends. (Avec fermeté.) D'abord, on n'en meurt pas... une!

NINETTE.

Oh! si fait.

LOLOTTE.

Quand je te dis que non... (L'habillant toujours.) Cambre-toi un peu. (Elle la prend doucement par la main, l'amène sur le devant de la

scène, et lui dit avec douceur :) Ah ! çà, voyons, voyons... tu considères quelqu'un?

NINETTE.

Ah ! c'est plus fort que moi... j'ai résisté longtemps, voyez-vous?... mais il est si bon, si aimable... il m'aime tant !

LOLOTTE.

Et toi, pauvre chérie ! ça t'affecte? Eh bien ! quand tu t'abîmeras les yeux de pleurer...

NINETTE.

Ah ! quand on a un mari qui vous adore, qu'on aime, qui est aux petits soins pour vous...

LOLOTTE, d'un air de compassion.

C'est bien dur pour lui... pauvre cher homme ! (Sèchement.) Il n'est pas beau, je te le dis. (Avec onction.) Mais ce n'est pas une raison : la beauté est une chose qui passe, et certainement, je ne te conseillerai jamais des inspirations qui ne sont pas à conseiller... qu'est-ce que c'est, l'autre insolent?

NINETTE, tremblante.

C'est un artiste... sans fortune... comme moi... un musicien.

LOLOTTE, avec explosion, et jetant un cri.

Ah ! quelle horreur !

NINETTE.

Mais il est très-bien, au contraire... et puis, il m'aime... à en devenir fou... et tiens ! hièr, quand j'ai fait un faux pas, c'est lui qui s'est trouvé mal à l'orchestre.

LOLOTTE, avec mépris.

Un musicien ! (Avec dignité.) Ma fille, vous savez ce que vous devez à votre mari... et j'espère bien que tu n'as pas de remords à te faire?

NINETTE.

Ah ! jamais, jusqu'à ce jour, je n'ai voulu l'écouter... mais il est si pressant, si malheureux !

LOLOTTE, d'un ton sententieux.

Un artiste qui n'a pas le sou est toujours malheureux.

NINETTE.

Aussi, n'ai-je pas pu lui refuser...

LOLOTTE, vivement.

Quoi donc?

NINETTE.

Un rendez-vous pour ce soir, avant le ballet.

LOLOTTE, vivement.

Tu n'iras pas. (Avec autorité.) Ninette, tu n'iras pas; je te défends de t'y rendre... un rendez-vous!

NINETTE.

Mais il est accordé, ma mère; il en mourrait.

LOLOTTE.

Je te dis qu'il n'en mourra pas, ni toi non plus... et à quelle heure?

NINETTE.

C'est lui qui doit me l'indiquer par un bouquet de roses pompon, en comptant les heures par les roses.

LOLOTTE, à part, d'un air émerveillé.

Tiens, c'est gentil, ce moyen-là... je ne le connaissais pas.

NINETTE.

A moins qu'il ne vienne lui-même.

LOLOTTE, avec fermeté.

En ce cas, ma chère, je le recevrai, moi.

NINETTE.

Oh! ce n'est pas la même chose!

LOLOTTE.

Je ne lui dirai pas de malhonnêtetés... sois tranquille. Allons, lève la tête, et surtout n'oublie jamais la fidélité que tu dois à

ton grigou de mari... (Elle l'embrasse.) Un artiste! ah! fi donc!

NINETTE.

C'est égal, je l'aimerai toujours... c'est plus fort que moi.

SCÈNE IX.

LOLOTTE, MOQUET, entrant par le fond, d'un air sombre, et un bouquet à la main, NINETTE.

MOQUET, d'une voix caverneuse.

Ninette! Ninette!

NINETTE, bas à sa mère.

Le bouquet! il le tient!

LOLOTTE, bas.

Silence!

MOQUET.

Ah! c'est vous, Lolotte?... est-ce que vous ne pourriez pas nous laisser seuls tous les deux?

LOLOTTE, l'observant.

Mon Dieu! monsieur Moquet, comme vous êtes pâle!

MOQUET.

Pâle! c'est possible... chacun a sa couleur qui lui est propre. (Ninette se dirige vers la droite pour sortir; il lui dit avec autorité :) Ninette, restez! (A Lolotte.) Je voudrais deviser seul avec mon épouse.

LOLOTTE.

Non, certainement, je ne partirai pas, dans l'état d'exaspération où je vous vois.

MOQUET, croisant les bras et d'une voix étouffée.

Ah! oui; je suis exaspéré! je concentre une foule de choses, et je tremble de tout mon être, comme... n'importe!

LOLOTTE.

Oh! Dieu! vous ressemblez à M. Levasseur, dans *Gustave III*.

MOQUET, vivement.

Vous trouvez?... je plains cet artiste alors.

NINETTE, avec hésitation.

Est-ce que la personne qui a sonné?...

MOQUET.

C'était pour cet engagement de Londres... (Ninette fait un mouvement de joie.) On venait chercher la réponse... mais tu l'as refusée.

NINETTE, avec embarras.

C'est que... quitter Paris!... te quitter!

MOQUET, traînant sa phrase avec une intention ironique.

Oui, tu y tiens... à Paris!

LOLOTTE, effrayée.

De quel air il dit ça!

NINETTE.

Vous me faites peur! mais qu'est-ce que vous avez donc?

MOQUET, à pleine voix et d'un air décidé.

C'est que ce qui vient de m'arriver est si dramatique!

NINETTE.

Quoi donc, encore?

MOQUET, prenant le bras de Ninette et celui de Lolotte, et les amenant brusquement près de lui.

Je reconduisais ce monsieur qui a sonné tout à l'heure, et un autre jeune homme qui venait pour une paire de mollets... je les lâche au pied de l'escalier, dans l'allée qui est très-noire, lorsque je suis accosté par une jeunesse.

LOLOTTE.

Une jeunesse!

MOQUET.

Je dis une jeunesse, je n'en sais rien; je n'ai pas vu sa figure. Elle me dit: (Imitant une voix de femme.) Mademoiselle Ninette, de l'Opéra? — C'est moi, je lui réponds. Cette vieille femme se met à rire indécemment.

LOLOTTE, étonnée.

Une vieille femme !

MOQUET.

To, to... c'est ici, quoi ! qu'est-ce que vous lui voulez ? Elle répond : (Se reprenant.) Ah !... Et voyez l'ingénuité de cette enfant...

LOLOTTE, plus étonnée.

Une enfant !

MOQUET.

Elle me dit : C'est vous qui êtes son domestique ? (Avec indignation.) Son domestique ? j'ai donc le physique d'un serf ? j'ai donc l'air d'un groom, actuellement ? Hein ! (Avant que Lolotte ait eu le temps de lui répondre, il crie :) Laissez-moi !

LOLOTTE, cherchant à le calmer.

Eh bien ! voyons ! tout le monde peut se tromper... vous lui avez dit qui vous êtes ?

MOQUET.

Oui.

NINETTE, à part.

Ah ! je respire !

MOQUET.

Je ne lui ai rien dit du tout et j'ai même ajouté : C'est moi.

NINETTE, à part.

O ciel !

LOLOTTE.

Mais c'est un mensonge !

MOQUET.

C'était un piége... assez grossier... que je tendais sous ses pas ; cet homme y est tombé en plein.

LOLOTTE, encore plus étonnée.

C'était un homme à présent !

MOQUET, imitant la voix de femme.

Tenez, me dit-elle, remettez-lui cela... qu'elle se trouve au

rendez-vous de ce soir... Silence ! (Avec fureur.) Et il ajoute : Silence ! ce qui veut dire : Motus !

(Il remonte un peu la scène et s'agite avec indignation.)

NINETTE, à part.

Ah ! je suis morte !

LOLOTTE.

Eh bien ! après ? voyons... vous avez une manière de dire les choses...

MOQUET, avec fureur.

Alors, tremblant, hors de moi, je me rue sur ce vieillard.

LOLOTTE, n'y comprenant plus rien.

Mais c'était une femme !

MOQUET, continuant sans l'écouter.

Je le saisis par son peigne d'écaille, et je lui dis : Petite malheureuse ! qui est-ce qui t'envoie ? (Imitant la voix de femme.) Grâce ! grâce !... me répond-elle ; c'est moi qui porte les bouquets de madame Prévost... (Tranquillement à Lolotte, en reprenant sa voix naturelle.) Madame Prévost, la marchande de bouquets du Palais-Royal. (Lolotte le regarde, il semble croire qu'elle ne le comprend pas.) Près de Chevet. (Même jeu ; il dit plus fort :) Chevet qui tient des homards. (S'avançant vers Lolotte, et d'un air furieux.) Chevet ! quoi ? Chevet ! (Tranquillement.) J'allais en savoir davantage, et ça m'aurait obligé, quand cet homme s'est échappé, me laissant seul avec les idées que j'ai, et cet attroupement de roses pompon.

(Lolotte prend le bouquet.)

LOLOTTE, à part, comptant les roses.

Sept ! il y en a sept !

NINETTE, à part.

Sept heures !

MOQUET, prenant une pose digne, et d'un ton calme.

Ninette, voudriez-vous me donner la clef ?

NINETTE.

Quelle clef?

MOQUET.

La clef de ceci... qu'en dis-tu? Je voudrais connaître votre *conclusum!*

LOLOTTE, s'avançant.

J'en dis, j'en dis...

MOQUET, la repoussant du bras.

Permettez... je n'ai pas l'honneur de vous adresser la parole, à vous.

NINETTE.

Mon Dieu! mon ami, je t'assure que je ne sais pas... et puis... enfin... au reste...

MOQUET.

Ce n'est pas là un *conclusum!*

LOLOTTE.

Je vous demande un peu s'il y a de quoi se mettre martel en tête pour un méchant bouquet de trois livres dix sous.

MOQUET.

Je m'importe peu du prix! Je me mettrai en tête ce que je voudrai... moi-même! mais provisoirement, vous m'excédez, vous me fatiguez, vous m'ennuyez.

(Il remonte la scène avec colère et tourne le dos aux deux femmes.)

LOLOTTE.

Vous êtes un malhonnête.

NINETTE, se plaçant près de Lolotte.

Ah! si vous insultez ma mère...

MOQUET, redescendant la scène.

Je ne suis pas un malhonnête, je n'insulte pas ta mère; je ne lui dis rien, je lui porte l'estime... nécessaire... je la prie seulement de me laisser tranquille... (A Lolotte.) Faites-moi le plaisir de me laisser tranquille dans mes foyers... ah!

NINETTE.

Venir me chercher querelle, parce qu'on m'achète des roses pompon... Est-ce ma faute, à moi?

MOQUET.

Et ce rendez-vous?... Quel est votre *conclusum?*

LOLOTTE, furieuse.

Allez, vous n'êtes qu'un jaloux, et avec un mari comme vous...

MOQUET, allant pour s'élancer vers Lolotte.

Hein?... qu'est-ce que vous feriez?...

NINETTE, retenant Moquet.

Monsieur Moquet!... mon ami!...

MOQUET, à Lolotte, d'un air furieux, et parlant par-dessus l'épaule de Ninette qui lui barre le passage.

Ne donnez pas de mauvais conseils à ma femme.

LOLOTTE.

Moi!

MOQUET, criant.

Je vous prie de garder le silence le plus religieux dans vos avis. J'ai épousé ma femme pour moi, pour moi tout seul. (Il donne un baiser à Ninette.) Entendez-vous? je tiens l'emploi en chef... et sans partage...

(Il quitte Ninette.)

NINETTE.

Mais oui... mais oui... qui vous dit le contraire?... (Pleurant.) Aussi, je t'aime, Léon!...

MOQUET.

Tu m'aimes, Léon! tu m'aimes, Léon! mais ce bouquet, mais ce rendez-vous? tu m'aimes, Léon! mais cet inconnu! quel est-il?

NINETTE, baissant les yeux.

Je ne sais...

LOLOTTE.

Vous ne devez pas le connaître... vous ne le connaîtrez pas!... (Étendant le bras devant Ninette, en signe de protection.) Je défends à ma fille de vous le nommer.

NINETTE.

Ma mère !... voyons !...

MOQUET, frappé de stupeur.

Comment! mais c'est donc vrai ? Je voulais me renfermer dans le doute, vous me dépouillez de cette faculté ? (D'un air de mépris.) Vous me réduisez à employer le canal du commissaire!

LOLOTTE, passant au milieu et s'animant tout à coup.

Eh bien ! quand cela serait vrai !... quand elle serait aimée, cet ange !... qui vaut mieux dans le bout de son doigt, que...

NINETTE, cherchant à calmer Lolotte.

Mais non, maman !

LOLOTTE.

Mais si ! laisse donc!... je veux lui dire à ce monstre d'homme...

MOQUET, riant de pitié et se croisant les bras.

Allez, allez toujours... je me croise les bras... comme Napoléon... sur la colonne... Allez, invectivez-moi !... j'en ris, ainsi...

LOLOTTE, s'approchant de lui avec rage.

Oui, oui, votre femme est aimée...

MOQUET, les bras croisés.

Bon !

LOLOTTE, criant.

Adorée !

MOQUET, criant.

Bien !

LOLOTTE, criant plus fort.

Adulée !

MOQUET, criant plus fort.

Très-bien !

LOLOTTE, criant de toutes ses forces.

Idolâtrée !

MOQUET, imitant toujours Lolotte.

Bon! la Marseillaise ! (A part.) Hein ! hein !... en voilà-t-il des couleuvres que j'avale... à longs traits !... en voilà-t-il une matelote de couleuvres... qui m'est offerte !

AIR *de Julie.*

C'est un supplice! une horrible torture!
Je n' connais rien d' plus affreux sous le ciel!
J'aimerais mieux être dans la posture
Où se trouvait l'ouvrier Dufavel.

LOLOTTE.

Oui, vous y gagneriez, je le parie,
D'être à la plac' du pauvre Lyonnais,
Car si vous êt's sauvé jamais,
Ce n' sera pas par le génie.

(Moquet, qui d'abord n'a pas compris l'intention de Lolotte, reste un instant à réfléchir et témoigne par un geste de fureur qu'il comprend enfin, lors de la répétition des deux derniers vers.)

MOQUET, d'un air menaçant.

Ouvreuse !... ouvreuse !

LOLOTTE.

Mais elle n'a rien à se reprocher, monstre que vous êtes; elle repousse héroïquement les séductions... voilà ce qu'elle fait.

NINETTE, pleurant.

Non, non, je n'ai rien à me reprocher, bien sûr !

MOQUET, à sa femme, avec noblesse.

J'aime à le croire... j'aime à me bercer de cette chimère.

LOLOTTE.

L'artiste qui l'aime en sera pour ses soupirs et ses bouquets.

MOQUET.

Un artiste !... ah ! c'est un artiste !... (A part.) en cheveux,

peut-être... En effet, le nouveau coiffeur la regarde toujours d'un air inquiétant.

LOLOTTE.

Viens, ma fille, viens ; laissons ce tigre à toutes les fureurs de la jalousie ! Viens ! (Mettant la main sur son cœur.) Tu as de ça, toi !

NINETTE, mettant aussi sa main sur son cœur.

Oh! oui, ma mère !

MOQUET, se méprenant sur l'intention de Lolotte, et mettant à son tour sa main sur sa poitrine, dit avec hauteur :

Qu'entendez-vous par ce geste ?... qu'entendez-vous?

(Elles vont pour sortir, Verdières les ramène.)

SCÈNE X.

NINETTE, VERDIÈRES, LOLOTTE, MOQUET.

VERDIÈRES, entrant par le fond.

Qu'est-ce que c'est? on dispute? (A part.) Tant mieux !

LOLOTTE.

C'est monsieur mon gendre.

MOQUET.

C'est mademoiselle ma belle-mère!

NINETTE.

C'est mon mari !

VERDIÈRES, à Lolotte.

Allons, allons, du calme, belle-maman !

LOLOTTE.

Laissez-moi, vieux faquin !

(Elle remonte la scène, et va dans le fond, à gauche.)

MOQUET, à part.

Il paraît qu'elle en a pour tout le monde.

VERDIÈRES, à part.

Quel diable d'accueil me fait-on!... (A Ninette.) Ma belle, nous allons chanter.

NINETTE, lui tournant le dos.

Non, vous m'ennuyez, vous m'êtes insupportable... Partons, maman...

(Elle se rapproche de Lolotte, qui est au fond.)

MOQUET, d'un ton impérieux, s'approchant de Ninette.

Non, non, restez, je le veux!

LOLOTTE, lui jetant le bouquet à la figure.

Tenez, jaloux, voici votre bouquet.

MOQUET, stupéfait, portant la main à ses yeux.

Bon! juste dans les yeux! C'est mon appoint, j'ai mon compte.

(Elles sortent, Moquet marche un instant sans y voir, et d'un air égaré.)

SCÈNE XI.

MOQUET, VERDIÈRES.

VERDIÈRES, à part.

Insupportable!... j'en étais sûr... elles commencent toutes par me trouver comme ça...

MOQUET, toujours la main sur ses yeux, heurte Verdières.

Mais c'est à en perdre la tête!...

VERDIÈRES.

Qu'y a-t-il donc, mon cher Moquet?

MOQUET.

Il y a... il y a... (Lui prenant les mains.) Vous êtes mon ami, vous; vous êtes pour moi un deuxième père, vous êtes ma plus ancienne pratique... Il m'arrive une chose...

VERDIÈRES.

Mais vous m'effrayez! parlez!...

MOQUET.

Ma femme !... (Il se donne une tape sur le front.) O ciel !

VERDIÈRES, étonné.

Pas possible !

MOQUET.

J'ignore le nom de mon antagoniste... mais il existe... on me l'a avoué.

VERDIÈRES, à part.

Est-ce que Jules serait déjà aussi avancé que ça ?... Ah ! diable !...

MOQUET, avec émotion.

Je voudrais me jeter dans vos bras un moment.

VERDIÈRES, étendant les bras, d'un air résigné.

Jetez-vous-y.

(Moquet se jette dans les bras de Verdières et l'embrasse à deux reprises.)

MOQUET, d'un petit air dégagé.

Je suis un homme très à plaindre, savez-vous ? Il y a un rendez-vous pour ce soir.

VERDIÈRES.

Ah ! bah ! (A part.) Déjà ?

MOQUET, allant ramasser le bouquet qui est resté par terre.

Voilà le signal !

VERDIÈRES.

Et votre femme l'aime ?

MOQUET.

La rose pompon ?

VERDIÈRES.

Non... lui... cet amant...

MOQUET, avec douleur.

Si elle l'aime ? elle en est insensée !

VERDIÈRES.

Elle vous l'a dit ?

MOQUET.

A moi ! à moi-même !... parlant à ma personne (Avec indignation.) comme disent ces gueux d'huissiers.

VERDIÈRES.

La chose est grave !

MOQUET, avec importance.

Pour moi !... de la plus haute gravité !

VERDIÈRES.

Et à quoi attribuez-vous ce refroidissement ?

MOQUET, fort étonné et gaiement.

Refroidissement ?... le mot est hasardé.

VERDIÈRES.

Elle a donc été égarée ?

MOQUET, avec désespoir.

Perdue ! c'est sa mère... c'est son obélisque de mère... une femme qui survit à toute son espèce... le dernier type d'une race éteinte... comme les carlins !... On n'en voit plus !...

VERDIÈRES.

Et que prétendez-vous faire ?

MOQUET.

Je vous le demande... à vous... (Avec amertume) qui nous avez mariés !... (Se reprenant vivement.) Je ne vous en veux pas !... à vous, à qui je fournis des corsets depuis quatre ans... et des mollets... depuis six... (Élevant la voix) des mollets !

VERDIÈRES, impatienté.

C'est bon ! c'est bon !... vous criez !...

MOQUET.

Je vous le demande... que feriez-vous ! Conseillez-moi, car je n'y suis plus... (Montrant son front.) j'ai tout ceci entrepris... je suis fou... je ferai quelque malheur.

(Il remonte la scène, saisit une chaise, et l'agite violemment en l'air.)

VERDIÈRES.

Arrêtez !

MOQUET.

Je jetterais mon mobilier par la fenêtre... s'il ne m'appartenait pas.

VERDIÈRES, le ramenant.

Allons, vous êtes trop violent !

MOQUET.

Oui, je le suis, violent !... oui, je le suis... la jalousie me ronge... elle me mine !... je n'ai pas sur le corps large comme ça qui ne soit jaloux !

VERDIÈRES.

Voyons, voyons, croyez-vous qu'il y ait réellement du danger?

MOQUET, prêt à pleurer.

Vous me le demandez, vieillard? vous demandez à un somnambule qui se promène sur une gouttière, s'il y a du danger? êtes-vous sourd, ou êtes-vous ivre? puisque je vous dis qu'il y a un rendez-vous pour ce soir !

VERDIÈRES, à part.

Ce petit drôle est si avancé que ça ! comment a-t-il fait? il va se moquer de moi.

MOQUET, s'éloignant d'un air anéanti.

Eh bien ! vous ne me donnez pas de conseil?... ah ! les malheureux n'ont pas d'amis.

VERDIÈRES.

Si fait !

MOQUET, revenant vivement.

Ils en ont?

VERDIÈRES.

Oui, et je vais vous le prouver.

MOQUET.

Je vous écoute avec respect.

VERDIÈRES.

Je ne vois qu'un moyen de vous empêcher d'être...

MOQUET, l'interrompant vivement.

Je sais... (Après un temps.) achevez !

VERDIÈRES.

Et le moyen est tout simple... c'est d'accepter l'engagement de Londres.

MOQUET, avec joie.

Oh !

VERDIÈRES.

Et de faire partir votre femme ce soir même ; il n'y a pas une minute à perdre.

MOQUET, lui saisissant la main avec cordialité, puis le quittant aussitôt et faisant deux pas en arrière.

L'idée est majeure ! (Il se rapproche de Verdières.) et j'en embrasse toute la portée.

VERDIÈRES, d'un air satisfait.

Hein ?

MOQUET, avec joie.

Je les sépare violemment.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Oui, par cette ruse nouvelle,
Je vais poser la Manche entre eux.

VERDIÈRES, à part.

Dans huit jours, je suis auprès d'elle.

MOQUET.

Ah ! pour un mari, c'est affreux !
Ma femme part pour l'Angleterre,
Je vais vivre seul, dédaigné !
(Gaiement.)
Mais je vais perdre aussi sa mère,
Et c'est toujours ça de gagné. (*Bis.*)

Et la chienne !... et la chienne ! quel placement !

VERDIÈRES.

La malle-poste vous répondra de tout...

MOQUET.

La malle-poste ! vous avez raison ! pourvu que les places soient encore libres !

VERDIÈRES.

Je cours les retenir.

MOQUET.

Vous auriez cette bonté ?... moi, je vais faire les paquets... les malles sont toutes prêtes... et à son retour, elle aura beau crier... je resterai sourd à tout comme un pot... je ne répondrai que ces quatre mots : *Tu partiras !*... moi, je vais faire les paquets... allez à la malle-poste... vous êtes mon appui, vous êtes mon soutien, vous êtes... (Il cherche longtemps le mot, et dit avec force :) ma canne... oui !

(Il sort par la gauche.)

VERDIÈRES, seul.

Et moi, je cours... me voilà lancé dans une intrigue subalterne... courant pour une danseuse, de concert avec un tailleur, un mari ! ah ! ah ! ah ! et pour enlever ce trésor à un jeune niais...

SCÈNE XII.

VERDIÈRES, JULES.

JULES, arrivant par le fond.

Maintenant je puis venir...

VERDIÈRES, d'un ton railleur.

Ah ! vous voilà encore, mon cher ?

JULES, de même.

Et vous, mon très-cher, vous voilà toujours ?...

VERDIÈRES.

Je parlais de vous.

JULES.

Qu'est-ce que vous disiez ?

VERDIÈRES.

Que vous étiez un garçon habile, prompt à vous faire aimer.

JULES.

Pourquoi me dites-vous cela ?

VERDIÈRES.

Oui, faites donc l'ignorant... la petite en est convenue.

JULES.

Pas possible ?

VERDIÈRES.

On vous aime...

JULES.

Vrai !

VERDIÈRES.

Mais on part... psitt !...

JULES.

Ah ! bah !

VERDIÈRES.

Sur ce, mon bon ami, si vous gagnez le pari, ce sera à la course... je vole à la malle-poste... ah ! mes petits messieurs ! vous croyez, parce qu'on n'a pas la barbiche, vingt-cinq ans et une jolie figure, qu'on ne peut pas... ah ! ah ! ah ! ah ! mes compliments !... bonsoir !

(Il sort en riant.)

SCÈNE XIII.

JULES, puis MOQUET.

MOQUET, en dehors.

Fermez les malles, entendez-vous ?... et descendez par le petit escalier.

JULES, à lui-même.

A la course... et pourquoi pas ?

MOQUET, à la cantonade, apportant deux cartons à chapeau, un petit coffre de toilette et un grand carton carré. Il a un habit et un chapeau.

Bien ! bien ! je porte le carton... robe de sylphide !

JULES.

Ah ! c'est monsieur Moquet !

MOQUET, portant son bagage devant le fauteuil à gauche.

Tiens, vous voilà ? Ah ! bien ! j'ai bien autre chose à penser qu'à vos satanés maillots. (A part.) Il est bon enfant, le sauteur !

JULES.

Eh ! non !... je venais vous parler... mais vous partez...

MOQUET, très-effaré.

Pas moi, mais ma femme... (Il porte la main sur ses yeux pour réfléchir.) Ah ! l'ombrelle... le parapluie !...

(Il entre à gauche, toujours en courant.)

JULES, pendant que Moquet a disparu.

Le mari n'en est pas... c'est déjà quelque chose.

MOQUET, revenant chargé de hardes et de deux parapluies, à la cantonade.

Remettez le tout au commissionnaire... voilà !

JULES.

Ces dames vont ?...

MOQUET, préoccupé.

A Londres... (Il se place de nouveau au milieu du bagage.) C'est que, voyez-vous, je suis en affaires...

JULES.

Ah ! oui, le fameux engagement.

MOQUET.

Pour *Cowin-Gardin !* quinze mille francs par an !... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ah ! j'oubliais...

(Il sort par la droite.)

JULES.

Eh bien ! morbleu ! je n'en aurai pas le démenti... elle m'aime, elle en est convenue... c'est assez invraisemblable, à moins que je n'aie produit à la première vue un effet !... tiens, pourquoi pas ?... mais pour le savoir, je n'irai pas jusqu'à Londres... (Il tire son agenda et écrit jusqu'à la rentrée de Moquet.) La route de Calais... par Amiens... la place près du courrier... quand je devrais prendre la place du courrier lui-même.

(Il déchire le feuillet et le plie.)

MOQUET, apportant un sac de nuit et plusieurs gilets de flanelle sous un bras, et la chienne sous l'autre.

Voilà le sac omnibus de la Vénus du Directoire !... (S'adressant à la chienne.) Toi, mon ennemie personnelle... (Il fourre la chienne au fond du sac de nuit et le remplit de gilets de flanelle jusqu'en haut, puis il serre la coulisse, et le porte à son oreille.) Tu dis ?...

JULES.

Je vois que vous êtes bien occupé... je reviendrai, ne faites pas attention.

MOQUET, ricanant.

Il me semble que je m'en acquitte assez bien... Ah ! voilà le coffre de toilette !... (Il va à la fenêtre.) Ah ! voilà le commissionnaire qui s'en va !... (A la cantonade.) Dites donc, commissionnaire, prenez ce sac, puisqu'il y a encore de la place sur les crochets... (Il jette le sac par la fenêtre.) Eh ! houp, à vous ça !

JULES, à part, regardant le coffret, tandis que Moquet est resté à la fenêtre.

Le coffre de toilette, ce sera le plus tôt ouvert... (Il l'ouvre et y glisse son billet.) Maintenant, je n'ai pas un instant à perdre... (Haut.) Adieu, monsieur Moquet, bon voyage.

(Il sort.)

MOQUET.

Merci pour ma femme, merci... (Seul.) Il me semble que voilà tout... et à présent, cuirassons-nous... emmaillottons-nous de la tête aux pieds, de notre dignité de mari... ma femme

criera, ma belle-mère grincera des dents... rien ! une borne ! un therme ! voilà ma pose !

(Il prend une attitude calme et imposante.)

SCÈNE XIV.

MOQUET, LOLOTTE, NINETTE.

NINETTE, entrant très-vite et jetant son châle sur le fauteuil à gauche.

C'est une indignité !

LOLOTTE, de même.

C'est une horreur seulement !

(Lolotte et Ninette sont placées de manière à ne pas voir le bagage que Moquet a disposé.)

MOQUET, les bras croisés et avec calme.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?

LOLOTTE.

Laissez-nous... avec votre grande flamberge de directeur... c'est un monstre comme les autres.

NINETTE.

Ah ! j'en pleure de colère.

MOQUET.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?

NINETTE.

Pas d'augmentation.

MOQUET.

Tant mieux.

LOLOTTE.

Comment ? tant mieux ? figurante !... on la laisse figurante toute sa vie.

MOQUET, sans changer d'attitude.

Supprimez vos gémissements.... elle a un mari qui veille.

LOLOTTE, passant de l'autre côté de Ninette.

Un mari ! belle ressource... A quoi est-ce bon? je vous le demande... pas même à faire avoir un engagement à sa femme.

MOQUET.

Belle-mère, tâchons d'être un peu parlementaire, s'il y a moyen... (A Ninette, d'un ton d'autorité.) Tu pars pour Albion !

NINETTE, étonnée.

Quoi?

LOLOTTE, s'avançant.

En Angleterre?

NINETTE.

Quitter Paris?

MOQUET, avec fermeté.

Dès ce soir... j'ai accepté l'engagement de Londres.

NINETTE.

O ciel! oh ! non, non, monsieur, je ne puis partir ainsi... c'est impossible...

MOQUET, élevant la voix, et d'un ton ferme.

Tuars pour Albion !

NINETTE.

Mais rien n'est prêt... je ne peux pas...

MOQUET.

Tout est prêt; les paquets sont faits, les malles sont déjà en route... voici les cartons.

NINETTE, se retournant.

Ah! mon Dieu! mes cartons... il a tout bouleversé.

MOQUET, avec calme.

Rien n'est bouleversé ; ça ne bronchera pas; j'ai bourré bourré... tout tient.

LOLOTTE, indignée.

S'il est permis de se conduire ainsi?

NINETTE, avec amertume.

Ah! je vous comprends, monsieur, vous vous débarrassez de moi.

MOQUET.

Du tout.

LOLOTTE, avec sentiment.

Vous l'arrachez des bras maternels...

MOQUET.

Nullement! loin de là!

NINETTE, pleurant.

Vous voulez m'éloigner de tout ce qui m'est cher.

MOQUET, lui saisissant la main, et avec intention.

En partie!... Quant à votre mère, elle vous accompagnera; du reste, je comprends votre résistance... on tient à certain rendez-vous?

LOLOTTE, passant rapidement devant Ninette, et poussant Moquet qu'elle fait trébucher.

Mon gendre! respectez les scrupules d'une danseuse qui connaît ses devoirs... c'est vous qu'elle regrette, et c'est là sa bêtise.

MOQUET, avec dignité.

Je veux le croire.

LOLOTTE, revenant près de Ninette.

Tu partiras... c'est une passion qui n'a ni pieds ni tête...

NINETTE.

Non, non! c'est de la tyrannie, du despotisme.

SCÈNE XV.

MOQUET, VERDIÈRES, LOLOTTE, NINETTE.

VERDIÈRES.

Eh vite! deux places retenues... on part dans un quart-d'heure.

NINETTE.

Je ne pars pas...

VERDIÈRES.

Permettez...

MOQUET, d'une voix tonnante.

Tu pars pour Albion !

VERDIÈRES, avec galanterie.

S'il y a résistance, j'enlève la maman, moi, d'abord.

LOLOTTE.

Comment, vous m'enlevez ?... apprenez qu'on ne m'a jamais enlevée... vous seriez le second... (Se reprenant.) le premier !...

VERDIÈRES, à part.

Et probablement le dernier.

LOLOTTE.

Partons ! viens, mon enfant.

(La clarinette se fait entendre.)

NINETTE, chancelante et émue.

Ah ! je me meurs...

MOQUET.

Ma femme ! ma femme !... elle se trouve mal.

LOLOTTE, soutenant Ninette dans ses bras.

Laissez donc tranquille... vous êtes un benêt... (A part.) Il avait bien besoin de souffler dans ce moment-ci... (Secouant Ninette.) Allons, Ninette, ma fille, pas de bêtises... c'est un amant qu'il faut oublier.

VERDIÈRES, à Moquet, bas.

Il paraît que décidément...

MOQUET, bas à Verdières, et avec douleur.

Ça tenait ferme... et sans ce départ... j'y étais.

NINETTE, pleurant.

Eh bien ! maman, puisque vous le voulez, c'est pour vous

obéir d'abord... partons ! mais c'est égal... ça me fait bien du mal.

MOQUET, à part.

Bravo ! la voilà sauvée ! et moi aussi.

VERDIÈRES, remontant la scène, et prenant sur son bras les châles que Ninette et Lolotte ont jetés sur le fauteuil.

Eh ! vite !... vos manteaux... vos châles... donnez-moi ça... prenez mon bras... c'est à deux pas... je vous conduis... (A part, entre elles.) Je la tiens.

(Il offre son bras.)

MOQUET.

Et moi, je porte le bagage... je vous suis ; allez devant.

NINETTE, à Moquet.

Prenez bien garde à mes cartons.

LOLOTTE, à Moquet.

Donnez-moi mon cabas... (Moquet le lui donne.) Eh bien ! et Florette ?... (Elle appelle.) Florette... Florette !...

(Elle a quitté le bras de Verdières, qui appelle aussi *Florette*, à la porte de droite.)

MOQUET.

Soyez tranquille, je n'ai pas voulu vous en séparer... elle est sous les gilets de flanelle, au fond du sac de nuit.

LOLOTTE, jetant un cri de désespoir.

Quelle horreur !

MOQUET.

De chienne, oui.

LOLOTTE, avec égarement.

Courons, courons, ma fille.

AIR : *Ah ! que le nouvel an achève.*

Assouvir sa brutale rage
Sur cet innocent animal !
C'est un trait dign' du moyen âge ;
Vous êt's plus féroc' qu'un chacal !
Mais vous aurez des r'mords, infâme !

MOQUET.

C'est encor pour moi tous profits ;
Les r'mords ne déchir'ront qu' mon âme,
Tandis qu' vot' chienn' déchirait mes habits.

ENSEMBLE.

LOLOTTE.

Viens, ma fill', viens en Angleterre,
Contre sa rag' tu trouv'ras un abri,
Tu seras heureus', je l'espère,
On l'est toujours loin d' son mari !

NINETTE.

Oui, je vais sur une autre terre,
Chercher un plus tranquille abri.
Le bonheur m'attend, je l'espère,
Loin d'un si terrible mari.

MOQUET.

En l'envoyant en Angleterre,
Je mets mon honneur à l'abri
De l'accident assez vulgaire,
Qui tient à l'état de mari.

VERDIÈRES.

Moi, dans huit jours, en Angleterre
Je rejoins cet objet chéri,
Et je pourrai bientôt, j'espère,
Gagner son cœur et mon pari.

SCÈNE XVI.

MOQUET, seul.

Eh ! vite... emportons ces cartons, tout ça... (Il prend d'abord les deux parapluies sous son bras gauche.) Celui-là, ici... (Il prend de la main gauche le carton carré, ainsi que le plus petit des deux cartons ronds.) Et maintenant, ce petit coffre... (Il place le coffret sur le carton rond, et le presse contre lui pour l'empêcher de tomber.) et l'autre, ici... (Il prend de la main droite le grand carton à chapeau et se met en marche.)

C'est lourd, tout ça... (Avec sentiment.) Dieu! qu'on a de peine à se mettre à l'abri... (En passant devant le public, il dit avec l'accent de la plus profonde conviction.) C'est une plaie de l'ordre social, ça... C'est vraiment une plaie de l'ordre social. (Ici, le coffret lui échappe et roule en tombant; tout ce qu'il contenait tombe sur le théâtre.) Patatras! allons, bon! bien! ça m'avance.... (Il dépose son bagage et ramasse tous les objets épars.) Je n'arriverai pas aujourd'hui... le rouge, le blanc, le bleu pour les veines, la patte de lièvre, la fausse natte, le diable et son train... (Il remet les objets dans le coffret: apercevant le papier déposé par Jules.) Qu'est-ce que c'est que ça? une lettre? un billet? (Il lit.) « Ne craignez « rien, mon adorée, je pars avec vous. Je vous embrasserai au « premier relais, et au sixième, je serai le plus heureux des « hommes. JULES. » (Avec effroi.) Jules!... ah! mon Dieu! ah ciel! ah! c'est gentil... je ne me soutiens plus... c'est l'artiste en cheveux... je me meurs!... (Il chancelle et tombe assis dans le plus grand des cartons à chapeaux; effrayé de l'accident, il se retire aussitôt, écarte les débris du carton et tire du fond un chapeau de satin tout aplati; il essaie de lui rendre sa forme, puis s'écrie, comme par inspiration.) Eh bien! non, ils ne partiront pas... je cours arrêter...

(Il s'élance rapidement pour sortir par le fond. Verdières entre très-vite et le heurte; Verdières va tomber sur la chaise à droite; Moquet va tomber sur le fauteuil à gauche.)

SCÈNE XVII.

VERDIÈRES, MOQUET.

MOQUET, jetant un cri, et allant tomber sur le fauteuil.

Ah! bien!... pour m'achever...

VERDIÈRES, furieux.

Que le diable vous emporte, Moquet!

MOQUET, à Verdières.

Il s'appelle Jules!

VERDIÈRES.

Qui?

MOQUET, se levant.

L'amant.

VERDIÈRES, se levant et accourant au milieu de la scène.

Eh bien ?

MOQUET, lui montrant la lettre.

Tenez !

VERDIÈRES, regardant la lettre, et avec effroi.

Quoi ?

MOQUET, criant.

Ils partent ensemble.

VERDIÈRES, criant aussi.

Ah ! bah ! je suis perdu !

MOQUET, étonné, à part.

Lui ! et moi donc !... (Criant avec indignation.) Et par un perruquier !...

(Ils sortent tous deux, en courant, par la porte du fond. Musique bruyante. Le rideau baisse.)

ACTE SECOND

Une chambre dans un hôtel garni à Amiens. Entrée au fond. Portes latérales. A droite de l'acteur, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLOTTE, NINETTE, puis JULES.

(Au lever du rideau, Lolotte, placée devant la table, est occupée à ficeler un grand bocal de verre, couleur de bouteille. Elle est fort triste.)

NINETTE.

Mais, maman, maman, dépêchez-vous ; on nous a déjà prévenues deux fois !... le courrier n'arrête que vingt minutes à Amiens.

LOLOTTE, avec sentiment.

Ma fille, respecte un petit peu la douleur de ta mère.

NINETTE.

Mon Dieu !... quand vous vous désolerez !

LOLOTTE.

Si ton mari n'était pas ton mari, je te dirais ce que j'en pense... ce n'est qu'un assassin ! il a assassiné Florette !... pauvre chérie !... la mettre au fond d'un sac de nuit !... m'obliger de mettre sa dépouille dans de l'esprit de vin ! n'est-ce pas une horreur ? pour qui est-ce que nous passerons ? arriver en Angleterre avec une chienne à l'eau-de-vie !

(Elle pleure.)

NINETTE.

Avec tout ça nous manquerons le courrier, voyez-vous !

LOLOTTE.

Un courrier est fait pour attendre...

(Elle se cache la figure pour pleurer.)

JULES, entrant.

Mesdames, le courrier est parti.

NINETTE.

Ah ! mon Dieu !

LOLOTTE, tout à coup, et d'un ton sec.

Parti sans nous ! Eh bien ! c'est gentil !

JULES, à part.

Ça m'a coûté cher, pour le décider.

NINETTE.

Mais c'est une indignité ! nous laisser à Amiens !

LOLOTTE.

Ça n'a pas de nom !... c'est un courrier sans éducation ; il déshonore la malle-poste !

JULES.

Calmez-vous, mes chères compagnes d'infortune, la diligence ne peut tarder à passer... s'il y a des places, eh bien ! nous nous pourvoirons en appel.

LOLOTTE, avec aigreur.

Mais l'argent, monsieur?... je vous trouve charmant, par exemple !

JULES, légèrement.

Oh ! c'est la moindre des choses !

NINETTE.

Aussi, maman, je vous disais bien que vous étiez trop longtemps à déjeuner.

LOLOTTE.

Ah çà ! est-ce que ce pataud de courrier s'imagine que nous ferons soixante lieues sans rien prendre, comme les dromadaires d'Égypte ? et d'ailleurs, qu'est-ce que j'ai pris ?... moins que rien !... une aile de poulet, deux tranches de pâté, une tasse de café, des côtelettes, et un peu de fruit... ce qui n'empêche pas que j'étouffe (Elle se frotte l'estomac.) grâce à leur croûte de pâté d'Amiens... J'ai cru que ça se mangeait... est-ce que l'on peut prévoir qu'il y a des villes où les pâtés sont entourés de maçonnerie ? c'est bien ingénieux ! j'ai l'estomac comme un tambour...

JULES, riant, à part.

Je crois bien... elle dévorait.

NINETTE.

Et qu'est-ce que nous allons faire à Amiens?... deux femmes seules !...

JULES.

Il faut tuer le temps, et, si vous voulez accepter mes services et mon bras... les bords de la Somme sont très-riants, très-pittoresques... une petite promenade à nous trois... en attendant la diligence.

LOLOTTE, à part.

Joli moyen de se refaire... maudit courrier !

JULES, à Lolotte.

Eh bien ?

LOLOTTE.

Je n'ose pas vous refuser... vous avez déjà été si aimable en

route, jusqu'à m'offrir votre place dans le cabriolet; mais ma fille n'a pas voulu.

JULES.

Ce dont je me plains, puisque c'eût été une occasion de vous être agréable.

LOLOTTE, enlaçant sa fille de son bras.

Elle m'aime tant ! elle ne veut pas me quitter. (Bas à Ninette.) Il est fort aimable ce jeune Anglais... (Haut.) Car monsieur est Anglais ?

JULES.

Oui, madame !

LOLOTTE, le regardant fixement.

C'est bien particulier ! monsieur est Anglais, et sa figure ne m'est pas étrangère.

JULES.

Mon Dieu ! madame, je puis venir en aide à votre mémoire. Hier matin, je me suis présenté chez M. Moquet, rue Pagevin, pour y commander quelques objets... une commission dont je me suis chargé.

LOLOTTE, avec explosion, et se donnant une tape dans la main.

Sapristi ! je vous remets ! on a raison de dire : Les montagnes ne se rencontrent pas ; mais les hommes en sont susceptibles.

NINETTE, à part.

Et maman qui ne se doute pas que c'est une ruse de ce jeune Anglais...

JULES.

Et, ma foi, en qualité d'ami, je revendique mon privilége, je m'attache à votre destinée ; je veux être votre chevalier jusqu'à Londres... si madame daigne y consentir ?

NINETTE, regardant Lolotte.

Dame ! monsieur, je ne sais pas...

LOLOTTE, à Ninette.

Je dis que monsieur à l'air très-bien, et que deux femmes seules sur une grande route, c'est bien risquable.

NINETTE.

Pourvu, néanmoins, que notre voyage se continue à frais communs... nous ne sommes pas...

LOLOTTE, avec dignité.

Nous ne sommes pas des artistes à nous faire régaler. (A part.) Oh ! une bêtise, ça !

SCÈNE II.

JULES, JOHN, LOLOTTE, NINETTE.

JULES.

Ah ! John ! *have you found a coach?*

JOHN.

Yes, sir.

JULES.

Pardon, c'est un domestique anglais que je viens d'arrêter, et qui m'annonce qu'il a trouvé une voiture de poste. J'ai deux places à vous offrir.

LOLOTTE.

En poste? il y aurait peut-être de l'indiscrétion... J'accepte, pourvu que nous ne partions pas tout de suite.

JULES.

Quand il vous plaira.

LOLOTTE.

C'est que... cette infamie de pâté... ça me... gêne, ça me... je voudrais me faire faire un peu de thé.

JULES.

Voici mon domestique ; je désire que vous le considériez comme le vôtre... Je vais le mettre à votre disposition. John ! *you shall obey to those ladies.*

JOHN.

Yes, sir.

JULES, à Lolotte.

Il est à vos ordres.

NINETTE, modestement.

Monsieur, je suis vraiment confuse de tant d'attentions.

LOLOTTE, à John.

Eh bien! mon cher ami, dites qu'on me fasse du thé.

JULES.

Ah! pardon, c'est qu'il ne comprend pas le français.

LOLOTTE.

Ah bien! c'est bien incommode pour jaser, ça; au reste, j'y vas moi-même, car ils ne savent peut-être pas ce que c'est que du thé, dans des pays sauvages comme ça; ah! si on me reprend à la croûte d'Amiens, par exemple!... je reviens, je reviens. (A part en sortant, regardant John.) Il est gentil, ce domestique; mais je suis vexée qu'il ne soit pas nègre. (D'un air triomphant.) Autrefois ils étaient nègres.

(Elle sort par le fond; le domestique la suit.)

SCÈNE III.

JULES, NINETTE.

JULES, retenant Ninette qui allait sortir.

Ne sortez pas... oh! je vous en supplie!...

NINETTE, surprise.

Monsieur...

JULES.

Ne paierez-vous pas d'un mot, d'un regard, l'amour qui m'attache à vos pas?...

NINETTE.

Mais, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître... je ne sais pas si je puis entendre?...

JULES.

Oui, ma chère Ninette, oui, vous le pouvez... que diable, je vous aime! vous n'en pouvez pas douter.

NINETTE.

Mais, monsieur, je suis une femme mariée, et si vous croyez, parce qu'on est dans la danse... je vais appeler maman, d'abord!

(Elle remonte un peu.)

JULES, la retenant.

Écoutez-moi donc! Ninette... ne craignez rien, fiez-vous à moi.

NINETTE.

C'est ça, pour que vous me trompiez, pour que vous abusiez de ma crédulité.

JULES.

Mais non... il ne s'agit pas de ça... je vous aime, vous dis-je!... et pour me faire aimer de vous, aucun sacrifice ne me coûtera... je suis riche!

NINETTE.

Riche!... est-ce que vous croyez que c'est pour cela?... (Appelant.) Maman! maman!...

(Elle remonte la scène.)

JULES, la retenant encore.

Allons, soyez raisonnable... Jugez donc... c'est pour me rapprocher de vous que je me suis jeté dans cette voiture qui vous emportait.

NINETTE, d'un air incrédule.

Oui, pour moi, et pour aller dans votre pays... vous êtes Anglais.

JULES, vivement.

Moi, Anglais?... Anglais pour votre mère, comme j'étais hier danseur pour votre mari... (Avec feu, lui prenant les mains.) mais pour vous, ma Ninette...

AIR : *Vaudeville du Jour des noces.*

En douanier, je m'attache à vos traces,
A ces Anglais je vais vous disputer!
Tant de beauté, tant d'esprit, tant de grâces....
C'est un trésor qu'on ne peut exporter!
En politique on ne craint plus la guerre,
Mais en amour ils sont nos ennemis;
Et moi, Français, je veux en Angleterre
Veiller encor sur les droits du pays.

NINETTE.

C'est gentil à vous, je ne dis pas, mais je ne peux pas vous écouter; c'est impossible.

JULES.

Aurais-je été devancé dans votre cœur? aimeriez-vous quelqu'un?

NINETTE, hésitant.

Mais dame! mon mari...

JULES.

C'est de droit ça, ça ne compte pas.

NINETTE, un peu piquée.

Monsieur!...

JULES.

Alors, je lis dans votre cœur : vous aimez M. Verdières?

NINETTE, à part.

Le vieux? (Avec dédain.) ah! par exemple!...

JULES.

Mais alors, c'est moi, ce ne peut être que moi... à l'Opéra, vous n'avez pas d'amant connu... vous êtes la seule... ça fait scandale!... vous m'aimerez, oui, il le faut... Déjà, pour ne pas vous quitter, j'ai fait partir le courrier.

NINETTE, étonnée.

Vous, monsieur!... Mais c'est affreux! nous ne pouvons pas accepter, alors... (Appelant.) Maman!... maman!...

(Elle remonte jusqu'à la porte du fond.)

JULES, la ramenant encore.

Laissez donc ! vous voulez la priver du plaisir de voyager en poste... non ! vous ne refuserez pas à l'amant le plus tendre...

(Il lui prend la taille.)

NINETTE, se dégageant.

Certainement, monsieur, je ne dis pas... c'est d'un bon cœur... mais je vous l'ai dit... (A part.) Pauvre Adolphe ! lui faire un trait comme ça.

JULES.

Allons, allons, vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas ?...

(Il veut l'embrasser.)

NINETTE, se défendant.

Eh ! non, monsieur, non.

LOLOTTE, en dehors.

Ninette ! Ninette !

NINETTE.

Ah ! maman !...

JULES.

Que le diable emporte l'ouvreuse !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOLOTTE.

LOLOTTE, essoufflée, et arrivant très-vite.

En v'là une d'anecdote... la diligence de Paris qui arrive... ton mari est dedans... je crois qu'il m'a vue.

NINETTE.

Mon mari ?

JULES.

Moquet ! (A part.) Diable ! s'il me voyait ici après ce qui s'est passé hier chez lui...

LOLOTTE.

Je n'ai vu que sa figure ; mais je suis sûre que c'est lui...

l'indigne... le bourreau de Florette... le voilà! le voilà... je reconnais son pas.

JULES.

Eh! vite...

(Il se jette dans le cabinet à droite.)

SCÈNE V.

LOLOTTE, devant la table, et tournant le dos à la porte du fond; MOQUET, entrant par le fond; NINETTE.

MOQUET, apercevant Ninette.

Je ne m'étais pas trompé... ah!

(Il reste à la porte du fond, et étend les bras comme pour la barrer.)

NINETTE.

Vous ici, monsieur Moquet!

MOQUET, avec fermeté.

Oui, moi z'ici, monsieur Moquet!... (Avec tendresse.) Ninette...

(Il la prend dans ses bras et descend la scène d'un air tragique.)

O Dieu qui me la rends, me la rends-tu... chrétienne?

NINETTE.

Que voulez-vous dire?

MOQUET, pleurant.

Tu me le demandes? Depuis hier, je n'existe pas; tout mon moral est déménagé; j'ai inondé la diligence de mes larmes. (Il s'essuie les yeux, et reprend d'un ton bref :) Où est le perruquier?

NINETTE.

Quel perruquier?

MOQUET.

Le perruquier du cabriolet!

NINETTE.

Je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

LOLOTTE, à part, étonnée.

Comment, un perruquier ?

MOQUET, furieux, et souriant avec amertume.

Celui qui t'a suivie, et dans le sang de qui je veux me désaltérer quelque peu.

NINETTE, le regardant d'un air inquiet.

Mais vous êtes fou !

LOLOTTE, à Ninette.

Il est enragé.

MOQUET, se tournant vers Lolotte, qu'il n'avait pas vue jusque-là.

Ah ! c'est vous, belle-mère.

LOLOTTE.

Monstre ! ne me regardez pas en face, car vous me faites horreur !

MOQUET, à part.

Tiens ! tiens ! tiens !

LOLOTTE, lui montrant le bocal, en pleurant.

Voilà votre ouvrage !

MOQUET, s'avançant d'un pas, et se baissant un peu pour examiner le bocal.

Des cornichons ?

LOLOTTE.

C'est Florette, scélérat ! c'est votre malheureuse victime !

MOQUET, surpris.

Quoi !... vous l'avez fait infuser ?

LOLOTTE.

Oui, indigne que vous êtes.

MOQUET, avec âme, et étendant le bras vers le bocal.

Que l'esprit-de-vin lui soit *légère !* Elle emporte mes regrets... (Gaiement.) Mais n'en parlons plus. (A Ninette.) Il s'agit d'un bipède qui trouble ma vie. J'ai appris des choses... (Il prend une attitude tragique.) entièrement basses.

NINETTE.

Quoi donc ? vous m'effrayez, Moquet.

MOQUET, vivement.

Je remonte à l'origine. Hier, au moment où je me disposais à porter à la malle le restant de ton bagage, un billet... (Changeant tout à coup de ton.) Mais non, je ne veux te rien dire... j'attaque les résultats... Il y avait un homme auprès du courrier... (Criant.) Y avait-il un homme auprès du courrier ?

LOLOTTE.

Oui, un jeune Anglais.

MOQUET, un peu étonné, à part.

Un Anglais ?... ça ne fait rien. (Haut.) Et que s'est-il passé depuis le commencement du trajet ? Il y a trente lieues de Paris à Amiens. (Avec importance.) Il y a trente lieues de Paris à Amiens, même les connaisseurs en comptent trente et une.

NINETTE.

Eh bien ?

MOQUET.

Vous ne me comprenez pas, Ninette ? (A part.) J'ai une peine infinie à formuler mes questions. (Haut.) Comment s'est-il comporté pendant la route ?

NINETTE.

Très-honnêtement.

MOQUET.

Qu'entendez-vous par honnêtement ?

NINETTE.

J'entends que ce monsieur nous a comblées d'égards, que chaque fois que nous sommes descendues de voiture, il m'a offert son bras pour monter les côtes.

MOQUET, à part, et très-vite.

Les côtes ?... bon !

(Il fait le geste de frapper.)

NINETTE.

Qu'il a eu même la galanterie d'offrir sa place à maman.

MOQUET, vivement à Lolotte, d'un ton menaçant.

Ils ont permuté?

NINETTE.

Non, j'ai refusé.

MOQUET, avec bonheur.

Embrasse-moi... et puisque tu es digne encore d'entendre la vérité, je vais te la montrer toute nue, et telle qu'elle est sortie de son puits. Il y a un pari, un exécrable pari... à mon préjudice, entre deux intrigants que j'ignore... c'est pour cela que j'en suis parti inopinément... de Paris... et que j'ai dévoré les trente lieues... trente et une même.

NINETTE.

Quel pari?

MOQUET.

Un pari que tu tomberas dans le piége de la séduction!... Voilà-t-il quelque chose de trivial? hein? Et cet Anglais, ce faux Anglais, ce misérable Anglais... (D'un air entendu.) que je soupçonne perruquier!

LOLOTTE.

Cela n'est pas possible!

MOQUET, appuyant et élevant la voix.

Que je soupçonne perruquier, est un de mes adversaires. (A part.) Oh! j'ai de l'animosité contre lui!

NINETTE.

Et comment as-tu su cela?

MOQUET.

Par un digne jeune homme, par un vertueux artiste, excellente clarinette, quoiqu'il en joue comme un aveugle...

NINETTE, avec émotion, et baissant les yeux.

Une clarinette?

MOQUET, avec joie, d'un air confidentiel.

Notre voisin d'en face, à qui je n'avais jamais parlé, et qui se trouve me porter le plus tendre intérêt.

LOLOTTE, à part.

C'est l'autre... (Haut, s'oubliant.) Est-il bête !

MOQUET, se méprenant sur l'intention de Lolotte.

Non, non, il n'est pas bête. Il arrive chez moi une heure après ton départ...

NINETTE.

Eh bien ?

MOQUET, à Lolotte, qui tient le bocal, et s'est approchée de lui.

Posez donc votre bocal, vous me taquinez avec.

NINETTE.

Mais parle donc !

MOQUET.

Il arrive chez moi, les cheveux égarés, les yeux tout en désordre.

NINETTE, à part.

Pauvre Adolphe !

MOQUET.

Il me dit : « Est-ce que madame Moquet serait partie ? » — « Oui. » — « Courez sur ses traces... je vous préviens qu'on « en veut à votre bonheur intérieur... tout le monde en jase « au théâtre... il y a ça, ça, ça, ça, et ça, ça, ça, ça, ça, et ça !... « seulement, je ne sais pas les noms. »

LOLOTTE, s'avançant de nouveau.

Est-il possible ?

MOQUET, la repoussant avec colère.

Reculez donc votre bocal !... (A Ninette.) Et il ajoute... la clarinette... d'un air sombre : « Si votre femme vous demande « ce qu'il y a de nouveau au théâtre, vous lui direz qu'un « musicien va se jeter à l'eau, pour cause de trahison de cho« riste. »

NINETTE.

Grand Dieu !

(Elle chancelle et tombe sur le fauteuil à droite. Lolotte passe à la gauche de Ninette.)

MOQUET.

Eh bien !... quoi ?... elle se trouve mal !

LOLOTTE, soutenant la tête de Ninette.

Eh ! c'est vous, butor, avec vos histoires !... Ninette ! Ninette ! reviens à toi !...

MOQUET, à Lolotte.

Tapez-lui dans les mains, fourrez-lui une clef dans le dos... Ninette ! ma femme ! est-ce que je savais que ça te ferait un effet comme ça ?... (Il donne furtivement un baiser à sa femme évanouie, et continue tranquillement sa narration.) Alors, moi, pour te suivre, j'ai pris la diligence... mais il s'est trouvé qu'il n'y avait plus que la rotonde ; alors je me suis dit...

LOLOTTE, l'interrompant.

Vous voyez bien qu'elle ne vous entend pas. Vite ! un flacon... il y en a un dans la chambre.

MOQUET.

Où ça ? par là ?

(Il va au cabinet de droite.)

LOLOTTE.

Non, par là !

MOQUET.

J'y vas ! (Il se dispose à aller à gauche, puis redescend la scène d'un air fort inquiet, et dit à part.) Voilà qui est un peu drôle ! c'est moi qui suis... et c'est elle qui se trouve mal. Ceci m'intrigue !

LOLOTTE.

Mais allez donc !

MOQUET.

J'y vais. (A part, en sortant par la gauche.) Ceci m'intrigue.

SCÈNE VI.

LOLOTTE, NINETTE.

LOLOTTE.

Ninette ! Ninette !

NINETTE, revenue à elle.

Ah ! maman ! il mourra !

LOLOTTE.

N'aie donc pas peur !... un musicien ne meurt jamais... que de faim.

NINETTE.

Non, non, je le connais... il se tuera !

LOLOTTE.

Laisse donc tranquille !... il y en a vingt qui m'ont dit cela... et il n'y en a qu'un qui l'ait fait... en sautant par une fenêtre... et de chez une autre encore... quand le mari est rentré.

SCÈNE VII.

LOLOTTE, JULES, NINETTE.

JULES, rentrant doucement par la porte à droite.

Ninette !

NINETTE, effrayée.

Ah !

LOLOTTE.

L'Anglais !... Sortez, monsieur !... Moquet vous prendra pour un autre; il vous mangera vif !

JULES, avec chaleur, se tournant alternativement vers Ninette et vers Lolotte.

Je ne crains rien, si je suis aimé de Ninette.

NINETTE, avec réserve.

Monsieur !

LOLOTTE, avec dignité.

Comment... de Ninette ?... Monsieur ! apprenez que ma fille...

JULES, à Ninette.

C'est un tyran auquel je veux vous enlever.

NINETTE.

Oh ! oui ! c'est un tyran, et un affreux, encore.

LOLOTTE.

Monsieur ! écoutez...

JULES, à Lolotte.

C'est son bonheur... que je veux !

(Il se jette aux pieds de Ninette.)

LOLOTTE, faisant de la dignité.

Je ne vous dis pas ; mais devant moi... des termes pareils... (A part.) Grande nation ! on a beau dire !

JULES, quittant Ninette, et allant vers Lolotte.

Calmez-vous... tenez ! voici un papier, une lettre pour M. Verdières qui vous expliquera...

LOLOTTE.

Comment ?

MOQUET, en dehors.

Me voici ! me voici !

LOLOTTE, effrayée.

Mon gendre !

NINETTE, vivement.

Éloignez-vous !

JULES.

Ne craignez rien... il ne me reconnaîtra pas...

(Jules fait quelques pas de danse en tournant le dos à la porte de la chambre où est Moquet, et se dirige vers la porte du fond, lorsque Moquet paraît, un flacon à la main.)

SCÈNE VIII.

JULES, au fond, LOLOTTE, NINETTE, MOQUET.

MOQUET.

Se trouve-t-elle encore mal?

NINETTE, à Jules, qui est au fond.

Partez donc!

MOQUET, devant la porte qu'il barre.

Quoi? partez donc! à qui adressez-vous cette locution de: Partez donc?

(Il aperçoit Jules qui sautille, en tournant le dos à tous les personnages; il veut voir son visage et passe entre lui et le mur, lorsque Jules se retourne, et danse toujours en tournant, et tenant ses doigts dans l'emmanchure de son gilet; Moquet le poursuit sans dire un mot; ils font ainsi tous deux le tour de la scène, et Jules disparaît par le fond sans que Moquet ait pu voir sa figure; Moquet redescend la scène d'un air inquiet.)

MOQUET, avec autorité.

Quel est ce tonton qui s'en va? (Plus fort.) Quel est ce tonton qui s'en va?

LOLOTTE.

C'est notre Anglais, quoi!

MOQUET, avec joie.

Le perruquier? ah! je te tiens! ah! tu profites de l'intervalle d'un flacon pour venir faire tes petites supercheries ici, toi! Attends! attends!

(Il sort en courant par le fond.)

NINETTE, l'appelant.

Moquet! Moquet! (A Lolotte.) Il va tuer ce jeune homme!

LOLOTTE.

Moi, je ne sais plus où j'en suis... l'émotion... la croûte de pâté... j'aurai une *gastrique!*

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VERDIÈRES, puis MOQUET.

(Verdières entre par le fond en boitant.)

LOLOTTE.

Monsieur Verdières.

NINETTE.

Ici? vous?

(Moquet rentre furieux et saisit Verdières au collet sans voir sa figure.)

MOQUET.

Ah! je te tiens! je te tiens! être vil et plat!

VERDIÈRES, poussé en avant par Moquet.

Eh bien! eh bien! eh bien! qui est-ce qui me tient? Lâche donc! lâche!

MOQUET.

C'est toi qui en es un. (Il jette violemment Verdières sur la chaise à gauche; celui-ci, en s'asseyant, pousse un cri de douleur; Moquet paraît stupéfait.) Monsieur Verdières!

VERDIÈRES, étonné.

Moquet!...

MOQUET, confondu.

Mille pardons! grand Dieu! est-ce que j'ai dégradé vos vêtements?

VERDIÈRES.

Rien! rien! (Il se soulève et jette un petit cri.) Aïe!

MOQUET.

Mais comment êtes-vous ici?

VERDIÈRES, d'un air piteux.

Bonjour, chère Ninette, bonjour Lolotte! (A Moquet.) Eh! cher ami, pouvais-je vous abandonner à vous-même; n'était-il pas du devoir d'un ami de courir sur vos traces?...

MOQUET, lui prenant la main, avec attendrissement.

Généreux vieux !

VERDIÈRES.

Par malheur je n'ai pas trouvé de place dans les voitures publiques, et je suis venu... hélas ! mon Dieu ! je suis venu à franc étrier !... que voulez-vous que je vous dise ?... oh !...

MOQUET, à demi-voix.

Vous êtes entamé ?...

VERDIÈRES, bas à Moquet.

Je le suis... (Il se lève.) Les chevaux étaient d'une humeur ! je suis assez bon cavalier... ces animaux-là sentent parfaitement quand ils ont en selle un homme qui s'y entend.

MOQUET.

C'est sensible !

VERDIÈRES.

Je ne suis tombé que quatorze fois de cheval pendant ces trente malheureuses lieues.

MOQUET.

Trente et une malheureuses, au dire des géomètres.

VERDIÈRES, avec humeur.

Et, pour m'achever, vous venez me secouer comme un prunier de mirabelles.

MOQUET.

C'est que je croyais que c'était mon jeune homme, (Bas.) l'homme à la lettre.

VERDIÈRES, bas.

Il est ici ?

MOQUET, bas.

Lui-même !

VERDIÈRES.

Et vous ne lui avez pas !...

LOLOTTE.

Dites donc, monsieur Verdières, si vous venez pour monter la tête à mon gendre, vous pouvez vous en retourner.

NINETTE.

Et tout de suite, encore !

MOQUET, avec dignité.

Quel est ce langage adressé à un vieillard de mes amis ? je vous prie de vous taire.

LOLOTTE.

Je me tairai si ça me fait plaisir ; vous n'êtes pas ici chez vous ; vous êtes à l'auberge.

MOQUET, à Verdières.

Ne faites aucune attention à ce que dit ma belle-mère. J'ai supprimé Florette, et le chagrin a timbré cette ouvreuse.

LOLOTTE.

Oui, monstre !

MOQUET.

Vous voyez ? elle en convient.

VERDIÈRES.

L'essentiel pour nous, c'est que vous soyez arrivé à temps. J'avais une peur...

MOQUET, lui prenant la main.

Généreux ami !

LOLOTTE, s'avançant avec colère.

Comment ? t'à temps ? comment ? t'à temps ? ne semble-t-il pas, à vous entendre ?...

MOQUET.

Oui, t'à temps ! je reproduis son expression, moi.

LOLOTTE.

C'est une horreur, c'est une indignité ! vous insultez ma fille, mon sang...

(Elle prend Ninette dans ses bras.)

MOQUET, l'interrompant.

Terpsichore, je vous enjoins de vous calmer.

LOLOTTE.

Moi ?...

NINETTE.

Venez, maman, car je n'y tiens plus...

LOLOTTE, très-animée.

Du temps de l'empire on aurait mis un être comme ça dans les charrois ; il n'était bon qu'à ça ! viens, ma fille, ton mari me tuera !

MOQUET, tranquillement à Ninette.

Vous n'approuvez pas ce que dit votre mère, j'imagine ?

NINETTE.

Vous n'êtes qu'un vilain homme ! allez, je vous abhorre !...

MOQUET.

Comment ?

(Il reste un moment stupéfait.)

LOLOTTE, bas à Verdières.

Et vous ! voilà un papier ! je ne sais pas ce que c'est ; mais ça vous regarde.

VERDIÈRES, prenant le papier.

Moi ?

(Elles sortent, Lolotte, par le fond, Ninette par la gauche.)

SCÈNE X.

VERDIÈRES, MOQUET.

MOQUET.

A-t-elle dit : *abhorre* ou adore ?

VERDIÈRES.

Abhorre.

MOQUET, se passant la main sur les yeux.

J'éprouve une sensation pénible.

VERDIÈRES, lisant.

« Vous avez perdu les mille écus que vous paierez... » Il a gagné !

MOQUET, inquiet.

Quoi ?

VERDIÈRES, légèrement.

Une poule.

MOQUET, plus inquiet.

Qui ?

VERDIÈRES, légèrement.

Une poule de six mille francs.

MOQUET, au comble de l'anxiété.

Qu'est-ce que vous venez me parler d'une poule ? j'en ai la chair. Expliquez-vous !

VERDIÈRES.

Vous dites que le jeune homme à la lettre...

MOQUET, très-vite.

Le perruquier ? il est ici, j'ai vu son dos ; il est frisé.

VERDIÈRES.

Écoutez, Moquet ! vous êtes un homme exalté !

MOQUET.

Très-exalté.

VERDIÈRES.

Il ne faut rien brusquer.

MOQUET.

Ne brusquons rien.

VERDIÈRES.

J'obtiendrai de votre femme les éclaircissements qu'elle vous refuserait à vous.

MOQUET.

Oui, vous obtiendrez de ma femme des éclaircissements qu'elle me refuserait... à vous... enfin, c'est égal, nous nous entendons parfaitement.

VERDIÈRES.

Oui ! je vais aller la trouver.

MOQUET.

Allez la trouver... c'est ça, moi, je vais chercher l'Anglais... Allez, mon brave monsieur Verdières... je vous confie ma tête... (Avec importance.) ma tête, je la mets dans vos mains ; car je crains de la perdre...

VERDIÈRES, à part, en sortant.

Si ce petit drôle a réussi, je suis déshonoré, je n'oserai plus reparaître à l'Opéra.

(Il sort en boitant et en jetant des cris de douleur.)

SCÈNE XI.

MOQUET, le regardant partir avec intérêt.

Il est entamé ! excellent homme... comme il s'identifie à ma peine ! hein ? en voilà un, d'ami, qui s'identifie ? est-il possible, grand Dieu ! ma Ninette ! une femme qui faisait l'admiration de toute l'Académie royale, elle aurait tout d'un coup pataugé dans le crime !

Air : *C'était Renaud de Montauban.*

A l'Opéra tout est donc faux,
Que l'orchestre me le pardonne ;
Quand la nature a des défauts,
On se rembourre, on se cotonne !
C'est ainsi que l'air ingénu
N'est bien souvent qu'une écorce factice.
Ninette ! tu cachais le vice
Sous le maillot de la vertu ! (*Bis.*)

SCÈNE XII.

MOQUET, JOHN.

JOHN, entrant.

Médème Mokett?

MOQUET, se retournant.

Monsieur... Qu'est-ce que c'est que celui-là?...

JOHN, tenant une lettre qu'il cache à Moquet.

Médème Mokett...

MOQUET.

Madame Moquet !... madame Moquet !

JOHN.

Yes.

MOQUET, fort étonné.

Yes ! c'est anglais ça... (Avec une joie qu'il cherche à dissimuler.) C'est mon homme... la Providence le jette dans mes griffes... bouchons les issues.

(Il va fermer toutes les portes, et redescend près de John, qu'il regarde de près.)

JOHN, sans bouger de place.

Médème Mokett?

MOQUET, redescendant la scène, et à part.

Minute ici ; dois-je le prendre par le raisonnement? ou par les cheveux? M. Verdières m'a dit de ne rien brusquer... c'est peut-être un lord qui se donne pour coiffeur ; sur le continent, c'est très-commun ça... attaquons-le par la logique.

JOHN.

Médème Mokett?

MOQUET, avec respect.

Milord, votre conduite est celle d'un lâche et d'un polisson, savez-vous?

JOHN.

Y do not understand.

MOQUET, s'animant.

Parlez-moi dans mon *idiot*... ma femme est mariée, et, en France, il n'est pas permis d'enlever une femme à son mari, quand elle en a un... Ça ne se fait pas, c'est illégal, c'est incongru... comprenez-vous ?

JOHN.

Médème Mokett ?

MOQUET, élevant la voix.

Oui, j'entends, madame Moquet.

JOHN, s'impatientant.

Médème Mokett ?

MOQUET.

J'entends parfaitement. (A part.) Il paraît qu'il comprend difficilement, parlons-lui anglais, à ce cuistre... (Il se pose devant John, et lui dit, en gesticulant beaucoup, pour lui faire comprendre ses paroles.) Moi, dire à vous, à vous, moi, mon femme être là, dans son chambre ; mais vous, entrir pas, moi nix, pas permettre, nix.

JOHN, allant vers la chambre.

Yes, sir.

MOQUET, l'arrêtant.

Yes, yes, moi, je dis nix, vous dites yes, moi, je dis nix... vous entrir pas chez mon femme.

JOHN, le repoussant.

Yes, yes, médème Mokett ! yes, yes.

MOQUET, le prenant par le bras et le faisant pirouetter.

Ah ! mais si l'outrage s'en mêle... (A part.) Mettons-y des égards, c'est un lord. (A John.) Vous êtes un homme d'honneur... moi aussi... nous nous battrons ; l'épée, le pistolet, tout me va... (Avec véhémence.) J'aurai ma vie, ou tu auras la tienne.

JOHN, se plaçant comme pour boxer.

Goddam ! médème...

MOQUET.

Yes, yes... (A part.) Il veut boxer... c'est un lord.

SCENE XIII.

MOQUET, NINETTE, JOHN.

NINETTE.

Qu'est-ce donc ? quel tapage faites-vous ? que se passe-t-il ?

JOHN, reconnaissant Ninette.

Médème Mokett !

MOQUET.

C'est moi, madame, qui défends à milord de vous voir, et qui veux me couper la gorge avec lui.

NINETTE, étonnée.

Avec son domestique ?

MOQUET.

Vous dites ?

NINETTE.

Eh ! oui, c'est son domestique, John.

MOQUET, étonné.

Son domestique jaune ! (Avec indignation.) Comment ? cet homme devant qui je m'inclinais, avec qui je prenais toute espèce de mitaines... c'était un domestique !... un laquais !... une négation sociale !... et je lui proposais un duel !... moi, fabricant... attends, attends, drôle !...

(Il passe devant Ninette pour atteindre John ; celui-ci passe derrière elle, et se place à sa droite, tandis que Moquet, par suite de ce mouvement, se trouve arrêté par Ninette.)

NINETTE, le retenant.

Monsieur Moquet, mon mari !...

MOQUET.

Non... laissez-moi...

JOHN, remettant furtivement un billet à Ninette.

Médème Mokett... *for you.*

MOQUET, redescendant la scène avec indignation.

For you?... Et il lui remet un billet encore... un domestique anglais !... il faut que je le tue !... je paierai le droit.

(Il passe devant Ninette, et veut se précipite sur John, qui se pose en boxeur.)

NINETTE.

Mon mari !...

MOQUET.

Attends, misérable, je vais... ah ! ah ! (John lui donne un coup de poing dans le côté droit et s'esquive.) Oh !

(Moquet tombe sur la chaise à droite, en se tenant le côté.)

NINETTE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

MOQUET, reprenant sa respiration.

Décidément, c'est un domestique...

SCENE XIV.

MOQUET, NINETTE.

NINETTE, avec inquiétude.

Il vous a blessé ?

MOQUET, douloureusement.

Dans ce que j'ai de plus cher... dans ma montre... qui est en cinquante millions de miettes... (Il tire sa montre qui est brisée.) Mais brisons là... (Avec force.) Il t'a remis un billet ?

NINETTE.

Je te demande, si...

MOQUET, impérieusement.

Moi, je te demande ce billet.

NINETTE.

Eh ! mais vous le prenez sur un ton...

MOQUET, criant.

Le billet... le billet...

NINETTE.

Vous ne l'aurez pas.

MOQUET, lui saisissant la main.

Je l'aurai...

NINETTE, se défendant.

Monsieur Moquet... c'est indigne ce que vous faites là !

MOQUET, lui forçant la main.

Je ne dis pas... mais je l'aurai.

NINETTE.

Non, non.

MOQUET, prenant le billet.

Je le tiens !...

NINETTE, derrière Moquet, tandis que celui-ci déplie le billet.

Rendez-moi ce billet... je ne sais pas ce qu'il y a... je ne l'ai pas autorisé à m'écrire des choses comme ça... mais c'est égal, je veux...

MOQUET, sans l'écouter.

Juste ! l'écriture d'hier... ah ! milord !... ah ! perruquier !... (Lisant.) « Ma chère Ninette, laissez-moi vous rendre heureuse. » (A Ninette.) Hein ! comme j'arrive à temps !

NINETTE.

Qu'est-ce que cela prouve ?

MOQUET, lisant.

« Je vous aime et veux vous enlever à votre butor de mari... » (A Ninette.) Butor ! pour qui me prend-il cet homme-là ?

NINETTE.

Je n'approuve pas son expression.

MOQUET, avec importance.

Ni moi ! (Lisant.) « Dans un instant, ma chaise de poste sera « à la porte de l'hôtel pour vous attendre. » (A Ninette.) Voilà qui est vigoureux.

NINETTE.

Je ne lui ai rien promis.

MOQUET, lisant.

« Dès que vous y serez montée, le postillon a ordre de partir « ventre à terre, jusqu'à la porte de la ville, où je vous atten- « drai à cheval. » (A Ninette.) Voilà-t-il un toupet marqué !

NINETTE, de l'autre côté.

Mais je ne savais pas...

MOQUET, lisant.

« Pour faire arrêter la voiture et me placer auprès de vous, « j'attendrai votre singe... » Qui, ton singe ? qui ? (Ninette baisse les euxy d'un air confus.) Qui ? qui ? qui ? ton singe ?

NINETTE.

Je ne sais.

(Il la regarde avec dédain et s'éloigne un peu en levant les yeux au ciel et poussant un soupir.)

MOQUET, lisant.

Ah ! « j'attendrai votre signe... » (A Ninette d'un ton plus calme.) Il y a votre signe. (Continuant de lire.) « Il suffira de lever les sto- « res ; répondez-moi en secret. Jules. »

NINETTE.

Cette lettre est affreuse.

MOQUET, se promenant.

Ah ! le drôle !... ah ! le manant !... parce que je suis fabricant de maillots, et que lui, il est Anglais... une puissance maritime... mais qu'il navigue... mais qu'il navigue... je lui laisse la suprématie sur les mers... même sur les belles-mères... mais sur les épouses !...

AIR : *Pêcheurs, la matinée est belle.*

Ah! ce serait un peu trop drôle,
Ce serait un peu trop joyeux
De vouloir me souffler mon rôle,
Et qu' pour le jouer nous soyons deux !
Tu voudrais bien, au fond de l'âme,
 Épris d'ses appas,
Vil insulair', m'enl'ver ma femme ;
 Ah ! ah ! mais non pas.
Le roi des mers ne l'emportera pas.

(Avec force.)

Si, une idée me frappe.

NINETTE.

Quoi donc ?

MOQUET.

Il t'enlèvera.

NINETTE.

Jamais !

MOQUET, lui montrant la table.

Toujours... mets-toi là.

NINETTE.

Pourquoi faire ?

MOQUET, impérieusement.

Écris.

NINETTE, s'asseyant avec effroi.

O Dieu ! vous me faites peur... Je suis comme mademoiselle Mars dans *Henri III*.

MOQUET.

Tant mieux... O Alexandre Dumas ! je te pille, mon pauvre ami ; mais la chose m'y force... Écris !

NINETTE.

Que j'écrive... quoi ?

MOQUET.

Ce que je vais te dicter.

NINETTE.

Je ne sais pas l'orthographe.

MOQUET.

Ce n'est pas nécessaire pour écrire aujourd'hui... (Avec violence.) écris, écris donc !

NINETTE.

Mais quoi donc ?

MOQUET, d'un ton arrogant.

« Milord, vous avez, pardieu ! bien raison. »

NINETTE, étonnée.

Comment ? pardieu !

MOQUET.

En effet, l'expression est un peu... verdâtre... (D'une voix caressante.) « Vous avez bien raison... » Oui, comme ça. (D'une voix douce et cadencée.) « Vous avez bien raison... mon mari est une « espèce de magot que je ne puis souffrir. »

NINETTE.

Comment, un magot ?

MOQUET.

Va ton petit chemin, j'en fais mon affaire.

NINETTE, réfléchissant.

Magot... magot avec un *t* ?

MOQUET, vivement.

Oui... c'est-à-dire, non... magot, sans *t*, comme *gigo*.

NINETTE, écrivant.

« Que je ne puis souffrir... » Après ?

MOQUET, dictant.

« Je consens à me laisser enlever. »

NINETTE.

Je n'écrirai pas cela.

MOQUET, lui serrant la main sur la table.

Écris, ou je casse ta main.

NINETTE, jetant un cri.

Ah ! vous me faites mal.

MOQUET, d'un ton décidé.

Henri III en plein. (Dictant.) « Je consens à me laisser enlever, « et je lèverai les stores quand il le faudra. »

NINETTE.

Quelle horreur !...

MOQUET, dictant.

« Adieu, mon ange. »

NINETTE.

Mais c'est d'une indécence !

MOQUET, avec autorité.

« Adieu, ton ange ? Votre syphilde, pour la vie, Ninette, « femme Moquet, dame de chœurs à l'Académie royale. »

NINETTE.

Que je signe de pareilles choses ?

MOQUET.

J'en fais mon affaire... (Dictant.) « Amiens, le 12 décembre « 1836. » (Descendant la scène avec agitation) et ils appellent ça la Picardie !... si j'étais la ville d'Amiens, je rougirais de voir ce qui se passe dans mon sein... (A Ninette.) As-tu fini ? donne-moi ça... où est ton auguste mère ?

NINETTE.

Là, au numéro 10.

MOQUET.

Bien !... bravo !... (A Ninette d'un ton solennel.) et ensuite, s'il le faut, une séparation éternelle ?

NINETTE.

Grand Dieu !

MOQUET.

AIR de *Panseron.*

Ma vengeance sera complète,
Je plane dans les cieux !

NINETTE.

Mais quoi !
Que veux-tu donc faire ?

MOQUET.

Ninette !
J'ai mon idée, elle est à moi ! (*Bis.*)
Tout est prêt... hâtons-nous.
(Montrant la lettre.)
Voilà mon piége, allons le tendre...
Ensuite, il faudra nous entendre ;
Si je suis... très-bien, garde à vous !

ENSEMBLE.

MOQUET.

Ma vengeance sera complète !
Oui, mon honneur m'en fait la loi.
Pour le séparer de Ninette,
J'ai mon idée, elle est à moi.

NINETTE.

Eh mais ! qu'est-ce donc qu'il projette ?
Ses regards causent mon effroi.
Mon âme est troublée, inquiète,
Je me sens trembler malgré moi.
(Moquet sort sur l'ensemble.)

SCÈNE XV.

NINETTE, puis VERDIÈRES.

NINETTE.

Nous séparer !... ah ! quelle idée ! quel scandale !... j'en mourrai d'abord... (On entend la clarinette jouant l'air du premier acte dans la coulisse.) Grand Dieu !... qu'est-ce que j'entends !... c'est

lui!... Adolphe?... mais comment?... oh! non, non, c'est impossible!...

(Elle est au comble de l'émotion lorsque Verdières entre sans bruit, par la porte à gauche.)

VERDIÈRES.

Ninette! elle est seule!

NINETTE.

Ah! vous voilà, monsieur Verdières... qu'y a-t-il donc? que se passe-t-il dans l'hôtel...

VERDIÈRES.

Oh! rien, rien... c'est la voiture de la rue du Bouloy qui vient d'arriver.

NINETTE, à part.

Oh! si c'était?...

VERDIÈRES.

Mais j'ai saisi le moment où votre mari est auprès de Lolotte... nous n'avons qu'un instant... Ninette, rassurez-moi sur un point.

NINETTE.

Sur quel point?

VERDIÈRES.

Est-ce que ce jeune homme aurait touché votre cœur?

NINETTE.

Pas le moins du monde... je me soucie bien de sa passion, par exemple...

VERDIÈRES, à part, avec joie.

Il a perdu! (S'animant.) Écoutez, ma Ninette! on peut nous surprendre : je n'ai pas le temps de périphraser. Il y va de mon bonheur, de ma gloire même...

NINETTE, à part.

Tiens! lui aussi! (Haut.) Et l'autre qui va m'enlever!

VERDIÈRES.

Comment? l'autre!... mais moi, il y a de la poésie, il y a du

drame dans mes affections ! malgré mon âge, je suis palpitant d'actualité !... revenez à Paris avec moi ; je vous aime, Ninette... je vous aimerai toujours.

NINETTE.

Mais, monsieur !...

(Verdières lui saisit la main et lui prend un baiser.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MOQUET.

MOQUET, à la porte du fond, sans être vu de Verdières ni de Ninette.

Quoi ! le vieux drôle !... Oh ! *tu quoque !* (Il ressort rapidement, et dit, à la cantonade.) Oui ! la voiture est en bas ; descendez vite !

VERDIÈRES, interdit.

Moquet !

NINETTE, à Verdières.

Voyez, si mon mari vous avait entendu !... ce serait joli !

(Elle entre à droite.)

SCÈNE XVII.

MOQUET, VERDIÈRES.

MOQUET, à part, descendant la scène d'un air malin.

Abusons-le !

VERDIÈRES, avec hésitation.

Qu'avez-vous donc, mon brave Moquet ? vous avez l'air... tout drôle !...

MOQUET, à part.

Dupons-le ! (Haut.) Vous êtes mon vieil ami, vous êtes ma vieille pratique... (Il s'approche et lui crie à l'oreille :) Savez-vous une chose ? il y a des gueux de tout âge sur la terre.

VERDIÈRES, tranquillement.

Je l'ai remarqué.

MOQUET.

On veut m'enlever mon unique épouse!

VERDIÈRES, feignant la surprise.

Pas possible!

MOQUET.

Voilà la hideuse vérité. (A part.) Je vais te faire courir aussi, toi. (Haut.) Concevez-vous les conséquences de cet acte? voyez-vous où ça va? prévoyez-vous ce qui m'arriverait?

VERDIÈRES, hochant la tête d'un air affirmatif.

J'en ai un soupçon !

MOQUET, avec importance.

Quel préjudice pour moi, si je n'avais pris mes mesures en raison de ce! (Il écoute.) Eh mais!... ah! mon Dieu!... j'entends crier... on crie !...

VERDIÈRES, courant à la fenêtre.

Une chaise de poste qu'on ferme !... une femme qui se débat!

MOQUET, feignant le désespoir.

C'est la mienne.

(Il rit à part.)

VERDIÈRES.

La vôtre? mais courez donc ! mais opposez-vous...

MOQUET, d'un air désolé.

J'ai perdu ma femme !...

(On entend le fouet du postillon et le bruit d'une voiture qui part.)

VERDIÈRES, à part.

Et moi le pari !

MOQUET, criant.

Un cheval ! un cheval ! garçon ! garçon

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Vous appelez, monsieur ?

MOQUET, hors de lui.

Un cheval, mon ami ! servez-moi un cheval !... elle est donc partie ?

LE DOMESTIQUE.

Cette dame ? oui ! elle a crié ; mais vous avez dit de ne pas...

MOQUET, lui mettant la main sur la bouche.

C'est bien ! c'est bien ! mais je vous demande un cheval... à genoux.

LE DOMESTIQUE.

Il y en a un tout sellé, je vais le faire brider.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

MOQUET, VERDIÈRES.

VERDIÈRES, étonné.

Vous allez la poursuivre à cheval ?

MOQUET.

Moi ? du tout ! je monte à cheval comme une paire de pincettes. (Avec force.) C'est vous qui allez les poursuivre ! je vous invoque.

VERDIÈRES, effrayé.

Moi ? encore à cheval ?

MOQUET.

Oui, vous ! (Criant avec intention.) mon vieil ami ! ma vieille pratique ! (A part.) Vieux coquin ! va ! (Haut.) Vous voyez que je suis entouré d'une légion de scélérats ; vous m'aimez, vous ?

(A part.) Je l'exècre ! (Haut.) Vous êtes incapable de me trahir... dites ?

VERDIÈRES.

Sans doute, mais je suis dans un état...

MOQUET, à part, avec joie.

Bien ! bon ! bien ! (Haut.) Route de Calais... (Lui donnant le billet.) Tenez, il en est encore temps ! vous sauvez ma femme... vous me sauvez !...

VERDIÈRES, à part.

Au fait, je me sauve peut-être aussi, et mes mille écus avec.

MOQUET, à la fenêtre.

Tenez ! le cheval est prêt... on vous attend... partez, partez, (Criant.) mon vieil ami ! ma vieille pratique !

(Il le pousse vers la porte.)

VERDIÈRES, s'arrêtant avec mauvaise humeur.

Il est insoutenable avec ses épithètes. (Moquet le pousse dehors et lui lance un coup de pied qui ne l'atteint pas. En ce moment Ninette sort de la chambre à gauche; Moquet lui fait signe de garder le silence, lorsque l'on entend la voix de Verdières. Hors de vue.) Route de Calais ?

MOQUET, se précipitant vers la porte comme pour l'empêcher de rentrer.

Oui ! oui ! allez ! allez !

SCÈNE XX.

NINETTE, MOQUET.

NINETTE.

Qu'y a-t-il donc ?

MOQUET.

Chut ! silence ! (D'un air de mystère et avec hauteur.) Il vous faisait la cour !

NINETTE.

Qui ?

MOQUET, vivement.

Le vieux, l'exhumé !

NINETTE.

M. Verdières ?

MOQUET.

Oui.

NINETTE.

C'est vrai.

MOQUET, riant, d'un air de mépris.

Je vous demande un peu ! une cariatide couverte de flanelle !... ma parole ! il n'y a plus de vieillards que dans les établissements *ad hoc.*

NINETTE.

Mais encore une fois...

MOQUET, écoutant.

Écoutez !... Il part... il court après Lolotte que j'ai fait enlever.

NINETTE, effrayée.

Ma mère ? enlevée ?

MOQUET, vivement.

A la baïonnette.

NINETTE.

Comment cela ?

MOQUET.

J'ai fait remettre votre poulet... et puis j'ai dit à Lolotte que nous partions... quand une fois elle a été montée dans la voiture, avec les mânes de Florette sous son bras... fouette cocher ! en route, la Terpsichore du Tribunat !

NINETTE, très-émue.

Maman abandonnée ainsi au milieu d'une route ?

MOQUET.

Elle roule, laissons-la rouler !... qu'elle aille ouvrir des loges à Mascara, à Ténériffe ; (D'un air brutal.) je fais des vœux pour son bonheur.

NINETTE.

Mais c'est indigne !

MOQUET, d'un ton calme et imposant.

Et maintenant, que nous voilà dans une position solennelle...

NINETTE, le regardant avec crainte.

Grand Dieu !

MOQUET.

Madame ! regardez-moi en face... Où en sommes-nous ?

NINETTE.

Comment ? où nous en sommes ?

MOQUET, avec une émotion croissante.

Dois-je considérer la ville d'Amiens... comme le chef-lieu... de mon infortune ?... répondez-moi.

NINETTE, tremblante.

Que veux-tu dire ?

(Elle s'éloigne avec crainte.)

MOQUET, s'éloignant aussi.

Dois-je dérouler ma honte... au Palais de Justice ?

NINETTE.

Nous séparer ?

MOQUET, pleurant.

Suis-je...

NINETTE.

Malheureux !

MOQUET.

Achève !

NINETTE.

Tu en doutes ! tu croirais ta femme capable...

MOQUET, faisant un pas en avant.

Eh bien ! non... jamais !

NINETTE, le regardant avec tendresse.

Léon !

MOQUET, de même.

Ninette !

NINETTE, de même.

Mon mari !

MOQUET, de même.

Ma femme !... ah ! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et restent un instant dans cette position, lorsque Moquet dit avec un accent de bonheur.) Tu me jettes du baume ! (Puis, d'un ton sec et accentué.) Sapristi ! je suis flatté de ça !

NINETTE, avec douceur.

Ingrat !

MOQUET, attendri, et d'un air caressant.

Tu l'aimes donc toujours, ton pauvre petit fabricant de maillots ? Veux-tu que je te dise le mot ? il t'en sait gré.

(On entend la clarinette.)

NINETTE, à part.

O ciel ! encore !

MOQUET, avec joie, et chantant l'air de la clarinette.

Ah ! tu ne sais pas ? C'est lui ! notre voisin !... mon ami... cette bonne et précieuse clarinette !

NINETTE.

Adolphe ?

MOQUET.

Oui, Adolphe !... je viens de le voir... il descendait de voiture... il quitte l'Opéra, la France... il va en Angleterre... partons avec lui pour Londres.

NINETTE, avec un mouvement de joie qu'elle réprime aussitôt.

Pour Londres ! (D'un ton résigné.) Oh ! non, pour Paris... loin de lui, bien loin de lui.

MOQUET, frappé de surprise.

Ah bah !... ah bah ! la clarinette aussi !

NINETTE.

Ne m'interroge pas.

MOQUET, à part.

Je tombe des Grandes-Indes !

NINETTE.

Ne m'interroge pas... et crois-moi !

MOQUET, prenant son parti d'un air résolu.

Eh bien ! oui, oui... je te crois. (Avec exaltation.) Voilà un aveu qui... Je suis sûr de toi... Je ne crains plus personne... partons!

ENSEMBLE, chacun d'un côté de la scène.

MOQUET.

AIR : *Connaissez-vous dans Barcelone.*

A l'Opéra, Paris t'appelle,
O ma Ninette, ô mes amours!
Des danseuses c'est le modèle,
Et de nos chœurs, quoique fidèle,
Ninette fera les beaux jours!

NINETTE.

A l'Opéra, Paris m'appelle,
Moquet sera mes seuls amours.
Des maris il est le modèle,
Et de Moquet, toujours fidèle,
Je veux faire encor les beaux jours.

MOQUET, s'approchant et la prenant dans ses bras.

Mon bonheur sera ton ouvrage!

NINETTE.

Ne crains plus rien de hasardeux...

MOQUET.

Ah! que c'est doux le mariage!

NINETTE.

Quand on s'aime dans son ménage.

MOQUET, avec enthousiasme.

Et surtout quand on n'est que deux ! (*bis.*)

(Par un mouvement spontané, ils se poussent mutuellement, et vont reprendre l'ensemble chacun d'un côté de la scène.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MOQUET.

A l'Opéra, Paris t'appelle, *etc.*

NINETTE.

A l'Opéra, Paris m'appelle, *etc.*

(On entend des coups de fouet et le roulement d'une voiture.)

NINETTE.

Mais qu'est-ce que j'entends ?

MOQUET, à la fenêtre.

C'est la chaise de poste.

NINETTE, allant à la fenêtre.

Et ces messieurs à cheval.

MOQUET, avec une joie délirante.

Ah ! ils peuvent venir à présent... je les méprise, je les foule aux pieds comme deux insectes.

NINETTE.

Ah ! gardez-vous...

MOQUET.

Moralement parlant. (A part.) Ah ! je vais donc voir mon perruquier en face. (On entend un grand bruit de voix en dehors.) C'est elle ! gare aux yeux ! je voudrais des besicles.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LOLOTTE, appuyée sur les bras du domestique, puis VERDIÈRES et JULES.

LOLOTTE, hors d'elle-même, allant s'asseoir sur la chaise à droite.

Enlevée ! moi... enlevée !... ça ne m'était pas arrivé depuis 1804.

NINETTE, allant près d'elle, avec intérêt.

Maman !

VERDIÈRES, entrant, et se plaçant à gauche.

En voilà un tour... pendable !... me faire courir après une vieille de cet âge-là.

JULES, entrant, et se plaçant près de Verdières.

Parbleu ! je l'enlevais bien, moi.

MOQUET, au milieu, apercevant Jules.

Ah ! l'homme aux maillots... je reconnais ses jambes.

JULES, un peu déconcerté.

M. Moquet !

LOLOTTE, essoufflée.

Ah ! ma fille, j'en échappe d'une belle... Quand j'ai eu levé les stores, ce jeune Anglais s'est jeté dans la voiture.

JULES, riant.

Par erreur, bien certainement.

LOLOTTE, montrant Verdières.

Lorsque le papa est arrivé... ça m'a sauvée.

VERDIÈRES, fâché.

Le papa, le papa !... mais je voudrais savoir quel est l'impertinent qui s'est permis...

MOQUET, fièrement.

C'est moi.

LOLOTTE, se levant d'un air menaçant.

Vous, scélérat ! laissez-moi lui arracher les yeux.

MOQUET, reculant d'un pas, et avec dignité.

Ninette, contenez l'ouvreuse ; contiens ta mère ! (A Verdières et à Jules.) Oui, c'est moi, moi seul, et si vous voulez m'en demander raison...

NINETTE, effrayée.

Grand Dieu !

VERDIÈRES et JULES, faisant un mouvement violent vers Moquet.

Oui, certes.

MOQUET, avec calme.

La voilà, ma raison... c'est que... étant l'époux de ma Ninette, je ne me suis pas soucié... Dans la position de la question... je sais bien que vous allez me dire : Il y a des maris qui... Bon... bien... ça les arrange... c'est leur manière de voir... mais, moi, non... sensible... j'aime mieux autre chose. (Il rit.) Ah ! ah ! ah ! et je vous ai prêté l'ouvreuse !

LOLOTTE, à Moquet.

Insolent !

VERDIÈRES, bas à Jules.

Dites donc, je crois que nous avons perdu tous les deux?

JULES, bas à Verdières.

Alors, nous ne perdons ni l'un ni l'autre.

MOQUET.

Des amis comme ça, merci ! (Avec sentiment.) Je n'en ai plus qu'un, d'ami... un bon, un sensible...

NINETTE, avec intérêt.

Qui donc?

MOQUET.

C'est moi ! (On entend la clarinette.) Tu, tu, tu ! (Il chante en faussant, et d'un air goguenard, l'air que joue la clarinette.) Souffle, souffle, toi !... Partons !

LOLOTTE, d'un ton décidé.

Je pars avec vous.

MOQUET, à Lolotte.

Il n'y a plus de place... mais demain, avec M. Verdières, à cheval... en croupe.

VERDIÈRES.

Encore ?

MOQUET, à sa femme, avec tendresse.

Et quittons pour jamais cette ville d'Amiens, qui ne se recommande réellement que par ses pâtés et sa cathédrale.

LOLOTTE, à part, avec humeur.

Dont il est impossible de manger la croûte.

CHŒUR.

Air *de Mathilde de Sabran.*

Hâtons-nous, partons pour Paris,
Partons en diligence !
Et cette leçon doit, je pense,
Profiter aux amis.

MOQUET.

Air *du Code et l'Amour.*

J'ai dit et fait bien des sottises;
Il est difficile, je crois,
Messieurs, qu'ell's soient toutes comprises,
En un seul jour, en une fois !
De s'prononcer quand on se presse,
En vingt-quatre heur's un avis peut changer ;
Ce soir, applaudissez la pièce,
Et revenez demain pour la juger. } *bis.*

CHŒUR.

Hâtons-nous, partons pour Paris, *etc.*

FIN DU MARI DE LA DAME DE CHŒURS.

PAUL ET JEAN,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représenté pour la première fois sur le théâtre des Variétés, le 13 mai 1837.

Personnages :

Le comte de FORLI, seigneur Vénitien [1].

LAURA, sa fille [2].

PAUL DE BLIGNY, jeune médecin [3].

JEAN BEAUVAIS, marchand de nouveautés [4].

PALMYRE, sa femme [5].

FARINI, valet du comte [6].

Mme TOCCINA [7].

Valets.

Filles de boutiques.

La scène est à Gênes.

ACTEURS :

[1] M. Francisque. — [2] Madame Bressant. — [3] M. Brindeau. — [4] M. Vernet. — [5] Madame Jolivet. — [6] M. Lamarre. — [7] Madame Lecomte.

PAUL ET JEAN

ACTE PREMIER

L'arrière-boutique de Palmyre. — Boutique au fond. — Escalier à gauche. — Porte de sortie à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

PALMYRE, FARINI, DEUX DEMOISELLES DE MAGASIN.

(Au lever du rideau, les deux demoiselles de magasin ourlent une cravate, Palmyre range des étoffes et Farini, debout à gauche, tient un journal.)

PALMYRE.

Dépêchez-vous, mesdemoiselles, vous voyez bien que monsieur attend.

FARINI.

Je ne suis pas pressé.

PALMYRE.

Si vous aviez voulu, monsieur, on vous aurait envoyé cette cravate à votre hôtel... car monsieur paraît être un étranger, qui est à Gênes depuis peu de temps.

FARINI.

En effet, madame... et vous, vous n'êtes pas Italienne.

PALMYRE.

Non, monsieur; non... je suis née en France, à Paris, rue Vivienne, dans un magasin de modes, où j'ai fait mes premières études... Des intérêts de famille m'ont amenée à Gênes, où je me suis établie... avec mon mari M. Jean Beauvais... monsieur veut-il qu'on lui marque la cravate?

FARINI.

Non, c'est inutile... Alors, je ne suis plus surpris si tous les Français qui viennent à Gênes se retrouvent dans votre magasin.

PALMYRE.

Tous les Français... monsieur sait... (A part.) ah ! çà, est-ce que ce serait un œil de la police, ce myope-là?

FARINI.

En ce moment encore n'avez-vous pas un jeune Parisien qui demeure chez vous ?

PALMYRE.

Eh ! mais sans doute, monsieur... un jeune homme charmant... M. Paul de Bligny.

FARINI, déposant son journal.

Ah ! M. Paul de Bligny... un médecin, je crois.

PALMYRE.

Oui, monsieur; médecin, chirurgien, n'importe... il est docteur ; il a voulu visiter l'Italie aux frais du gouvernement, ce qui est assez naturel.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Il s'est fait attacher ainsi
A notre garnison d'Ancône :
Pour les médecins, Dieu merci,
Je crois que la place est fort bonne;
Car, près de nos soldats posté,
Il est, qu'il demeure ou qu'il vienne,
Payé pour soigner leur santé...
Mais il voyage pour la sienne.
Il est payé pour leur santé,
Mais il voyage pour la sienne.

FARINI.

C'est commode!... et en ce moment, il retourne en France?

PALMYRE.

Oui, monsieur, pour y recueillir une succession magnifique... celle de son parrain... c'est-à-dire, son parrain...

FARINI.

Et il a du talent?

PALMYRE.

Beaucoup... maintenant, comme vous le pensez bien, il ne fera de la médecine qu'en amateur, et pour ses amis.

FARINI.

Et c'est un homme discret?

PALMYRE.

Oh ! discret comme moi, monsieur.

FARINI, souriant.

Ah ! c'est rassurant !... vous le connaissez bien?

PALMYRE.

Oui, monsieur...

FARINI.

Vous l'estimez?

PALMYRE.

Oui, monsieur....

FARINI.

Vous l'aimez?

PALMYRE.

Oui, monsieur... (Se reprenant.) c'est-à-dire, c'est un ami de mon mari... un ami d'enfance... (Prenant la cravate qu'une des demoiselles lui remet.) Bien, mesdemoiselles... (La donnant à Farini.) tenez, monsieur, voici votre cravate... c'est deux piastres.

FARINI, se levant, et payant.

Et il n'est pas ici, M. Paul?

PALMYRE.

Non, monsieur; il n'est pas encore rentré... mais il ne peut tarder.

FARINI.

Ah !... (Prenant son chapeau.) est-ce qu'on ne peut sortir de cette salle basse que par la boutique de la rue Balbi?

PALMYRE.

Il y a encore cette petite porte qui donne sur la rue de l'Annonciata, près de l'église.

FARINI.

Bien, madame... j'aime mieux passer par là, (S'arrêtant.) et si l'on voulait parler à M. Paul?

PALMYRE.

Ici, monsieur... c'est ici qu'il fume son cigare tous les soirs... mais, si vous voulez me charger...

FARINI.

Merci, merci... je n'ai rien à lui dire... je n'ai rien à lui... madame, j'ai l'honneur de vous saluer, et de vous faire mon compliment sur la beauté de votre magasin... votre bonne grâce et votre discrétion.

PALMYRE, faisant la révérence.

Monsieur !...

(Farini sort par la porte à droite.)

SCÈNE II.

PALMYRE, les Demoiselles.

PALMYRE.

Ma discrétion!... on dirait que c'est une chose bien extraordinaire... tout le monde m'en fait compliment... eh bien! mesdemoiselles, allez à votre ouvrage... laissez-moi cette mantille de blonde que doit venir essayer aujourd'hui la jeune et jolie personne qui habite le beau palais Doria, sur le bord de la mer.... allez, et tâchez par votre bonne tenue, par votre air modeste, de donner aux habitants de Gênes la meilleure idée des lingères de Paris... (On entend disputer en dehors.) ah ! voici ces messieurs.

SCÈNE III.

PALMYRE, M. JEAN, M. PAUL.

JEAN.

Non, monsieur Paul, non... c'est très-mal.

PAUL.

Allons, que diable, mon pauvre Jean, est-ce qu'on s'emporte comme ça ?

PALMYRE.

Qu'est-ce que c'est?... une dispute...

JEAN.

Eh ! non... laisse-nous donc tranquilles, ma femme.

PALMYRE.

Eh bien ! tu as l'air aimable.

JEAN.

J'ai l'air de ce que je suis.

PALMYRE.

Dites donc, monsieur Paul, en votre qualité de chirurgien, vous devriez bien lui tirer une once de sang.

JEAN.

Oui, qu'il s'en avise.

PALMYRE.

Dame ! tu serais peut-être plus gentil.

PAUL.

Ta femme a raison... comment !...

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Moi qui, tout exprès pour te voir,
Voulus passer par cette ville,
Je te trouve broyant du noir.

JEAN.

Mais non...

PAUL.

D'une humeur difficile,
Ennuyé...

PALMYRE.

Surtout ennuyeux...

JEAN.

Tu trouves!... dam! ça se partage,
On s'amuse... on s'ennuie à deux...
C'est une affaire de ménage.

PALMYRE.

Ah ! mais ce soir, pourquoi donc ?

PAUL.

Oh ! pourquoi !... c'est que ce pauvre Jean se trouve sans cesse, au café du théâtre, avec de jeunes officiers, qui parlent de leurs plaisirs, de leurs amours... et, comme il est sage, rangé et marié... ils le font enrager, en lui contant leurs bonnes fortunes.

JEAN.

Leurs bonnes fortunes !... tiens, j'en aurais bien, si je voulais...

PALMYRE.

Toi, Jean !... des bonnes fortunes !... laisse-moi donc tranquille.

JEAN.

Palmyre !

PALMYRE.

Tu es bien homme à ça, ma foi.

JEAN.

Ah ! madame Jean, vous me blessez... et notre mariage...

PALMYRE.

Allons donc, bêta ! (Elle passe dans la boutique.)

SCÈNE IV.

PAUL, JEAN.

JEAN.

Eh ! mais... eh ! mais...

PAUL, partant d'un éclat de rire.

Ah ! ah ! ah !

JEAN.

Voilà ce qui me fait entrer en fureur... Ah ! je ne suis pas un homme à ça... ah ! je suis un bêta... Nous verrons.

PAUL.

Allons, allons, calme-toi... qu'est-ce que tu as besoin de chercher des bonnes fortunes ailleurs, toi qui as une femme que tout le monde t'envierait ?

JEAN.

Vous croyez ?... à la bonne heure... Mais voyez-vous, monsieur Paul, le diable ne perd jamais ses droits.

PAUL.

C'est de ta femme que tu parles ?

JEAN.

Eh ! non, c'est de moi... vous savez, jeune encore, j'étais froid, timide... la vue d'une femme me rendait tout je ne sais qu'est-ce... Le cœur ne me disait rien... j'étais un imbécile, un franc jobard... alors... je me mariai... j'épousai une lingère distinguée par ses ouvrages et par ses mœurs, à l'aiguille... je vins l'établir ici, à Gênes, où elle avait un oncle... moine franciscain... un vieux malpropre qui venait nous voir la tête rasée et les pieds nus. Était-il dégoûtant cet être-là ! Il est mort, tant mieux, n'en parlons plus... mais, voyez-vous, je ne sais pas si c'est un effet du climat, ou si c'est ma jeunesse qui vient un peu tard... j'ai en moi comme un volcan qui me travaille. Toutes les femmes m'enchantent, toutes !... Il n'y en

a qu'une qui ne m'enchante pas, c'est la mienne... Toutes les autres sont des sirènes qui me font battre les artères... la fougue de mes passions m'épouvante... je porte envie à tous les mauvais sujets que je rencontre... et je sens, j'en suis effrayé... je sens que je tourne au Lovelace ! au scélérat !

PAUL.

Bah ! vraiment ! mais alors, tu es donc un volage, un infidèle... tu dois faire des conquêtes, des victimes !

JEAN.

Eh bien ! non... eh bien ! non... la seule victime qu'il y ait, c'est moi. Mes pensées orageuses me dévorent... je suis un mauvais sujet en dedans... il m'est resté d'autrefois une ancienne bêtise, qui m'empêche de me lancer, de courir après les femmes... et, comme elles ne courent pas après moi... je dépéris, je sèche, j'attends.

PAUL, riant.

Pauvre garçon !... alors, je ne m'étonne plus si les propos de ces jeunes officiers...

JEAN.

Oui ; ils me torturent le cœur avec leurs récits... ils me mettent dans un état d'exaltation... qui fait que je sors du café, les cheveux ébouriffés...

AIR : *du Premier Prix.*

Oui, le feu me monte au visage,
J'ai l'air d'un fou, d'un insensé ;
Par des projets pleins de courage
J'ai tout le système agacé ;
Heureux d'avance au fond de l'âme,
Je m'exalte, le cœur me bat...
Mais je rentre près de ma femme...
Et je retombe au calme plat.

PAUL, riant.

C'est heureux... tiens, tu seras toujours un bon garçon... un bon marchand très-adroit... un mari très-convenable... mais voilà tout...

JEAN.

Comment, voilà tout ?

PAUL.

Le reste, tu n'y entendras jamais rien.

JEAN.

Comment, je n'y entendrai rien !

PAUL.

Rien du tout... et j'aurais une maîtresse, que je te la confierais sans crainte et sans danger.

JEAN.

C'est ce que nous verrions !... et vous auriez une femme seulement, que je vous la soufflerais très-bien.

PAUL, riant.

Laisse-moi donc tranquille.

JEAN.

Je vous la soufflerais.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PALMYRE.

PALMYRE.

Toi, Jean, je t'en défie.

JEAN.

Comment, tu m'en défies...

PALMYRE.

Certainement, parce qu'il faut être fidèle à sa femme.

JEAN.

Fidèle, fidèle... tu sais bien que je le suis.

PALMYRE.

Allons, tiens... voilà un patron de corset, échancre-le un peu.

JEAN.

Eh bien!... voilà encore... je n'aime pas travailler dans les corsets... parce que ça donne des idées...

PAUL.

Ah! si tu savais quels souvenirs, quels regrets ce bonheur que tu envies, laisse souvent au fond du cœur.

PALMYRE, passant auprès de Paul.

Encore un soupir!... il y a quelque amour sous jeu... vous, à la bonne heure, vous êtes libre, vous êtes jeune...

JEAN, coupant.

Tiens, et moi donc, j'aurai vingt-six ans, aux cerises... vingt-six ans... que ça!.. quand tu feras l'étonnée.

PALMYRE.

Dame! j'ai peut-être des raisons... mais, monsieur Paul, ce que j'ai dit là vous a rendu tout triste, tout rêveur.

PAUL.

Ah! c'est que cela vient de réveiller des chagrins.

JEAN.

D'amour?

PAUL.

Eh! mon Dieu, oui... des chagrins qui me déchirent le cœur...

JEAN.

Est-il heureux! c'est quelque aventure... contez-nous donc ça.

PALMYRE, d'un air piqué.

Oh! monsieur Paul est trop discret avec nous.

PAUL.

Pourquoi donc?... Causer de ses peines, ça console un peu, et j'en ai besoin! et puis Jean verra que dans les romans, tout n'est pas roses.

JEAN, coupant un patron.

Oh ! c'est égal... il y a des épines qui font du bien ; (Secouant la main.) aïe !... c'est une épingle.

PALMYRE.

Chut... échancre sous les bras... et tais-toi.

JEAN.

J'écoute.

PAUL, s'asseyant.

Voici ce que c'est... j'étais, comme vous le savez, de la garnison d'Ancône... et je m'y ennuyais passablement... je commençais même à avoir la maladie du pays, quand, pour me remettre, on me permit de passer un mois à Rome... j'y arrivai au milieu des fêtes du carnaval ; et je logeai à l'hôtel d'Europe où venait de descendre, presque en même temps que moi, un riche seigneur vénitien, avec sa fille, jeune et jolie personne de seize ans environ, belle comme une madone.

JEAN.

Je vois ça d'ici.

PAUL.

Nos fenêtres étaient en face l'une de l'autre... je ne sais pas si le hasard nous y attirait en même temps... Mais nous y revenions toujours... elle, un livre à la main... moi, les yeux en l'air, pour admirer ce beau ciel. Mais nos yeux se rencontraient bien vite... Dame ! quand on a une jolie femme en face de soi...

JEAN, le poussant.

Scélérat ! ça ne m'arriverait pas à moi.

PAUL.

Je ne sortais pas... son père, qui courait les cardinaux, n'était jamais à l'hôtel... au bout de la seconde journée... le sentiment va vite en Italie... je me hasardai à lui écrire dans les termes les plus passionnés... elle ne me répondit pas... mais mes lettres étaient toujours reçues... et un soir... il y avait huit jours que nous nous adorions de loin... je ne sais pas comment cela se fit..

j'entrai dans la chambre de la jolie Vénitienne, pour lui rapporter un livre de prières, qui, en s'échappant de ses mains, était tombé dans la cour de l'hôtel.

JEAN, *laissant tomber ses ciseaux.*

Ah ! bah !

PAUL.

Elle le reçut en tremblant... je tremblais plus qu'elle... et j'allais sortir... sans oser lui parler de mon amour... quand, pour cacher son émotion, elle s'assit près d'une harpe... je rentrai doucement, et bientôt sa voix si pure et si douce, une voix d'ange m'attira près d'elle... mon cœur battait violemment... et je me laissai tomber à ses pieds.

AIR : *La fille du Danube.* (Musique d'Adam.)

PREMIER COUPLET.

Sa voix était mourante,
Et ma bouche brûlante
Pressait sa main tremblante
Qu'elle m'abandonnait;
Doublant encor ses charmes,
Ses beaux yeux pleins de larmes
Trahissaient ses alarmes
Et son amour secret.
Partez, me disait-elle,
En ajoutant tout bas :
« Je vous serai fidèle,
« Mais ne m'oubliez pas ! »

JEAN.

Oh ! oh ! c'est-à-dire que je vais me pâmer.

PALMYRE.

Après.

JEAN.

Gazez, gazez un peu.

PAUL.

Tout à coup un grand bruit se fait entendre... c'est le père qui arrive.

JEAN.

Bon! ça se complique.

PAUL.

Il bouscule ses gens... Il crie... Il est furieux... et je n'ai que le temps de me jeter derrière la porte qu'il venait d'ouvrir... Après avoir vivement grondé sa fille de revenir trop souvent à la fenêtre... en face de la mienne... (Il paraît que quelque âme charitable l'avait prévenu de nos rencontres secrètes, d'un bout de l'hôtel à l'autre...) il lui signifia qu'ils repartaient pour Venise, avant le jour... et en sortant, il ferma la porte à double tour.

JEAN.

Vrai!... Et vous étiez dedans... (Frappant dans ses mains.) Bravo! Oh! ces pères, c'est comme ces maris.

PALMYRE.

Mais laissez donc finir... Après?

JEAN, bas.

Gazez... gazez.

PAUL.

Après... que vous dirai-je?... Le jour vint nous séparer.

DEUXIÈME COUPLET.

La fenêtre discrète
S'ouvre pour ma retraite;
De l'amour qui m'arrête
Je calme la douleur.
Adieu donc, mon amie!
Mais un serment nous lie,
Et pour toute ma vie
J'emporte du bonheur!
Et de loin, moi comme elle,
Nous murmurions tout bas :
Adieu! sois-moi fidèle,
Je ne t'oublierai pas.

PALMYRE.

Et vous voilà sauvé!

PAUL.

Au risque de me casser le cou !

JEAN.

En voilà une d'histoire !... Et pour qu'elle me fût arrivée, je donnerais... (Regardant madame Jean.) Je donnerais...

PALMYRE.

Ta femme, peut-être...

JEAN.

Je n'ai pas dit ça... Et depuis ce temps !

PAUL.

Quinze jours après, j'étais à Venise, dans l'espoir de retrouver ma belle voisine... Je ne craignais pas de rencontrer son père... il ne me connaît pas... même de nom... il ne m'a jamais vu.

PALMYRE.

Eh bien !

PAUL.

Eh bien ! monsieur le Comte et sa fille n'y étaient pas revenus.

PALMYRE.

Ah ! c'est un Comte.

JEAN.

C'est un conte des *Mille et une Nuits !*

PAUL.

Je repartis pour Ancône ; et, à mon arrivée, je trouvai à mon adresse, dans un coffre en ébène, ce même livre de prières que j'avais ramassé ce jour de bonheur, avec ces mots sur la première page : « Cet hiver, à Paris... si je vis encore. »

PALMYRE.

Si je vis encore !

PAUL.

Ses jours sont donc en danger !

JEAN.

Je devine à présent pourquoi vous avez quitté Ancône, si précipitamment.

PALMYRE.

Tu devines toujours tout, quand on te l'a dit, toi.

PAUL.

Demain, le bateau à vapeur le *Léopold* passe à Gênes... je m'embarque pour la France : je cours à Paris, et j'espère...

JEAN.

Il espère... Dieu! Dieu!... Rien que de l'entendre, ça me fait bouillir.

PALMYRE.

Eh bien ! pour te calmer, monte au magasin, et mesure-moi vingt aunes de Valenciennes, qu'il faut porter au palais Durazzo.

PAUL.

Et moi, avant de fumer mon cigare, je veux écrire à Venise.

AIR *de la valse de Robin des bois.*

Dans ma chambre je me retire...
Voulez-vous me donner là-haut
Une limonade ?

JEAN.

Palmyre
Va vous l'envoyer aussitôt.

PALMYRE.

Tout de suite. (Elle sonne.)

JEAN, serrant la main à Paul.

Grâce à vous, j'ai les nerfs malades,
Je suis en feu.

PAUL.

Voyez-vous ça ?

JEAN, soupirant.

Il faudrait bien des limonades
Pour éteindre ce volcan-là !

Ma femme même, ma femme... (A Palmyre qui le regarde.) vingt aunes de Valenciennes...

ENSEMBLE.

JEAN.

Dans sa chambre Paul se retire,
Et moi je monte aussi là-haut;
Pour la limonade, Palmyre
Va vous l'envoyer aussitôt.

PAUL.

Dans ma chambre je me retire,
Mais n'oubliez pas que là-haut
Je vais attendre; vous, Palmyre,
Envoyez-moi ce qu'il me faut.

PALMYRE.

Puisque monsieur Paul se retire,
Toi, tu vas le suivre là-haut;
Pour la limonad', je vais dire
De vous monter ce qu'il vous faut.

SCÈNE VI.

PALMYRE, LAURA, TOCCINA.

PALMYRE.

Ce pauvre Jean! avec ses idées... Encore s'il ressemblait à M. Paul, qui est si bien!... (Une jeune fille paraît.) Charlotte, donnez une limonade. (La jeune fille sort.) Eh! mais, une voiture qui s'arrête à la porte... Ce n'est pas ici?... Si fait, vraiment! Un équipage magnifique à la porte de mon magasin... Quel honneur! Oh! la jolie personne! (Laura entre.)

TOCCINA, suivant Laura.

Madame, n'est-ce pas ici que l'on a commandé une mantille pour le palais Doria?

PALMYRE.

Oui, madame, c'est ici... donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous prie.

TOCCINA.

Merci pour moi... asseyez-vous, signora. (Elle fait asseoir Laura.)

PALMYRE.

Mademoiselle paraît souffrante ; si je pouvais offrir à mademoiselle...

LAURA.

Mille grâces, madame.

TOCCINA.

La mantille, madame.

PALMYRE.

La voici.

TOCCINA.

Signora, comment la trouvez-vous ?

LAURA, regardant à peine.

Bien... bien...

PALMYRE, à part.

Oh ! quel air d'indifférence !... voilà une jeune fille qui est bien malade, ou bien amoureuse. (Haut.) Si mademoiselle veut l'essayer...

LAURA.

Merci.

PALMYRE, à part.

Est-elle dédaigneuse !

TOCCINA.

La blonde est-elle assez belle, signora ?

LAURA.

Mais oui.

PALMYRE.

C'est ce que nous avons de mieux... et voyez comme c'est élégant... on ne fait rien de mieux à Paris.

TOCCINA.

Et on l'aura ?

PALMYRE.

Demain, comme je l'ai promis..... (A la jeune fille qui reparaît, tenant une assiette sur laquelle il y a un citron, un verre d'eau et du sucre.) Portez cela à M. Paul de Bligny !... (Laura se lève étonnée.) Mesdames.

TOCCINA.

Bonjour, madame, bonjour... (A Laura.) Vous ne venez pas !

LAURA, avec vivacité.

Non, je voudrais essayer la mantille.

PALMYRE, à part.

Ah ! elle se réveille !

TOCCINA.

A la bonne heure... voyons ! madame.

PALMYRE.

Tout de suite, signora.

LAURA.

Cela me paraît bien fait, madame... parfaitement travaillé... Vous êtes Française...

PALMYRE.

Oui, signora... Française... de la rue Vivienne... tenant tout ce qui concerne la toilette... et j'ose me flatter...

TOCCINA.

C'est un peu étroit d'ici...

LAURA.

Du tout... du tout... cela va très-bien au contraire... la blonde est choisie avec un goût...

PALMYRE.

Elle est charmante ; et vous aussi, mademoiselle, car enfin...

LAURA.

Vous vous appelez...

PALMYRE.

Palmyre... élève d'Herbault pour les modes; et pour le reste...

LAURA.

Ah ! quel beau magasin ! vous en avez un pareil là-haut... au premier ? (Signe affirmatif de Palmyre.) Oui... et la maison paraît fort grande; surtout si vous l'habitez seule.

TOCCINA, à part.

Eh ! mon Dieu, signora, voilà six semaines que vous n'en avez dit autant.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Quoi ! vous, muette d'ordinaire,
Vous parlez enfin !

LAURA.

Oui, vraiment!

PALMYRE, gaiement.

Dans un magasin de lingère,
Mais cela n'a rien d'étonnant,
On parle, parle à tour de rôle.

TOCCINA.

C'est juste, et je vois entre nous
Que ceux qui perdent la parole,
Devraient la retrouver chez vous.

(Un domestique paraît au fond ; Toccina va lui parler.)

LAURA.

Mais cette maison, vous ne l'habitez pas seule peut-être ? Vous avez des locataires.

PALMYRE.

Non, mademoiselle... quelques chambres, voilà tout... Quand un compatriote, un ami traverse Gênes, comme en ce moment, notre jeune officier de santé...

LAURA.

Ah ! c'est bien... c'est bien ! Vous n'avez pas quelques objets

de toilette dans ce magasin ?... dans l'autre... là-haut ?... j'y monterai.

PALMYRE.

Si ces dames veulent se donner la peine...

LAURA, montant vivement les premières marches.

Certainement.

TOCCINA.

Ah ! pardon... madame enverra... M. le Comte s'impatiente dans la voiture, signora... il veut descendre...

LAURA.

Non, non, c'est inutile... partons... vous enverrez cela demain, madame.

TOCCINA.

Et de très-bonne heure ; car nous quittons le palais Doria à neuf heures.

PALMYRE, les reconduisant.

On sera exact, mesdames.

JEAN, paraissant sur l'escalier.

Diable ! avec tes Valenciennes, toi...

LAURA, rentrant.

Nous quittons Gênes à neuf heures, madame ; et... (A Toccina qui l'appelle.) Je vous suis, signora.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

PALMYRE, JEAN, ensuite PAUL.

JEAN, laissant échapper le carton qu'il tient.

Ah ! ah ! ah ! la jolie personne.

PALMYRE.

Eh bien ! quoi !... qu'est-ce que tu fais là, toi ?

JEAN.

Oh! le bel équipage... quels chevaux magnifiques... et ce petit pied...

PAUL, descendant l'escalier.

Voici ma lettre... et ce n'est pas sans peine... on n'y voit plus dans ma chambre... (Regardant Jean.) Ah! çà... mais le voilà comme un terme, lui.

JEAN.

Rien, rien! c'est que ça m'a coupé la respiration net..... (A Paul.) Qu'est-ce que c'est, hein?... une grande dame, une bourgeoise... est-elle mariée?

PAUL.

Dites donc, Palmyre... il est fou votre mari.

PALMYRE.

Non... il est bête... c'est moins dangereux; mais ça dure plus longtemps.

JEAN.

Ah! mais... ma femme!...

PALMYRE.

Ah! mais, mon mari, avec tes idées de trahison, de conquête chez les autres... ça finira par porter malheur chez toi!

JEAN.

Allons donc... parce que j'ai regardé de superbes chevaux.

PALMYRE.

Il ne s'agit pas de chevaux.

JEAN.

Si fait.

PALMYRE.

Non.

PAUL, les séparant.

Du calme! du calme... une querelle de ménage...

PALMYRE, à Jean.

Eh bien!... et cette Valenciennes, où est-elle?

JEAN, regardant au dehors.

Elle vient de monter en voiture !...

PALMYRE.

La Valenciennes ?

JEAN.

Oh !... non, elle est... elle est... elle n'est pas... puisqu'il n'y en a plus.

PALMYRE.

En ce cas, il faut courir rue Nuova, chez Blandini, m'en rapporter un carton.

JEAN.

Chez Blandini ! je ne demande pas mieux.

PALMYRE.

Ah ! oui, je sais pourquoi... parce qu'il y a là cinq ou six péronnelles qui vous font causer.

JEAN.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à causer avec des péronnelles... quand elles sont jolies ? Ce n'est pas comme ici ; il n'y a que du laid... premier numéro.

PAUL.

Ah ! ah ! et ta femme ?

PALMYRE.

Allez, monsieur Jean, allez... c'est indigne ce que vous dites-là... et vous mériteriez...

JEAN.

Mais non, fifille, non, ce n'est pas pour toi... (A Paul.) par exemple ! si on peut croire que j'englobe ma femme dans ses demoiselles de magasin. (Revenant à Palmyre.) Je t'assure que je ne pensais pas...

PALMYRE, avec chagrin.

Laissez-moi, libertin.

JEAN.

C'est comme ça ?... bonsoir.

(Il se sauve.)

SCÈNE VIII.

PAUL, PALMYRE.

PAUL, le regardant courir.

Ah ! ah ! ah ! qu'y a-t-il donc encore ?

PALMYRE.

Il y a que je suis trop bonne... et que, si cela continue... tenez, monsieur Paul, ça finira mal !...

PAUL.

Vrai !... tant mieux pour l'autre... et si c'était moi !

PALMYRE.

Eh bien ! si c'était vous ?...

PAUL, gaiement.

Dame, je ne dis pas ! mais c'est égal... ça me ferait de la peine pour Jean qui est si innocent ! si candide !

PALMYRE.

Laissez donc tranquille !

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Moi, je suis lingère et morale,
Mais qu'il y prenne garde, au moins !
Car on n'est pas une vestale.

PAUL.

Quelqu'un vous offrirait ses soins.
Eh ! vraiment, je le crois sans peine.

PALMYRE.

Ici, comme ailleurs, les maris
Sont infidèles ! mais à Gêne,
On se venge comme à Paris.

(Elle rentre dans la boutique.)

SCÈNE IX.

PAUL, seul.

Rue Vivienne !... Elle a raison... c'est qu'elle est gentille... quand elle est en colère... oh ! oh ! son pauvre garçon de mari !... ça me ferait de la peine pour lui ! mais aussi que diable ! s'avise-t-il ?... (La nuit est venue peu à peu.) Eh ! mais, on me laisse là sans lumière... et mon cigare... (Appelant.) Charlotte... c'est drôle tout de même que Jean, autrefois si sage, si rangé... (Il bat le briquet.) Moi, je ne dis pas, je suis libre... une aventure, ça m'est permis !...

SCÈNE X.

PAUL, FARINI.

FARINI, entrant par la petite porte, et avec mystère.

C'est par ici.

PAUL, se retournant.

Qui va là ?

FARINI.

Ne craignez rien... est-ce vous, monsieur Paul ?

PAUL.

Moi-même... mais permettez... je vais demander de la lumière.

FARINI.

Non... c'est inutile.

PAUL.

Mais, si fait.

FARINI.

Je vous en prie... restons dans l'ombre... j'aime mieux cela.

PAUL, reculant.

Qu'est-ce, monsieur ? qu'y a-t-il ?

FARINI, souriant.

Rassurez-vous.

PAUL.

C'est fort peu rassurant.

FARINI.

Monsieur... on a entendu parler de vous... on vous connaît... vous êtes étranger.

PAUL.

Je suis Français.

FARINI.

Homme de talent.

PAUL.

Vous êtes bien bon.

FARINI.

Non... on me l'a dit... je le répète... voilà tout... et c'est pour cela, et pour une autre raison encore, que je viens à vous... vous êtes un homme de cœur?

PAUL.

C'est une question qu'on ne m'a jamais faite.

FARINI.

Bien... vous ne refuseriez pas à une famille illustre... à une femme charmante... un service...

PAUL.

Jamais... je suis aux ordres des honnêtes gens, et des jolies femmes.

FARINI.

Et si, ce soir, on venait vous prendre pour vous conduire secrètement dans un palais de Gênes... vous viendriez?

PAUL.

Pourquoi non?

FARINI.

Vous vous laisseriez bander les yeux?

PAUL.

Ah!...

FARINI.

Emmener dans une voiture bien fermée ?

PAUL.

Monsieur...

FARINI.

Sans faire de questions... sans résister... Et le secret, vous le garderiez sur votre tête ?

PAUL.

Mais permettez... cet air mystérieux...

FARINI, souriant.

Ah ! vous reculez... Vous avez peur.

PAUL.

Monsieur... vous vous trompez... D'ailleurs, je saurai me défendre ; j'ai sur moi, peut-être, ce qu'il me faudrait.

FARINI.

Ah, oui !... tant mieux... On peut compter sur votre honneur ?

PAUL.

Comme moi, sur le vôtre ?

FARINI.

Vous irez ?

PAUL.

J'irai.

FARINI.

A bientôt ?

PAUL.

A bientôt.

FARINI.

Ici ?...

PAUL.

Ici.

FARINI.

Adieu !

PAUL.

Adieu !...

(Il veut remonter.)

FARINI.

Oh ! ne vous dérangez pas... Et surtout, silence.

(Il sort par la petite porte.)

PAUL, le suivant des yeux dans l'ombre.

Je n'ai pu voir ses traits, mais cette voix m'est inconnue... Singulier message !... un guet-apens peut-être... allons donc ! il m'a parlé d'une femme charmante.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle, etc.*

C'est quelque dévote tendresse
Qui me demande le secret...
Quelque prude, dont la faiblesse
Se couvre d'un voile discret.
Du péché, c'est doubler la dose ;
Mais à ces vertus de salon
Il faut bien passer quelque chose,
En faveur de l'intention.

SCÈNE XI.

PALMYRE, JEAN, PAUL.

PALMYRE.

Mais arrive donc, lambin, arrive donc. Comment ! monsieur Paul, vous étiez encore sans lumière... (Elle pose son flambeau.)

JEAN, entrant tout crotté.

Me voilà ! me voilà !... avec ta Valenciennes... je n'ai pas causé avec les péronnelles, comme tu dis... (A part.) elles n'y étaient pas.

PALMYRE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a donc ?... comme te voilà fait !

JEAN.

Ah ! oui... un peu crotté... ce n'est rien.

PALMYRE.

Comment !... ce n'est rien !... il en a jusque dans les yeux.

JEAN.

Éclaboussé sur toutes les coutures... je regardais passer la belle voiture de tout à l'heure, je l'ai rattrapée au coin de la rue... la jolie figure... oh! Dieu!

PALMYRE.

Là! j'en étais sûre! toujours le nez en l'air!

JEAN.

Je te conseille de rire!... Pendant que j'étais là, et le nez en l'air, comme tu dis, flan! les roues m'en envoient sur la tête et partout.

PALMYRE.

C'est bien fait.

JEAN.

Merci, colombe.

PAUL, sans les écouter.

Oui, j'irai... du mystère, c'est piquant!...

PALMYRE, passant près de Paul.

Eh bien! vous, vous êtes là, à rêver tout seul.

JEAN, lui frappant sur les épaules.

A vos amours, hein?

PAUL, sortant de sa rêverie.

Ah! c'est vous... pardon... c'est qu'il vient de m'arriver ici une chose si singulière...

JEAN.

Encore!

PALMYRE, couvrant le carton de dentelles.

Quoi donc?

PAUL.

Figurez-vous... mais non... je suis discret... je l'ai promis.

JEAN.

Un secret de femme... c'est peut-être pour ça qu'en rentrant j'ai trouvé à la porte un moine qui, d'un air de mystère, et sans rien dire, m'a remis un billet pour vous.

PAUL.

Et où est-il ?

JEAN.

Il a disparu... le moine.

PAUL.

Mais le billet... le billet...

JEAN.

Le voici... toujours des histoires... ça me monte... ça me monte... (A sa femme qui regarde la dentelle.) Eh bien ! es-tu contente ? (Il l'embrasse.)

PALMYRE.

Monsieur Jean !

JEAN.

Tant pis... (A part.) il y a des moments où j'embrasserais tout le monde... même ma femme.

PAUL.

Ah ! mes amis, mes amis !

JEAN.

Hein ! qu'est-ce qui vous prend ?

PAUL.

C'est son écriture... c'est elle... Laura... eh ! oui, son nom, son nom, le voilà.

JEAN.

Laura ! la Vénitienne ?

PALMYRE.

Elle serait ici ?

PAUL.

Ciel ! (Lisant.) « Ce soir, à dix heures, près du pont de Carignan, un franciscain vous attendra ; laissez-vous conduire.
« LAURA. »

JEAN.

Ah ! bah !

PAUL.

Elle est ici... elle est à Gênes !... si près de moi !... je vais la revoir !... mais comprenez-vous tout mon bonheur ? (Il baise le billet.)

JEAN.

Si je le comprends !... parbleu !... morbleu !

PALMYRE.

Mais prenez garde, prenez garde... en Italie, il y a quelquefois du danger.

JEAN.

Ah ! bah !

PAUL.

Du danger ! Eh ! qu'importe !... je ne le crains pas.

JEAN.

Au contraire même... c'est ce qui donne du piquant, du montant... Oh ! Dieu ! mais du mystère, du danger... ça vous électrise.

PALMYRE.

Imbécile !

PAUL.

Mais dix heures... Dix heures ! j'y cours.

PALMYRE.

Il n'en est que neuf.

PAUL.

C'est égal... dans mon impatience... je voudrais hâter les instants.

JEAN.

Oui, c'est cela... dans mon impatience, je voudrais hâter... il faut toujours hâter.

PAUL.

Je monte chez moi, m'habiller... prendre mon manteau.

PALMYRE.

N'oubliez pas vos armes.

JEAN.

Oui, vos armes... c'est romanesque.

PALMYRE.

Je vais faire presser le souper.

PAUL.

Ah ! Palmyre... faites-moi donner mon habit d'hier.

PALMYRE.

Je vais le mettre ici.

PAUL.

Et si l'on me demandait dans la soirée, l'aventure de tout à l'heure, un monsieur à l'air mystérieux... vous direz que demain, quand on voudra... je serai ici... mais ce soir, ce soir, impossible.

JEAN.

Hein ?... une autre... une autre aventure... deux passions ! du superflu !... quand il y a des gens qui n'ont pas le...

PAUL, riant.

Pauvre garçon ! va échancrer tes corsets, va ! (Il monte l'escalier et Palmyre pose l'habit sur une chaise.)

ENSEMBLE.

AIR : *De Lionel à l'instant.* (Henriette.)

Je sens en cet instant
Mon trouble
Qui redouble,
Et ce rire insultant
Augmente mon tourment.

PALMYRE, à part, en glissant un papier dans la poche de l'habit.

Ah! mon Dieu! voyez comme
De sa femme un jeune homme
Peut risquer la vertu...
O Jean! c'est toi qui l'as voulu!...

ENSEMBLE.

Je sens en cet instant, *etc.*

(Palmyre sort par le fond.)

SCÈNE XII.

JEAN, seul.

Voilà... ils se moquent de moi... ma femme, je ne dis pas... elle est dans son droit... elle veut du calme plat, elle ne comprend rien au ravage des passions... Mais Paul, l'égoïste, parce qu'il est heureux... parce que le bien lui vient en dormant !... il a l'air de me défier... on dirait que les alouettes sont pour lui tout seul... ah ! grand faquin ! va !

SCÈNE XIII.

JEAN, FARINI, suivi de deux hommes en manteau.

FARINI.

Bien... arrêtez là... (Les deux hommes restent dans le fond.)

JEAN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FARINI.

Chut ! chut ! c'est moi.

JEAN.

C'est vous ?

FARINI.

On vous attend... silence.

JEAN.

Ah ! l'on m'attend, inconnu.

FARINI.

Comme je vous l'ai dit... le temps presse... et vous m'avez promis de venir.

JEAN.

J'ai promis...

FARINI.

Ah ! monsieur Paul !

JEAN, à part.

Oh !... oh !... Paul... c'est ça, l'autre roman.... il paraît qu'on ne le connaît pas.

FARINI.

Vous êtes prêt ?

JEAN.

Moi !... (A part.) oh ! l'excellente idée ! oui !... (Haut.) oui !... (A part.) ah ! on me défie ! on se moque de moi... (Fièrement.) voilà, inconnu.

FARINI.

Personne ne peut nous surprendre ?

JEAN, montrant les portes.

Dame ! par ici... par là ! (Farini fait signe aux deux hommes de les fermer.) Oh ! oh ! mais ça devient un roman... je sens une douce chaleur qui me monte au visage.

FARINI.

Maintenant, à nous... (Il tire un bandeau.)

JEAN.

Plaît-il ?... qu'est-ce que c'est ?

FARINI.

Il faut vous bander les yeux.

JEAN.

Ah ! bah !

FARINI.

Comme c'est convenu.

JEAN.

Ah ! si c'est... bien... c'est juste... je vous demanderai seulement le temps de passer un habit ; car, en conscience, je ne peux pas sortir ainsi.

FARINI, lui donnant l'habit que Palmyre a placé sur la chaise.

Voilà votre habit...

JEAN.

Ah!... tiens... merci... (Le passant.) C'est drôle, je ne reconnais pas mes habitudes.

AIR *de Jadis et Aujourd'hui.*

Mais ce n'est pas le mien sans doute;
Celui de Paul!... ah! c'est charmant.

FARINI.

Eh vite! mettons-nous en route.

JEAN, à part.

Ma foi, tant pis... c'est plus piquant.
Je lui vol' son nom qu'on adore,
Je lui vol' l'habit que voilà,
Et Dieu merci, j'espère encore
Lui voler bien mieux que cela.

Ah! maintenant... le bandeau. (Pendant qu'on lui bande les yeux.) Il me semble que je vois déjà... ah! ah! ah!... je crois que je vais me trouver mal.

FARINI.

Eh bien! qu'est-ce que vous avez?... vous avez peur?

JEAN, ôtant son bandeau.

Moi, fichtre!... inconnu, pour qui me prenez-vous?

FARINI.

Pardon, pardon... il faut partir.

JEAN.

Quand vous voudrez... mais ne me dites pas que j'ai peur... ah! une réflexion... si elle demeure un peu loin, la jeune dame...

FARINI.

Après.

JEAN, à part.

C'est une jeune dame.

FARINI.

Après...

JEAN.

Je ne verrai pas trop mon chemin, pour vous suivre.

FARINI.

La voiture est à la porte.

JEAN.

Une voiture !

FARINI.

Qui vous emportera bien vite au palais.

JEAN, à part.

Une voiture... un palais... c'est une princesse... (Haut.) partons... (Il se détourne, et se heurte.) casse-cou ! Ah ! il faut prévenir.

(On frappe à gauche.)

ENSEMBLE.

AIR *de la Marquise de Pretintaille.*

Grand Dieu ! de la prudence...
Faites silence,
On a, je pense,
Frappé par là !...
Il faut savoir se taire !
Et le mystère
Plus tard, } j'espère,
Pour vous, }
S'éclaircira !...

PALMYRE, en dehors.

Ouvre donc... et le souper...

JEAN.

Ne faites pas attention... (A part.) Ma femme ! elle soupera toute seule.

(On frappe à droite.)

FARINI.

Silence !... par ici.

JEAN.

Chut !

PAUL, en dehors.

Ouvre donc... je suis pressé de sortir.

JEAN.

Allons toujours... (A part.) ce pauvre Paul !...

ENSEMBLE.

Sortons avec prudence!...
Mais du silence!
C'est l'espérance
Qui { me / vous } conduit.
Il faut savoir se taire !
{ Laissons-nous / Laissez-vous } faire,
Avec mystère
Sortons sans bruit!...

PAUL et PALMYRE, frappant pendant le chœur.

Ouvre donc !... ouvre donc !...

(Les deux hommes prennent Jean par le bras, et ils sortent avec Farini... tandis que, à droite et à gauche, on continue à frapper et à appeler.)

ACTE SECOND

Un riche salon gothique. Une fenêtre au fond. La porte d'entrée à gauche. Du même côté, un cabinet. A droite, un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, TOCCINA.

LE COMTE, achevant d'écrire, à Toccina qui entre.

Toccina !

TOCCINA.

Excellence ?

LE COMTE.

Approchez !... où est ma fille ?

TOCCINA.

Dans son appartement... elle achève quelques préparatifs pour le départ.

LE COMTE.

Le départ... croyez-vous que sa santé nous permette de quitter Gênes... demain... comme je le voulais ?...

TOCCINA.

Je ne sais, Excellence... en descendant de voiture, vous l'avez vu... elle s'est évanouie.

LE COMTE.

Oui, évanouie... comme morte... Toccina... elle ne vous a pas fait de confidence... ma fille ?

TOCCINA.

Non, Excellence... aucune.

LE COMTE.

Bien... regardez-moi en face... là !... elle ne vous a jamais demandé des services contraires à vos devoirs ?

TOCCINA.

Jamais.

LE COMTE.

Ne me trompez pas... depuis deux mois, je cours après une vengeance qui m'échappe sans cesse... et si l'infâme que je poursuis avait des complices chez moi... ils paieraient tous pour lui, en attendant mieux.

TOCCINA.

Je vous jure, Excellence...

LE COMTE.

AIR *d'Aristippe.*

Écoutez... il faut me comprendre ;
Désormais vous devez avoir

Des oreilles, sans rien entendre,
Comme des yeux pour ne rien voir.

TOCCINA.

Comment! des yeux pour ne rien voir!

LE COMTE.

Une langue et faire silence.
Pensez-y bien!

TOCCINA.

Dieu! quel plaisir
D'avoir de tout en abondance,
Et de ne pouvoir s'en servir.

LE COMTE.

Vous obéirez!

TOCCINA.

Je tâcherai, Excellence.

LE COMTE.

Car, voyez-vous, je suis violent... implacable!... J'ai le caractère comme le corps, un peu sec!... et je casse plutôt que de plier. (Laura entre doucement, et va regarder à la fenêtre qui est fermée.) Je n'ai pardonné qu'à une personne dans ma vie... à ma fille... et ce pardon me tuera...

SCÈNE II.

LE COMTE, LAURA, TOCCINA.

LAURA, vivement.

Mon père!... ah! mon père! qu'avez-vous dit?

LE COMTE.

Ah! c'est toi... que faisais-tu là?

LAURA.

Rien! mon père!... je venais vous prier d'aller donner quelques ordres pour l'emballage de ces tableaux qui sont dans votre cabinet.

LE COMTE, à part.

Toujours triste !... (Haut.) tu vas me suivre... j'ai à te parler... j'attends quelqu'un.

LAURA.

Ah !... (A part.) et moi aussi ! !...

TOCCINA.

Comment ! monsieur le Comte, si tard...

LE COMTE, à Toccina.

J'aurai besoin de vous... (A demi-voix.) rien voir... rien entendre... rien dire surtout... (A Laura.) Viens.

LAURA.

Me voici, mon père... (A part.) A dix heures !

LE COMTE, répétant à demi-voix à Toccina.

Rien dire !

(Il sort avec Laura.)

SCÈNE III.

TOCCINA, — ensuite FARINI, JEAN ET LES DEUX HOMMES.

TOCCINA, suivant des yeux le comte et Laura.

Non... Excellence, non... (En scène.) c'est-à-dire, que quand il me regarde, j'en ai la chair de poule. Avec sa grande figure sèche... et ses deux petits yeux qui vont vous lire au fond de l'âme, on dirait qu'il va se passer ici, des choses... Ah ! son confident... son valet de chambre.

FARINI, dans le fond.

Bien... on peut entrer... par ici, vous autres.

(Les deux valets entrent, conduisant Jean qui a un bandeau sur les yeux.)

JEAN, entrant et se heurtant à la porte.

Casse-cou !

TOCCINA.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

JEAN.

Oh! oh! les amis... y sommes-nous bientôt? il y a longtemps que nous sommes en route.

FARINI.

Est-ce que vous êtes las?

JEAN.

Non... la voiture est trop douce pour ça... des coussins moelleux sur lesquels je m'arrondissais... et des chevaux qui allaient comme le vent... j'en suis encore tout étourdi.

TOCCINA.

Voulez-vous vous asseoir?

JEAN, ému.

Oh! oh!... une voix de femme! mon ami, mon ami, ôtez-moi mon bandeau.

FARINI.

Pas encore... ce n'est pas moi qui dois le détacher. (A Toccina, bas.) Cela regarde le comte... il faut le prévenir. Où est-il?

TOCCINA, bas.

Dans son cabinet.

FARINI.

Vous, Toccina, pas un mot! pas un mot!

TOCCINA.

Soyez tranquille!... je ne dirai rien... et pour une bonne raison.

JEAN, à part.

On parle bas... c'est de moi... elle est là... oh! comme mon cœur va vite.

FARINI, aux valets.

Sortez... (A Jean.) attendez un instant ici.

(Il fait signe à Toccina de ne rien dire, et sort; les valets sont sortis.)

TOCCINA, à part.

Décidément, il y a quelque chose.

SCÈNE IV.

JEAN, TOCCINA.

JEAN, à part.

Ah ! quelle idée j'ai eue là... elle est fameuse l'idée... Ce gaillard de Paul, je lui vole sa maîtresse, et allons donc !...

TOCCINA, à part.

Qu'est-ce qu'on veut faire de ce jeune homme ?

JEAN, toussant.

Hem ! hem ! (Il écoute.) est-ce que je suis seul ?... c'est étonnant comme je suis ému !... elle doit être près d'ici... elle !... la dame de l'aventure.

TOCCINA.

Asseyez-vous donc, monsieur...

JEAN.

Ah !... elle est là... je l'aurais parié... il y a comme un parfum...

TOCCINA.

Voici un fauteuil.

JEAN.

Non... oh ! non... merci... femme adorable !... c'est à vos pieds que je devrais être ! Votre main ! Ah ! je la tiens !... Ah ! tant de bonté...

TOCCINA.

Monsieur, vous êtes d'une politesse...

JEAN.

Moi... (A part.) elle prend ça pour de la politesse... Eh bien !... Eh bien ! (Haut.) non, ce n'en est pas... c'est un sentiment plus... certainement... parce qu'il ne faut pas croire que je n'aie pas deviné... au contraire, je vois une foule de choses... je suis *comme l'Amour sans doute, qui ne voit jamais mieux que lorsqu'il n'y voit goutte*... Je me sens près de vous, tendre, passionné...

TOCCINA.

Monsieur ! (A part.) Pour qui me prend-il ?

JEAN.

Tu es à moi.

TOCCINA, passant de l'autre côté.

Ah ! vous me faites rougir !

JEAN, passant à gauche.

Elle rougit ! c'est une jeune fille... mais pour une mineure, elle a une voix bien majeure... c'est égal, j'adore les jeunes filles !... Rassurez-vous, jeune vierge aux yeux bleus... ou aux yeux noirs...

TOCCINA.

Je suis veuve, monsieur.

JEAN, se retournant à droite.

Veuve ! tant mieux, j'adore les veuves ; mais vous, voyons, ne me direz-vous rien ?... hein ?

TOCCINA.

Tout ce que je puis vous dire, c'est d'être discret et soumis.

JEAN.

Discret et soumis... c'est pour ça que je suis venu.

AIR *de Julie.*

Mais, laissez-moi, je vous supplie,
Oter ce bandeau !...

TOCCINA.

Non, vraiment !...

JEAN.

Pourquoi, si vous êtes jolie ?...

TOCCINA.

Monsieur !

JEAN.

Je l'ôte !...

TOCCINA.

On le défend.
Je ne veux pas que ça nous compromette !...

JEAN.

Eh ! mais voudrait-on par hasard
Que je joue à Colin-Maillard,
Pour être heureux à l'aveuglette ?

Mais non ! je n'y tiens plus ! je vous verrai, je vous verrai malgré vous, et dussé-je me perdre.

(Il arrache son bandeau.)

TOCCINA.

Monsieur.

JEAN, voyant Toccina, et poussant un cri.

Ah ! Qu'est-ce que c'est que ça ? (Il a reculé jusqu'à l'extrémité du théâtre ; il regarde Toccina avec effroi.) je suis volé !...

TOCCINA, apercevant le comte.

Chut !

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE, FARINI.

(Farini entre avec le comte, lui montre Jean et sort sur un signe.)

LE COMTE.

Toccina...

JEAN, tressaillant.

Ah !

TOCCINA.

Ce n'est pas moi qui ai détaché le bandeau... c'est lui qui...

LE COMTE.

Bien... laissez-nous.

TOCCINA.

Oui, monsieur le Comte...

JEAN, à part.

Il paraît que c'est un comte... ah çà ! quelle singulière aventure !

TOCCINA, à part.

J'ai peur pour lui... il est intéressant... (Elle sort.)

JEAN, à part, regardant.

Ah çà !... mais, et l'autre, la jeune femme...

(Le comte, après la sortie de Toccina, est descendu à Jean.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, JEAN.

LE COMTE.

Monsieur... (Jean se tourne vivement.) je vous salue...

JEAN.

Monsieur... j'ai bien l'honneur... certainement... (A part.) Ils ne sont pas beaux dans cette maison.

LE COMTE, approchant un fauteuil.

Nous avons à causer, asseyez-vous.

JEAN.

Monsieur.

LE COMTE.

Je vous en prie.

JEAN.

Ah! pour vous faire plaisir. (A part.) Il est singulièrement honnête ce comte-là. (Il s'assied.)

LE COMTE.

Monsieur, la manière dont on vous a enlevé de chez vous est assez singulière, pour que vous désiriez une explication. (Il s'assied.)

JEAN.

En effet... j'avoue naïvement que je ne serais pas fâché...

(A part.) Ah ! çà, si c'est pour causer avec lui que me voilà... merci !

LE COMTE.

Voici ce que c'est... je suis riche et puissant, monsieur.

JEAN, se levant et le saluant.

Monsieur... j'en suis enchanté...

LE COMTE.

Bien, bien...

JEAN, à part, en se rasseyant.

Qu'est-ce que ça me fait à moi ?

LE COMTE.

J'ai une fille charmante...

JEAN, à part.

Nous y voilà.

LE COMTE.

Une fille, mon bien le plus cher... pour laquelle je donnerais tout le reste... excepté l'honneur de ma maison... depuis quelque temps, elle est souffrante.

JEAN.

Votre maison ?

LE COMTE.

Ma fille, monsieur.

JEAN.

Mademoiselle votre fille ! ah ! c'est bien désagréable.

LE COMTE.

Pour elle plus de gaieté, plus d'enjouement... elle est triste, rêveuse.

JEAN.

Ah ! bah !

LE COMTE.

Tout cela tient au chagrin que lui cause un amour coupable, insensé... pour un inconnu...

JEAN.

Ah ! bah !... ah ! bah !...

LE COMTE.

Un amour que je n'ai pu arracher de son cœur... (Baissant la voix.) que vous dirai-je ?...

JEAN.

Tout ce que vous voudrez... allez toujours !...

LE COMTE.

Je n'ai pas veillé sur ma fille, monsieur... vous entendez ?

JEAN.

Oui, oui... j'entends très-bien... (A part.) Je lui dis ça pour lui faire plaisir... car le diable m'emporte, si je sais...

LE COMTE.

Dans les premiers moments de mes soupçons, j'avais tort... j'étais furieux... je voulais aller à elle... l'accabler de mes reproches... je l'aurais tuée, monsieur !

JEAN, reculant, à part.

Décidément, il me fait peur...

LE COMTE.

La raison m'a calmé... car enfin, ma fille est ma fille.

JEAN.

Eh ! eh !...

LE COMTE.

Maintenant, il n'y a rien que je ne fasse pour lui rendre la santé et le bonheur. (Lui prenant la main.) Croyez-moi, monsieur...

JEAN.

Je vous crois, parbleu !... je vous crois. (A part.) Où allons-nous... où allons-nous ?

LE COMTE, plus confidentiellement.

Et c'est pour cela que j'ai recours à vous.

JEAN.

Hein ?... à moi...

LE COMTE.

Vous comprenez ?

JEAN.

Je comprends... c'est-à-dire, non... je comprends... sans comprendre...

LE COMTE.

Écoutez-moi donc !... monsieur... en arrivant, j'ai consulté un habile médecin de cette ville... que je connais beaucoup... je l'ai consulté comme pour une personne éloignée, sans nommer ma fille, sans qu'il pût la voir ; j'en serais mort de honte !... il ne croit pas, lui, à ce que je vous disais tout à l'heure.

JEAN.

Ah ! il ne le croit pas... (A part.) Qu'est-ce qu'il me disait ?

LE COMTE.

Je me trompais, grâce à Dieu ! l'honneur est sauvé ; mais il pense que, pour dissiper cet état de tristesse, d'accablement, il faudrait agir avec promptitude.

JEAN.

Ah ! il pense... c'est possible.

LE COMTE.

Après la confidence qu'il avait reçue, je ne pouvais lui dire qu'il s'agissait de ma fille... je suis trop connu à Gênes ; mais j'ai su que vous ne faisiez que passer par cette ville... Demain, je la quitte ; vous aussi, sans me connaître... nous ne nous reverrons plus... vous êtes un homme d'honneur... je suis généreux... très-généreux... vous avez votre lancette ?

JEAN, se levant vivement.

Plaît-il ?

LE COMTE.

Une légère piqûre au bras.

JEAN.

Allons donc.

LE COMTE.

C'est vous.

JEAN.

Mais non... mais non.

LE COMTE.

Je le veux.

JEAN.

Mais, de ma main, c'est un assassinat.

LE COMTE.

Au contraire... vous lui rendrez la santé.

JEAN.

Rien du tout.

LE COMTE, le prenant violemment par le bras.

Prenez garde, monsieur... vous avez mon secret... et je serai terrible pour le sauver.

JEAN, dégageant son bras.

Je ne vous l'ai pas demandé votre secret, que diable !... il faut avoir un médecin.

LE COMTE.

Ne criez pas !... Je connais votre talent, monsieur Paul de Bligny.

JEAN, à part.

Paul !... ah ! j'y suis. C'est juste... je passe ici pour Paul !...

LE COMTE.

Votre talent, comme votre discrétion ; (Mouvement de Jean, pour s'expliquer.) et si tout autre que vous était dans la confidence de ce que je viens de vous confier... je suis vindicatif !

JEAN, reculant avec effroi.

Ah !... (A part.) me voilà gentil.

LE COMTE, baissant la voix.

Cet hôtel donne sur le port... la mer, qui est discrète, me répondrait de l'honneur de ma famille...

JEAN, à part.

Le moyen à présent de lui dire...

LE COMTE.

Ainsi, préparez-vous. Vous tremblez ?

JEAN, s'efforçant de sourire.

Non, non, au contraire... c'est que je ne suis pas très-solide sur mes jambes... c'est un peu de faiblesse... et puis l'émotion... j'aurais besoin...

LE COMTE.

De prendre quelque chose, peut-être ?

JEAN, l'observant.

C'est cela... ce n'est pas de refus... je n'ai pas soupé... (A part.) il a du carnassier dans le profil.

LE COMTE, allant sonner.

C'est singulier ! il a l'air troublé.

(Il sonne.)

JEAN.

Ça me fait gagner du temps... et je pourrai...

LE COMTE, à Toccina qui paraît.

Toccina, un flambeau.

TOCCINA.

Voici, monsieur le Comte.

LE COMTE, prenant le flambeau, à Jean.

Suivez-moi, je ne vous quitte pas...

JEAN.

Merci... (Bas à Toccina.) Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque petit trou, pour s'échapper... Croyez donc aux bonnes fortunes de médecin... une saignée !...

TOCCINA, bas à Jean.

AIR de *Fra Diavolo.*

Pauvre jeune homme, prenez garde!

JEAN.

A quoi donc?

LE COMTE, l'observant.

D'où vient son effroi?

TOCCINA.

Monsieur le Comte vous regarde.

JEAN.

Me voici; Dieu! c'est fait de moi.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Suivez-moi donc et prenez garde,
Car enfin, d'où vient cet effroi?
Et qu'est-ce donc qui vous retarde?
Voudrait-on se jouer de moi?

JEAN.

Il paraît qu'il faut prendre garde,
Et je me sens mourir d'effroi.
Ah! mon Dieu! comme il me regarde;
On dirait que c'est fait de moi.

TOCCINA.

Pauvre jeune homme, prenez garde;
Ainsi que vous, je meurs d'effroi.
On dirait, quand il nous regarde,
Que c'est fait de vous et de moi.

SCÈNE VII.

TOCCINA, LAURA, ensuite PAUL.

TOCCINA.

Il tremble, ce jeune homme... au fait!... il y a de quoi! M. le Comte a une figure...

LAURA, entrant vivement et courant à la fenêtre.

Ah ! j'ai entendu... j'en suis sûre !... c'est...

TOCCINA.

Mademoiselle !

LAURA, l'apercevant et s'arrêtant.

Ciel !... (Se remettant.) Ah mon Dieu ! c'est singulier, comme il fait chaud dans ce salon... vous ne trouvez pas ?... on étouffe... et la nuit est si belle...

TOCCINA.

En ce cas, si cela vous convient, on peut ouvrir la fenêtre.

LAURA.

C'est ce que je disais, à moins que vous ne craigniez l'air un peu vif.

TOCCINA, ouvrant la fenêtre.

Au contraire. Mais j'entends gronder César, le chien du jardinier.

LAURA, la rappelant.

Toccina !

TOCCINA.

Mademoiselle !

LAURA.

Écoutez... (Toccina redescend sur le devant de la scène.) Toccina, ma vieille gouvernante, toujours si bonne, si dévouée.

TOCCINA.

Oh ! comme vous êtes émue !... que se passe-t-il donc ici ?...

LAURA.

Si je te faisais une confidence...

TOCCINA.

Une confidence... à moi... il y a peut-être du danger.

LAURA.

Du danger ! je ne crois pas. Et puis, je suis coupable peut-

être... mais s'il n'y avait pas d'autre moyen d'obtenir son pardon...

TOCCINA.

Le pardon... de qui?

LAURA, apercevant Paul qui monte par la fenêtre.

Ah!

TOCCINA.

Qu'est-ce!...

LAURA, la faisant asseoir à gauche.

Asseyez-vous ici... ce qui m'arrive est si extraordinaire! ah! je me soutiens à peine!... mais... (Faisant signe à Paul de ne pas faire de bruit.) Il faut garder le silence... un mot nous perdrait...

(Paul s'arrête.)

TOCCINA.

Mon Dieu! vous m'effrayez.

LAURA.

Ah! c'est que j'ai peur aussi... moi... vous savez, ce jeune homme de Rome... qui jurait de m'aimer toujours... il est à Gênes!...

TOCCINA.

Bonté divine! taisez-vous... je m'en suis doutée.

LAURA.

Oh! vous avez tant de perspicacité!...

(Elle regarde Paul qui met la main sur son cœur, et proteste par signes de son amour.)

AIR : *La fille du Danube.* (Du premier acte.)

Je me disais sans cesse :
Ai-je encor sa tendresse?
Tiendra-t-il sa promesse?
Tout se taisait pour moi.
Je n'osais à mon père
Avouer ce mystère;
Mais maintenant, j'espère,
Je le sens près de toi.

TOCCINA.

Un jeune fou, léger, étourdi, qui n'a voulu que vous tromper.

LAURA.

Fin de l'air.

A mon cœur qui l'appelle,
Le sien répond tout bas;
Et quand j'étais fidèle,
Il ne m'oubliait pas.

(Regardant Paul.) Non, oh ! non !

TOCCINA.

Vous croyez?...

LAURA.

Et si j'avais compté sur vous, pour nous protéger?

TOCCINA.

Jamais, jamais... votre père ne pardonnera pas... et plutôt de m'exposer à sa colère...

LAURA.

Ah! plutôt me perdre que de vous compromettre pour moi!... (Paul s'approche vivement, et saisit la main que Laura lui tend, en lui montrant le cabinet à gauche; il la presse de ses lèvres.) quoi qu'il m'en coûte de tromper mon père.

TOCCINA.

On ne lui désobéit pas impunément.

(Elle va se détourner.)

LAURA, passant vivement à droite, et jetant son bras autour du cou de Toccina.

Mais regarde-moi donc, Toccina... vois comme je suis pâle et tremblante.

(De la main elle montre la porte à Paul qui disparaît.)

TOCCINA, se retournant au bruit.

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

LAURA.

Rien, rien... je crois qu'on a frappé dehors... si vous y alliez...

TOCCINA.

Si c'est une intrigue, ne comptez pas sur moi!

LAURA, s'approchant de la porte de droite.

Soyez tranquille... je n'attends personne. (Apercevant son père qui rentre par la gauche.) Ah!

TOCCINA, se retournant.

Qu'est-ce donc?

(Laura est près de la porte du cabinet. — Toccina est dans le fond.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, à part.

Le trouble de ce jeune Français... ses hésitations... son air inquiet... Je ne puis comprendre... (Apercevant Toccina et Laura.) Toccina, sortez.

TOCCINA.

Oui, monsieur le Comte.

LAURA.

Mon père!

LE COMTE, à Laura.

Reste... (Toccina sort.)

LAURA, à part.

Ah! mon Dieu! je n'ose le regarder... je me sens mourir.

LE COMTE.

Laura, tu crains toujours mes reproches, ma colère...

LAURA.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Je ne veux pas de confidence, mais d'autres soins m'inquiètent, et j'ai pensé...

LAURA.

Merci, merci, mon père !

LE COMTE.

Tu es triste, abattue...

LAURA, légèrement.

Au contraire, je suis gaie... la santé m'est revenue avec l'espérance.

LE COMTE.

Que veux-tu dire ?

LAURA.

Que... ce qui peut me rendre le calme, le bonheur... c'est le retour de votre bonté.

LE COMTE.

Ah, parbleu ! tu vois bien que j'en aurai toujours pour toi, trop peut-être, mais pour toi seule.

LAURA.

Pour moi seule... oh ! ce n'est pas assez... si celui que vous accusez, m'aimait encore ?

LE COMTE.

Tu l'as revu ?

LAURA.

Je ne dis pas cela, mon père ; mais, s'il voulait réparer ses torts ?

LE COMTE, violemment.

Il t'a fait parler... il t'a écrit.

LAURA.

Ah ! calmez-vous.

LE COMTE.

Mais qu'il vienne donc, alors... qu'il vienne... je l'attends !...

LAURA.

Non, mon père, non... il ne viendra pas... que vous n'ayez pardonné.

LE COMTE.

Ah ! jamais... ils pensent, ces petits messieurs, qu'il leur sera facile de se glisser dans une famille noble et riche, en y jetant le déshonneur. Eh bien ! non !... jamais je ne lui donnerai ma fille !...

LAURA.

Oh ! ne dites pas...

LE COMTE.

Jamais, Laura !... et quel homme encore ?... tu n'oses me le nommer.

LAURA.

Parce que je craignais qu'il ne m'eût oubliée... mais à présent, à présent, mon père...

LE COMTE.

Où est-il ?

LAURA.

Il est en Italie.

LE COMTE.

Quelque aventurier.

LAURA.

N'en croyez rien... c'est un Français, qui doit appartenir à une bonne famille.

LE COMTE.

Un Français... un nom obscur.

LAURA.

Au contraire... un nom qui est très-bien ; et je suis sûre que M. Paul de Bligny...

LE COMTE, éclatant.

Paul de Bligny...

LAURA.

Mon père, qu'avez-vous donc ?

LE COMTE, affectant du calme.

Paul de Bligny, dites-vous ?

LAURA.

Sans doute... je suis sûre que M. Paul de Bligny est... (Regardant son père.) Ah ! vous me faites trembler !

LE COMTE, regardant Laura.

Pourquoi donc !... je suis calme... (A part.) Quoi ! le hasard le conduit ici... je comprends maintenant... ce trouble... ces hésitations... (A Laura.) ne craignez rien... Paul de Bligny !... un jeune médecin peut-être ?

LAURA.

Oui, mon père.

LE COMTE, avec calme.

C'est bien, Laura... laisse-moi.

LAURA.

Pourquoi me renvoyer ?

LE COMTE, se calmant.

J'ai besoin d'être seul... pour écrire... (Montrant la lettre.) tiens, j'ai à finir...

LAURA.

Si vous passiez dans votre cabinet ?

LE COMTE.

Non... je suis bien ici.

LAURA, à part.

Est-ce qu'il se douterait ?

LE COMTE, à part.

Est-ce qu'elle saurait ? (Se retournant.) je t'en prie, Laura.

LAURA, à part.

Oh ! cela ne se peut pas, non.

LE COMTE.

Eh ! bien ?

LAURA.

Oui, mon père... pour un instant... (Elle va pour sortir ; et, revenant se jeter dans les bras de son père.) vous lui pardonnerez...

LE COMTE, la repoussant doucement et lui montrant la porte.

N'y comptez pas, ma fille.

(Laura baisse les yeux, et sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, ensuite JEAN.

LE COMTE, la regardant sortir.

Et j'ai pu me contraindre... ah ! j'étouffe !

(Quand Laura est sortie, il court à la porte, pour la fermer.)

JEAN, mangeant un biscuit.

Ma foi ! c'est une justice à me rendre... j'ai bien soupé... c'est jusqu'à présent ce qu'il y a de plus clair dans ma bonne fortune...

LE COMTE, dans le fond.

Le voilà.

JEAN.

A présent que j'ai soupé... je vais me coucher... mais le moyen de m'échapper de cet hôtel, sans qu'on me voie... filons. (Il va pour sortir ; le comte le saisit au collet, du côté opposé.) Ah !... (Il reste immobile.)

LE COMTE.

Où allez-vous ?

JEAN.

Eh ! eh ! je me promène.

LE COMTE.

Enfin, nous voilà tous les deux face à face... nous pouvons nous regarder.

JEAN.

Oui, nous pouvons nous regarder en face !... (A part.) quelle face !...

LE COMTE.

Et d'abord, ma fille qui est plus gaie, plus rassurée...

JEAN.

Vrai ! tant mieux... alors, vous n'avez plus besoin de moi... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

LE COMTE, baissant la voix, et le retenant.

Silence... ce n'est pas de cela qu'il s'agit... elle est instruite de votre présence ici.

JEAN.

Votre fille ? pas par moi, parole d'honneur.

LE COMTE.

En vous laissant enlever, c'est elle que vous espériez voir et non pas moi.

JEAN, déconcerté.

Dame ! je ne dis pas... j'ai pu croire... car enfin... (A part. qui diable lui a dit cela ?

LE COMTE.

Mais vous ne la verrez pas.

JEAN.

Non... Eh bien ! en ce cas, n'en parlons plus... j'ai bien l'honneur de...

(Il fait un mouvement pour sortir.)

LE COMTE, le retenant encore.

Vous ne comprenez donc pas que je sais tout ?

JEAN.

Mais quoi ! mais quoi !...

LE COMTE.

Vous introduire dans une famille, pour la déshonorer.

JEAN.

Mais puisqu'il n'y a rien de fait... prenez que je ne suis pas venu ; et...

LE COMTE, se retournant.

Je sais tout, vous dis-je... et vous croyez m'échapper !... mais, vous ne me connaissez donc pas !...

JEAN.

Mais, si fait... mais, si fait... et j'en ai assez comme ça, de la connaissance !

LE COMTE.

Vous ne savez donc pas que je suis homme à vous faire expier mes tourments, les larmes de ma fille... la folle passion que vous lui avez inspirée.

JEAN.

Moi !... une passion !... à mademoiselle votre fille !...

LE COMTE.

Avez-vous cru me forcer à vous la donner pour femme ?

JEAN.

Mademoiselle votre fille ! tiens, tiens, tiens !

LE COMTE.

Vous qui n'êtes rien... épouser ma fille !

JEAN.

Permettez, permettez... l'épouser... et ma femme donc...

LE COMTE, avec éclat.

Votre femme ! vous êtes marié ?

JEAN.

Pourquoi pas ?

LE COMTE.

Misérable !

JEAN.

Ah ! çà, dites donc... avec vos mots à double entente.

LE COMTE.

Marié !... Prie pour ton âme... Paul de Bligny...

JEAN.

Paul de Bligny... Paul de Bligny... pas de bêtise... si je n'étais pas Paul de Bligny...

LE COMTE.

Ah ! tu trembles... tu as peur...

JEAN.

Je ne vous parle pas de ça... mais, si je n'étais pas...

LE COMTE.

Tu l'es ! tu l'es !...

JEAN, à part.

Laid, toi-même !... (Haut.) Tenez, tenez, mes papiers.

(Il se fouille.)

LE COMTE.

Tu m'aurais trompé !... je t'aurais confié l'honneur de ma famille ! mes secrets !

(Il prend les papiers.)

JEAN.

Allons, bon... je tombe d'une ornière dans l'autre.

LE COMTE, qui a lu une lettre.

(la lui rendant froidement.)

Tiens ; lâche, et menteur !

JEAN.

Comment !... mais permettez...

LE COMTE.

Ici... ici... tu ne m'attendras pas longtemps.

JEAN, le suivant.

Allons donc... je vous dis...

(Le Comte sort et ferme la porte à la clef.)

SCÈNE X.

JEAN, seul.

Renfermé à double tour !... c'est-à-dire que voilà le frisson qui me galope, et d'une fière force... ah ! mais !... ah ! mais ! ah ! mais !... je sue à grosses gouttes ! je crois que j'ai peur !...

« Prie pour ton âme... tu n'attendras pas longtemps. » — Il m'a dit ça, le vieux gueux !... mais quand je lui ai dit, à cet homme, à cet anthropophage, que je n'étais pas... (Regardant la lettre.) tiens, *à M. Paul de Bligny.* Une lettre pour lui!... c'est juste, c'est son habit.., une lettre... c'est l'écriture de ma femme... à Paul! ma femme!... elle n'est pas décachetée. (Il l'ouvre vivement.) Qu'est-ce qu'elle peut lui... (Lisant.)

« Mon cher Paul, votre ami est un indigne ! un infidèle! et, « puisqu'il ne songe qu'à me trahir, venez ce soir en rentrant; « j'ai à vous parler de lui. » — Ah! bien! ah! bien... ma femme !... un rendez-vous !...

AIR *du Piége.*

C'est charmant ! me voilà gentil!
Ma bonne fortune est complète !...
Quand je tremble de peur ici,
Là-bas, il est en tête-à-tête!...
Quelle aventure pour nous deux...
Et pour moi surtout quelle aubaine,
S'il est à ma plac' plus heureux
Que je ne le suis à la sienne!

(Un papier jeté par la lucarne du fond tombe à ses pieds.)

Qu'est-ce que c'est encore ? on me jette des pierres à présent... est-ce qu'on voudrait me lapider?... (Ramassant le billet.) Un billet !... ah! mes jambes flageolent, flageolent!... (Il se laisse tomber assis. Lisant le billet.) *Sauvez-vous, ou vous êtes perdu...* Allons, je ne l'échapperai pas. (La porte du cabinet s'ouvre.) Me sauver... (Écoutant.) mais par où ? mais comment? ah!... il n'est plus temps...

SCÈNE XI.

JEAN, PAUL.

PAUL, entr'ouvrant doucement la porte.

Je n'entends rien au fond de ce corridor. (Poussant la porte. Ma foi ! je me risque.

JEAN, voyant la porte s'ouvrir et poussant un cri.

Ah !

PAUL, retirant la porte.

Quelqu'un !

JEAN, tremblant de tous ses membres.

Là !

PAUL.

Je suis pris !

JEAN.

Grâce !... je ne suis pas... Paul... Paul de Bligny.

PAUL, rentrant en scène vivement.

O ciel ! cette voix !... Jean !

JEAN.

Ah ! bah !...

PAUL.

Toi, ici !... comment ?

JEAN.

Vous, dans cet hôtel !

PAUL.

Par quel hasard ?..

JEAN.

Et depuis quand ?

PAUL.

Il y a une heure.

JEAN.

Comme moi.

PAUL.

Tu es venu ?...

JEAN.

A votre place.

PAUL.

J'y suis... Cet homme mystérieux, qui devait m'enlever.

JEAN.

Je me suis laissé faire.

PAUL, riant.

Les yeux bandés.

JEAN.

Dans une voiture magnifique. Oui, riez, quand nous avons les quatre pieds dans un abîme !

PAUL.

Enlevé, et c'était pour un rendez-vous !

JEAN.

Pour une saignée.

PAUL.

Hein !

JEAN.

Oui... moi qui n'ai jamais saigné... un poulet même... un poulet ! Satanée bonne fortune !

PAUL.

Dame ! tu voulais !...

JEAN.

Ça m'a joliment réussi... Un butor qui veut me jeter dans la mer, si je ne suis pas vous... et, si je suis vous, veut m'y jeter encore, pour changer.

PAUL.

Mais enfin, explique-moi donc...

JEAN.

Est-ce que je sais, moi ?... Et ma femme, qui veut du calme... Ah ! me voilà calmé pour longtemps !... (Se rappelant.) Mais, à propos de ma femme... (Venant vivement prendre Paul par le bras.) Monsieur Paul... un mot. Vous êtes sorti dans la soirée, avant souper ?

PAUL.

Parbleu ! en même temps que toi.

JEAN.

Et vous n'êtes pas rentré ?

PAUL.

Tu le vois bien... puisque j'ai rencontré ce moine qui m'a conduit jusqu'au jardin de cet hôtel.

JEAN.

Bien vrai ?... votre parole d'honneur... la bonne ?...

PAUL.

Ah ! çà, quand je t'assure.

JEAN.

Merci, je vous crois... Une d'échappée. (A part.) Au fait, la lettre n'était pas...

PAUL.

Ah ! mon Dieu ! quelle figure !

JEAN.

Oui : elle doit être gentille, ma figure... J'ai eu une peur !... car vous ne savez pas... ce comte est un scélérat qui est capable de tout... Il a bouché les issues... pas moyen de l'esquiver !... Nous sommes sous clef. Rien que ça... Voyez ce billet qu'on m'a jeté. (Paul prend le billet.) Nous allons recevoir une danse.

PAUL.

O ciel !

JEAN.

Peut-être mieux que ça.

PAUL.

Ne tremble donc pas ainsi... Te voilà pâle.

JEAN.

Comment, pâle !... mais je dois être jaune... vert... de toutes les couleurs !... Heureusement, vous voilà ; c'est vous que ça regarde... Vous seul.

PAUL.

Oh ! oui, je suis prêt à tout braver pour elle... Je l'aime.

JEAN.

Mais moi, qui ne l'aime pas...

PAUL.

Tu veux t'échapper?

JEAN.

Si je veux m'échapper!... Il me demande si je veux m'échapper!... Mais tout de suite... je passerais plutôt par le trou de la serrure.

PAUL, écoutant.

Chut!

JEAN, effrayé.

Ah! on vient pour la danse!

PAUL.

J'avais cru entendre... Toi, prends le chemin que j'ai pris pour venir... Un vieux mur en ruines, au fond du jardin... Mais d'abord, cette fenêtre... Une échelle...

JEAN.

Vrai! je suis sauvé. (Il court ouvrir la fenêtre.)

Air *de Mila.*

Partons, partons! Dieu! j'en réchappe!
Adieu... palais... je te maudis!
Et si jamais on m'y rattrape,
J' veux êtr' le dernier des maris!

(Il enjambe la fenêtre.)

Venez-vous, Paul?...

PAUL.

Oh! moi, je reste.

(Au moment où Jean commence à descendre, on entend un chien qui aboie. Jean remonte tout effrayé.)

PAUL.

Eh bien?

JEAN, pâle et défait.

Vous n'entendez pas?... il va me dévorer.

PAUL, écoutant à la porte.

On met la clef dans la serrure. Va-t'en... Quand tu risquerais un pan de ton habit...

JEAN.

Au fait, c'est le vôtre. (Il disparaît.)

SCÈNE XII.

LAURA, PAUL.

LAURA, entrant vivement.

Grand Dieu ! vous ici !

PAUL.

Laura ! oh ! je puis vous voir, vous parler enfin.

LAURA.

Plus bas... plus bas.

PAUL.

Que craignez-vous ?

LAURA.

Oh ! mon père m'a pardonné à moi... c'est vous, c'est vous seul...

PAUL.

Mais, si je lui demande votre main... si ma fortune, ma naissance...

LAURA.

Oh ! n'y comptez pas... il est inexorable ! Je lui dis que vous m'aimez, que vous êtes digne de lui, de moi... il n'en croit rien... et tout à l'heure, pâle, défait, il me parlait de vous avec une colère... Il vous a donc vu ?

PAUL.

Mais non !... ce n'est pas...

LAURA.

Il a fait venir Farini... son valet de chambre... il a donné

des ordres pour notre départ à l'instant... afin qu'en son absence on se venge de vous...

PAUL.

Grand Dieu !

LAURA.

On se répand dans le jardin, dans l'hôtel, partout, de crainte que vous ne vous échappiez.

PAUL.

AIR : *J'aime ton œil si noir.*

Pourquoi trembler ainsi?
Pourquoi verser des larmes?
Pour calmer vos alarmes,
Ne suis-je pas ici?
Époux fidèle et tendre,
Je dois, sans m'alarmer,
Vivre pour vous aimer, } *bis.*
Mourir pour vous défendre. }

LAURA.

Ne parlez pas ainsi,
Voyez couler mes larmes;
Pour calmer mes alarmes,
Éloignez-vous d'ici.

PAUL.

Suivez-moi.

LAURA.

C'est lui... Sortez ! Sortez ! (Montrant le cabinet.) Là !

Non, j'espère...
Oh! mais, Paul, j'aurais peur
De vous porter malheur,
Si je quittais mon père.

ENSEMBLE.

PAUL.

Pourquoi trembler ainsi? *etc.*

LAURA.

Ne parlez pas ainsi? *etc.*

PAUL.

Me cacher encore !

LAURA.

Je vous en prie.

PAUL.

Eh bien ! je n'attends qu'un mot de vous.

LAURA.

Oui ; mais attendez-le. (Paul rentre dans le cabinet.)

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LAURA.

LE COMTE, entrant vivement et observant sa fille.

Que fais-tu ici, Laura ?

LAURA.

Mon père...

LE COMTE.

Où est-il ?

LAURA.

Qui donc ?

LE COMTE.

Cet homme que j'ai laissé ici.

LAURA.

Vous l'avez vu ?

LE COMTE.

Et toi ?

LAURA.

Grâce, mon père, il m'aime toujours... il m'aime plus que jamais.

LE COMTE, élevant la voix.

Où donc est-il ?

LAURA.

Oh ! votre colère se trahit malgré vous !... Écoutez-moi,

mon père ; vous aimez votre fille ? (D'un ton très-caressant.) Vous voulez mon bonheur ?... et si mon bonheur dépend de lui ?

LE COMTE, d'une voix étouffée.

De lui ? un lâche, un infâme !

LAURA.

Ah ! ne dites pas... ne croyez pas... il sera votre fils.

LE COMTE.

Jamais... il t'a trompée encore... et quand je lui pardonnerais... quand je lui offrirais ta main, ce qui est impossible !... tu ne sais donc pas ?...

LAURA.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE, baissant la voix.

Il est marié.

LAURA.

Ah ! mon père.

LE COMTE.

Oui, marié.

LAURA.

Marié !... oh ! non... non...

(Elle court vers la porte du cabinet, et s'arrête tout à coup en entendant Farini.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FARINI, et ensuite PAUL.

FARINI.

Il est arrêté.

LAURA.

Arrêté !

FARINI.

Ce Français qui était ici... et qui s'est échappé par la fenêtre.

LAURA.

Lui! lui!

FARINI, continuant.

J'allais exécuter les ordres de M. le Comte, avec les gens de l'hôtel, quand nous avons entendu ce pan de mur qui s'écroulait... cet homme était au milieu des décombres à se débattre contre César.

LE COMTE.

Où est-il?

FARINI.

On l'amène.

LE COMTE.

Qu'il vienne donc, qu'il vienne!

LAURA, ouvrant la porte du cabinet.

Oh! s'échapper, c'est impossible. (Elle voit Paul, et pousse un cri.) Ah!

(Elle referme la porte.)

LE COMTE.

Qu'est-ce donc?

LAURA.

Rien, mon père, rien. (A part.) Il y est encore!

PAUL, bas, derrière la porte entr'ouverte.

Rassurez-vous... ce n'est pas moi, je suis libre... je vous aime.

(Mouvement de joie de Laura.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JEAN, VALETS, PAUL caché.

FARINI, dans le fond.

Par ici... par ici.

JEAN, entrant tout couvert de poussière, l'habit déchiré et sans voir le Comte.

Eh bien! que veux-tu de moi, sbire, séide?... je me révolte

à la fin.... quand je suis encore tout contusionné par cet imbécile de mur qui est tombé sur moi... comme si ce n'était pas assez de m'avoir traqué, attaqué, disloqué... avec ce grand scélérat de chien de Terre-Neuve.

LE COMTE.

Taisez-vous.

JEAN, s'éloignant.

A l'autre!

LAURA, bas.

Silence! répondez ce que je vous indiquerai... et vous êtes sauvé.

JEAN.

Ah! bah... ah! bah!

LE COMTE, passant entre eux.

Laura, éloignez-vous.

PAUL, bas, toujours derrière la porte.

Laura!

LAURA.

Restez.

JEAN, à part.

Et Paul qui est parti.

LE COMTE.

Eh bien! malheureux?

JEAN.

Oh! oui, je le suis... je.. (Laura lui fait signe de se taire.)

LE COMTE.

Vous voilà en présence de votre victime.

JEAN.

Ma vic... (Laura lui fait signe de dire que *oui*.) Oui, oui, certainement. (A part.) Je me fais l'effet d'être dans une caverne... avec des malintentionnés.

LE COMTE.

Vous dites que vous l'aimez?

JEAN.

Je dis ça !... (Laura lui fait signe de dire *oui*.) Oui, oui... c'est vrai.

LE COMTE.

Quoi ! vous osez encore, infâme !

JEAN, à part.

Bon... bien... nous retombons dans les mots à double entente.

LE COMTE.

Et si vous êtes marié, comme vous l'avez dit...

JEAN.

Marié ! (Laura lui fait signe que *non*.) non, non... (A part.) Dieu ! si Palmyre m'entendait.

LE COMTE.

Vous m'avez trompé... ou vous me trompez en ce moment.

FARINI.

Qu'avez-vous donc ?... vous chancelez.

JEAN.

Oui, ça me tient dans les jambes... je tremble un peu, (A part.) Je ne fais que ça dans cette maison.

LE COMTE.

Ah ! ma fille ! quel choix ! quelle faute !

LAURA, vivement.

Vous pardonnerez.

LE COMTE.

Je le forcerai à se trahir... (A Jean.) Il y va de vos jours... si vous n'êtes pas marié, vous épouserez ma fille !

JEAN.

Moi !... permettez...

LE COMTE.

Vous l'épouserez !...

LAURA, vivement.

Certainement, mon père... (Elle fait signe à Jean.)

JEAN.

Certainement. (A part.) O Palmyre !

LE COMTE.

Suivez-moi donc à l'instant.

LAURA, vivement.

Vous pardonnerez ?

LE COMTE, à Jean.

Il parlera enfin !... je pardonne tout... je le jure par l'honneur de notre maison...

JEAN, à part.

Oui, il est beau l'honneur de ta maison... va toujours !...

LE COMTE.

A une condition !... c'est qu'un prêtre qui est là... va recevoir vos serments... à l'instant !...

JEAN, à part.

Pour être bigame, merci !...

LE COMTE.

Vous hésitez !... ah !...

LAURA, fait sortir Paul du cabinet, et s'approche de son père.

Mon père, ce n'est pas à lui que vous avez pardonné... c'est à un autre.

LE COMTE.

Monsieur !

PAUL.

Paul de Bligny.

JEAN.

A la bonne heure donc !... moi, j'abdique.

PAUL.

Oui, monsieur, c'est moi qui viens vous demander grâce !...

mais du moins, mon amour est mon excuse. Et d'ailleurs... je suis digne d'elle, digne de vous.

LE COMTE.

Quoi ! on vous avait introduit dans cette maison, à mon insu... ma fille...

LAURA, *dans les bras de son père.*

Ah ! mon père, vous avez pardonné..... sur l'honneur !...

JEAN.

J'y suis... c'est la Vénitienne.

LE COMTE, *regardant Jean, et ensuite Paul.*

J'ai pardonné, j'ai pardonné... au fait, j'aime mieux que ce soit celui-là... que l'autre.

(*Laura embrasse son père.*)

JEAN.

Merci !

PAUL, *prenant la main du comte.*

Ah ! monsieur !

JEAN, *de même.*

Ah ! monsieur !

LE COMTE, *retirant sa main.*

Et cet homme, qui donc est-il ?

JEAN.

Jean Beauvais, marchand de nouveautés, rue Balbi, nº 275, qui tient un assortiment complet de modes et merceries réunies... et généralement tout ce qui concerne l'état de sa femme, et qui y retourne... à sa femme. Car pour ce qui est des bonnes fortunes... je jure bien de m'en tenir là... Sapristi !... bien obligé... j'aime mieux autre chose.

CHŒUR FINAL.

AIR *de Mila.*

Que désormais tout chagrin cesse,
L'espoir enfin rentre en ces lieux ;

L'hymen, bannissant la tristesse,
Ne fera plus que des heureux.

JEAN, au public.

AIR *des Frères de lait.*

Non, c'en est fait, point de bonne fortune!
Je n'en veux plus... Merci... mais cependant,
Je voudrais bien en risquer encore une,
Et c'est de vous qu'ici cela dépend;
Oui, de vous seuls ici cela dépend.
Messieurs, malgré la crainte qui m'assiége,
Oui, je serais assez bête, je croi,
Pour retomber tous les soirs dans le piége,
Si vous y tombiez avec moi...
Je tomberais volontiers dans le piége,
Si vous vouliez y tomber avec moi.

FIN DE PAUL ET JEAN.

RÉSIGNÉE,

OU

DEUX MÉNAGES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 20 septembre 1837.

29.

Personnages :

GAILLARDON [1].
Mme GAILLARDON [2].
GUSTAVE [3].
JULIETTE [4].
CHRISTIAN [5].
CHANCEAUX [6].

La scène est, au premier acte, à la campagne, chez M. Gaillardon; et au second acte, à Paris, chez Gustave.

ACTEURS :

1 M. Cazot. — 2 Madame Savigny. — 3 M. Brindeau. — 4 Mademoiselle Louise Quaisain. — 5 M. Danterny. — 6 M. Lamarre.

RÉSIGNÉE

ACTE PREMIER

Un salon de verdure à la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHANCEAUX, CHRISTIAN.

CHANCEAUX, *entrant par la droite en parlant à la cantonade.*

C'est bien... c'est très-bien...

CHRISTIAN, *arrivant par la gauche, une cravache à la main.*

Ah ! c'est le père Chanceaux ! le valet de chambre de M. Gustave.

CHANCEAUX.

M. Christian ! vous, que je croyais encore à La Flèche...

CHRISTIAN.

Tu vois, mon brave... j'ai un congé, et je viens le passer avec vous, à Villecresnes, pour entendre crier M. Gaillardon, mon respectable tuteur, ou plutôt, sa femme, ou même tous les deux ensemble... Se disputent-ils toujours ?

CHANCEAUX.

Toujours... ça va de plus fort en plus fort... à cause de l'habitude, et si c'est pour les entendre que vous venez...

CHRISTIAN.

Oh ! pas tout à fait.

CHANCEAUX.

Je disais bien, il faut qu'il y ait quelqu'autre motif... tout le monde n'est pas vieux et grondeur ici...

CHRISTIAN.

Heureusement... Comment va-t-elle ?

CHANCEAUX.

M. Gustave ? il se porte à merveille, il dort bien, il mange bien, il se promène longuement, il chasse toujours...

CHRISTIAN, avec impatience.

Après... après... elle !

CHANCEAUX.

Votre tuteur s'émancipe un peu...

CHRISTIAN.

Mais... Juliette.

CHANCEAUX.

Ah ! oui... elle...

CHRISTIAN.

Comment se trouve-t-elle ici ? s'y ennuie-t-elle ? est-elle heureuse ? Eh bien !... quand tu souriras... réponds-moi donc !

CHANCEAUX, lui prenant la main avec mystère.

M. Christian...

CHRISTIAN.

Hein ?

CHANCEAUX.

Vous pouvez remonter à cheval, et... vous comprenez...

CHRISTIAN.

Que veux-tu dire ?...

CHANCEAUX.

Bah ! est-ce que vous ne vous rappelez pas... le jour du mariage de mademoiselle Juliette avec M. Gustave Herblou... votre désespoir dont je fus témoin le matin... pendant qu'on habillait

la mariée, vos espérances dont je fus le confident, malgré vous, dans le parc où vous parliez tout seul, en gesticulant comme ça : « Oui ! » que vous disiez à un gros chêne qui ne vous entendait pas... « oui, ils ont beau la marier à un autre, je « l'aimerai toujours... et cent fois davantage, et je me ferai « aimer, je reviendrai, elle sera malheureuse, et... »

CHRISTIAN.

Chut !... veux-tu te taire !... c'est vrai ! j'aimais Juliette comme un fou... nièce de M. Gaillardon, mon tuteur, elle fut élevée avec moi, j'étais son ami d'enfance, je l'appelais ma sœur, et tout bas je lui donnais un nom plus doux, c'était un ange de bonté, de candeur... la seule femme que j'aie connue, que j'aie aimée !... Au collége, je ne rêvais qu'à Juliette... l'obtenir ! la posséder... c'était là le but de tous mes travaux ! On me fit revenir... j'arrivai le jour même de son mariage... j'achevais alors ma philosophie...

CHANCEAUX.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Ça devait vous servir peut-être,
Et cela se trouvait très-bien...

CHRISTIAN.

Eh ! mon cher, les leçons du maître,
Dans ce cas, ne servent à rien.
A dix-sept ans, l'âme ravie,
Dans le monde on va se risquer...
Et l'on sort de philosophie,
Tout juste au moment d'en manquer.

CHANCEAUX.

Voyez-vous ça ?

CHRISTIAN.

J'arrivai à temps pour tenir le voile que je laissai tomber de rage et de dépit sur la tête des mariés !... mauvais augure, murmuraient les bonnes femmes de la noce... ça leur portera malheur... oui, me disais-je tout bas... oui, malheur ! non pas

à elle, non pas à Juliette, qui m'était infidèle sans y penser, sans savoir même que je l'aimais... mais à lui, à ce Gustave qui venait me l'enlever pour sa fortune, pour sa dot, à ce Gustave, que je ne pouvais souffrir... quoiqu'au fond, ce soit un assez bon enfant.... et quand je pense qu'on me traitait comme un écolier.

CHANCEAUX.

Pas possible!

CHRISTIAN.

Oui, mon cher, oui, elle embrassait son mari... là, devant moi, sans se douter que j'étouffais.

CHANCEAUX.

Ah! ah! ah!... pendant la lune de miel... c'était drôle!...

CHRISTIAN.

Oui, drôle... pour le mari, avec qui j'aurais voulu me battre pour me faire tuer... si je n'avais pas craint de causer du chagrin à Juliette...

CHANCEAUX.

Ce qui ne vous empêcha pas de mettre le trouble parmi les gens de la noce, de brouiller la femme du notaire avec son mari, et l'adjoint avec la sienne...

CHRISTIAN.

Ah! oui, ce pauvre adjoint... pour me consoler, pour m'étourdir... j'aurais voulu me venger sur tout le monde... et depuis ce jour, je fus amoureux de toutes les femmes, sans en aimer aucune.

CHANCEAUX.

Ce qui s'appelle un mauvais sujet.

CHRISTIAN.

Oui... un mauvais sujet par désespoir... voilà dix-huit mois que ça ne fait qu'augmenter... pensant toujours à Juliette... et attendant...

CHANCEAUX.

Quoi donc?

CHRISTIAN.

La lune rousse; après la lune de miel ça ne peut pas manquer d'arriver. Voyons, tu vis près d'eux, avec eux... dis-moi, il ne l'aime plus, n'est-ce pas? elle n'est pas heureuse?

CHANCEAUX.

Si fait! parfaitement...

CHRISTIAN.

Là! voilà de ces choses qui n'arrivent qu'à moi...

CHANCEAUX.

Et comme je vous disais tout à l'heure, si vous venez pour la consoler, votre cheval est encore sellé, vous repasserez une autre fois...

CHRISTIAN.

Du tout! du tout!... je ne pars pas comme ça..., ah bien! oui... partir sans la revoir, avec son air si doux, si mélancolique...

CHANCEAUX.

De la mélancolie? oh! c'est bien changé... toujours gaie, toujours chantant, elle ne rêve que plaisir, que danse...

CHRISTIAN.

Vrai? oh! alors, je n'en relèverai pas. (On entend disputer.) Qu'est-ce que j'entends là? quel vacarme!

CHANCEAUX.

Vous le demandez?

(M. et madame Gaillardon entrent.)

CHRISTIAN, se retirant à l'écart.

Mon tuteur et sa chaste moitié.

(Chanceaux sort.)

SCÈNE II.

Mme GAILLARDON, CHRISTIAN, GAILLARDON.

GAILLARDON.

Et moi, je vous dis que non!

Mme GAILLARDON.

Et moi, je vous dis que si !...

GAILLARDON.

Non, non, non !...

Mme GAILLARDON.

Si, si, si !...

CHRISTIAN, à part.

Couple intéressant !

GAILLARDON.

Nous verrons si vous me ruinerez avec vos caprices.

Mme GAILLARDON.

Nous verrons si vous serez mon tyran... mon despote.

GAILLARDON.

Je quitterais plutôt la maison...

CHRISTIAN, se montrant.

Quand j'y reviens ?

GAILLARDON.

Hein ?... c'est Christian...

CHRISTIAN.

Mon cher tuteur... madame...

Mme GAILLARDON.

Bonjour, mon ami... toujours le même, il me fera mourir de chagrin... tu vois...

CHRISTIAN.

Je vois... que vous prenez le plus long.

GAILLARDON.

Tu tombes bien... au milieu d'une dispute de ménage.

CHRISTIAN.

Ah ! j'y suis habitué.

GAILLARDON.

Et moi donc... Il y a si longtemps que cela dure... c'est toujours elle qui commence.

Mme GAILLARDON.

Parce que vous refusez toujours...

GAILLARDON.

Parce que vous ne savez que demander.

Mme GAILLARDON.

Sois juge entre nous... il me refuse une calèche... à Paris.

CHRISTIAN.

Au fait, une calèche, c'est aimable...

GAILLARDON.

Une calèche... avec vingt mille francs de rentes !...

Mme GAILLARDON.

Je ne puis plus aller à pied...

GAILLARDON.

On va en fiacre...

Mme GAILLARDON.

Il y a vingt ans que vous me dites ça...

GAILLARDON.

Ou en omnibus.

Mme GAILLARDON.

Les omnibus !... moi... madame Gaillardon... en omnibus !...

CHRISTIAN.

Allons... allons !...

Mme GAILLARDON.

Vous êtes un monstre...

CHRISTIAN.

Madame !...

GAILLARDON.

Et vous, une vieille folle.

CHRISTIAN.

Monsieur...

Mme GAILLARDON, allant à lui, en étouffant.

Il a dit une... il a dit vieille... laissez-moi.

GAILLARDON.

Oui... folle ! folle ! folle !...

(Christian les sépare ; on entend Juliette chanter en dehors.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE, en dehors.

Tra la la... tra la la...

CHRISTIAN.

Juliette !

Mme GAILLARDON.

Elle chante toujours... elle est bien heureuse...

GAILLARDON.

Et son mari aussi...

(Juliette entre par la droite.)

CHRISTIAN, à part.

Oh !... comme le mariage l'embellit !...

JULIETTE.

Eh ! mais... je ne me trompe pas ?... Christian !... ah ! que c'est bien de nous surprendre ainsi... n'est-ce pas, ma tante ?... il arrive à propos...

Mme GAILLARDON.

Très à propos !...

CHRISTIAN.

En vérité ?...

JULIETTE.

Juste, le jour de la fête de mon mari.

CHRISTIAN.

Hein ?... c'est aujourd'hui la fête de... (*A part.*) C'est jouer de malheur, par exemple !...

JULIETTE.

Ah ! mon petit oncle... l'artificier est là !... Oh !... cette moue... qu'est-ce donc ?... ma tante aussi... je devine...

GAILLARDON.

Parbleu... elle me fait toujours enrager !...

Mme GAILLARDON.

C'est vous, plutôt !...

JULIETTE.

Oh !... oh ! vous m'avez promis d'être gentil toute la journée.

GAILLARDON.

Oh ! je suis très-gentil... c'est elle...

JULIETTE.

Air *de Téniers*.

Quoi !... la guerre n'est pas finie ?
Allons, souriez-vous tous deux !...
Vous savez, quand je vous en prie,
Qu'il faut m'obéir, je le veux.

CHRISTIAN.

Je le vois, toujours douce et bonne...
Par vous, l'orage doit cesser.
Vous les rapprochez...

JULIETTE, bas.

Je leur donne,
Le moyen de recommencer.

Allons, ma tante... vous oubliez que votre toilette n'est pas finie, et que bientôt nous aurons du monde...

Mme GAILLARDON.

J'y vais, mon enfant, j'y vais. Il faut bien que ce soit pour toi, et pour ton mari, qui est bon, qui te donne tout ce que tu veux... car aujourd'hui je suis d'une humeur !...

JULIETTE, à son oncle.

Et le feu d'artifice ?

GAILLARDON.

Compte sur moi, je suis d'une gaieté.

Mme GAILLARDON, faisant la moue à son mari.

Hou !...

(Elle s'éloigne.)

JULIETTE, reconduisant madame Gaillardon.

Allez, ma tante, allez vous faire belle.

GAILLARDON.

Et bonne.

(Il sort vivement par la droite.)

Mme GAILLARDON, se retournant.

Il a dit ?...

JULIETTE.

Rien, rien, dépêchez-vous... nous n'avons pas un instant à perdre.

(Madame Gaillardon sort par la droite.)

SCÈNE IV.

JULIETTE, CHRISTIAN.

CHRISTIAN.

Comme deux enfants, toujours en querelle.

JULIETTE.

Mon pauvre oncle, il n'est pas le plus fort... tu sais comme nous nous amusions de leurs colères...

CHRISTIAN, à part.

Elle me tutoie encore, je n'oserai pas...

JULIETTE.

Maintenant, vois-tu, c'est pis que jamais; ils ne sont pas un quart d'heure ensemble sans se disputer; mais, ça les amuse, ça leur fait du bien, et je crois que si l'un cessait de crier, il manquerait quelque chose à l'autre.

CHRISTIAN.

Dame !... c'est peut-être nécessaire en ménage.

JULIETTE.

Pas du tout, monsieur... n'ayez pas de ces vilaines pensées-là, au moins... mais, que je te regarde... sais-tu que tu es encore grandi, mais beaucoup.

CHRISTIAN.

Vous trouvez. (Se reprenant.) Tu trouves. (A part.) Oh ! ma foi, tant pis !...

JULIETTE.

Et cette bonne grosse figure que je t'enviais.

CHRISTIAN.

Tu étais bien bonne...

JULIETTE.

Quand je t'appelais mon frère... mon frère ! (Lui tendant la main.) Tu l'es toujours ?...

CHRISTIAN.

Ah ! oui, toujours.

JULIETTE.

C'est une bonne idée qui t'amène ici, et tu n'en auras pas de regret, sois tranquille, car nous sommes tous les jours en fêtes, en parties ; tu nous aideras...

CHRISTIAN.

Mais je n'en puis revenir, toi, toujours si calme, qui craignais le bruit, qui fuyais le monde.

JULIETTE.

Que veux-tu ! il faut bien s'y faire, mon mari n'est pas comme moi.

CHRISTIAN, vivement.

Il t'a tourmentée, il a forcé tes goûts ?...

JULIETTE.

Au contraire, il était rêveur, sérieux, il grondait quelquefois ; j'ai pensé que c'était ma faute, et plutôt que de crier comme ma tante ou de bouder comme mon oncle...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Moi, je suis un autre système,
Laissant les soucis de côté,
Je veux pour qu'il soit gai lui-même,
Avoir toujours de la gaîté...
Pour lui, toujours folle et légère,
J'aime le bal, le monde aussi...
Tous les plaisirs !... il faut bien faire
Quelque chose pour son mari.
En bonne femme, il faut bien faire
Quelque chose pour son mari.

CHRISTIAN.

Mais, c'est te sacrifier...

JULIETTE, riant.

Je me résigne !... tiens, ce soir, nous avons du monde, une surprise que je ménage à Gustave, illumination, bal, feu d'artifice, concert; et dis donc, le vieux clavecin de ma tante, qui était toujours faux, tu sais... je t'accompagnerai, nous chanterons ; Gustave adore la musique.

CHRISTIAN, avec humeur.

Merci, je suis enroué. (Il tousse.) Hum ! hum ! hum !

JULIETTE.

Alors, tu danseras.

CHRISTIAN.

Non, je suis si fatigué !...

JULIETTE, lui tendant la main.

Comment ! tu me refuses une contredanse, à moi !...

CHRISTIAN.

Oh ! non, non !... tout ce que tu voudras, tout !...

(Il se penche comme pour l'embrasser.)

JULIETTE, s'éloignant de lui.

J'y compte...

CHRISTIAN.

Ma foi, j'allais l'embrasser.

JULIETTE, lui faisant signe de la tête.

Christian !...

CHRISTIAN.

Quoi donc ?

JULIETTE, avec un peu de mélancolie.

Tout ce que je voudrai !... je vais commencer... tu étais mon ami, mon confident, veux-tu l'être encore ?...

CHRISTIAN.

Oh ! un secret, à nous deux !...

JULIETTE.

Écoute ; j'ai beau faire, Gustave n'a pas l'air aussi heureux que je le voudrais.

CHRISTIAN, vivement.

Il te rend malheureuse...

JULIETTE.

Eh ! non, comme tu y vas ! mais, ma gaieté ne le gagne pas assez, il a un fond d'ennui qui me fait de la peine : je l'interroge, et il me semble qu'il me cache toujours quelque chose, là, au fond du cœur ; un chagrin, peut-être... tu es homme, toi, tu vas être son compagnon de plaisir, tâche donc de savoir comment on pourrait l'égayer tout à fait... mais entre nous... là, bien entre nous...

CHRISTIAN.

Entre nous... oui... toujours... (Essuyant ses yeux et à part.) et dire qu'elle pouvait être ma femme...

JULIETTE.

Ainsi... c'est convenu... Chut! le voici... il revient de la chasse.

CHRISTIAN.

Ah!... il chasse?...

JULIETTE.

Toute la journée...

CHRISTIAN, à part.

Tant mieux!

SCÈNE V.

LES MÊMES, GUSTAVE, en habit de chasse.

GUSTAVE.

Où est-il donc, ce diable de Chanceaux?... Ah!... c'est toi, Juliette?...

JULIETTE.

Oui, moi qui veux te gronder... d'être parti si matin pour la chasse... avant le jour!...

GUSTAVE.

C'est vrai! j'étais inquiet... (Se reprenant.) Il y avait là-bas... près de la ferme, un lièvre à qui j'avais promis de dire un mot ce matin... et qui ne m'a pas attendu...

JULIETTE.

Mais, partir sans m'embrasser!

GUSTAVE.

Ah!.... tu dormais si bien!...

CHRISTIAN.

La belle raison!

GUSTAVE, se retournant.

Hein ! (Il aperçoit Christian.) Monsieur...

JULIETTE.

Eh bien !... tu ne reconnais pas Christian... le pupille de mon oncle qui était ici à notre mariage...

GUSTAVE, riant.

Ah !... oui... ce gros collégien... qui avait l'air si niais...

JULIETTE, de même.

C'est cela... Ah !... ah !... ah !

CHRISTIAN.

Monsieur... (A part.) J'ai envie de lui chercher dispute...

GUSTAVE.

C'est juste.. je ne le remettais pas d'abord : à la bonne heure ! une mine charmante !... un bel officier, vraiment !...

CHRISTIAN, lui donnant la main.

Il n'y a pourtant pas de quoi se fâcher...

GUSTAVE.

Vous êtes venu par le courrier ?... Il n'y a rien de nouveau ?... pas de lettre ?

CHRISTIAN.

Je suis arrivé à cheval...

JULIETTE, à Gustave.

Est-ce que tu attends aussi quelque chose... comme moi ?

GUSTAVE, gaiement.

Oh ! toi... quelque mode... quelques chiffons !

JULIETTE.

Mais, peut-être... pour vous, monsieur... pour vous plaire... pour être jolie !...

GUSTAVE.

Comme si tu avais quelque chose à faire pour cela...

JULIETTE.

Ah !... c'est gentil... et pour la peine... (Elle l'embrasse.) Tiens !

GUSTAVE.

Petite folle !

CHRISTIAN, à part.

Allons... ça va recommencer...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHANCEAUX.

CHANCEAUX, entrant sans voir Gustave.

Madame, les fleurs sont posées... les bouquets sont prêts...

JULIETTE, bas.

Tais-toi donc.

GUSTAVE.

Ah ! Chanceaux... tu vas me faire servir à déjeuner, car je meurs de faim... appétit de chasseur.

CHRISTIAN.

Et moi, de voyageur... je vous tiendrai volontiers compagnie.

GUSTAVE.

Avec plaisir. Tiens, Chanceaux, mon fusil... emporte-le.

JULIETTE.

Tu as fait bonne chasse ?

GUSTAVE.

Je n'ai rien tué. (A Chanceaux.) Ah ! tiens... (Lui donnant sa poire à poudre, bas.) M. Gaillardon n'a pas reçu de lettre ?

CHANCEAUX, bas.

Je ne crois pas, monsieur.

CHRISTIAN.

Le pays est bon, pourtant... le gibier ne manque pas.

GUSTAVE.

C'est possible... je n'y fais guère attention. (Bas à Chanceaux.) Il ne t'a rien remis pour moi ?

CHANCEAUX.

Rien.

GUSTAVE, à part.

Pas un mot ! pas un billet !....

JULIETTE.

Mais alors, que fais-tu donc à la chasse, le fusil sur l'épaule ?

GUSTAVE.

Dame !... je rêve, je pense...

JULIETTE.

Et à qui, monsieur ?

GUSTAVE.

Mais à toi, peut-être. (Bas à Chanceaux.) S'il arrive quelque chose, préviens-moi. (A part.) Je suis d'une inquiétude !...

CHRISTIAN, à part.

Elle a raison... il a l'air distrait.

(Juliette fait des signes d'intelligence à Chanceaux.)

GUSTAVE, les remarquant.

Hein ?... qu'est-ce que c'est ?... encore du mystère ?... oui... encore quelque bal, quelque fête.

JULIETTE.

Oui, monsieur, une fête à laquelle je vous invite... vous y serez.

(Chanceaux sort.)

GUSTAVE.

Parbleu !... cela va sans dire... j'y suis toujours pour faire danser ta tante, de fondation !... C'est amusant... hum !... mais vous voilà, mon officier... les actes de bravoure vous regardent : je vous cède les mamans.

CHRISTIAN.

C'est trop généreux.

GUSTAVE.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

C'est quelquefois un très-bon lot :
Car, voyez-vous, mon camarade,
A la maman on dit un mot,
A la fille on lance une œillade.
Tout se compense adroitement,
C'est une affaire de famille :
Les soins qu'on a pour la maman
Portent profit près de sa fille.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme GAILLARDON.

M GAILLARDON.

Qu'il vienne le chercher !... je l'attends.

GUSTAVE.

Vous dites, ma petite tante ?...

Mme GAILLARDON.

Rien, monsieur... rien du tout... ça ne vous regarde pas...

GUSTAVE.

Diable !... le temps est à l'orage.... (A Christian.) Allons déjeuner...

CHRISTIAN.

Bravo !... me voilà en tiers, c'est déjà mieux.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

JULIETTE, Mme GAILLARDON.

JULIETTE.

Mon Dieu ! ma tante... qu'est-ce donc ?.,. qu'avez-vous ?

Mme GAILLARDON.

J'ai... j'ai... que je suis furieuse... et que M. Gaillardon... M. Gaillardon !... ah ! le petit traître !...

JULIETTE.

Soyez donc plus calme... vous qui êtes si bonne, quand vous voulez !... mais vous ne voulez pas souvent... (Se reprenant.) avec mon oncle...

Mme GAILLARDON.

Je voudrais bien t'y voir... toi qui parles de calme, de bonté... si ton mari te trompait...

JULIETTE.

Oh !... dans ce cas, je ferais comme une autre, sans doute... car, rien que d'y penser... je sens là... mais n'en parlons plus... ma tante... ça fait trop de mal... et d'ailleurs, mon Gustave m'aime... il n'aime que moi... Oh !... j'en suis bien sûre..

Mme GAILLARDON.

Certainement... un mari qui n'a rien à te refuser... c'est ce qui fait paraître ma condition encore plus triste... un charmant ménage !...

JULIETTE.

Le fait est que je n'ai rien à désirer... rien... oh ! si, pourtant... nous ne sommes que deux, et un tiers ferait si bien !... il me semble qu'un petit ange... bien gentil... dans un ménage, doit le rendre plus heureux encore...

Mme GAILLARDON.

Un enfant !... laisse-moi donc tranquille... j'en ai eu neuf !... ce qui ne l'empêche pas de me trahir.

JULIETTE.

Mon oncle !... vous savez bien que non !...

Mme GAILLARDON.

Si fait !...

JULIETTE.

Eh ! non...

Mme GAILLARDON.

Eh ! si.

JULIETTE.

Mais à son âge...

Mme GAILLARDON.

Son âge ! Les libertins n'ont point d'âge... et cette fois j'ai une preuve..... j'en ai une qui est flagrante, sans réplique..... (Tirant une lettre de son sein.) Tiens !...

JULIETTE.

Une lettre...

Mme GAILLARDON.

Il y a quelques jours que je me doutais du coup qui vient de me frapper... des chuchottemens avec André... son empressement à se saisir des lettres... quand elles arrivaient... et quelquefois à les retirer lui-même de la poste... enfin, ce pressentiment qui ne m'a jamais trompée ; aujourd'hui, j'ai guetté André... comme il revenait de la ville avec un carton pour toi...

JULIETTE.

Ah ! mes fleurs sont arrivées.

Mme GAILLARDON.

Je lui ai arraché cette lettre, qu'il cherchait à me cacher... « A monsieur, monsieur Gaillardon. » J'ai deviné mon malheur à ces jambages de femme... et surtout à ce signe... deux croix... qui semblaient indiquer un secret... oui, un secret qui m'a brisé le cœur... car je l'ai lue, cette lettre fatale...

JULIETTE.

Vous l'avez décachetée ?

Mme GAILLARDON.

C'était pour mon mari !... vois, elle est encore humide de mes larmes...

(Elle pleure.)

JULIETTE.

Quelque interprétation forcée...

Mme GAILLARDON.

Une interprétation ? comment donc m'interpréterez-vous cela, ma nièce ? (Lisant.) « Mon ami, si tu as jamais aimé, « si tout sentiment de pitié n'est pas éteint dans ton cœur... » (S'interrompant.) C'est une créature !...

JULIETTE.

Ma tante !...

Mme GAILLARDON, lisant.

« Dans ton cœur... Souviens-toi que le premier de tes de- « voirs t'appelle à mes côtés. » Le premier de ses devoirs ? mais qu'est-ce que je suis donc, moi ?

JULIETTE, à part.

Il se pourrait ?...

Mme GAILLARDON, lisant.

« A la réception de cette lettre, accours ; un jour de retard, « tout sera perdu pour toi. Jenny. » Eh bien ! qu'en dis-tu ?

JULIETTE.

Je dis... je dis d'abord, ma tante, que vous avez eu tort de décacheter cette lettre...

Mme GAILLARDON.

J'ai eu tort !... j'ai eu tort !...

JULIETTE.

Et puis, mon oncle se justifiera, car je ne puis croire encore...

Mme GAILLARDON.

Vous, à la bonne heure ; mais, moi, je crois tout ! tout ! tout ! tout ! Ah ! il lui faut une Jenny ! il lui faut une !.. Ah ! nous verrons, nous verrons.

GAILLARDON, en dehors.

C'est bien ; attachez le soleil au marronnier.

JULIETTE.

Ah ! mon Dieu !

Mme GAILLARDON.

C'est lui !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GAILLARDON.

GAILLARDON, à la cantonade.

Portez les chandelles romaines dans la serre...

Mme GAILLARDON.

Attends, attends... je vais t'en donner des chandelles romaines...

JULIETTE.

Ah ! ma tante ! ma tante !...

GAILLARDON, sans voir Juliette.

Je réponds du feu d'artifice... et si madame Gaillardon est contente du bouquet... (Il s'approche d'elle en souriant.) elle m'embrassera...

Mme GAILLARDON, d'un air solennel.

Théodore !...

GAILLARDON.

Ah ! mon Dieu ! quelle figure !

Mme GAILLARDON, tragiquement.

Théodore !...

GAILLARDON.

Eh bien ! Joséphine, il y a du nouveau, à ce qu'il paraît.

Mme GAILLARDON, lui tendant la lettre.

Connaissez-vous cette écriture ?

GAILLARDON, la prenant.

Une lettre, à mon adresse ?

Mme GAILLARDON.

Avec deux croix !

GAILLARDON.

Ciel !

Mme GAILLARDON.

Oui, vous la connaissez... eh bien ! je l'ai lue...

GAILLARDON.

Vous ? mais c'est mal... c'est très-mal...

Mme GAILLARDON.

Ah ! très-mal... n'est-ce pas, perfide ?

GAILLARDON.

Eh ! laissez-moi donc tranquille, une lettre qui n'était pas pour moi !

JULIETTE, qui s'est approchée, saisissant la main de M. Gaillardon.

C'est bien !

GAILLARDON, se retenant.

Hein ? (Effrayé.) Juliette ! (A part.) Elle était là !

Mme GAILLARDON.

Pas pour vous... et vous croyez me donner le change ?...

GAILLARDON.

Eh bien ! quand ce serait pour moi... car enfin !... je suis majeur, je suis mon maître, morbleu !...

Mme GAILLARDON.

Ce n'est pas vrai !...

GAILLARDON.

Et cela ne vous regarde pas.

Mme GAILLARDON.

Cela ne me regarde pas, moi ! votre victime... ah ! si je ne me retenais, je crois que je me trouverais mal.

GAILLARDON.

Allons donc, une femme d'un âge mûr...

Mme GAILLARDON, avec éclat.

Comment, infâme !...

GAILLARDON.

Ne me touchez pas !... tenez-lui les mains.

JULIETTE, se plaçant entre eux.

Ma tante ! ma tante ! vous voyez bien que mon oncle a du dépit ; mais il ne vous a pas trompée, j'en suis sûre... cette lettre n'était pas pour lui...

GAILLARDON.

Eh ! si fait ! si fait !

JULIETTE.

Non, mon oncle... non ! (Bas.) Dites comme moi.

GAILLARDON, la regardant avec surprise.

Ah ! bah !

Mme GAILLARDON.

Pas pour lui ! mais pour qui donc ?

JULIETTE, apercevant Christian.

Eh ! ce n'est pas difficile à deviner, un jeune homme... un étourdi...

GAILLARDON, à part.

Est-ce qu'elle saurait ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHRISTIAN.

CHRISTIAN, entrant par le fond, à droite.

Ma foi !... ça fait bien de déjeuner.

JULIETTE.

Tenez ! le coupable, le voilà !...

Mme GAILLARDON.

Christian !

GAILLARDON.

Christian ! je respire...

CHRISTIAN, s'approchant vivement.

Plaît-il ? qu'est-ce qu'il y a ?

JULIETTE, lui faisant signe.

Il y a que ma tante a ouvert une lettre adressée à son mari pour toi...

CHRISTIAN.

Hein ? pour moi...

Mme GAILLARDON.

C'est faux !

JULIETTE, faisant signe à Christian.

Vous voyez bien que non !... viens prendre le rôle qui t'appartient, car mon oncle ne peut pas rester exposé à des reproches... à des soupçons...

GAILLARDON.

Eh ! qu'est-ce que ça me fait ?

CHRISTIAN.

Ah ! oui... c'est juste... certainement... J'attendais une lettre...

Mme GAILLARDON.

De qui donc ?

CHRISTIAN.

De qui ? vous me faites l'amitié de me demander...

GAILLARDON, à part.

Il n'en sait rien, ni moi non plus.

Mme GAILLARDON.

De qui ? de qui ?

JULIETTE.

Vous voyez bien, ma tante, qu'il rougit, ce pauvre Christian... c'est mal aussi de surprendre le secret de ses amours...

CHRISTIAN.

De mes amours... (Juliette lui fait des signes.) Au fait, ce n'est pas bien d'ouvrir mes lettres ; vous concevez, un jeune homme... Il y a des circonstances atténuantes... (A part.) Le diable m'emporte si je sais...

Mme GAILLARDON.

Mais enfin, il ne dit pas... (A son mari.) Ne lui parlez pas, vous... ne lui dites pas le nom.

(Elle le fait reculer.)

GAILLARDON.

Mais je ne dis rien...

JULIETTE, qui se trouve alors près de Christian, vite et bas.

Jenny !

CHRISTIAN, à part.

Jenny ! ah bah ! mon tuteur !...

JULIETTE, changeant de ton.

Allons, prenez votre lettre, monsieur, et dorénavant ne compromettez plus mon oncle... que vous avez trompé, j'en suis sûre... vilain !

Mme GAILLARDON.

Mais non... vous voyez bien qu'il n'avoue rien, qu'il n'avoue pas...

CHRISTIAN.

Écoutez donc, madame, le secret d'une femme, c'est sacré, et Jenny elle-même pourrait se plaindre...

Mme GAILLARDON.

Jenny !...

JULIETTE.

AIR : *Vaudeville de l'Étude.*

Je le disais, j'en étais sûre !

GAILLARDON.

Ma foi, je n'y comprends plus rien.

Mme GAILLARDON.

Je n'y crois pas...

JULIETTE.

Je vous l'assure...

CHRISTIAN.

Eh! oui, sans doute!...

JULIETTE, bas, lui serrant la main.

C'est très-bien!

CHRISTIAN, gaiement à part.

Singulière bonne fortune!
Je l'accepte, mais en ces lieux,
Puisqu'elle veut que j'en aie une,
Elle aurait pu me donner mieux!

Mme GAILLARDON.

Je vois, je vois que vous vous entendez tous pour le défendre, pour me tromper... mais je saurai la vérité, je la saurai... (A Gaillardon.) Et si vous sortez d'ici, si vous quittez cette maison, comme l'ordonne cette femme... c'en est fait, Théodore, je vous abandonne, et la justice me fera raison de votre perfidie!

(Elle sort.)

GAILLARDON.

Bon! la justice à présent... Elle va m'envoyer les gendarmes.

CHRISTIAN.

Enfin me direz-vous ce que cela signifie?

JULIETTE.

Plus tard, donne-moi ton bras... (A Gaillardon, à demi-voix.) Ah! mon oncle! vous, à votre âge, ce n'est pas bien...

GAILLARDON.

Hein?

CHRISTIAN, pouffant de rire.

Jenny, oh!...

JULIETTE, à Gaillardon, de loin.

C'est très-mal.

(Elle sort en riant avec Christian.)

SCÈNE XI.

GAILLARDON, puis GUSTAVE.

GAILLARDON, seul.

Ah ! çà... ah ! çà... il paraît que je passe décidément pour un Lovelace !... un scélérat !... quelle bêtise !... comme si j'avais l'air...

GUSTAVE, entrant.

M. Gaillardon !... je vous trouve enfin !... j'en suis bien aise...

GAILLARDON.

Et moi, j'en suis enchanté !... ah ! çà, mon cher, qu'est-ce que cela signifie ?... vous m'avez fourré dans une intrigue...

GUSTAVE.

Que voulez-vous dire... avec votre figure renversée ?...

GAILLARDON.

Vous me parliez d'une affaire d'intérêt... qui pourrait inquiéter votre femme... je recevais obligeamment vos lettres sous mon nom... avec un signe convenu... deux croix... j'avais confiance en vous !... et pas du tout... il s'agit d'une Jenny !...

GUSTAVE.

Jenny !... oh ! silence !... silence !...

GAILLARDON.

Ah ! bien, oui !... mais dites donc... Juliette, qui est une femme si bonne !... ça fait contraste avec la mienne !... je vous aide à la trahir...

GUSTAVE.

Oh !... ne le croyez pas !... je l'aime... vous le savez !...

GAILLARDON.

Vous l'aimez !... vous l'aimez !... et l'autre ?...

GUSTAVE.

Qu'est-ce que ça fait?...

GAILLARDON.

Que diable!... on ne peut cependant pas aimer comme ça à droite, à gauche... oh!... si c'était moi... je ne dis pas... il n'y aurait pas de mal... au contraire... parce qu'avec madame Gaillardon, c'est de bonne guerre, une maîtresse... deux maîtresses... trois maîtresses... chère petite!... ça me changerait!... mais, vous...

GUSTAVE.

Oh! moi!... si vous saviez!... il y a une fatalité qui s'attache aux jeunes gens...

GAILLARDON.

Oui... oui... une fatalité... qui s'appelle Jenny... Caroline... Sophie... et je vous croyais libre...

GUSTAVE.

Je l'étais... mais à dix-huit ans... jeune, abandonné à soi-même, ne peut-on avoir eu une maîtresse?

GAILLARDON.

Eh! si fait!... c'est gentil!... ça va avec l'École de Droit... le cigare, la Chaumière... ça fait passer le temps; mais une fois marié...

GUSTAVE.

Aussi, je vous dis que je ne l'aime pas, ma parole d'honneur!... de l'amitié, je ne dis pas, une amitié vraie!... parce que, voyez-vous, il y a quelquefois des liens qui vous rendent toujours chère la personne... que... et puis... ça grandit avec l'âge... vous comprenez...

GAILLARDON.

Oui... oui... parfaitement... (A part.) Je n'y comprends rien du tout... (Haut.) Il me semble que lorsque les liens sont rompus... dame!... ils sont rompus!...

GUSTAVE.

Quelquefois...

GAILLARDON.

Prenez garde ; les femmes sont jalouses du passé, témoin moi, qui étais si galant sous l'empereur ; toutes les femmes me remarquaient sur le boulevard de Coblentz... comme je l'ai expié...

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Ma première brouille a daté
Du jour qu'à ma femme jalouse,
Ingénument je racontai
Mes amours de mil huit cent douze,
Que de cris !... il n'est pas, je croi,
De vieux soldat, j'ose le dire,
Que l'on ait puni plus que moi,
De ses conquêtes sous l'empire...

Si votre femme allait tourner à l'aigre comme la mienne...

GUSTAVE.

Oui, c'est gentil... une moitié qui se plaint toujours, qui crie toujours, et qu'on envoie à tous les diables !...

GAILLARDON.

Toujours !...

GUSTAVE.

Aussi, elle ne saura rien.

GAILLARDON.

Il s'en est fallu de peu de chose, tout à l'heure, quand cette maudite lettre a fait explosion.

GUSTAVE.

Une lettre que vous avez reçue pour moi ?...

GAILLARDON.

Eh ! parbleu ! au risque de me faire arracher les yeux par ma colombe !... qui l'a lue...

GUSTAVE.

Ma lettre ?...

GAILLARDON.

Elle lit tout!... je suis un perfide... un monstre... qu'à cela ne tienne... une scène de plus ou de moins...

GUSTAVE, prenant la lettre.

Ma lettre, ma lettre...

GAILLARDON.

Mais votre femme était ici.

GUSTAVE.

Grand Dieu!... elle sait!...

GAILLARDON.

Elle ne sait rien... au contraire, elle m'a tiré de là avec une présence d'esprit...

GUSTAVE, lisant la lettre.

O ciel!...

GAILLARDON.

Qu'est-ce que c'est?...

GUSTAVE.

Malade!... mourante!...

GAILLARDON.

Cette pauvre Jenny!...

GUSTAVE.

Et on me rappelle!... oui, oui... il le faut, que va-t-il devenir?...

GAILLARDON.

Qui donc?.. il?..

GUSTAVE.

Il faut que je parte... aujourd'hui... à l'instant...

GAILLARDON.

Y pensez-vous?

GUSTAVE.

Il le faut!..

GAILLARDON.

Jeune homme!... jeune homme!... vous me faites l'effet d'être sur le bord de mon précipice... si votre femme savait...

GUSTAVE.

Oh! non... et je cours en secret...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JULIETTE, CHANCEAUX. Il porte une corbeille de fleurs.

JULIETTE.

Eh! vite!... apporte cela!... (Apercevant Gustave.) Ah!

GUSTAVE, apercevant Juliette.

C'est elle!...

GAILLARDON.

Bon!...

JULIETTE, se plaçant devant Chanceaux.

Comment, messieurs, encore ici?... (Regardant Gustave.) Ce n'est pas bien de surprendre ainsi les secrets.

(Chanceaux dépose sa corbeille dans la coulisse.)

GUSTAVE.

Des secrets?... que veux-tu dire?...

JULIETTE, regardant Gaillardon.

Dame!... chacun les siens, et ma tante qui vous appelle depuis une heure, à grands cris!..

GAILLARDON.

Bah!... elle crie?... je n'ai pas entendu!... la grande habitude...

JULIETTE.

Allez donc, monsieur... allez donc!... (Bas.) Vous savez bien que c'est une fête pour mon mari... n'ayez pas l'air...

GAILLARDON.

Non... non... (A part.) Pauvre petite femme!...

GUSTAVE, à Chanceaux, à qui il a fait signe et qui vient se placer à sa gauche.

Eh ! vite !.. des chevaux de poste, dans une demi-heure, je pars.

CHANCEAUX.

Ah ! bah !..

GUSTAVE.

Chut !..

GAILLARDON.

Ah ! cette fois, j'entends crier cette bonne amie, je la reconnais...

(Il sort par la droite.)

CHANCEAUX, bas à Gustave qui lui a fait signe.

Oui, monsieur... oui !... (A part.) Il part !...

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, JULIETTE.

GUSTAVE, à part.

Comment lui dire... lui annoncer...

JULIETTE.

Et vous, monsieur, votre toilette !... est-ce que tu n'y penses pas ?...

GUSTAVE.

Oh !.. ma toilette... à quoi bon !..

JULIETTE.

Comment, à quoi bon ?... mais tu sais bien que ma tante a du monde aujourd'hui.

GUSTAVE.

Comme si je ne pouvais pas me dispenser d'y paraître ?... des oisifs !... des ennuyeux !...

JULIETTE.

Mais non !... mais non... tu ne le peux pas... Eh bien ! par exemple, quel caprice te vient là ?...

GUSTAVE, à part.

Si nous pouvions avoir une petite querelle, ça me donnerait du courage.

JULIETTE.

Allons, vous danserez avec votre femme; mais êtes-vous donc si malheureux ?...

GUSTAVE.

Oui! et avec ta tante! si tu crois que c'est amusant!... et puis, ces fêtes... ces plaisirs qui reviennent toujours... ça m'ennuie!...

JULIETTE.

Vrai!...

GUSTAVE.

C'est une vie que je ne puis souffrir...

JULIETTE.

Oh! comme cela se trouve bien; ni moi non plus!...

GUSTAVE.

Toi! tu ne peux pas t'en passer... toujours folle... légère...

JULIETTE.

C'est pour t'égayer.

GUSTAVE.

Toujours occupée de ta toilette...

JULIETTE.

C'est pour te plaire.

GUSTAVE, à part.

Et le moyen de lui faire de la peine.

JULIETTE.

Mais, sois tranquille, puisque tu n'aimes pas le bruit... les fêtes... eh bien! nous n'en aurons plus, nous vivrons ensemble, pour nous seuls, rien que nous deux... j'aime mieux ça... mais ce soir, il faut te résigner encore...

GUSTAVE.

Non... j'y suis décidé... je m'absenterai plutôt...

JULIETTE.

Ah ! mon Dieu !...

GUSTAVE.

Oui, le temps d'aller à Paris ; justement j'y ai affaire... et puis, c'est une idée...

JULIETTE.

Mais elle est très-mauvaise, cette idée-là !...vous, monsieur !... non, demain... un autre jour... mais aujourd'hui, que dirait-on ?

GUSTAVE.

Bah !... je m'esquiverai sans que personne s'en aperçoive, pas même toi.

JULIETTE.

Cela ne se peut pas...

GUSTAVE.

Si fait !...

JULIETTE.

Mais non !...

GUSTAVE.

Mais, je le veux...

JULIETTE.

Et moi, je ne le veux pas...

GUSTAVE.

Juliette !...

JULIETTE.

Ah ! tant pis !... si tu as une tête... j'en aurai une aussi, moi... tu resteras !

GUSTAVE.

Tu veux me forcer...

JULIETTE.

Autrement, je ne vous aimerai plus, je deviendrai méchante.

GUSTAVE.

Comme ta tante...

JULIETTE, se reprenant.

Oh ! non ! non ! jamais !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Mme GAILLARDON, CHRISTIAN.

CHRISTIAN.

Mais venez donc, madame, on arrive.

Mme GAILLARDON.

Non... laissez-moi ! je ne puis pas recevoir, je n'en ai pas la force. Ah ! Gustave, mon ami, veillez sur M. Gaillardon, empêchez-le de partir.

GUSTAVE.

Il veut partir ?

JULIETTE.

Lui aussi !

CHRISTIAN.

Eh non !... c'est madame qui se monte la tête, parce que Chanceaux, votre domestique, est allé chercher des chevaux de poste.

JULIETTE.

Des chevaux de poste !

GUSTAVE, vivement.

Pour mon oncle ?

Mme GAILLARDON.

Et pour qui donc ? cette maudite lettre qui le rappelle à Paris, elle n'est pas pour Christian, il me l'a avoué ; et comme il ne reste que mon mari... ou le tien...

JULIETTE, prenant le bras de son mari.

Gustave !...

Mme GAILLARDON.

C'est donc pour le mien...

GUSTAVE.

Vraiment...

CHRISTIAN.

Et si je veux en profiter, moi, si je veux partir... (Regardant Juliette.) Aussi bien, c'est ce que j'ai de mieux à faire.

Mme GAILLARDON.

C'est pour lui, vous dis-je ! et je viens de lui faire une scène... oh ! mais, je l'ai mené, j'ai crié. Autrefois, ça lui faisait quelque chose ; mais, depuis quelque temps, il a pris la mauvaise habitude de crier plus fort que moi.

CHRISTIAN.

Et vous jugez du scandale, au milieu de la société qui arrivait : Perfide ! ingrat ! Allez vous promener ! Ah ! ah ! ah ! ah ! c'était un vacarme...

JULIETTE.

Devant tout le monde ?

Mme GAILLARDON.

Tiens !... je voudrais bien t'y voir. Eh ! mais, j'entends les chevaux.

GUSTAVE.

Rassurez-vous ! Je cours le trouver, ma tante, et je vous réponds qu'il ne partira pas.

JULIETTE.

Oh ! non ! n'est-ce pas, Gustave ? personne ne partira, personne.

CHRISTIAN.

Voici toute la société qui vient par ici.

GUSTAVE.

Il ne partira pas.

(Il embrasse vivement Juliette et sort.)

Mme GAILLARDON.

Il t'a embrassée ?

CHRISTIAN, avec humeur.

Parbleu !

Mme GAILLARDON.

Ça nous arrivait aussi, autrefois, quand nous nous raccommodions ; mais à présent, nous ne nous raccommodons plus.

(La société arrive. — Musique.)

SCÈNE XV.

Mme GAILLARDON, JULIETTE, CHRISTIAN, LA SOCIÉTÉ, ensuite M. GAILLARDON, CHANCEAUX.

AIR *final de Madelon.*

Puisque le plaisir nous appelle ;
Nous accourons vifs et joyeux ;
Des bons maris, c'est le modèle,
Que l'on va fêter en ces lieux.

(On entend le fouet du postillon au dehors.)

Mme GAILLARDON.

O ciel ! une voiture ! il part !... M. Gaillardon...

JULIETTE.

Du calme, ma tante !

(On entend le fouet du postillon et le bruit d'une voiture.)

Mme GAILLARDON.

Il part, mon mari ! (Elle se retourne et l'aperçoit.) Ah ! c'est lui !...

(Elle lui saute au cou.)

GAILLARDON, se débattant.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est ? on m'étrangle... C'est ma femme ! j'en étais sûr.

Mme GAILLARDON.

Tu ne partiras pas !

GAILLARDON.

Allons donc ! est-ce que j'y pense ?... c'est Gustave...

(Entrée de Chanceaux.)

TOUS.

Gustave ?

JULIETTE, s'approchant vivement.

Gustave ?

GAILLARDON.

Il est parti !

JULIETTE.

Parti !... ah !...

(Elle regarde Chanceaux, qui est près d'elle.)

CHANCEAUX, tristement.

Oui, madame...

CHRISTIAN.

Ah ! bah !... ah ! bah !... c'est aimable à lui, le héros de la fête...

Mme GAILLARDON.

Comment ! est-ce que la lettre de ce matin ?...

GAILLARDON, lui imposant silence.

Ma femme ! ma femme !...

JULIETTE, après un combat qu'elle s'efforce de cacher.

Ma tante !... (A part.) Ah ! quelle idée !

Mme GAILLARDON.

Il est parti !

JULIETTE.

Il est parti, oui, je sais, une affaire importante... chez son banquier ; mais voilà tout, voilà tout. (Avec un sourire forcé.) C'était convenu entre nous.

GAILLARDON, à part.

Elle ne se doute de rien.

CHRISTIAN.

Comme elle est émue !

JULIETTE, bas à Chanceaux.

Je pars pour Paris, cette nuit !

Mme GAILLARDON.

Eh bien !... et la fête, à présent ? il n'y a plus personne à fêter...

JULIETTE.

Pourquoi donc, ma tante ? Gustave, qui reviendra bientôt, serait désolé... tenez, l'orchestre commence ; messieurs, la main aux dames.

(M. Gaillardon offre la main à une dame.)

Mme GAILLARDON, le retenant.

Votre bras, Théodore !

(Tout le monde se dirige vers la gauche, excepté Christian, qui observe Juliette.)

CHŒUR.

Puisque le plaisir nous appelle, *etc.*

JULIETTE, étouffant ses sanglots.

Ah ! ma vue se trouble !... je ne me soutiens plus ! Gustave !... cette lettre, elle était donc... ah ! je me meurs !...

CHRISTIAN, accourant à elle.

Juliette !... Juliette !...

Mme GAILLARDON, reparaissant à droite, avec une partie du chœur.

Eh bien ! eh bien ! tu ne viens pas ?

JULIETTE, affectant de l'empressement.

Si fait, ma tante, me voilà.

(Elle prend le bras de Christian.)

CHRISTIAN, à part.

Ah ! je reste !...

(Ils sortent.)

ACTE SECOND

Un petit salon élégant. A droite, le cabinet de Gustave ; à gauche, la chambre de Juliette.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, en robe de chambre élégante, JULIETTE, CHANCEAUX.

(Au lever du rideau, Gustave et Juliette sont assis à un guéridon, à droite ; ils prennent du thé. Gustave parcourt un journal. Juliette s'arrête et le regarde. Chanceaux les observe du côté opposé.)

CHANCEAUX, à part.

Comme c'est animé, un petit déjeuner de ménage !

JULIETTE, après un instant de silence.

Mon ami, vous ne mangez pas...

GUSTAVE.

Mais, si fait !

CHANCEAUX, à part.

Conversation soutenue... (Nouveau silence.) Et dire que depuis six semaines, depuis notre retour de la campagne, c'est comme ça...

JULIETTE, d'une voix inquiète.

Gustave !... Gustave !...

GUSTAVE.

Qu'est-ce ?...

JULIETTE.

Tu es indisposé ?...

GUSTAVE.

Moi !... que voulez-vous dire ?

JULIETTE.

C'est que tu ne prends rien, absolument rien.

GUSTAVE, avec impatience.

C'est inconcevable ; si je ne me mets pas à table avec toi, si je ne mange pas avec toi et comme toi, je suis malade... tu deviens triste, tu perds l'appétit... que diable !... fais à ta guise, ne t'inquiète pas de moi, laissons-nous un peu de liberté, si c'est possible.

JULIETTE.

Oui... tu as raison... tu as raison... j'ai tort...

(Elle se verse vivement du thé. Chanceaux hausse les épaules. Elle essuie des larmes à la dérobée.)

GUSTAVE, s'en apercevant.

Allons !... encore !... (Se reprenant, avec beaucoup de douceur.) Juliette, un peu de thé, je te prie...

JULIETTE.

Tout de suite !... (Prenant vivement la théière.) Ah !... c'est chaud...

GUSTAVE.

Tu t'es brûlée ?...

JULIETTE.

Non, rien... rien... ne fais pas attention... Il n'y a plus de sucre, de tartines... Chanceaux, voyez à l'office.

CHANCEAUX.

Oui, madame.

(Il sort.)

GUSTAVE, se levant.

Mais non, c'est inutile.

JULIETTE.

Si fait !... si fait !... je suis contente... tu as faim... (A part.) Et il parle !...

GUSTAVE, à part, l'observant.

Pauvre Juliette !... et toujours feindre... la tromper...

CHANCEAUX, apportant des tartines.

Voici, madame.

JULIETTE.

Bien... bien... (S'approchant doucement de Gustave et le prenant par le bras.) Mon ami... Gustave... ça refroidit.

CHANCEAUX, sortant, à part.

Pauvre petite femme, se donne-t-elle de la peine !

JULIETTE.

Et vois donc, il y a de quoi donner de l'appétit.

GUSTAVE.

Merci, Juliette... mais, surtout, plus de larmes... plus d'air chagrin !...

JULIETTE.

Mais non, mais tu te trompes, je t'assure.

GUSTAVE.

Et pourquoi ne sors-tu pas ?... pourquoi renoncer au monde, aux plaisirs, à la parure ?... tu aimais tout cela autrefois...

JULIETTE.

Pour toi... pour toi seul !... et je l'aimerai encore, si cela peut te plaire ; je me parerai pour toi... je chercherai les plaisirs... je les attirerai même, si tu veux les partager... j'irai dans le monde, mais avec toi.

GUSTAVE, vivement.

Oui, je comprends... il faut que je sois là !... toujours là !... c'est une tyrannie !...

JULIETTE.

Eh bien ! non... non... ne te fâche pas.

GUSTAVE.

Allons !... je me fâche, à présent...

JULIETTE.

Je ne dis plus rien...

GUSTAVE.

Je veux que tu sois heureuse... je l'exige même... ou bien, je

croirai que ma présence te gêne, te fatigue... que tu veux me chasser d'ici...

JULIETTE.

Gustave !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mme GAILLARDON, puis CHRISTIAN.

Mme GAILLARDON, en dehors.

C'est bien !... c'est bien !... s'ils sont ici...

JULIETTE, essuyant des larmes.

Ah !... quelqu'un...

GUSTAVE.

C'est la voix de madame Gaillardon.

JULIETTE.

Ma tante ! mais elle n'est pas à Paris !

Mme GAILLARDON, entrant.

Ah !... ils déjeunent ensemble ; c'est exemplaire !...

JULIETTE.

Ma tante !... ma bonne tante... que j'ai de plaisir à vous voir, à vous embrasser !...

GUSTAVE.

Et M. Gaillardon vous a-t-il accompagnée ?

Mme GAILLARDON, très-froidement.

Non, monsieur, il est inutile que M. Gaillardon vienne à Paris, chercher des conseils et peut-être des exemples pernicieux... Ah ! je n'ai pas de confiance aux hommes...

(Gustave salue.)

CHRISTIAN, qui est entré après elle.

Merci pour moi, ma tante.

JULIETTE.

Ah ! c'est toi, Christian.

Mme GAILLARDON.

Il m'accompagnait.

JULIETTE.

Qu'es-tu donc devenu hier? nous ne t'avons pas vu de la journée?

CHRISTIAN.

Et pourtant, je voulais venir pour demander à M. Gustave un peu de cet argent que mon tuteur lui a remis pour moi.

GUSTAVE.

Ah! mais ça va un train du diable!

Mme GAILLARDON.

C'est que tu n'as pas d'ordre... tu fais trop de dépenses...

CHRISTIAN, jetant un regard sur Juliette.

Dame!... c'est pour m'étourdir; quand on a des chagrins de cœur...

GUSTAVE.

AIR *de l'Artiste.*

Fort bien!... c'est de votre âge,
Vous êtes amoureux...

Mme GAILLARDON.

Mais il faut être sage...

CHRISTIAN.

Oui, sage!... je le veux!...
Je me le dis sans cesse,
Mais, entre nous, je croi...
(Jetant un regard sur Juliette.)
C'est plutôt la sagesse
Qui ne veut pas de moi.

Enfin, hier, j'avais profité du beau temps pour aller me promener, me distraire, je suis entré au Diorama, mais j'ai joué de malheur...

JULIETTE.

Il était fermé.

CHRISTIAN.

Non... mais j'y suis arrivé comme vous en sortiez.

JULIETTE.

Moi !...

CHRISTIAN.

Je vous ai aperçue dans votre calèche qui traversait rapidement la rue de Bondy, comme j'arrivais par le boulevard... j'ai salué M. Gustave, qui ne m'a pas vu sans doute?...

GUSTAVE, un peu troublé.

Je vous assure, Christian...

(Juliette observe.)

CHRISTIAN.

Oh !... je ne vous en veux pas !... ni à Juliette non plus... car elle me tournait le dos... et ce n'est qu'à sa taille élégante que j'ai pu la reconnaître...

(Juliette est très-émue.)

GUSTAVE, vivement.

Monsieur... vous vous trompez, ce n'était pas...

CHRISTIAN.

Oh ! vous, je vous ai parfaitement reconnu... la seule chose qui aurait pu me faire hésiter, c'est qu'il y avait là un enfant !..

GUSTAVE, vivement, lui serrant la main et bas.

Silence !

(Juliette saisit le mouvement.)

Mme GAILLARDON.

Un enfant !... quel enfant?...

GUSTAVE.

Je ne sais ce que vous voulez dire !..

CHRISTIAN, déconcerté.

Oh !... alors... c'est possible !... je me serai trompé...

CHANCEAUX, entrant.

Le bijoutier de monsieur est dans son cabinet.

GUSTAVE.

Bien !... j'y vais !... venez-vous, Christian?...

CHRISTIAN.

Eh ! parbleu !... je ne vous quitte pas... vous êtes mon banquier... (A part.) Et puis de là, il faut que je coure chez un juif de mes amis intimes... à dix pour cent... (Il s'approche pour baiser la main de Juliette.) Mais je reviendrai bientôt! oh! mon Dieu !.. qu'est-ce donc ?.. ce trouble, ces larmes... Juliette !..

JULIETTE.

Pas du tout! pas du tout!..

Mme GAILLARDON, qui observe de son côté.

AIR : *Mes amis, c'est dans sa patrie.*

Mais, vous ne sortez pas, je pense,
Et bientôt on vous reverra.

GUSTAVE.

Je reviens, à l'instant.
(Bas à Christian.)
Silence !
Et ne parlez plus de cela...

JULIETTE, à part.

Ah ! mon Dieu ! quel trouble l'agite !

CHRISTIAN, à part.

Tiens ! on dirait qu'ici, soudain,
La calèche, que j'ai maudite,
Vient de me mettre en bon chemin.



ENSEMBLE.

Mme GAILLARDON.

Mais, vous ne sortez pas, je pense,
Et bientôt on vous reverra ;
En vain, on garde le silence,
Nous reparlerons de cela.

GUSTAVE.

Mais, vous ne partez pas, je pense,
Et bientôt on vous reverra ;

Mais surtout gardez le silence,
Et ne parlons pas de cela.

JULIETTE.

Gustave ne sort pas, je pense,
Et bientôt on le reverra...
Ah ! si j'avais sa confiance,
Il m'aurait parlé de cela.

CHRISTIAN.

Il a quelque secret, je pense,
Mais la suite me l'apprendra :
Il faut agir avec prudence,
Pour mieux profiter de cela.

(Christian et Gustave sortent par la droite.)

SCÈNE III.

JULIETTE, Mme GAILLARDON.

Mme GAILLARDON.

Christian a raison, tu es triste, tu as les yeux rouges... tu as pleuré...

JULIETTE.

Mais, ma tante... je suis très-gaie...

Mme GAILLARDON.

Oui, tu l'étais à la campagne ; avant de nous quitter si brusquement, la nuit même qui suivit le départ de ton mari... mais je sais tout, il se dérange, tu n'es pas heureuse ?

JULIETTE.

Qui vous a dit ?

Mme GAILLARDON.

Et cette calèche, dans laquelle Christian l'a rencontré... cette femme qui était là...

JULIETTE.

Mais, ma tante...

Mme GAILLARDON.

Oh ! ce n'est pas moi qu'on trompe ! je me connais en mau-

vais ménages, et depuis un instant que je suis chez toi... un coup d'œil m'a suffi pour m'assurer que Chanceaux m'a dit vrai...

JULIETTE.

Oh ! ma tante ! Chanceaux, un valet !..

Mme GAILLARDON.

Ces gens-là voient tout !.. devinent tout ; Chanceaux, d'ailleurs, c'est dévoué, c'est un serviteur de notre famille... ce qu'il en fait, c'est par zèle, par attachement pour toi ; c'est moi qui lui ai demandé... il a vu tes larmes, les brusqueries de Gustave, et j'arrive pour mettre de l'ordre ici... Ah ! si je m'en mêle, tu verras ! avec moi, il faut qu'un mari marche droit ! ah ! ah !..

JULIETTE.

Mais, ma tante, je ne vous demande pas...

Mme GAILLARDON.

Et tu as tort ! entre femmes, ma chère, on s'aide... on se soutient !

JULIETTE.

Gustave a des chagrins qu'il me cache, mais il m'aime, ah ! j'en suis sûre... d'ailleurs, le devoir d'une femme est-il donc de se plaindre... de crier...

Mme GAILLARDON.

Comment, de crier ! mais certainement, cela fait du bien, cela soulage... et sans ce remède-là, le dépit m'aurait étouffée il y a longtemps... vois M. Gaillardon, voilà un mari qui est dressé; je me plains, parce qu'il faut toujours se plaindre, c'est intéressant ; mais lorsqu'il crie, ce qui arrive bien quelquefois, comme je le rabats !... quand j'ai dit : « Taisez-vous !... restez là !... tout beau ! » il file doux comme un agneau...

JULIETTE.

Et qu'y avez-vous gagné, ma tante ?

Mme GAILLARDON.

Ce que j'y ai gagné ? mais d'avoir un mari dans les bons

principes... car, vois-tu, mon enfant, l'homme en général, et le mari en particulier, ne demande qu'à s'émanciper ; il faut le tenir ferme ! et si tu m'avais demandé conseil...

JULIETTE.

Eh bien ! voyons... que m'auriez-vous conseillé ?

Mme GAILLARDON.

Je t'aurais conseillé... je t'aurais conseillé de mettre ton mari au pas... de tenir à tes droits... car nous avons des droits !.. la femme doit protection à son mari, le mari doit obéissance à sa femme... c'est dans le code, à ce qu'on dit ; rien de plus juste ! et si Gustave eût résisté... s'il t'eût rendue malheureuse, moi ! je t'aurais emmenée... on se sépare...

JULIETTE.

Ah ! ma tante ! ma tante !.. moi, quitter Gustave !... nous afficher l'un et l'autre, appeler sur lui, sur moi, le mépris, la pitié... par un éclat scandaleux !... perdre à jamais son amour, que je voudrais racheter au prix de ma vie tout entière... oh ! non ! il doit y avoir d'autres moyens...

Mme GAILLARDON.

Et lesquels ?

JULIETTE.

Je ne sais ; mais il me semble que le devoir d'une femme est de cacher les torts du mari qu'elle aime !... de pénétrer ses secrets, pour adoucir, partager ses chagrins ; et puis, que voulez-vous ? il y a des jours mauvais, il faut s'y résigner, et attendre avec courage une réparation que le scandale ne donne jamais ! Pour moi, si Gustave me trahissait, si Gustave... (Étouffant.) Oh ! non, non !... je l'ai trop aimé, je l'aime trop !...

Mme GAILLARDON.

Ah ! si tu fais du sentiment... tu es perdue...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHANCEAUX.

CHANCEAUX, à la cantonade.

Oui, monsieur, le cabriolet est en bas!...

Mme GAILLARDON.

A qui parles-tu?

CHANCEAUX.

A M. Christian, qui s'en va!

Mme GAILLARDON.

Et mon neveu Gustave, où est-il?

CHANCEAUX, appuyant.

Dans son cabinet, à regarder un portrait...

JULIETTE.

Un portrait!

CHANCEAUX.

Un portrait garni en or, que le bijoutier vient de lui apporter...

Mme GAILLARDON.

Lui! un portrait de femme?

JULIETTE, vivement.

Eh! ma tante! si c'est le mien... le mien que je lui ai donné.

Mme GAILLARDON.

Toi!...

(Elle regarde Chanceaux, qui fait signe que non.)

JULIETTE, saisissant le mouvement, sévèrement.

Qu'est-ce?

CHANCEAUX, lui tendant une lettre.

Madame, c'est une lettre qui vient d'arriver!

JULIETTE, qui l'a prise.

Eh! mais... pour mon mari...

Mme GAILLARDON, s'approchant.

Oh ! c'est peut-être l'histoire du portrait, tu vas voir !

JULIETTE.

Ah ! ma tante ! (A Chanceaux.) Cette lettre n'est pas pour moi.

Mme GAILLARDON.

Ciel ! que fais-tu ? sans la lire ! mais ça ne se fait pas ! les lettres ! mais je les lis toutes, moi, ma chère... toutes !... ça se doit... c'est la morale des ménages.

JULIETTE.

Oh ! moi... j'ai confiance, ma tante !

SCÈNE V.

LES MÊMES, GUSTAVE.

GUSTAVE, un portrait à la main.

C'est cela ! c'est bien cela ! (Apercevant sa femme.) Ah ! (Il met le portrait dans la poche de sa robe de chambre.) madame Gaillardon, je craignais que vous ne fussiez partie...

Mme GAILLARDON.

Non... je suis restée parce que j'ai à vous parler... et puis, j'aime beaucoup la peinture... vous allez me montrer le portrait que vous venez de recevoir...

JULIETTE, bas.

Ma tante !

GUSTAVE.

Un portrait... mais qui vous a dit ?...

Mme GAILLARDON, bas.

Ce n'est donc pas le sien...

CHANCEAUX, que Gustave regarde d'un air menaçant.

Monsieur... une lettre pour vous !...

(Gustave prend la lettre avec colère.)

Mme GAILLARDON.

Oui, une lettre que votre femme n'a pas décachetée...

JULIETTE, bas.

Ma tante ?...

Mme GAILLARDON.

Laisse donc ! il faut bien rappeler à ton mari tout ce que tu vaux, puisqu'il l'a oublié...

GUSTAVE.

Madame, je ne comprends pas... je ne puis comprendre...

JULIETTE, à Chanceaux qui écoute.

Sortez !

(Chanceaux sort.)

Mme GAILLARDON, continuant à demi-voix.

Vous ne comprenez pas que votre femme n'est pas heureuse... qu'elle pleure !... qu'elle dépérit... et que c'est vous...

JULIETTE.

Ma tante !...

Mme GAILLARDON.

Laisse donc ! on ne m'impose pas silence, à moi... ah ! ah ! je parle !... oui, monsieur... vous avez beau sourire... ma nièce est trop faible... et si elle écoutait mes conseils...

GUSTAVE, gaîment.

Allons ! allons ! n'est-ce pas assez de votre mari à tourmenter ?

(Il parcourt la lettre qu'il tient.)

Mme GAILLARDON.

Mon mari !... mon mari... est heureux, monsieur, parce qu'il n'a que de bonnes habitudes... parce qu'il aime sa femme.

GUSTAVE.

Pardon !... (Lisant.) « Mon ami... enfin, mon tyran est parti... « ma femme n'est plus là... »

Mme GAILLARDON.

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

GUSTAVE, lisant.

« Depuis vingt ans c'est la première fois que je ne l'entends « pas crier. »

Mme GAILLARDON.

C'est de M. Gaillardon !

GUSTAVE, continuant.

« Elle a voulu me claquemurer dans ma prison de campagne, « mais je m'en échappe... avant son retour, j'aurai pris ma vo- « lée... vive la liberté !... »

Mme GAILLARDON.

Monsieur !... monsieur !... ce n'est pas vrai... donnez-moi cette lettre.

GUSTAVE.

Permettez donc... (Lisant.) « Et quand elle reviendra pour « me faire enrager... moi, je serai gaiement en voyage... »

Mme GAILLARDON, arrachant la lettre.

En voyage !...

GUSTAVE, gaîment.

Voilà pour les bonnes habitudes...

Mme GAILLARDON, éclatant.

Mon mari !... Théodore !... oh !... il ne s'en ira pas !... s'il s'en avisait... je vais partir... j'étouffe !...

GUSTAVE, riant, à Juliette.

Voilà pour le bonheur !..

JULIETTE.

Mon ami !...

GUSTAVE, à Mme Gaillardon.

Et si vous nous apportez des conseils...

Mme GAILLARDON.

Des conseils ! c'est vous qui en avez donné à mon mari... oui, oui, c'est vous qui l'avez perdu... un homme qui

allait si bien... ils se ressemblent tous... mais je donnerai à ma nièce l'exemple du courage... l'exemple de... oh ! le monstre !... et si elle m'écoute... si elle... si... vous verrez !...

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VI.

JULIETTE, GUSTAVE.

GUSTAVE, riant.

Ah ! ah ! ah ! si elle rencontre son mari en route...

JULIETTE.

Ah ! ma pauvre tante !

GUSTAVE.

Ma chère Juliette, voyez-vous, l'effet de vos plaintes, sans doute !

JULIETTE.

Comment ! tu croirais...

GUSTAVE.

Et qui donc a dit à votre tante que vous n'étiez pas heureuse ?...

JULIETTE.

Je n'ai pas dit cela...

GUSTAVE.

Pas heureuse ! et pourquoi... je te le demande... je préviens tous tes désirs, je te laisse libre ; que te manque-t-il ? veux-tu de l'or, des parures, des bijoux... t'en ai-je refusé ?

JULIETTE.

Non ! oh, non !

GUSTAVE.

Doutez-vous de mon amour ?

JULIETTE.

Ton amour, Gustave !

GUSTAVE.

Et toujours l'air triste... toujours les yeux humides! en vérité, je n'y comprends rien...

JULIETTE, avec fermeté et émotion.

Oh! c'est que tu ne sais pas, c'est que tu ne comprends pas ce qu'il y a d'angoisses dans le cœur d'une femme qui renferme ses chagrins, qui cache ses larmes; et, la mort dans l'âme, s'efforce de sourire, de feindre un bonheur qu'elle ne connaît pas, quand elle doute de la confiance, de l'amour de celui qu'elle aime toujours, qu'elle choisirait encore, et qui n'a plus pour elle que des paroles froides et sévères.

GUSTAVE.

Juliette!...

JULIETTE.

Oh! ce n'est pas moi, je ne me plains pas! car si tu ne m'aimais pas, tu serais bien ingrat, et moi, vois-tu? moi, j'en mourrais... (S'efforçant de sourire.) Mais nous n'en sommes pas là, je suis heureuse.

GUSTAVE, faisant un pas vers elle.

Juliette!

JULIETTE.

Oui, bien heureuse!

(Elle dit ces derniers mots avec une émotion plus marquée, et sort vivement à gauche.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, puis GAILLARDON.

GUSTAVE, seul.

Eh bien! voilà ce que je crains toujours, ce qui me brise le cœur; j'aimerais mieux des reproches, de la colère; au moins, je pourrais me fâcher; ça me mettrait à mon aise, ce serait comme une excuse!

GAILLARDON, passant la tête à la porte du fond.

C'est moi!

GUSTAVE, se retournant.

Hein? M. Gaillardon!

GAILLARDON.

Chut! on peut entrer? (Il entre.) Je m'émancipe, mon cher... Dieu! que c'est bon! tu as reçu mon épître?

GUSTAVE.

Oui, et j'ai vu votre femme.

GAILLARDON.

Elle est ici? je me sauve.

GUSTAVE.

Eh non! elle est partie et vous pourriez la rencontrer ailleurs.

GAILLARDON.

En ce cas, je reste.

GUSTAVE.

Ah çà! mais quelle idée! que diable voulez-vous faire?

GAILLARDON.

Je veux faire le garçon! La guerre, les cris, ça m'ennuie à la fin... je veux la paix... la liberté à tout prix... et je m'en vais courir... m'amuser de mon côté, tandis que ma femme enragera du sien, toute seule... j'aime mieux ça... que diable, aussi! elle me mène comme un toton, à droite, à gauche... allons donc! Elle me met sous clef... elle veut régner, gouverner... eh bien! soit, règne, gouverne, ma bonne!... je lui laisse le jardinier, trois domestiques, cinq ouvriers à tyranniser, et je pars... Dieu! quel bonheur de faire ce qu'on veut, de sortir quand on veut, de dormir quand on veut... Femme exigeante! aussi, depuis que j'ai pris mon parti, je me sens plus léger, je respire plus à l'aise, je saute, je chante. (Dansant.) Tra, la, la, tra, la, la, vive la liberté!

GUSTAVE, riant.

Dieu! si elle vous voyait.

GAILLARDON.

Elle m'arracherait les deux yeux que j'ai ; mais, bah ! je me moque d'elle à présent, et elle aurait beau crier... (Courant à la porte du fond.) Il faut fermer la porte d'entrée, crainte de surprise, c'est plus sûr !

GUSTAVE.

Comment ! vous vous en allez ainsi tout seul ?

GAILLARDON.

Elle m'a bien laissé là, à la campagne, tête-à-tête avec moi-même, c'est ennuyeux ; je voulais voir Paris, ce qu'il y a de beau, de nouveau ! l'Obélisque, le chemin de fer... ah bien ! oui ; taisez-vous, restez là, je le veux, tout beau ! elle ne sort pas de là... elle criait, je criais... c'était un vacarme ! alors, je me suis dit : Laissons-la partir, nous verrons après, et me voilà ! je vais en Suisse.

GUSTAVE.

En Suisse ?

GAILLARDON.

Ma foi, oui, je ne connais pas la Suisse, moi, je veux voir la Suisse ! c'est un beau pays, tout le monde y va.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Je verrai là de hauts glaciers,
J'y verrai des lacs, des cascades,
Et des chalets hospitaliers,
Des voyageurs, bons camarades ;
J'y verrai des monts inconnus,
Des torrents ! mais, au fond de l'âme,
Ce qui va me flatter le plus,
C'est de ne pas y voir ma femme !

Elle ne peut pas souffrir les montagnes, elle crie toujours contre les montagnes.

GUSTAVE.

La Suisse, oui, vous avez raison, et peut-être m'en épargnerez-vous le voyage ?

GAILLARDON.

Vous y allez aussi, vous? avec Juliette?

GUSTAVE.

Chut! parlez plus bas; je partais sans elle, sans son aveu.

GAILLARDON.

Hein? vous vous sauvez comme moi... est-ce que ça va mal? est-ce que ça se gagne?

GUSTAVE.

Eh! le sais-je? toujours triste... des larmes dans les yeux!

GAILLARDON.

Ça vaut mieux que si elle criait.

GUSTAVE.

Eh non! au contraire, j'aimerais mieux qu'elle fût acariâtre comme sa tante.

GAILLARDON.

Ah! on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est... mais elle sait donc que cette dame... cette belle malade pour qui vous avez quitté la campagne... cette Jenny...

GUSTAVE.

Jenny! eh! je ne l'aimais plus alors... et maintenant elle n'est plus à craindre.

GAILLARDON.

Ah bah! vous l'avez vue.

GUSTAVE, à demi-voix et lui prenant la main.

Il était trop tard!

GAILLARDON.

Eh bien! alors...

GUSTAVE.

Mais en mourant, elle avait légué à sa sœur, arrivée de Genève depuis peu, un bien qui lui était plus cher que la vie.

GAILLARDON.

Bon, nous retombons dans les énigmes.

GUSTAVE.

Un enfant.

GAILLARDON.

Hein?... un... ah!... il y a un... Madame Gaillardon me tuerait.

GUSTAVE.

J'ai prié, supplié, pour qu'il me fût rendu... mais à quel titre, de quel droit le réclamer? et cette femme qui l'aime comme une mère, car c'est une mère qu'il lui faut, elle veut aujourd'hui même partir pour Genève avec lui, nous séparer... nous séparer!... Ah! si vous saviez quel trouble affreux ce mot seul a jeté dans mon cœur; c'est un sentiment que je n'avais jamais éprouvé, il me semble que ma vie est là... Mon fils... c'est mon fils.

GAILLARDON, s'attendrissant.

Pauvre enfant...

GUSTAVE.

Placé entre lui, que j'aime tant, et ma femme, qui ne doit jamais savoir mon secret, je ne sais que faire, que résoudre.

GAILLARDON.

Silence!... on vient... c'est ma femme!...

CHANCEAUX, en dehors.

Monsieur... monsieur...

GUSTAVE.

Eh non! c'est Chanceaux...

GAILLARDON.

Oh! le vieux qui m'espionnait toujours à la campagne.

(Chanceaux frappe.)

GUSTAVE.

J'entends la voix de Juliette...

GAILLARDON.

Bon! pour qu'elle dise à sa tante qu'elle m'a vu!

GUSTAVE.

Eh bien !... entrez là, dans mon cabinet, je vous rejoins, et nous sortirons ensemble... vous le verrez!...

GAILLARDON.

C'est cela!... Dieu, que c'est bon, le mystère, et puis, l'idée que j'attrape ma femme, c'est presque une bonne fortune!...

GUSTAVE.

Eh ! vite !...

(Gaillardon entre à droite, Gustave ouvre vivement la porte du fond ; Juliette, au même moment, entre par la gauche.)

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, JULIETTE, CHANCEAUX.

GUSTAVE, à Chanceaux qui tient un habit.

Eh bien! que veux-tu?...

JULIETTE.

Mon Dieu !... qu'est-ce donc? quel bruit?

GUSTAVE.

C'est cet imbécile qui frappait...

CHANCEAUX.

J'apporte l'habit à monsieur... à monsieur qui était renfermé avec quelqu'un!...

GUSTAVE, vivement.

Il ne sait ce qu'il dit. (Otant sa robe de chambre.) Mon habit !... Je vais sortir...

CHANCEAUX, bas à Juliette.

Avec quelqu'un... bien sûr; j'ai entendu. (A Gustave qui le regarde.) Voilà, monsieur, voilà.

JULIETTE.

Tu vas sortir... Gustave?... sortir seul?...

GUSTAVE.

Ah !... pour un instant, une course à faire. (A Chanceaux.) Mon chapeau.

(Chanceaux sort.)

JULIETTE.

Bien !... bien !... c'est que tu m'avais dit que nous sortirions ensemble, pour nous promener au bois... mais, si tu es pressé...

GUSTAVE.

Oui !... mais demain, si tu veux...

JULIETTE, avec abandon.

Oui, demain... quand tu voudras...

GUSTAVE.

Demain... (Avec amitié.) Vois-tu, Juliette, il faut me pardonner un caprice !... j'ai du chagrin, peut-être, des préoccupations qui ne me permettent pas toujours de paraître auprès de toi aussi gai que je voudrais l'être, aussi heureux que je le suis, car je t'aime, tu le sais, et si plus tard, je faisais un voyage de quelques jours, pour accompagner un ami, ne t'alarme pas, je reviendrais bientôt.

(Chanceaux entre en tenant à la main le chapeau de Gustave.)

JULIETTE.

Mon ami... encore !...

GUSTAVE.

Oh ! plus tard... adieu...

JULIETTE.

Adieu !...

GUSTAVE.

Adieu !...

(Il prend son chapeau et entre à droite.)

SCÈNE IX.

CHANCEAUX, JULIETTE.

JULIETTE, le suivant des yeux.

Du chagrin... un voyage...

CHANCEAUX, tenant la robe de chambre.

Tiens !... monsieur qui passe par son cabinet... c'est sans doute pour prendre la personne...

JULIETTE.

Chanceaux...

CHANCEAUX.

Madame...

JULIETTE.

Vous êtes indiscret et bavard... ce matin avec ma tante... et en ce moment encore...

CHANCEAUX.

Permettez... c'est que...

JULIETTE.

Prenez garde !... je suis mécontente... je vous chasserai !...

CHANCEAUX.

Madame...

JULIETTE.

Emportez cela...

CHANCEAUX.

Ah !... le portefeuille de monsieur... il a oublié...

JULIETTE.

Ce portefeuille... eh bien !... il faut le mettre sur son bureau... donnez...

CHANCEAUX.

Voici, madame...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

JULIETTE, seule ; quand Chanceaux est sorti, elle regarde le portefeuille.

Ce chagrin qu'il me cache,.. un secret peut-être... s'il était là... (Elle se tait un instant, hésite à ouvrir le portefeuille, et dit avec effort.) Oh non !... c'est son secret à lui... (Elle va vivement vers le cabinet à gauche, et s'arrête.) Ciel !... qu'est-ce donc qui a glissé de ce portefeuille ?... (Regardant.) Un bijou !... un portrait !... celui de ce matin, sans doute... (Elle le regarde.) Oh ! le bel enfant ! quelle charmante figure !... comment... c'était là... (Comme frappée d'une idée subite.) Je comprends tout... une maison plus heureuse que la sienne, une femme qui a un titre de plus... mais alors... il aime donc... Oh ! me trahir... c'est mal à lui !... c'est bien mal... ah ! c'est trop souffrir !...

SCÈNE XI.

JULIETTE, CHRISTIAN.

CHRISTIAN, en dehors.

Bien !... bien !... c'est inutile...

JULIETTE.

Christian !

(Elle cache vivement le portrait dans son sein.)

CHRISTIAN, entrant.

Elle est seule...

JULIETTE, cherchant à se remettre.

Ah ! c'est toi, Christian ? deux fois en un jour, c'est aimable, tu ne nous a pas habitués à cette exactitude.

(En parlant, elle s'approche d'un meuble et y met le portefeuille.)

CHRISTIAN.

Merci du reproche ! mais on vous trouve si rarement seule... toujours quelque importun... ou votre mari...

JULIETTE.

Mon mari ?

CHRISTIAN, à part.

On dirait qu'elle a encore pleuré...

JULIETTE.

Tu appelles mon mari... un importun...

CHRISTIAN.

Eh ! mon Dieu ! avec sa figure gracieuse... à peu près, et son accueil poli... tout juste ; et ce matin encore, cette maudite calèche qui lui a donné de l'humeur... Est-ce que je pouvais prévoir que cette dame n'était pas toi ?

JULIETTE.

Ah ! oui... cette rencontre... une erreur de ta part...

CHRISTIAN.

Une erreur ?... sans doute ; car je viens de retrouver cette même calèche à deux pas d'ici, rue de la Paix, avec cette même dame, que j'ai vue cette fois...

JULIETTE.

Est-elle jolie ?

CHRISTIAN.

Ah ! mon Dieu ! comme tu me demandes cela !... est-ce que Gustave ?...

JULIETTE.

Ah ! Gustave ! Gustave !

CHRISTIAN.

Eh ! mais ai-je deviné juste ? Il t'oublierait, il te serait infidèle ?... oh ! ce serait affreux !...

JULIETTE, avec abandon.

Oui, n'est-ce pas ?

CHRISTIAN.

Je ne lui pardonnerais jamais. Rendre sa femme malheureuse ! Une petite femme si bonne, si gentille...

JULIETTE, se rapprochant de lui.

Bon Christian !

CHRISTIAN.

Qui lui a sacrifié de beaux partis, des partis très-intéressants.

JULIETTE.

Que dis-tu ?

CHRISTIAN.

Un, surtout, qui a tant souffert de ce mariage, qui en souffre encore ; car vois-tu, Juliette, je me serais fait tuer pour toi !

JULIETTE, étonnée.

O ciel ! toi, Christian !

CHRISTIAN.

Oui, moi qui t'aimais comme un fou, et maintenant cent fois davantage ! car le temps, le désespoir, le dépit, tout cela n'a fait qu'augmenter mon amour ; mais je ne parlais pas, j'étouffais tout seul, en dedans, parce que je te croyais heureuse. Alors je me disais : Tant pis ! c'est un malheur ; il vaut mieux qu'il soit pour moi que pour elle ; et je cherchais à m'étourdir, à me consoler ; mais, puisque je me trompais, puisqu'il est volage, infidèle...

JULIETTE.

Tais-toi, tais-toi...

CHRISTIAN.

Non, non !... je puis te dire que je t'aimais...

JULIETTE.

Christian !... oh ! tu me fais peur !...

CHRISTIAN.

Oh ! ne tremble pas ainsi.

JULIETTE.

Air : *Ce titre de soldat m'honore.*

Je suis oubliée et trahie,
Mais veux-tu donc qu'en cet instant,

Moi-même je le justifie...
Je suis coupable en t'écoutant.

CHRISTIAN.

A ton malheur faut-il donc te soumettre?
Il est affreux à supporter...

JULIETTE.

Il en est un de plus affreux peut-être,
C'est celui de le mériter!

CHRISTIAN.

Toi! Juliette!... si tu écoutais la voix d'un ami...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, M. GAILLARDON, ensuite Mme GAILLARDON, enfin CHANCEAUX.

GAILLARDON, entrant vivement.

La voilà! c'est elle!

JULIETTE.

Mon oncle!

CHRISTIAN, à part.

Que le diable l'emporte!

GAILLARDON.

Je crois qu'elle m'a vu!

JULIETTE.

Qui donc?

GAILLARDON.

Chut! silence! et cachez-moi!

JULIETTE, ouvrant la porte du cabinet.

Par ici!

Mme GAILLARDON, en dehors.

Ma nièce!

CHRISTIAN.

Votre femme!...

GAILLARDON.

Gare les yeux !

(Il est près de la croisée à droite, et se blottit derrière le rideau. Christian se place vivement devant lui.)

Mme GAILLARDON, entrant, et vivement à Juliette.

Te voilà ?... je suis bien aise de te retrouver... Oh ! je n'en puis plus !...

(Elle va s'asseoir à gauche.)

CHRISTIAN, bas à Gaillardon.

Cachez vos pieds.

(Gaillardon retire ses pieds.)

Mme GAILLARDON.

Christian, c'est donc toi que j'entendais monter si vite devant moi, tout à l'heure ?

CHRISTIAN, vivement.

Oui, oui, certainement.

(Il se retourne pour rire.)

JULIETTE.

Si nous passions dans ma chambre ?

Mme GAILLARDON.

Je suis bien ici, pour ce que j'ai à te dire... mon mari est un monstre, et le tien aussi.

JULIETTE.

Que dites-vous ?

Mme GAILLARDON.

Ils partent ensemble pour la Suisse...

CHRISTIAN.

Quoi !... Gustave...

Mme GAILLARDON.

Ils partent ! ils ont rendez-vous rue de la Paix, no 15, car ils ne partent pas seuls. Oh ! je sais tout... par ta belle-sœur, qui est indignée ; elle connaît la dame, ou les dames...

(Elle pleure.)

JULIETTE.

Quelle idée !... vous dites rue de la Paix ?...

Mme GAILLARDON.

N° 15... Oh ! j'y serai ce soir ! Nous sommes trahies, ma chère ! (Juliette, dans le plus grand trouble, sonne vivement.) M. Gaillardon !... à son âge !... moi qui l'aime tant !... Dieu ! s'il était là !...

CHRISTIAN.

Vous l'embrasseriez ?

Mme GAILLARDON.

Moi ? je le battrais !...

CHRISTIAN, bas à Gaillardon.

Cachez donc vos pieds...

(Gaillardon retire ses pieds.)

CHANCEAUX, entrant.

Madame a sonné ?

JULIETTE.

Ma pelisse, mon chapeau ; ayez-moi une voiture de place, un fiacre, n'importe.

(Chanceaux sort.)

Mme GAILLARDON.

Tu sors !... tu me laisses !...

JULIETTE.

Pardon, ma tante ; c'est une affaire très-pressée.

CHRISTIAN.

Voulez-vous que je vous accompagne, Juliette ?

JULIETTE.

Non, non... merci, monsieur.

Mme GAILLARDON, étouffant ses sanglots.

Reviens vite !... je te dirai mes plans... je veux plaider... toi aussi, tu plaideras !... je vais voir notre vieil ami, l'avocat, qui demeure dans cette maison... je mènerai ton procès avec

le mien... je me charge des frais!... Si je connaissais seulement la créature qui me l'a enlevé!... j'irais... je lui ferais une scène... oh! mais une scène à faire courir tout Paris...

JULIETTE.

Oh! ma tante!...

Mme GAILLARDON.

Est-ce que tu n'en ferais pas autant...

JULIETTE, très-émue.

Oh! moi!... dans ce cas... je ne sais... j'irais à elle... je lui dirais: « Mon mari m'a abandonnée!... rendez-le-moi!... je « vous le demande en grâce!... rendez à ce jeune ménage le « bonheur, le repos que vous lui avez ravis... et ma recon- « naissance!... »

CHANCEAUX, tenant le chapeau et la pelisse.

Une voiture, pour madame...

JULIETTE.

Mais il n'en est rien, ma tante... non, il n'en est rien... (Prenant sa pelisse et son chapeau.) Donnez!... donnez!... (A Christian.) Restez, restez... A bientôt!...

(Elle sort.)

Mme GAILLARDON.

Elle n'y entend rien... (A Chanceaux.) M. Duplan, l'avocat?...

CHANCEAUX.

Toujours au second, madame...

CHRISTIAN.

Vous ferez bien de le voir...

Mme GAILLARDON.

Et ensuite nous partirons pour la campagne toutes les deux. Tu nous accompagneras.

CHRISTIAN.

Je ne demande pas mieux...

Mme GAILLARDON.

Ah ! monsieur veut voir la Suisse... eh bien ! je lui ferai voir du pays !...

(Mme Gaillardon sort. Christian est à la porte. Chanceaux, qui est allé à la fenêtre, lève le rideau et découvre Gaillardon qui se fait petit et se tient comme suspendu à l'espagnolette.)

CHANCEAUX, poussant un grand cri.

Ah !...

(Il laisse retomber le rideau.)

Mme GAILLARDON, s'arrêtant.

Qu'est-ce que c'est ?...

CHRISTIAN.

Rien !... rien !...

CHANCEAUX, tombant dans un fauteuil et riant à se tenir les côtes.

Ah !... ah !... ah !... ah !...

Mme GAILLARDON.

Qu'est-ce qu'il a à rire, cet imbécile !...

(Christian la reconduit ; elle sort.)

CHANCEAUX, riant plus fort.

Ah !... ah !... ah !... ah !...

SCÈNE XIII.

CHRISTIAN, GAILLARDON, CHANCEAUX, puis GUSTAVE.

CHRISTIAN, à Chanceaux.

Eh bien !... eh bien !...

CHANCEAUX, lui montrant la fenêtre.

Là !... là !... (Il rit.) Ah !... ah !... ah !...

CHRISTIAN tire le rideau et se met à rire aussi.

Ah !... ah !... ah !... ah !...

GAILLARDON.

Elle est partie ?...

CHRISTIAN.

Eh ! oui... vous avez entendu !...

GAILLARDON.

Parbleu !... j'en suis en nage... on me tordrait... elle se porterait à quelque extrémité, comme elle l'a dit... avec ça que je ne suis pas le plus fort... et ce nigaud, qui m'a fait une peur, avec son rire...

CHANCEAUX.

Dame !... monsieur... je m'attendais si peu... et puis vous étiez si drôle... pendu à l'espagnolette... comme ça...

GAILLARDON.

Bien !... va faire sentinelle... et si tu me laisses surprendre !...

CHANCEAUX.

J'y vais !... soyez tranquille...

(Il sort.)

CHRISTIAN.

Qu'est-ce qu'elle parle de fuite, de votre départ...

GAILLARDON.

Tiens !... j'ai tort, peut-être... sauve qui peut... je n'attends plus que Gustave.

CHRISTIAN.

Comment, Gustave?

GUSTAVE, entrant vivement par le fond.

Il est ici, monsieur Gaillardon !

GAILLARDON, poussant un cri et gagnant la fenêtre.

Ah ! (S'arrêtant.) J'ai encore cru que c'était ma femme... je ne rêve que ça... amour de femme, va ! c'est mon cauchemar.

CHRISTIAN.

Mon Dieu ! Gustave, comme vous êtes pâle, agité?

GUSTAVE.

Agité ! oui, en effet, je dois l'être... cette tyrannie...

GAILLARDON.

Hein ? qu'est-ce qu'il y a ? moi, d'abord, je vous en préviens... je suis en pleine révolution, et il faut que ça finisse... Vous avez décidé là-bas... où je vous ai laissé...

GUSTAVE.

Eh ! cet enfant qui me pressait dans ses bras, quand on me suppliait de l'accompagner jusqu'à Genève... il le faut.

CHRISTIAN, vivement.

Vous partez ! (A part.) Bravo !

GAILLARDON.

Eh ! vite... dépêchons ! je suis sur le gril.

GUSTAVE.

Eh ! donnez des ordres.

GAILLARDON.

Je vais prendre là mon portemanteau... êtes-vous prêt ? (A Christian.) Toi, fais-nous venir une voiture.

CHRISTIAN.

Certainement, tout de suite, je cours... (Il se retourne et se trouve en face de Juliette qui entre.) Juliette !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE, après un moment de silence.

Pardon ! si je retarde un instant votre départ.

GUSTAVE, à part.

Ciel !

GAILLARDON.

Sa femme !

JULIETTE.

Mais il le faut bien... Gustave ne me quittera pas sans me dire adieu.

GAILLARDON, à part.

Elle sait tout !

JULIETTE.

Et moi, il faut que je lui parle. (Elle leur fait signe de se retirer. Bas.) De grâce !

GAILLARDON, bas à Gustave.

Dépêchons-nous, je suis pressé.

(Il sort à droite.)

CHRISTIAN, à part.

Je vais toujours commander la voiture.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XV.

JULIETTE, GUSTAVE.

GUSTAVE, à part.

Une scène ! voilà ce que je craignais.

JULIETTE, se rapprochant.

Gustave !

GUSTAVE.

Juliette, pardonne-moi ; des circonstances que je ne puis te confier...

JULIETTE.

Et tu as tort... oh ! rassure-toi, ce ne sont pas des reproches que je viens te faire, c'est une grâce que j'ai à te demander.

GUSTAVE.

Une grâce ?

JULIETTE.

Oui, Gustave, tu m'évites souvent, tu doutes de mon amour.

GUSTAVE.

Oh ! jamais.

JULIETTE.

Tu as au fond du cœur un secret, un chagrin qui t'éloigne

de moi... et alors, je reste seule, toujours seule... en ce moment encore, suivant d'autres amitiés... cédant à d'autres caprices, tu me quittes...

GUSTAVE.

Oh! non, non, je ne partirai pas, je n'en ai pas le courage! si tu pouvais savoir...

JULIETTE.

Oh! garde ton secret, j'ai le mien aussi, écoute: quand tu n'es pas là... moi, qui fuis le monde, je n'ai personne qui me parle de toi, en ton absence, qui me rappelle ton nom que j'aime... le ciel n'a pas encore béni notre amour... et pourtant c'est le lien, c'est la joie du ménage... et il m'est venu une idée... oh! une idée que tu condamneras peut-être.

GUSTAVE.

Que veux-tu dire?

JULIETTE.

Eh bien! s'il y avait quelque part un pauvre enfant dont la naissance fût peut-être une faute, qui eût perdu sa mère, et que son père n'osât reconnaître... Gustave! me permettrais-tu de le prendre auprès de moi, d'adopter son enfance... de l'entourer de soins et d'amour?

AIR *de l'Ermite de Saint-Avelle.*

En un mot, je serais sa mère;
Il serait mon fils bien-aimé!

GUSTAVE.

Eh quoi! Juliette!

JULIETTE.

Ah! si je te suis chère,
Ne combats plus le vœu que j'ai formé;
C'est un bienfait et tu dois le permettre;
Puisque le ciel nous tient rigueur,
Faisons un heureux, et peut-être
Ce bienfait-là nous portera bonheur.

GUSTAVE.

Je ne puis comprendre... je ne puis... car enfin cet enfant...

JULIETTE.

Je l'ai trouvé !...

GUSTAVE.

Toi ?

JULIETTE.

Oui, confié à une parente, qui allait partir avec lui, entraîner le père sur ses pas...

GUSTAVE, regardant Juliette avec anxiété.

Grand Dieu !

JULIETTE.

Mais je l'ai vue cette femme ! j'avais d'autres idées dont je m'accuse... oh ! je me trompais... mon trouble, mes prières l'ont émue... cet ange qu'elle refusait d'abandonner à un homme qui n'avait pas de mère à lui donner...

GUSTAVE.

Achève !

JULIETTE.

Elle me l'a confié à moi ! à moi, qui le pressais dans mes bras, qui le couvrais de baisers et de larmes... oh ! c'est qu'il est si beau ! (Lui montrant le portrait.) Tiens ! tiens, vois donc ?

GUSTAVE.

Mon fils !

JULIETTE.

Ce sera le mien.

GUSTAVE.

Juliette !

JULIETTE, montrant la chambre à gauche.

Là... là...

GUSTAVE.

Oh ! non, non... c'est impossible !

(Il entre à gauche dans le plus grand trouble.)

SCÈNE XVI.

JULIETTE, Mme GAILLARDON, CHRISTIAN, ensuite GUSTAVE, et enfin M. GAILLARDON et CHANCEAUX.

Mme GAILLARDON.

Non!... non, laissez-moi, vous êtes leur complice... une voiture !...

CHRISTIAN.

Mais... je vous jure...

Mme GAILLARDON.

Ils vont partir...

JULIETTE, regardant à gauche, et faisant signe de se taire.

Silence !...

CHRISTIAN, à Mme Gaillardon.

Chut, ne lui dites pas...

Mme GAILLARDON.

Si fait... si fait... elle doit le savoir, ton mari part, ma chère, avec le mien.

JULIETTE, toujours occupée à gauche.

Oui, ma tante... oui...

Mme GAILLARDON.

Mais, nous les retiendrons malgré eux... et s'il le faut, nous plaiderons.

JULIETTE, de même.

Oui, ma tante, oui...

CHRISTIAN, à part.

Ils sont partis... je l'espère...

Mme GAILLARDON.

Oui, oui, nous plaiderons, il n'y a pas d'autre moyen...

GUSTAVE, rentrant dans le plus grand trouble.

Juliette, ce n'est point un rêve... j'ai pu douter de ton dévouement, de ton amour... pardonne... ah!... pardonne...

Mme GAILLARDON.

Qu'est-ce que c'est?...

CHRISTIAN.

Gustave...

GUSTAVE, prenant Juliette dans ses bras avec transport.

A toi mon amour, ma vie tout entière...

GAILLARDON, mystérieusement et un portemanteau sous le bras; il va pour sortir par le fond.

Vite, filons, la voiture est là...

Mme GAILLARDON, se retournant, voit son mari et l'arrête.

Ah! c'est lui...

GAILLARDON, laissant tomber son portemanteau.

C'est elle!

Mme GAILLARDON, s'élançant à son bras.

Je le tiens!

GAILLARDON.

Je suis pris!

JULIETTE.

Ma tante, il ne part pas...

Mme GAILLARDON, montrant son mari.

Ni lui non plus...

CHRISTIAN, entre les deux ménages.

Dieu! si c'était ici comme de ce côté...

FIN DE RÉSIGNÉE.

LE PÈRE DE LA DÉBUTANTE,

VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

Représenté pour la première fois sur le théâtre des Variétés, le 28 octobre 1837.

En société avec M. Théaulon.

Personnages :

GASPARD [1].
Le comte ERNEST [2].
M. CASTOR, auteur [3].
LE DIRECTEUR [4].
LE RÉGISSEUR [5].
BADULEAU [6].
M. BRULOT, journaliste [7].
JUSTIN [8].
GEORGES, garçon de théâtre [9].
UN GARDE MUNICIPAL [10].
ANAIS [11].
ANITA [12].
HENRIETTE [13].
UNE DAME DE L'OPÉRA [14].
Acteurs.
Musiciens.
Dames de l'Opéra.
Machinistes.
Domestiques.
Commissionnaires.

La scène est à Paris.

ACTEURS :

[1] M. Vernet. — [2] M. Brindeau. — [3] M. Prosper Gothi. — [4] M. Francisque. — [5] M. Mayer. — [6] M. Édouard. — [7] M. Dussert. — [8] M. Adolphe. — [9] M. Georges. — [10] M. Emmanuel. — [11] Mademoiselle Maria. — [12] Mademoiselle Pougaud. — [13] Mademoiselle Rose. — [14] Mademoiselle Alberti.

LE PERE

DE LA DÉBUTANTE

ACTE PREMIER

Une chambre en mansarde. Deux portes latérales ; un fauteuil de théâtre, deux chaises, une table à droite de l'acteur, une commode au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERNEST ; GASPARD, dans la chambre à droite du spectateur ;
ANAIS, dans la chambre à gauche.

ERNEST, entrant par le fond.

Drôle d'appartement, où l'on arrive comme sur le Pont-Neuf... Il est vrai qu'il n'y a rien à prendre... rien qu'un joli petit minois chiffonné, qui m'a tourné la tête... Et dire que son père, vieux comédien de province, le type des artistes ambulants, veut qu'elle entre au théâtre comme lui !...

GASPARD, dans sa chambre, appelant.

Anaïs !

ERNEST.

Ah !... par ici !...

GASPARD, de même.

Anaïs !

ERNEST.

C'est Gaspard... le père en question...

GASPARD, criant.

Anaïs !...

ANAÏS, de sa chambre, répondant.

Papa !

ERNEST.

C'est elle.

GASPARD.

Tu es réveillée ?

ERNEST.

Il lui demande si elle est réveillée.

ANAÏS.

Oui, papa !...

ERNEST.

Il ne manquerait plus qu'elle lui répondît que non.

GASPARD.

Anaïs ! te rappelles-tu où j'ai mis ma perruque ?

ANAÏS.

Papa, elle est sur la carafe !

ERNEST.

Ma foi !... pendant que le papa met sa perruque, j'ai bien envie d'entrer à droite : c'est ça... il faut brusquer les choses... et si elle veut, je l'emmène aux Eaux de Bade avec moi.

GASPARD.

Anaïs !

ANAÏS, entrant vivement.

Voilà, papa ! voilà !... (Elle se jette étourdiment dans les bras d'Ernest.) Bonjour... comment vas-tu ?...

ERNEST, l'embrassant.

Très-bien !... et toi ?...

ANAÏS, reconnaissant son erreur, avec un cri.

Ah !...

ERNEST.

Charmante !...

ANAÏS.

Eh ! mais, monsieur... on ne s'introduit pas comme ça chez les demoiselles.

ERNEST.

Pourquoi les demoiselles laissent-elles leur porte ouverte ?...

ANAÏS.

C'est la femme de ménage qui aura oublié de la fermer...

ERNEST.

Oh !... la femme de ménage...

ANAÏS.

Eh ! mais, attendez... je ne me trompe pas !... oui, c'est monsieur Ernest que j'ai connu chez mademoiselle Anita, dont il est l'amant.

ERNEST.

Dites le vôtre, mon ange !...

ANAÏS.

Comment... le mien ?

ERNEST.

Écoutez-moi... j'ai rompu avec Anita... une bonne querelle...

ANAÏS.

Comment !... elle vous aimait tant !

ERNEST.

Parbleu !... elle m'aime bien encore... mais elle m'ennuyait... et puis elle n'était pas libre... moi, j'aime à voyager... et je veux que celle que j'aime puisse courir le monde avec moi... me suivre en Suisse... en Italie !... que sais-je ?... Dans trois jours je pars pour Bade... je vous enlève !...

ANAÏS.

Vous m'enlevez ?... et mon consentement donc !

ERNEST.

Si vous consentiez... je ne vous enlèverais pas.

ANAÏS.

Et mes débuts, monsieur ?

ERNEST.

Vos débuts ? Ah ! voilà le grand mot... ces jolies filles sont inconcevables... dès qu'elles ont un petit minois chiffonné... une voix... ou à peu près... et une ombre de talent... vite au théâtre. Elles ne connaissent que ça !

ANAÏS.

Dame !... c'est si gentil le théâtre !

Air : *A soixante ans, etc.*

Tout un public est là qui vous écoute!...
Vous applaudit...

ERNEST.

Mais, s'il vous siffle?...

ANAÏS.

Oh! non...
L'actrice peut, dans cette noble route,
En travaillant, bientôt se faire un nom!...
Ah! quel plaisir d'avoir un beau renom!

ERNEST.

Sans doute!...

L'actrice peut, par un travail utile,
Quand le talent est son premier soutien,
Se faire un nom... un grand nom... c'est fort bien!...
Mais, un beau jour, elle aime un imbécile
Qui bêtement vient lui donner le sien!...

ANAÏS.

Ça se voit !... mais quand le théâtre est le bonheur... la vocation, la fortune des personnes...

ERNEST.

Laissez-moi donc tranquille !... la vocation, c'est une bêtise... quant à la fortune, si je fais la vôtre, aimez-moi.

ANAÏS.

J'aime le théâtre, monsieur.

ERNEST.

Et moi, je ne peux pas le souffrir... je n'ai jamais pu y garder une maîtresse plus de vingt-quatre heures. Témoin cette petite Anita, qui, tout en m'adorant, me sacrifiait à un journaliste petit format. Je vous déclare que si vous débutez, je vous siffle.

ANAÏS.

Eh bien ! vous êtes aimable !...

ERNEST.

Voyons ! qu'est-ce qui peut vous retenir ici ? laissez-vous attendrir et partez avec moi, demain !

GASPARD, appelant.

Anaïs !

ANAÏS.

C'est papa !... sortez, monsieur... sortez !... s'il vous voyait ici !...

ERNEST.

Eh ! qu'est-ce que ça me fait !

ANAÏS.

Seul avec moi... un comte !

ERNEST.

Ah ! bah ! il a donc des principes ?

ANAÏS.

Certainement ! et moi aussi !

ERNEST.

En vérité ? (Il l'embrasse.) Il fallait donc me le dire !...

ANAÏS.

Voici mon père !... il va me gronder.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; GASPARD, en robe de chambre.

GASPARD, entrant en déclamant.

« Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille ;
« Viens, reconnais... »

(En disant ces vers, il est allé vers la chambre de sa fille ; Ernest se cache derrière Anaïs.)

Dis donc, Nini... je vais voir mademoiselle Anita ce matin... elle nous a promis sa protection...

ANAÏS.

Oui, papa, oui...

GASPARD, se retournant.

Ah ! tu es par là.

ANAÏS, bas à Ernest.

Allez-vous-en donc !

ERNEST.

Eh ! non...

GASPARD.

Elle te fera débuter, elle ! (Apercevant Ernest.) Tiens, un inconnu !

ERNEST.

Bonjour, monsieur.

GASPARD.

Monsieur... votre serviteur... (Bas à Anaïs.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

ANAÏS, avec embarras.

Monsieur... est un jeune homme qui... un jeune homme que...

ERNEST.

Un artiste, monsieur... un artiste, comme vous et mademoiselle...

GASPARD.

Vous jouez la comédie ?...

ERNEST.

Non !... au contraire... je suis Piston... Ernest Piston... je joue du cornet chez M. Musard.

GASPARD.

Cornet !... ah ! oui... je connais...

(Il chante.)

Ton, ton, tontaine, ton, ton !...

ANAÏS, à part.

Ah ! mon Dieu !... est-il menteur !

GASPARD.

Comment donc, monsieur... monsieur Piston !... mais, entre artistes... il n'y a que la main... Il se porte bien, M. Musard ?

ERNEST.

Bien... merci...

GASPARD.

Je ne le connais pas... mais j'en ai beaucoup entendu parler... Vous venez déjeuner avec nous ?

ANAÏS, bas.

Il n'y a rien, papa...

GASPARD, bas.

Raison de plus... il paiera quelque chose.

ERNEST.

Pardon !... ce qui m'amène... c'est le désir de vous connaître, vous et votre fille, à qui je venais offrir un engagement...

GASPARD.

Saprelotte !... monsieur Piston, je vous remercie... Viens, ma fille, viens, mon enfant !... tu fais ma gloire, toi.

ANAÏS.

Oh ! oui, papa !...

ERNEST.

Un bel engagement, du bonheur...

GASPARD.

Et où ça ?... dans la capitale ?

ERNEST.

Non...

GASPARD.

En province ?...

ERNEST, regardant Anaïs avec intention.

A l'étranger...

GASPARD.

A l'étranger ?

ERNEST.

Et, si mademoiselle veut partir demain...

GASPARD.

Jamais !... jamais !... ma fille... mon diamant !... c'est mon élève, monsieur... Je lui aurais mis un état dans les mains... du drame dans le cœur... et dans le talon... sans compter toutes les jolies choses que je lui ai données... et les mœurs que je lui ai inculquées... et tout cela, pour le roi de Prusse !... allons donc... allons donc !...

ANAÏS.

Aussi, papa... j'ai refusé...

ERNEST.

Vous avez eu tort !

GASPARD.

Elle a bien fait !

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène !*

A l'étranger pourquoi chercher fortune ?
Avec l'esprit, le talent, la beauté,
En France, aussi, l'on peut bien s'en faire une...
Plus douce encor... dont l'artiste est flatté !...

Mais loin de nous, n'a-t-il rien regretté ?...
Quand du triomphe il savoure les charmes,
Ah! je suis sûr que, songeant à Paris,
Il dit tout bas... les yeux mouillés de larmes :
« Ça ne vaut pas les bravos du pays!... »

C'est à Paris qu'elle débutera !... il n'y a que Paris, pour la gloire... et les pièces de cent sous !... Et moi, qui vous parle... moi, qui ai joué pendant trente-sept ans de ma vie, (Très-vite.) à Marseille, à Toulon, à Carcassonne, à Yvetot, à Châlons, à Strasbourg, à Nantes, à Rouen, à Quimper, à Brives, et à Carpentras (d'où j'arrive) ! les amoureux et les tyrans... et chanté les Frontins... (Il chante.) Adieu, Marton, hum !... hum... adieu, Lisette !... hum... hum !... adieu !... (Il parle.) qu'est-ce que j'y ai gagné, monsieur Piston ?... pas un sou de rente !... des dettes, dans tous ces chefs-lieux d'arrondissement... et un catarrhe... Au lieu qu'à Paris, à l'heure qu'il est... je serais père noble à la Comédie Française, à la place de monsieur... (Il parle bas à Ernest.) ou basse-taille à l'Opéra-Comique, à la place de monsieur... (Même jeu.) et aussi bon !... aussi bon !... ce qui n'est pas trop dire ; et je toucherais ma part de la subvention, tout comme les autres... ça me flatterait beaucoup, saprelotte ! surtout à l'heure du déjeuner.

ANAÏS.

Aussi je débuterai, papa !... je débuterai... Il faut que mon sort se décide... j'ai de l'ambition...

GASPARD.

Oui !... tu as le feu sacré... comme ton père !...

ERNEST, à part.

Vieux fou !

ANAÏS.

Et je réussirai... je ferai notre fortune !...

GASPARD.

Tu m'attendris, ma fille !... tu m'attendris !... donne-moi un mouchoir de poche... (Anaïs va à la commode.) Hein !... comme elle jouera les princesses !...

ERNEST.

Les princesses ?

GASPARD.

Dame !... il me semble que lorsqu'on a eu pendant vingt ans devant soi un père qui jouait les rois... on peut bien jouer les princesses... avec ça que sa mère jouait *Didon* comme un ange ! (A Anaïs.) Hein ! dis donc..... dis, dans Didon, qu'elle était belle ! et moi... j'étais superbe dans l'Énée.

ERNEST.

Mais, si on la siffle ?... car, on la sifflera !...

ANAÏS.

Ce serait affreux !...

GASPARD.

Eh bien !... qu'est-ce que ça prouve ?... moi, qui vous parle... on m'a sifflé pendant trente-sept ans de ma vie !...

ERNEST.

Et vous n'en êtes pas mort !

GASPARD.

Au contraire... je m'y suis habitué... et maintenant je n'y fais plus attention... Il n'y a que les pommes cuites auxquelles je n'ai jamais pu me faire... (Prenant le mouchoir que sa fille lui donne.) Merci !... Mais toi, mon enfant, tu seras applaudie !... tu seras adorée !... nous aurons voiture... cent mille francs de traitement... (Il déplie son mouchoir qui est en lambeaux. — Ernest le regarde et rit.) Oui... oui !..... cent mille francs !..... nous les aurons !

ERNEST.

Ah !...

GASPARD.

Hein !... vous regardez mon mouchoir... j'en ai six comme ça... et quatre mauvais... Elle a déjà eu tant de succès !...

ERNEST.

Ah ! bah !... où donc ?...

ANAÏS.

A l'hôtel Castellane.

GASPARD.

A l'hôtel Castellane... où elle a eu l'honneur de travailler avec un duc qui joue les valets en maître, et un marquis qui excelle dans les queues-rouges.

ANAÏS.

Et quel public !...

GASPARD.

Ah ! saprelotte !... ce n'est pas un petit criquet de public comme ailleurs... c'est noble, jusqu'au paradis... et une pièce nouvelle...

ANAÏS.

Et des glaces dans les entr'actes...

GASPARD.

C'était délicieux.

ERNEST.

La pièce ?...

GASPARD.

Les glaces... j'en ai mangé dix... On était en extase devant ma fille... elle a tant de grâce, tant de charmes... et une mémoire !... Enfin, monsieur... monsieur Piston... croiriez-vous qu'elle a appris... rien que de l'entendre répéter... mais appris à la lettre, le rôle de mademoiselle Anita dans la pièce d'ouverture du nouveau théâtre qu'on ouvre ce soir, comme vous savez...

ERNEST.

Le rôle d'Anita ?

GASPARD.

Vous la connaissez ?...

ANAÏS, souriant.

Oui, je crois que monsieur la connaît un peu.

GASPARD.

Cette pauvre Anita !... Nous sommes seuls... je puis bien le dire... auprès de ma fille, c'est... tranchons le mot... c'est de la Saint-Jean !

ANAÏS.

Papa... j'ai plus de talent qu'elle... je ne dis pas... mais c'est mon amie.

GASPARD.

Oh ! je ne veux pas lui faire de tort... Je l'aime, je la respecte... elle est dans une belle position... elle doit faciliter tes débuts, et me procurer un engagement.

ERNEST.

Comment un engagement ! Vous voulez jouer la comédie ! vous y pensez aussi ?

GASPARD.

Si j'y pense !... mais un peu... On joue encore assez proprement ; demandez à ceux qui étaient hier dans la salle Chantereine, ils vous diront de mes nouvelles.

ERNEST.

Salle Chantereine ?

GASPARD.

Certainement... à telles enseignes qu'il m'y est arrivé une aventure... Tiens, vois donc, Anaïs, ce pantalon... hein ! comment le trouves-tu ?

ANAÏS.

Eh ! mais, je ne te le connaissais pas.

GASPARD.

Je le crois bien, il n'est pas à moi.

ERNEST.

Plaît-il ?

GASPARD.

Il appartient à un homme superbe, un homme de cinq pieds six pouces, et il me va dans la perfection.

ANAÏS.

Il est un peu long.

GASPARD.

Tu trouves ?... j'en ai pourtant coupé trois bons pouces. Voici ce que c'est. Je jouais dans *les Deux Sergents* un rôle important... vous savez... ce vieux soldat... qui dit... enfin, n'importe Je savais mon rôle, mais je n'avais pas de costume; toute ma garde-robe est restée à Carpentras, en gage... pour des bêtises... des... enfin, n'importe !... A force de chercher, je trouve un habit... bien !... un chapeau... bien ! mais pas de... (Il montre le pantalon.) j'en avais un de nankin, ce qui n'était pas d'uniforme... Cependant le rideau allait se lever... mon rôle me talonnait ; j'étais au supplice... J'allais faire manquer la pièce... quand tout à coup, j'aperçois un garde municipal... Une idée, un coup du ciel!... Je m'approche de lui... comme ça... je lui offre une prise de tabac. « Camarade, en usez-vous ? » Ça flatte, et puis ça lie conversation... « C'est du tout frais. » Et alors, arrivant à mon but par un détour adroit : « Camarade... » (toujours pour le flatter) « Camarade, vous pourriez me rendre un grand « service, un service d'ami, de bon citoyen. » (Grossissant sa voix.) « Laquelle? » qu'il me dit. « Ce serait de me prêter votre... » et je lui montrais son vêtement indispensable, dont je ne pouvais plus me passer. Cet homme se récrie ; il ne veut pas se séparer de son pantalon... ce qui est assez naturel. Je lui dis mon embarras... le brave sourit. Quand le brave sourit, c'est qu'il va se rendre... avec ça que celui-là n'avait pas l'air très-malin. J'insiste donc ; il faiblit. « Pour un quart d'heure, camarade. » Et je fais si bien, qu'il se décide à me prêter l'objet de ma demande, et à attendre la fin de ma scène auprès du poêle, enveloppé dans son manteau.

ERNEST, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah ! il a consenti !

GASPARD.

J'entre en scène... bien !... Je produis mon effet... bien !... Je sors criblé de...

ERNEST.

De pommes cuites ?

GASPARD.

Enfin, n'importe.

ANAÏS.

Mais comment se fait-il ?...

GASPARD.

Ah ! voilà... En rentrant dans la coulisse, je trouve un vieux camarade de province... tu sais... le Ferville de Montauban. Tiens, c'est toi ! — Tiens, te voilà ! — Quel bonheur ! — Quel plaisir ! V'lan ! nous nous embrassons, et il m'entraîne au café, où les amis m'attendaient autour d'un bol de punch.

ERNEST.

Et le garde municipal ?

GASPARD.

Oublié.

ANAÏS.

Ce pauvre homme ! il est peut-être embarrassé.

GASPARD.

Laisse donc !... est-ce qu'il n'a pas mon pantalon de nankin ?... D'ailleurs le budget ne le laissera pas dans l'embarras.

ANAÏS.

Papa, on monte l'escalier.

ERNEST.

C'est peut-être votre homme.

ANAÏS.

C'est la voix d'Anita.

ERNEST, à part.

Anita !... me voilà bien !

GASPARD.

Notre amie, notre protectrice. Je cours lui offrir la main ! Diable ! une princesse !

(Il sort.)

SCÈNE III.

ANAIS, ERNEST.

ERNEST.

Anita !... Si elle me voit ici, je suis perdu !

ANAÏS.

Puisque vous êtes brouillés...

ERNEST.

C'est bien pour cela... elle m'aime toujours ; elle est jalouse... Si elle me voyait chez vous, elle m'arracherait les yeux... et à vous aussi... Je me sauve.

ANAÏS.

Elle monte.

ERNEST, passant à gauche.

Eh ! vite !... Par où ?... Ah ! par ici.

ANAÏS.

Non, c'est ma chambre.

ERNEST.

Tant mieux.

ANAÏS.

Il y a une porte qui donne sur le carré.

ERNEST.

Que m'importe ! je reste là jusqu'à ce soir.

ANAÏS.

Par exemple ! (Ernest l'embrasse, et s'élance dans sa chambre.) Il était temps !

SCÈNE IV.

ANAIS, ANITA, GASPARD.

GASPARD.

Entrez, belle dame, entrez... (Chantant.)

« C'est ici le séjour des Grâces!... »

(Parlant.)

Quand vous y êtes.

ANITA.

Merci, Gaspard.

GASPARD.

Je vais vous présenter... (Cherchant.) Eh ! mais, où est-il donc, ce jeune homme?

ANAÏS.

Il est parti, papa. (Allant à mademoiselle Anita.) Ah ! que c'est aimable à vous!

ANITA.

Bonjour, ma chère. J'avais promis, je n'avais garde d'y manquer; je tiens toujours ce que je promets.

GASPARD.

Ce n'est pas ce que disent ces messieurs... Mais je leur ai bien dit : Mademoiselle Anita tient tout ce qu'elle promet... quand on n'est pas trop exigeant!

ANITA.

Oh! c'est bien vrai, ils sont d'une exigence!... et puis on les aime... on s'y attache... et ils vous font des traits. C'est ici que vous demeurez! Ce n'est pas beau... mais c'est gentil.

ANAÏS.

Dame! ce n'est pas riche comme chez vous.

ANITA.

Ah ! ne t'en plains pas, ma petite; la fortune... ça coûte quelquefois si cher!

GASPARD.

Hein!... nous avons des chagrins de cœur?

ANITA.

Oui... de cœur!... un monstre à qui j'ai tout sacrifié... à qui je sacrifierais tout encore...

GASPARD.

Vrai!... vous lui sacrifieriez tout... au monstre?

ANITA.

Le seul homme que j'aie aimé... tu sais,.. le comte Ernest?... Infidèle, ma chère!

GASPARD.

Dame!... aussi... si vous vous adressez à des comtes... ce qu'il y a de plus dangereux... Oh! si un comte en contait à ma fille, je la croirais perdue!

ANAÏS, à part.

Pauvre père! s'il savait... (A Anita.) Est-ce que vous aimeriez toujours M. le comte?

ANITA.

Est-ce qu'on peut se détacher de ces gens-là? des manières si polies... une tournure... et trente mille livres de rente!

GASPARD.

Ah! voilà!... ne me parlez pas de ces gens qui sont si aimables, on ne peut pas se résoudre... Mais, c'est particulier...

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

J'avais lu... que d'un journaliste
Vous étiez éprise, je crois,
Monsieur Brulot!...

ANITA.

Oui, sur ma liste,
Je l'ai placé depuis un mois...

Pour le comte c'est tout de même...
Deux amants, c'est original...
Mais l'un, c'est pour le cœur qu'on l'aime,
Et l'autre, c'est pour le journal.

ANAÏS.

Il vous fait des articles!...

ANITA.

Ah! c'est d'un ennui...

GASPARD.

Ses articles?...

ANITA.

Non... son amour... et pour me refaire, une répétition à onze heures, et ce soir, l'ouverture du théâtre; aussi j'ai besoin de distractions, et je me suis dit: « Allons voir ces bonnes gens, ça me changera. »

(Elle s'assied à droite.)

ANAÏS, à part.

Oh! ces bonnes gens!...

GASPARD, à part.

Oh! fait-elle sa poussière!... parce qu'elle a dix mille francs et des feux.

ANITA.

Eh bien! voyons! que faites-vous? que devenez-vous? Vous m'avez écrit.

GASPARD.

Oui, pour vous rappeler que nous attendons... vous nous avez promis de protéger ma petite Anaïs, ma fille adorée!

ANITA.

C'est bien, nous en ferons... une figurante... surnuméraire.

ANAÏS.

Une figurante!

GASPARD.

Surnuméraire!

ANITA.

Quant à vous, monsieur Gaspard, qui avez de l'éducation, je vous mettrai aux contre-marques du parterre.

GASPARD.

Un artiste... aux contre-marques!

ANITA.

C'est une retraite honorable : tous les pères nobles finissent par là.

GASPARD.

Possible!... mais je ne suis pas encore fini... Oh! oh!... mademoiselle la virtuose... il paraît que nous sommes loin de compte... D'abord, moi... je suis un artiste... je veux mourir artiste... sur les planches... ou bien à ne rien faire... j'aimerais mieux ça... et j'y parviendrai... quand l'enfant aura débuté.

ANITA.

Débuté?... où ça?

ANAÏS.

Où ça? mais à Paris! dans ce même Paris! auprès de vous.

ANITA, se levant.

Hein? à Paris... auprès de moi!... ah! ah! cette prétention...

ANAÏS.

Comment, cette prétention? mais vous avez bien débuté... et réussi, vous, mademoiselle.

ANITA.

Moi, c'est bien différent... j'ai du talent.

GASPARD.

Oui, vous en avez... et de la modestie avec... mais qui vous dit, saprelotte, que l'enfant n'en a pas aussi... qui vous dit...

ANAÏS.

Mon père!...

ANITA.

Tenez, monsieur Gaspard, l'enfant est plus raisonnable que

vous... elle me comprend... La gloire, c'est comme les hommes... c'est bien fallacieux!... Établis-toi... marie-toi... c'est peuple... mais ça vaut mieux.

GASPARD.

L'un n'empêche pas l'autre; tous les jours une jeune fille prend un mari, et elle débute : il y en a même qui débutent avant de se marier.

ANITA.

Eh! monsieur, si vous voulez absolument en faire une actrice, emmenez-la en province... au Havre, à Châlons, à Carpentras.

GASPARD.

J'en arrive.

ANITA.

Quelque part comme ça... donnez-lui de la grâce, de la tournure... qu'elle grandisse un peu, et nous verrons...

ANAÏS, à part.

J'étouffe!

GASPARD, se contenant à peine.

Mais, mademoiselle, il me semble qu'à votre nouveau théâtre...

ANITA.

A mon théâtre!... et à ma place peut-être!...

GASPARD.

Tiens, pourquoi pas?

ANITA.

Laissez donc, cela fait pitié!

GASPARD.

Mademoiselle!...

ANITA.

Ou votre fille n'aura pas de succès... et alors il faudra qu'elle s'en aille... ou elle en aurait... et ce serait désobligeant pour

moi... Oh ! d'abord, quand un talent me vient à la cheville... il faut que je l'écrase !

GASPARD.

Mais, c'est indigne !...

ANAÏS.

Oui, oui, c'est indigne !...

ANITA.

Adieu, bonnes gens ! adieu !... A ma place !...

AIR : *Mire dans mes yeux.*

Renoncez, et pour jamais,
A cette folie !...
Vous n'aurez aucun succès,
Je vous le promets.

GASPARD.

Pourtant,
Une voix me crie :
L'enfant
Aura du talent.

ANITA.

C'est impossible... avec sa petite taille et ses grandes prétentions...

GASPARD.

Encore !

ANAÏS, pleurant.

Comme elle me traite !

ENSEMBLE.

ANITA.

Renoncez, et pour jamais, *etc.*

ANAÏS.

Qui ? moi, je renoncerais
A la comédie !
Ta fille, je le promets,
Aura du succès.

GASPARD.

Qui? toi, tu renoncerais
A la comédie !
Ma fille, je le promets,
Aura du succès.

ANITA, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! ah !

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ANAIS, GASPARD.

GASPARD.

L'impertinente !... Se donne-t-elle des airs de princesse !...

ANAÏS.

C'est ça qu'elle a tant de talent !...

GASPARD.

C'est-à-dire que si vous étiez au même théâtre, je voudrais te voir lui souffler tous ses rôles !...

ANAÏS.

Moi, qui pouvais lui souffler son amant !

GASPARD.

Hein?

ANAÏS.

Oui, oui... son amant... le comte Ernest... Il m'aime... il me l'a dit... il voulait m'enlever...

GASPARD, la prenant dans ses bras.

Toi !... mon enfant... toi... ma fille !... t'enlever à ton père... à ton vieux père !... qui n'a plus que toi... Qu'il vienne donc, ce comte... qu'il vienne donc !...

ANAÏS.

Oh !... ne crains rien... je ne l'aime pas... et c'est malgré moi qu'il était ici tout à l'heure.

GASPARD.

Comment, tout à l'heure... ce jeune homme... ce monsieur Piston...

ANAÏS.

C'était lui!... je l'ai renvoyé.

GASPARD.

Mais par où ?... j'étais sur l'escalier...

ANAÏS, montrant sa chambre.

Par là...

GASPARD.

Dans ta chambre ?... Si c'est comme ça que tu renvoies les amoureux...

(Il entre vivement à gauche.)

ANAÏS.

Mon père !... Ah ! mon Dieu !... s'il allait le trouver !

GASPARD, revenant, un cahier à la main.

Il n'y est plus... la porte du carré était ouverte. Il a bien fait de s'en aller... saprelotte !... mais il a écrit quelque chose sur ce cahier de papier qui était sur la table...

ANAÏS.

C'est comme une lettre.

GASPARD.

Qui n'avait pas besoin d'adresse... puisqu'il était dans le local...

ANAÏS.

Voyons un peu ce qu'il écrit...

GASPARD, lisant.

« Décidément, je perds la tête pour toi... Renonce au théâtre, « et à toi mon cœur... » Bah ! bah!... « et ma fortune... » Ah!... hum! « Viens ce soir à Auteuil, je t'attends... sinon je te sifflerai sur tous les théâtres de la terre ! »

« Comte Ernest. »

ANAÏS.

Mais c'est d'une audace !...

GASPARD.

D'une impertinence... Parce que c'est riche... même bel homme... ça se permet tout !...

ANAÏS.

Je ne l'ai pas autorisé, mon père !...

GASPARD.

Tiens, est-ce que je ne te connais pas, chère enfant !... je te connais comme si je t'avais... Écoute !... écoute un peu pourtant !... je ne veux pas t'influencer... te sens-tu une vocation bien décidée pour le théâtre ?

ANAÏS.

Oui, mon père !... bien décidée.

GASPARD.

Oh ! alors... (Il va déchirer le papier, et s'arrête.) Qu'allais-je faire ?... attends !... une idée !... non !... si fait !... pourquoi pas ?... il n'y a pas d'adresse.

ANAÏS.

Quoi donc ?

(Musique jusqu'à la fin.)

GASPARD.

Je ne sais pas... mais peut-être !... oui, oui... elle nous a insultés, humiliés !... elle nous a défiés !...

ANAÏS.

Mon père !...

GASPARD, s'approchant de la table et prenant une enveloppe.

Du papier... une enveloppe... et sur l'adresse...

(Il écrit.)

ANAÏS.

Pour qui donc ?

GASPARD.

Silence, enfant, silence ! le lion se réveille, pour défendre

son lionceau, ou plutôt sa petite lionne !... Ma fille, mon Anaïs... une figurante !... et moi aux contre-marques !... Donne-moi mon habit... le plus beau...

ANAÏS.

Tu n'en as qu'un...

GASPARD.

Eh bien ! celui-là. Et toi !... tu es bien... tu es belle... embrasse-moi... Nous allons sortir...

(Il met son habit.)

ANAÏS, mettant son chapeau.

Mais, qu'espères-tu ?

GASPARD.

Te faire débuter.

ANAÏS.

Quand ça ?

GASPARD.

Ce soir.

ANAÏS.

A quel théâtre?

GASPARD.

Au nouveau.

ANAÏS.

Dans quel rôle ?

GASPARD.

Dans celui d'Anita.

ANAÏS.

Mais enfin...

GASPARD.

Du courage et de l'aplomb !

AIR : *Galop de Musard.*

Viens, suis-moi, tout me dit
Qu'aujourd'hui ton succès s'apprête...
Toujours on réussit
Avec du cœur et de la tête.

ENSEMBLE.

ANAÏS.

Puisque papa le dit,
Aujourd'hui mon succès s'apprête,
Toujours on réussit
Avec du cœur et de la tête.

GASPARD.

Viens, suis-moi, *etc.*

(Ils sortent.)

ACTE SECOND

Un théâtre en désordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES ACTEURS et LES FIGURANTS, assis au fond; LE RÉGISSEUR, sa montre à la main; MACHINISTES.

LE RÉGISSEUR.

Midi un quart, notre répétition n'est pas encore commencée, et nous jouons ce soir... (Déployant une affiche.) *Les Espagnols au Pérou*, grande tragédie lyrique, en un petit acte... quel beau titre!... et que d'argent il y a là dedans!... Ah! voici le directeur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR, à la cantonade.

C'est bon... revenez demain... je n'ai pas le temps aujourd'hui... j'ai une répétition générale... pardon, mon cher. (Les acteurs se retirent.) Bien! bien! je n'ai plus de billets à donner. Régisseur, l'auteur, M. Castor est-il là?

LE RÉGISSEUR.

Il vient d'aller chercher mademoiselle Anita, qui n'arrive pas pour la répétition.

LE DIRECTEUR, prenant force tabac.

Bien... en attendant, mettez le théâtre en ordre... placez le décor.

LE RÉGISSEUR, remontant la scène.

Allons, Pierre, à votre décoration !... Et vous, mesdames, montez au foyer ; débarrassez le théâtre.

CHŒUR DE MACHINISTES.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Allons,
Dépêchons,
Et plaçons
Ces maisons
En peinture,
C'est le jour de notre ouverture.

(Les machinistes placent le décor, et tout le monde sort, excepté le directeur et le régisseur.)

SCÈNE III.

LE DIRECTEUR, LE RÉGISSEUR.

LE DIRECTEUR.

Ah ! oui... c'est un grand jour pour tout le monde, l'ouverture d'un théâtre... une pièce nouvelle !... Eh ! vite ; le décor est placé... tous les musiciens sont à l'orchestre?

LE RÉGISSEUR.

Comme vous voyez, monsieur le directeur, tous, excepté les timbales.

UN MUSICIEN, à l'orchestre.

Les timbales sont à jouer aux dominos, au café.

LE DIRECTEUR.

Bon! voilà que ça commence... (A l'orchestre.) Messieurs, n'accompagnez pas trop fort. C'est à vous que je parle, les contre-basses; on n'entend jamais les paroles.

UN MUSICIEN.

C'est bien dommage.

LE DIRECTEUR.

Sans doute... ce n'est pas la peine... comme l'auteur n'est pas là, on peut encore le dire; mais, c'est égal, pas trop fort. Ah! messieurs, je vous recommande de vous faire friser ce soir, ça fait bien, ça donne un petit air à la Julien.

(On rit aux éclats dans la coulisse à gauche.)

LE DIRECTEUR.

Hein?... qu'est-ce qu'il y a? qui est-ce qui se permet de rire?

LE RÉGISSEUR.

Ah! monsieur, c'est que l'on contait là une aventure arrivée hier à la salle Chantereine, à un garde municipal...

LE DIRECTEUR, l'interrompant.

Oui, oui, je sais... un vieil artiste de province qui lui a enlevé... (Il indique son pantalon.)

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!...

LE DIRECTEUR.

Allons, allons, à notre affaire!... le décor est posé... bien!... et le souffleur! où est le souffleur?...

LE RÉGISSEUR.

Le voici qui entre dans son trou!...

LE DIRECTEUR.

Allons donc, monsieur... que diable!... le souffleur doit toujours être le premier à son poste... c'est l'acteur principal... aujourd'hui, surtout, qu'on n'a pas le temps d'apprendre toutes

les pièces qu'on joue... c'est incalculable!... Ah! çà, souvenez-vous de bien souffler le père noble, il ne sait pas un mot de son rôle. (Au régisseur.) Le jeune premier n'est pas arrivé?

LE RÉGISSEUR.

Non, Monsieur.

LE DIRECTEUR.

A l'amende!

LE RÉGISSEUR.

La duègne n'est pas arrivée non plus.

LE DIRECTEUR.

A l'amende.

LE RÉGISSEUR.

Et mademoiselle Anita aussi?

LE DIRECTEUR.

A l'amende!... (Se reprenant.) Du tout, du tout!... ah! bien, oui, un premier sujet... avec ça qu'elle serait capable de me brouiller avec M. Brulot, le journaliste, un de ses amants, dont j'ai besoin... (Bruit dans le fond.) Ah! quelqu'un... c'est Anita?

LE RÉGISSEUR.

Non... un monsieur qui demande le directeur.

LE DIRECTEUR.

Un importun!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GASPARD, ANAIS.

GASPARD.

Je désire parler au directeur, avec mon enfant!

LE DIRECTEUR.

(Il tire de sa poche un grand journal.)

Le directeur... le directeur... il n'y est pas.

GASPARD.

Permettez... on m'a dit qu'il était ici, à la répétition !...

LE DIRECTEUR.

On vous a trompé... il n'y est pas...

LE RÉGISSEUR, à part.

Quel aplomb !

ANAÏS, bas à Gaspard.

Mais, c'est lui-même !... c'est lui !...

GASPARD, à part.

Ah bah!... (Haut.) Monsieur le directeur...

LE DIRECTEUR.

Mais, quand je vous dis...

GASPARD.

Il y a des hommes trop célèbres pour pouvoir se cacher... et le directeur le plus habile de Paris...

LE DIRECTEUR.

Permettez...

GASPARD.

Approche, mon enfant... et fais la révérence à un des plus beaux talents administratifs de l'époque !...

ANAÏS.

Certainement, papa !... je connais monsieur de réputation.

LE DIRECTEUR.

Permettez, je suis pressé.

GASPARD, à part.

Attends, attends... (Haut.) Oui, tu le connais par tout ce que nous en a dit ton cousin le journaliste.

LE DIRECTEUR, vivement, à part

Diable !...

ANAÏS, bas.

Quel cousin ?

GASPARD, bas.

Chut !...

LE DIRECTEUR.

Voyons, monsieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

GASPARD, à part.

J'en étais sûr ! (Haut.) J'ai appris que vous aviez répétition générale ; et comme je suis artiste, qu'elle est artiste, que nous sommes tous artistes... j'ai pensé que nous pouvions...

LE DIRECTEUR, impatienté.

Bien !... bien !... voyez dans la salle, vous trouverez de la place.

GASPARD.

Hum... Ce n'est pas dans la salle qu'est la place de l'enfant ; c'est ici, sur la scène.

LE DIRECTEUR.

Sur la scène ?...

GASPARD.

C'est du moins l'opinion de son cousin le journaliste ; il lui trouve les plus belles dispositions, et il s'y connaît... vous êtes connaisseur aussi, vous, mon directeur... regardez-moi ça... (A sa fille.) Saluez, Anaïs...

ANAÏS.

Oui, papa.

(Elle fait la révérence.)

GASPARD.

C'est mon enfant, monsieur... (Gaiement.) du moins, j'aime à m'en flatter... une jeune fille, que j'ai procréée pour le théâtre... tout exprès pour le théâtre !... gentille, comme vous voyez... et du talent, comme vous verrez... quand elle sera votre pensionnaire.

LE DIRECTEUR.

Plaît-il ?

GASPARD.

N'est-ce pas que tu veux être la pensionnaire de monsieur, mon ange ?

ANAÏS.

Oh ! oui, papa ; monsieur paraît si bon !

GASPARD, au directeur.

C'est aussi l'opinion de son cousin le journaliste... (A Anaïs.) ton petit cousin... tu sais ?

LE DIRECTEUR.

Diable ! vous avez des parents bien haut placés... Est-ce un grand journal ?

GASPARD.

Énorme ! celui que vous tenez n'est rien auprès... et il pourrait bien épouser l'enfant.

AIR *de Turenne.*

Oui, pour elle il est adorable,
Elle en fait tout ce qu'elle veut...

LE DIRECTEUR, galamment, et passant près d'elle.

Je le crois... quand on est aimable...

ANAÏS.

Eh ! mais... on fait ce que l'on peut...
Monsieur, on fait ce que l'on peut.

LE DIRECTEUR.

Moi, j'aime toujours une artiste,
Lorsqu'elle a comme vous du goût...
Du talent...

GASPARD, à part.

Et qu'elle est surtout
La cousine d'un journaliste !

LE DIRECTEUR.

Malheureusement, ma troupe est au grand complet.

GASPARD, bas.

Oui, mais l'enfant ne sera pas exigeante, monsieur, et s'il vous manquait quelqu'un...

LE DIRECTEUR.

Il ne me manque personne.

GASPARD.

Ah ! diable !

ANAÏS, bas.

Il paraît qu'Anita jouera.

GASPARD, à part.

Est-ce que ma lettre aurait manqué son effet ! (Haut.) Elle joue tout, monsieur, elle joue tout.

LE DIRECTEUR.

Tout ?...

GASPARD.

Tout.

ANAÏS.

Oui, monsieur, tout : depuis la servante du vaudeville, jusqu'à la grande coquette de la comédie. Vous faudra-t-il une utilité ? me voilà encore, monsieur : j'ai du zèle, de la bonne volonté, c'est déjà quelque chose, cela remplace le talent ; et le public, j'espère, m'en tiendra compte, en attendant mieux.

GASPARD, reprenant le milieu de la scène.

Vous voyez, ça chante, ça danse, ça marche, et tout cela pour quatre mille francs.

LE DIRECTEUR.

Eh ! mon cher, je n'ai besoin de personne... j'en suis désolé... mais j'ai trop de femmes... j'en ai qui ne me coûtent rien.

GASPARD.

Vous en avez peut-être qui vous payent ?

LE DIRECTEUR.

Mais...

GASPARD.

Oh! passion des arts!... quand je dis quatre mille francs... on s'arrangerait à moins, parce que c'est vous... elle tient à vous, elle me le disait encore ce matin; n'est-ce pas, Nini, tu tiens à entrer au théâtre de monsieur?

ANAÏS.

Certainement... un si bon théâtre... un directeur si honnête!

GASPARD.

C'est l'opinion de son cousin.

LE DIRECTEUR.

Fort bien; mais je vous répète...

GASPARD.

Vous, monsieur, l'ami des artistes! des auteurs! qu'est-ce que je dis donc, leur ami?... leur père! oui, monsieur, oui; je voudrais qu'ils fussent tous présents, pour leur dire que c'est à vos excellents conseils, à votre admirable mise en scène, à vos délicieux décors qu'ils doivent tous leurs succès... tous... Homme étonnant! (Avec force.) Homme étonnant!... (Changeant de ton.) Voyons, elle entrera pour deux mille francs, hein?

ANAÏS.

Puisque papa le veut, monsieur, je suis trop heureuse d'obéir... J'aime mon état, j'ai du zèle...

GASPARD.

Et de l'innocence... ça ne gâte rien, à cause des princes allemands. Ça fait du bruit...

LE DIRECTEUR.

Je vous le répète, je suis désolé; mais il m'est impossible...

GASPARD.

Allons, je vois ce que c'est, vous voulez le compte rond, douze cents francs; c'est peu, surtout lorsque, comme l'enfant,

on n'a que ça !... que ça... (Confidentiellement.) mais, pour commencer...

LE DIRECTEUR, impatienté.

Finissons, monsieur, cela ne se peut pas. (A part.) Maudit bavard !

LE RÉGISSEUR.

Ah ! la voici !

LE DIRECTEUR.

Qui donc ?

LE RÉGISSEUR.

Mademoiselle Anita, avec l'auteur.

GASPARD, à part.

Malédiction ! le coup est manqué. Il faut qu'elle n'ait pas reçu la lettre de M. le comte.

LE DIRECTEUR.

Allons, allons, allez vous placer.

GASPARD.

Viens, chère enfant, ton père te reste.... (Il va pour sortir.) Et ton cousin le...

GEORGES.

Les timbales ne sont pas arrivées.

LE DIRECTEUR.

A l'amende les timbales !

GASPARD, revenant.

Est-ce que vous n'avez pas de timbales ? me voilà, moi.

LE DIRECTEUR.

Vous savez blouser ?

GASPARD.

Je blouse comme un ange... c'est l'opinion de son cousin...

LE DIRECTEUR.

Eh bien !... mettez-vous à l'orchestre.

GASPARD, descendant à l'orchestre.

Et ma fille, à côté de moi... car je ne me sépare pas de ma fille, la morale avant tout !... même avant le théâtre... Viens, Anaïs ! viens, mon trésor...

ANAÏS, soupirant.

Anita va jouer, mon père !...

GASPARD, à l'orchestre.

Dites donc, directeur ? (Le directeur se penche pour l'écouter.) Comme c'est vous, elle entrera pour six cents francs.

LE DIRECTEUR, s'éloignant.

Eh ! monsieur...

(Tout le monde entre de différents côtés.)

CHŒUR.

AIR *de la Prova.*

Allons, commençons bien vite...
Répétons notre opéra...
Quelle belle réussite
Nous allons tous avoir là !

(Tout le monde se place. — Gaspard est aux timbales à l'orchestre, Anaïs est assise près de lui sur un tabouret.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANITA, M. CASTOR.

LE DIRECTEUR.

Eh ! arrivez donc, Anita... vous êtes en retard d'une demi-heure !

ANITA.

N'allez-vous pas me mettre à l'amende ?

M. CASTOR, bas.

Prenez garde, mon cher... elle est d'une humeur détestable... un amour malheureux !

ANITA.

Je vous demande pourquoi vous avez fait répéter généralement ce matin, quand la pièce est pour ce soir... une pièce qui nous sort par les yeux... voilà trois mois que nous la répétons ! mais l'auteur n'est jamais content.

GASPARD, entre ses dents.

Chipie, va !

M. CASTOR.

Bon ! j'ai mon paquet... heureusement je suis propriétaire.

LE DIRECTEUR.

Allons, allons !... commençons, de grâce ! commençons !

ANITA.

Je vous préviens que je vais passer tous mes airs.

LE DIRECTEUR.

Eh ! mon Dieu, mademoiselle... il est impossible que nous marchions comme cela.

ANITA.

Tiens !... si vous croyez que je vais user mes moyens pour ce soir !

M. CASTOR.

Allons, la paix... commençons... Où est donc le jeune premier ?

LE RÉGISSEUR et LES GARÇONS DE THÉATRE, appelant successivement.

M. Toussant ! M. Toussant ! M. Toussant !

LE RÉGISSEUR.

Ah ! le voici !

LE DIRECTEUR.

Allons donc ! monsieur, allons donc !

LE RÉGISSEUR.

Baissez le rideau, et commençons !

(On baisse le rideau, le directeur et l'auteur restent sur l'avant-scène.)

M. CASTOR.

La jolie salle... je voudrais en être propriétaire.

LE DIRECTEUR.

Moi, je ne demanderais par semaine que six chambrées comme celle-ci.

M. CASTOR.

Ce sont tous mes amis que j'ai amenés à la répétition.

LE DIRECTEUR.

Diable ! vous en avez beaucoup !

M. CASTOR.

C'est tout naturel... je suis propriétaire.

(On frappe les trois coups.)

M. CASTOR, regardant sur le théâtre par le trou du rideau.

Ah ! M. Toussant, ayez la bonté de ne tousser qu'après votre tirade.

LE DIRECTEUR, de même.

Ou bien, toussez avant.

M. CASTOR, de même.

Et vous, les chœurs, ne vous montrez pas.

LE DIRECTEUR, de même.

Et chantez en mesure.

GASPARD, à l'orchestre.

Si c'est possible.

(L'ouverture commence.)

ANAÏS.

Elle jouera, mon père.

GASPARD.

Je n'y comprends rien !

(Le rideau se lève, Anita entre en scène.)

M. CASTOR.

Anita, marchez plus vivement... vous marchez mal !

GASPARD, à sa fille.

Pardine! elle est bancale!

ANITA, répétant.

Musique de M. Masset.

(RÉCITATIF.)

« Non, non, je ne crains point cette fatale atteinte,
« Au culte du soleil l'honneur me consacra!
« Car je suis une vierge...

GASPARD.

Farceuse!

ANITA.

Et cette sainte enceinte

GASPARD.

Possible.

ANITA.

« Contre l'amour me défendra! »

GASPARD.

Oui, compte là-dessus.

ANITA, répétant.

AIR.

« Amour, séduisante espérance,
« Tu voudrais me ravir mon cœur...
« Mais, contre toi mon innocence
« Saura lutter...

UN GARÇON DE THÉATRE, s'approchant d'Anita.

Une lettre.

ANITA, la prenant.

Pour moi!

LE DIRECTEUR, se levant.

Comment? Georges, vous venez remettre à mademoiselle une lettre pendant la répétition!

GEORGES.

Il y avait dessus très-pressé.

GASPARD, à part.

C'est vrai, il y a cela.... c'est ma lettre.

ANITA, qui a ouvert la lettre.

Dieu ! elle est d'Ernest ! (Au directeur.) Est-ce qu'on ne peut pas lire une lettre à présent ?

LE DIRECTEUR.

Non, mademoiselle, on lit ses lettres chez soi.

M. CASTOR, reprenant sa place.

Voyons, voyons... il n'y a pas grand mal, commençons le dialogue.

ANITA, à part.

Il revient à moi ! il m'aime toujours !...

ANAÏS, à son père.

Elle va répéter, mon père !

GASPARD, à sa fille.

Tu vas voir !

ANITA, répétant.

« Je viens de tresser la couronne de roses blanches, symbole « de l'innocence qui préside à cette heureuse solennité !... cette « couronne que je dois poser moi-même sur la tête du so- « leil !... » (Lisant.) A Auteuil, ce soir, il m'attend !

ANAÏS, à Gaspard.

Mais, mon père !

GASPARD.

Tu vas voir !... tu vas voir !

ANITA, répétant.

« Et cet honneur... j'en suis digne encore !... j'en serai tou- « jours digne, car j'ai juré de rester pure !... » (Bas.) Mais je joue,

comment faire!... (Répétant.) « Et je cours au temple pour re-
« nouveler le vœu sacré!... »

(Elle remonte la scène.)

GASPARD, entre ses dents.

Sacré!...

ANAÏS, bas.

Mais elle répète!...

GASPARD, bas.

Chut! tu vas voir!

ANITA, répétant.

« Ah!... mais quel est ce jeune homme... cet étranger qui « est assis près de la maisonnette de mon père? »

M. CASTOR.

Cabane!...

ANITA.

Maisonnette..... ou cabane..... c'est la même chose.

M. CASTOR.

Non pas... cabane, c'est du style... maisonnette, c'est trivial...

LE DIRECTEUR.

D'ailleurs, nous sommes ici au Pérou...

ANITA, regardant le décor.

Ça!... laissez donc... ça n'est pas plus le Pérou que votre pièce!...

GASPARD.

Bon!...

ANITA.

Avec vos observations..... avec vos taquineries... vous allez me rendre malade.

M. CASTOR.

Eh! non... diable!...

(A partir de ce moment toutes les personnes du théâtre sortent peu à peu des coulisses et viennent prendre part à la scène.)

GASPARD.

Bon !... bon !... voilà l'explosion !

LE DIRECTEUR.

Il ne me manquerait plus que cela !...

ANITA.

Eh !... tenez !... en vous parlant je me sens comme un nuage sur les yeux... c'est ma crise qui me prend...

M. CASTOR.

O mon Dieu !

ANAÏS, bas.

Elle est malade !... quel plaisir !

GASPARD, bas.

Malade, comme toi... mais c'est égal...

M. CASTOR.

Ma chère Anita !...

ANITA, à Castor.

Et vous, avec votre cabane ! c'est vrai !... pour cette lettre, vous m'avez irritée, agacée...

LE DIRECTEUR.

Allons donc... pas de caprice !...

ANITA.

Un caprice !

GASPARD.

Ça chauffe !... ça chauffe !

ANITA.

Tenez, voyez ! je n'ai plus de force !... je vois trouble... le cœur... ah ! je vais me trouver mal !...

LE DIRECTEUR.

De grâce, Anita !

LE RÉGISSEUR.

Une chaise!

(On apporte une chaise, et on fait asseoir Anita.)

M. CASTOR.

Eh! vite, des secours, de l'eau de Cologne... du vinaigre anglais!

LE RÉGISSEUR.

De l'eau de mélisse!

GASPARD.

C'est quelque indigestion!

M. CASTOR, au public.

Il n'y a pas ici à la répétition... un médecin?...

LE DIRECTEUR.

Ah! un flacon! là dans son manchon.

(On apporte le manchon, Anita y cache la lettre d'Ernest.)

GASPARD, qui a vu le mouvement.

Elle a caché la lettre dans son manchon.

ANITA, se levant brusquement.

Je ne jouerai pas ce soir.

TOUS.

Ah!...

CHŒUR.

Air *des Chevau-légers.*

Allons! elle fait la malade!...
Depuis longtemps chez nous on la connaît...
C'est un affront pour chaque camarade;
Pour nous tous c'est un vilain trait!

ANITA.

Dans ma voiture emportez-moi!

LE DIRECTEUR.

Dites pourquoi?

ANITA.

Non, laissez-moi!...
Je ne puis plus me soutenir,
Je souffre!... je me sens mourir!...
Adieu!...

M. CASTOR.

Mais, c'est affreux, madame!...

LE DIRECTEUR.

Mais le public se fâchera!...

ANITA.

Le public!... il est fait pour ça!...

M. CASTOR.

Mais, à mon tour, moi, je réclame!...
Au diable le théâtre et vous!...
Sans retour, j'emporte mon drame!

TOUS.

Écoutez-nous!...
L'indigne!... elle fait la malade!...
Depuis longtemps chez nous on la connaît!...
C'est un affront pour chaque camarade,
Elle paiera ce vilain trait!

(Anita s'est échappée, et pendant la reprise du chœur on entoure M. Castor qui finit par sortir en emportant son manuscrit. Les acteurs et les figurants restent en scène et forment différents groupes.)

SCÈNE VI.

LE DIRECTEUR, LE RÉGISSEUR, GASPARD, ANAIS, ACTEURS, MACHINISTES.

LE DIRECTEUR.

Les voilà partis!... et je ne puis pas ouvrir ce soir! après

tant de peines, tant de dépenses !... Je suis ruiné, perdu !......

GASPARD.

Vous êtes sauvé, directeur !...

LE DIRECTEUR.

Hein !... qui est-ce qui parle ?

GASPARD, blousant très-fort.

Par ici... à droite...

LE DIRECTEUR.

Comment ?

GASPARD.

Je vous l'ai dit... l'enfant sait le rôle !... Anita vous abandonne... ma fille vous reste ! Ma fille !... c'est un ange... qui pour vous va descendre d'en haut !... Monte sur le théâtre, mon enfant !...

LE DIRECTEUR.

Allons donc... vous êtes fou !...

GASPARD, qui est monté sur le théâtre ainsi qu'Anaïs.

Pas le moins du monde... l'enfant sait le rôle... Elle le répète à l'instant même... elle le joue ce soir !... elle peut jouer sans répétition, si vous voulez... je réponds d'elle... et vous allez tous aux nues... la pièce... l'actrice, et le théâtre... n'est-ce pas, Nini ?...

ANAÏS.

Je suis prête.

LE DIRECTEUR.

Eh bien, oui !... j'y consens... je me décide.... Il doit y avoir du talent dans cette hardiesse. Je la ferai mousser. (A tous ceux qui sont en scène.) C'est mademoiselle qui jouera ; mais il faut le consentement de l'auteur... il faut le manuscrit.

GASPARD.

N'est-ce que cela ? Nous courons chez lui !... je le décide... je le ramène.

LE DIRECTEUR.

Mais, M. Castor est un homme difficile, je vous en avertis.

GASPARD, avec élan.

L'enfant l'attendrira...

ANAÏS.

Je l'attendrirai!...

LE DIRECTEUR.

Courez vite.

GASPARD.

Courons, Anaïs!... Vous, directeur, faites mettre une bande sur l'affiche! annoncez les débuts de mademoiselle Anaïs jeune fille qui n'a jamais paru sur aucun théâtre... (Frappant sur l'affiche qu'il déchire.) Mettez son âge... quinze ans et demi.... Elle a quelque chose de plus... mais qu'est-ce que cela fait?

ANAÏS.

Dieu!... Paraître devant le public... ça me fait un effet...

GASPARD.

Laisse donc tranquille... monsieur le directeur le fera le public... n'est-ce pas, directeur?... Garnissez bien la salle... dans le haut surtout; pour que ça ne sonne pas creux... (Au public.) Et vous, messieurs et mesdames... c'est ma fille!... c'est mon trésor... Je recommande l'enfant à tous les pères de famille... à toutes les mères de famille... à tous les claqueurs de famille... et vous ne serez pas étonnés que je sois ce soir parmi vous...

(Il déclame.)

Un père est un claqueur donné par la nature.

LE DIRECTEUR.

Allez donc!... allez donc!

TOUS.

Nous attendons!... nous attendons!...

GASPARD.

Bien !... la république est sauvée... (Aux musiciens.) Jouez la *Marseillaise !*

(Tout le monde se presse autour de Gaspard qui se dispose à sortir avec sa fille.)

ACTE TROISIÈME

Un cabinet garni de bibliothèques.

SCÈNE PREMIÈRE.

BADULEAU, ERNEST, HENRIETTE.

ERNEST.

M. Castor est-il chez lui ?...

HENRIETTE.

Non, monsieur... il est à sa répétition...

BADULEAU.

La pièce qu'on joue ce soir est de lui.

ERNEST.

Je le sais... Il ne peut tarder... je vais l'attendre.

(Il s'assied à droite.)

BADULEAU, à Henriette.

Quel succès ! Ça va être comme aux autres pièces de monsieur.

AIR *de Marianne.*

Ma foi! si la sall' n'est pas pleine
Ça n' s'ra pas d' ma faut', je l' prédis ;
Depuis c' matin, ai-je eu d' la peine
Pour placer des billets gratis !
J' les porte en masse

Pour toute place
Dans les hôtels, les faubourgs et partout...
A la banlieue...
Aussi quell' queue
A tout's nos pièc's!... Le public a du goût!...

ERNEST.

Eh! oui... par un pareil système,
La foule ne manque jamais!...

BADULEAU.

Et c'est ce que j'appellerais
S' fair' sa queue à soi-même!...

HENRIETTE, remontant la scène.

Voici monsieur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. CASTOR.

M. CASTOR, entrant en désordre.

C'est bien!... c'est bien!... allez-vous-en au diable!... je ne veux voir personne... (A Henriette sans voir Ernest.) Henriette!... où est ma femme ?

(Il dépose son manuscrit sur la table.)

HENRIETTE.

Madame est allée porter des billets à sa famille pour la représentation de ce soir...

M. CASTOR.

Elle a de l'esprit, ma femme!... Donnez-moi ma robe de chambre... (Apercevant Baduleau.) Qu'est-ce qu'il fait là, le portier?...

BADULEAU.

Monsieur, j'ai porté tous vos billets, et...

M. CASTOR.

Vous êtes une bête... allez-vous-en...

ERNEST.

Mon Dieu !... mon cher Castor... qu'y a-t-il donc ?...

M. CASTOR, allant à Ernest.

Ah !... monsieur Ernest... c'est vous !... je ne vous voyais pas... pardon... Ah ! mon cher... quelle galère que le théâtre... (Au portier.) Vous en irez-vous, enfin ?...

BADULEAU, montrant un sac d'argent.

C'est que j'ai apporté à monsieur l'argent de ses locataires...

M. CASTOR.

Ah !... très-bien !... Ils ont tous payé ?...

BADULEAU.

Excepté ce petit auteur du septième... il dit qu'il est le confrère de monsieur.

M. CASTOR.

Mon confrère !... mon confrère !... je suis son propriétaire... Ces petits auteurs... ils sont si envieux !... Ils vont être enchantés de ce qui m'arrive.

HENRIETTE.

Le fermier de monsieur est aussi venu apporter de l'argent.

ERNEST, riant.

Ah !... mais... la galère est bonne !... des fermes ! des vignes !...

M. CASTOR.

Que voulez-vous !

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

Les auteurs, au siècle où nous sommes,
Se nourrissent peu de lauriers,
Et l'on voit bien plus de grands hommes
Propriétaires ou rentiers.
Moi... je suis riche comme quatre...
Et, tour à tour, vigneron, écrivain...
Je fais, par an, vingt pièces de théâtre,
Et quarante pièces de vin.

BADULEAU.

Et je dis que c'est du chenu! votre vin a un bouquet... comme vos drames!... et si monsieur voulait me donner un billet pour mon épouse et pour moi...

M. CASTOR, impatienté.

Vas-tu retourner à ta porte... ou je te jette par la fenêtre! Je n'y suis pour personne... à moins qu'on ne vienne de la liste civile... pour un cadeau que j'attends...

ERNEST.

Oh! oh! de la porcelaine!

SCÈNE III.

M. CASTOR, ERNEST.

M. CASTOR.

Qui me procure votre aimable visite, ce matin, monsieur le comte?...

ERNEST, se levant.

Je vous rapporte la loge que vous m'avez envoyée, il m'est impossible d'en profiter ce soir, j'ai une aventure... un rendez-vous à Auteuil... Vous comprenez.

M. CASTOR.

Vous êtes bien heureux de n'avoir que cela dans la tête.

ERNEST.

Dame!... mon cher, chacun ses succès... et vous, ce soir, vous en aurez un...

M. CASTOR.

Oui... colossal!... j'y comptais!... et il faut qu'un caprice, une querelle... une sottise vienne dissiper tout cela!...

ERNEST.

Qu'est-ce que vous dites?

M. CASTOR.

On ne me joue pas !...

ERNEST.

Bah !

M. CASTOR.

Ces acteurs sont si despotes !... ces directeurs si ingrats... ingrats pour ceux qui font leur fortune... et, parce qu'ils nous payent soixante mille malheureux francs de droits d'auteur par an !...

ERNEST.

Mais... c'est assez gentil !

M. CASTOR.

Eh bien ! vrai, je ne tiens pas à la fortune, moi ! je me retirerai avec ma pauvreté, dans mon château !... Et moi qui comptais sur la pièce de ce soir pour des réparations... mais, j'y pense, mon cher comte... c'est Anita qui refuse de jouer.

ERNEST.

Anita... Elle est capable de tout !...

M. CASTOR.

Vous êtes son amant.

ERNEST.

Nous sommes brouillés.

M. CASTOR.

Vous la déciderez à n'être pas malade.

ERNEST.

Ah ! bien, oui, j'en aime une autre... un ange que j'enlève au théâtre... pour l'emmener à Bade avec moi.

M. CASTOR.

Allons donc !

ERNEST.

J'en suis fou !... Je l'attends ce soir à ma villa... où je cours.

HENRIETTE, en dehors.

Eh ! non, non, on n'entre pas !

GASPARD, criant en dehors.

Je suis régisseur du théâtre.

M. CASTOR.

Le régisseur !...

ERNEST.

Eh !... c'est la voix de M. Gaspard, (Riant.) le père de l'enfant...
(Il fait semblant d'examiner les gravures.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GASPARD, ANAIS.

GASPARD, entrant.

J'y suis !...

M. CASTOR.

Non, non... ce n'est pas le régisseur... c'est...

GASPARD.

Gaspard !... Gaspard, monsieur l'auteur... Gaspard... le doyen des artistes de France.

M. CASTOR.

Mais, monsieur...

ERNEST, à part, sans se montrer.

Que diable viennent-ils faire ici ?

GASPARD.

Oh ! de grâce, laissez-moi me remettre de mon trouble... il me semble que j'entre dans le sanctuaire du génie !... Avancez, ma fille, et faites la révérence au plus beau talent dramatique de l'époque... Voyez comme elle tremble.

ANAÏS.

Oh ! oui !... j'éprouve une émotion... je suis si jeune...

GASPARD.

Seize ans et demi... pauvre enfant !

ERNEST, à part et à l'écart.

Où diable veut-il en venir, le père noble ? Observons bien.

ANAÏS.

Seize ans et demi, monsieur... Et c'est la première fois que je me trouve en face d'un homme dont la réputation... Oh !... certainement... votre réputation... aussi... je ne saurais exprimer...

GASPARD, à part.

Elle patauge horriblement.

M. CASTOR.

Enfin, vous venez...

GASPARD.

Pour un service.

M. CASTOR, à part, avec humeur.

Bon ! encore une pièce de cent sous.

GASPARD.

Un service... que je veux vous rendre à vous et à la France tout entière !...

ERNEST, à part, riant.

Le voilà dans ses histoires !...

M. CASTOR.

Expliquez-vous donc, monsieur !...

GASPARD.

Non, monsieur, je ne m'expliquerai pas... c'est l'enfant qui s'expliquera... elle vous dira... modère l'émotion que te cause l'aspect d'un grand homme ! ma fille... Elle n'en voit pas tous les jours. Approche... plus près... encore, encore... et parle sans crainte à monsieur... il va t'accorder ta demande... je vois ça dans ses yeux... au milieu des éclairs du génie, qui dardent autour de lui.

ERNEST, à part, riant.

Le vieux farceur !

M. CASTOR, à part.

Il s'exprime fort bien, cet homme-là.

ANAÏS, bas.

C'est qu'il n'est pas beau.

GASPARD, bas.

Chut !... le génie est naturellement laid... (Haut.) Parle ; tu le vois, malgré sa célébrité européenne, monsieur n'a pas cet air faquin des auteurs du jour ; monsieur a l'air d'un simple homme... va donc ! (Bas.) Et ne t'embarbote pas comme tout à l'heure !

ANAÏS.

Mon père m'encourage, monsieur, car mon père est un de vos plus grands admirateurs...

GASPARD.

Tu aurais pu dire le plus grand, le plus pyramidal... Va toujours.

ANAÏS.

Depuis longtemps j'ai appris de lui à apprécier vos ouvrages.

GASPARD, la soufflant.

Votre personne !

ANAÏS.

Votre personne ! Je faisais consister le bonheur de ma vie à connaître un auteur si... si connu...

GASPARD, de même.

Si célèbre !

ANAÏS.

Si célèbre !... J'admirais vos ouvrages...

GASPARD, bas.

Bien !

ANAÏS.

Et j'aimais...

GASPARD, bas.

Votre caractère !

ANAÏS.

Votre caractère...

GASPARD, bas.

Très-bien ! (Haut.) Je ne lui fais pas dire, monsieur... l'enfant parle d'elle-même.

M. CASTOR.

Je suis flatté... assurément... mais le motif...

ERNEST, à part.

Je veux être pendu si je comprends...

ANAÏS.

Le motif, monsieur... le voici !... votre pièce ne peut être jouée ce soir faute d'une actrice... qui est malade, dit-on, et je viens m'offrir pour la remplacer...

M. CASTOR.

Vous !...

ERNEST, s'avançant.

Ça n'a pas le sens commun...

ANAÏS, l'apercevant.

Ah !...

GASPARD.

Hein ?...

ANAÏS, bas.

Papa, c'est lui ! le comte de ce matin.

GASPARD.

Diable !... chut ! n'aie pas l'air... il ne se doute de rien.

M. CASTOR, à Ernest.

Vous connaissez cette jeune fille ?

ERNEST.

Si je la connais!

GASPARD.

Eh ! mais... c'est monsieur Piston... le cornet de Musard.

M. CASTOR.

Qu'est-ce qu'il dit ?

ERNEST.

Silence! (Bas à Anaïs.) Vous n'avez donc pas lu ma lettre?

GASPARD, se plaçant entre eux.

Hein !... quelle lettre ?

M. CASTOR, à Ernest.

Quelle lettre ?

ERNEST, bas, à M. Castor.

Chut! je vous expliquerai...

GASPARD, bas, à Anaïs.

Va donc toujours !...

ANAÏS.

J'avais appris, en le faisant répéter à mademoiselle Anita... mon amie, son rôle dans la pièce de ce soir... C'est si beau !...

ERNEST.

Plaît-il ?... le rôle d'Anita !

GASPARD.

Elle n'en dormait plus !

M. CASTOR, à Ernest.

Pauvre petite !... elle m'intéresse... mais un rôle si difficile...

ERNEST.

Fait pour un premier sujet...

ANAÏS.

Oui... un premier sujet qui est malade... très-malade...

Alors j'ai dit à mon père : Eh bien ! non, le public ne sera pas privé plus longtemps d'un chef-d'œuvre qu'il désire si ardemment depuis six mois.

GASPARD.

L'enfant me l'a dit, monsieur.

ANAÏS.

Et ce soir, je jouerai ce rôle d'Anita...

M. CASTOR.

Quoi ! vous joueriez ?...

ERNEST.

Par exemple !...

(Pendant la tirade suivante, Ernest passe à droite et parle bas à Anaïs.)

GASPARD.

C'est hardi, n'est-ce pas?... Mais si l'enfant se tait à présent... le père de l'enfant doit vous dire que cette petite fille a plus de talent que la grande actrice... la comédienne en renom, et elle a de plus dix ans de moins !... et ce charme virginal qui est si essentiel à votre rôle... la plus belle création qui soit tombée de votre plume... et si bien assorti à sa candeur... je dirai même... oui, monsieur, j'oserai dire à son innocence... Ce n'est pas parce que je suis son père... mais je soutiendrai envers et contre tous, que

« Le jour n'est pas plus pur que le fond de son cœur. »

Vers un peu rococo... parce qu'il est de ce polisson de Racine... mais qui peint allégoriquement, et de la manière la plus positive, la situation morale et physique de l'enfant... Le jour n'est pas plus pur... (Passant brusquement entre Ernest et Anaïs pour les séparer.) Que le diable t'emporte ! (Retournant de suite à M. Castor.) Ainsi vous consentirez à son triomphe... au vôtre, homme étonnant !... (Appuyant.) Homme étonnant! laissez-vous attendrir... ne résistez pas à nos prières... (Bas à Anaïs.) Pleure !... (A Castor.) à ses larmes ! là !... elle pleure !... vous voyez.

ERNEST, à M. Castor.

Allons donc! allons donc, mon cher, ce serait compromettre le sort d'un si bel ouvrage.

GASPARD.

Monsieur Piston!...

ANAÏS.

C'est affreux ce que vous faites là!... J'ai du penchant pour le théâtre...

GASPARD.

Et pour les hommes de génie. Mais elle n'en a pas pour vous, qui voulez la séduire... monsieur... monsieur Piston!... ou plutôt monsieur le comte, car je sais que vous êtes un comte... Il faut que monsieur sache que vous voulez séduire l'enfant... l'enlever au théâtre, (A M. Castor.) et empêcher votre pièce de paraître... nuire à votre triomphe... à votre gloire!... (A Ernest.) Oui... vous avez beau hausser les épaules, c'est comme ça.

ERNEST.

Mais je n'ai rien haussé du tout.

GASPARD.

Si fait!... Et ce n'est pas la première fois que ça vous arrive... quand on parle du mérite de monsieur...

ERNEST.

Moi?...

GASPARD.

A la dernière première représentation... de monsieur... je vous ai vu à l'avant-scène... vous avez bâillé tout le temps derrière vos gants jaunes... comme ça.

(Il fait le geste.)

M. CASTOR.

Hein?... une avant-scène que je vous avais donnée...

ERNEST.

Eh! non... je vous assure...

GASPARD.

Et vous voulez empêcher mon enfant de débuter !... vous ?... vous ?... Elle débutera malgré vous... car mon auteur... Ah ! pardon de vous avoir touché !... Oui, oui, mon auteur... Vous êtes mon auteur... Mon auteur, qui doit se connaître en actrices... va voir par lui-même... Allons, Anaïs... récite quelque chose de monsieur à monsieur.

ERNEST.

Mais vous avez beau faire... le directeur ne consentira jamais...

GASPARD.

Si fait ! Il nous attend au théâtre...

M. CASTOR.

Vous l'avez vu ?

GASPARD.

Il est enchanté de l'enfant... mais c'est votre suffrage que nous voulons. Vous comprenez bien que le directeur... on s'en moque pas mal. Allons, Anaïs, la scène d'exposition.

ERNEST.

Une exposition... ça ne prouve rien !

M. CASTOR.

Non, j'aime mieux la dernière scène...

GASPARD.

C'est égal, c'est sublime partout. (A Ernest.) Oui, oui, sublime !

ERNEST.

Eh ! parbleu ! je le sais bien ! (A part.) Et l'autre qui croit tout cela... le pauvre homme !

GASPARD.

Voulez-vous avoir la bonté de me confier le manuscrit ?... (Il va le prendre sur la table.) Oh ! j'en aurai soin ! C'est du nanan !... c'est du nanan pour le public !... Allons, Anaïs... cette

belle tirade... cette sublime tirade, où la jeune vierge du soleil supplie le jeune Espagnol de fuir... de l'abandonner... N'oublie pas surtout de faire voir à monsieur comme tu es bien quand tu te trouves mal.

ERNEST, à part.

Parbleu !... je suis curieux de voir si elle a une ombre de talent.

(Il s'assied.)

M. CASTOR, s'asseyant.

Allons... ça peut me décider.

GASPARD, à l'auteur.

Monsieur connaît la situation...

M. CASTOR.

Mais, qui ne la connaîtrait... si ce n'est moi?... l'auteur !...

GASPARD.

Ah !... c'est que quelquefois... il y a des auteurs qui ne connaissent pas leurs pièces... On peut dire ça à monsieur... Va, mon enfant, va !... Vous allez voir !... (A Ernest.) puisque vous êtes curieux de voir... Je vais te donner la réplique. (Il déclame.) « Fatty !... Fatty !... tes prières... tes larmes sont inutiles... « puisque tu ne veux pas fuir avec moi, je reste !... » Un auteur ordinaire n'aurait pas manqué de dire : « Je demeure ! » Mais non, le grand auteur a mis : (Il répète en déclamant.) « Je reste !... »

ANAÏS.

« Alonzo, cher Alonzo !... Veux-tu donc que Fatty perde le « fruit de l'affreux sacrifice qu'elle vient de faire à ton salut !... « Oh !... »

(Mouvement de M. Castor.)

GASPARD.

Tu glisses trop légèrement sur l'Oh ! Oh !... Appuie ferme sur l'Oh !... remonte sur l'Oh !

ANAÏS.

« Oh !... ne comprends-tu pas... tout ce que peut avoir de

« sublime le dévouement d'une pauvre fille... qui, pour sauver « l'ami de son choix... l'époux qu'elle s'est donné devant « Dieu...

GASPARD.

Lève la main... devant Dieu !

ANAÏS, continuant.

« Consent à s'unir pour la vie à un homme qui n'a d'humain « que le nom d'homme... cette créature, ou plutôt ce tigre pé- « ruvien altéré du sang des Espagnols... »

(Gaspard respire en charge, Anaïs l'imite.)

GASPARD.

Comme c'est tapé !

ERNEST, bas, à M. Castor.

C'est faible, mon cher... ça n'ira pas !

ANAÏS.

« Eh bien !... pour te sauver, je l'ai cherché... je l'ai prié... « je me suis jetée dans ses bras... moi, vierge timide et pure... « j'ai consenti à partager l'oreiller où allait reposer sa tête « effrayante... parce que je savais que sous cet oreiller conju- « gal était la clef de ton cachot !... »

M. CASTOR.

Appuyez !...

GASPARD.

C'est ce que je lui dis toujours... appuie, appuie sur l'oreiller.

M. CASTOR.

Non, sur la clef... le mot de valeur.

GASPARD.

Oh ! comme la clef se trouve sous l'oreiller... nécessairement en appuyant sur l'oreiller on appuie sur la clef... En général, je lui dis d'appuyer sur l'idée qui est... Je n'ai pas d'expression... Cette femme qui épouse cet homme... pour voler sous

l'oreiller la clef du cachot de l'autre homme !... Seigneur Dieu ! où prenez-vous tout ça ?

ERNEST.

Chut donc !.... vieux flatteur !...

GASPARD, à Anaïs.

Va donc !

ANAÏS.

« Cette clef... je l'ai payée de mon amour... de mon bon-
« heur... je me suis sacrifiée tout entière à toi... et quand ton
« cachot est ouvert... tu veux attendre la mort !... O mon ami...
« mon Alonzo !... fuis, fuis, je t'en conjure... et n'attends pas
« l'arrivée de tes bourreaux... »

GASPARD, lisant et déclamant.

« Non, non... tu me supplies en vain... fuis avec moi, ou je
« demeure... » Un auteur vulgaire aurait dit : « Je reste ! » Mais non, l'homme de génie a mis : (Répétant.) « Je demeure !... »

ANAÏS.

« Mais je ne suis plus digne de toi ! »

GASPARD.

« Plus digne de moi ! tu en es plus digne que jamais... et
« jamais... » (Il frappe le théâtre du pied.) Pan !...

ERNEST, riant.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GASPARD.

C'est le canon qui annonce le retour de l'aurore.

ANAÏS.

« Entends-tu ?... entends-tu ?... ils vont venir !... fuis !...
« fuis !... fuis !...

M. CASTOR.

Très-bien ! très-bien !...

GASPARD, frappant encore le théâtre du pied.

Pan !...

ANAÏS.

« Ah !... il n'est plus temps !... »

(Elle tombe sur un fauteuil.)

M. CASTOR.

Ah ! ce n'est pas ça...

ERNEST.

Ce n'est pas ça du tout !

GASPARD.

Monsieur ne serait pas content ?...

M. CASTOR.

Il y a de l'âme, de l'entraînement... mais mademoiselle se trouve mal... mal...

ERNEST.

Très-mal !

GASPARD, à part.

Il me fait bouillir, celui-là ! (A Anaïs.) Veux-tu recommencer ça... En vérité, je ne te reconnais pas... (A Castor.) Vous ne vous faites pas une idée comme cette enfant se trouve mal chez nous... mais ici, je suis de votre avis, elle se trouve mal... mal... Recommençons ça... oh !... nous y viendrons... nous y viendrons... nous y viendrons !... (A Anaïs.) Fais-moi l'amitié de te trouver mal... et comme il faut...

ANAÏS, reprenant.

« Ah !... il n'est plus temps !... »

(Elle tombe sur le fauteuil.)

M. CASTOR.

Ce n'est pas encore cela...

ERNEST.

Ça ferait rire !...

GASPARD.

Mais non!

ERNEST.

Mais si...

GASPARD, à part.

Lovelace, va!... (A Anaïs.) Recommençons!

ERNEST, se levant.

Ah! çà, est-ce que vous allez nous faire rester là jusqu'à demain?

GASPARD, à Ernest.

Assis!... assis!... (A part.) Allons... attention... (La pinçant très-fort.) Petite sotte!

ANAÏS.

Aïe!...

(Elle tombe dans le fauteuil.)

M. CASTOR, se levant.

Ah! bravo!.. C'est beaucoup mieux!...

GASPARD.

Parbleu!

M. CASTOR.

Allons à la répétition... ça ira, ça ira.

ERNEST.

A la répétition!... Et si Anita reprenait son rôle, ce soir...

GASPARD.

Elle est trop malade...

ERNEST.

Et puis, mon cher, prenez garde... M. Brulot lui porte beaucoup d'intérêt.

M. CASTOR.

Ah diable!... Brulot! c'est juste!...

ERNEST.

Vous savez... c'est un journaliste influent... il tuera votre pièce demain.

M. CASTOR.

Un journal à la mode !... (Il veut reprendre le manuscrit.) Donnez, donnez...

GASPARD.

M. Brulot!... il ne tuera rien du tout, car je le verrai aujourd'hui, tout de suite...

M. CASTOR.

Vous avez raison... Et tenez... j'y cours moi-même... avec vous et votre fille. (A Henriette.) Vite, une citadine.

ERNEST, à part.

Et moi, je vais aller chez Anita... Et nous verrons...

SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

On apporte de la porcelaine à monsieur ; et puis il y a là un garde municipal.

M. CASTOR.

Ah, oui ! de la liste civile... faites entrer. C'est un cadeau pour ce drame... que j'ai eu à Fontainebleau.

GASPARD.

Et on vous envoie de la porcelaine? C'est de l'argent, c'est de l'or, c'est du bronze qu'il vous faudrait.

(Entrent un garçon, portant de la porcelaiue, et un garde municipal.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE GARDE MUNICIPAL.

M. CASTOR.

Bien, mettez cela ici.

LE GARDE MUNICIPAL, présentant un papier.

Voulez-vous signer mon reçu ?

M. CASTOR.

Donnez.

(Il signe.)

ERNEST, bas, à Gaspard.

Ah ! çà, dites donc, vous laissez partir votre fille... seule... avec M. Castor... dans une citadine. Prenez garde ! c'est un vieux fat !

GASPARD.

Non, monsieur, je ne la laisse pas partir seule ; je vais avec eux. Ah ! vous êtes vexé, mais c'est égal...

LE GARDE MUNICIPAL, examinant Gaspard.

Eh ! mais, je reconnais mon particulier d'hier.

M. CASTOR, à Anaïs.

Eh ! vite, votre bras.

ANAÏS.

Me voici.

ENSEMBLE.

MARCHE *du Chalet.*

Allons, allons, courons vite,
Le journaliste est tout près ;
Rendons-lui cette visite
Qui nous promet un succès.

(M. Castor sort avec Anaïs, Gaspard veut en faire autant, le garde municipal l'arrête.)

SCÈNE VII.

ERNEST, GASPARD, LE GARDE MUNICIPAL.

LE GARDE MUNICIPAL.

Minute !... Dites donc, vous ?

GASPARD, le regardant.

Qu'est-ce que ?... (Reconnaissant le garde.) Ah ! mon Dieu ! mon garde municipal...

ERNEST, riant.

De la salle Chantereine ?

LE GARDE MUNICIPAL.

Ah ! malin... rendez-moi mon pantalon !

GASPARD.

Une autre fois... je suis pressé... ma fille...

LE GARDE MUNICIPAL.

Je m'importe peu ; rendez tout de suite, ou je vous arrête.

ERNEST, riant.

Bravo ! et la fille en fiacre !

GASPARD, se débattant.

Lâchez donc ! Vous détériorez mon habit.

LE GARDE MUNICIPAL.

Mon pantalon !

GASPARD.

Vous allez le déchirer...

LE GARDE MUNICIPAL.

Rendez vite le pantalon, ou je garde le chapeau !

(Il lui prend son chapeau et le lâche.)

GASPARD, prenant le chapeau du garde municipal.

Municipal, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

LE GARDE MUNICIPAL.

Eh ! monsieur !... monsieur !

(Il court après lui.)

ERNEST, riant aux éclats.

Ah ! ah ! impayable !... d'honneur !...

(Le rideau tombe.)

ACTE QUATRIÈME

Un boudoir gothique, avec des tableaux, des plâtres, et un bureau couvert de journaux. Ameublement gothique.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMES élégamment parées; UN DOMESTIQUE en livrée.

AIR *de Gustave*.

DAMES, portant des bouquets.

Avec nos cœurs,
Voici des fleurs!...
Tout l'Opéra
Lui doit bien ça!...
Car son journal
Est sans rival...
Il est si bon
Son feuilleton!

UNE DAME.

A l'Opéra
Qu'il sache ça...
Vraiment toute la danse...
Pour l'adorer...
Pour l'admirer...
Aura de la constance!...

Ah! mes chères, voyez donc quel genre pour un journaliste; un boudoir gothique, des bahuts, des poteries, des charges de Dantan. (Apercevant Brulot.) Ah! le voilà!

CHŒUR.

Avec nos cœurs, *etc.*

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. BRULOT.

M. BRULOT.

Eh! mes petits rats, qu'est-ce donc qui vous amène? L'intérêt de l'art?...

UNE DAME.

Ne le savez-vous pas? n'est-ce pas aujourd'hui votre fête?

M. BRULOT.

Bah! vrai! ma fête!... je n'y pensais pas, ma parole d'honneur!

LA MÊME DAME, aux autres.

Laissez donc! il nous attendait. (Haut.) Et ce matin, après la répétition, nous nous sommes dit : « Allons voir, allons fêter notre ami, notre journaliste, notre père! »

M. BRULOT.

Et vous avez bien fait, mes petits anges... Et des fleurs! que c'est gentil!... Permettez, dans l'intérêt de l'art.

(Il les embrasse.)

LA MÊME DAME.

Nous nous recommandons à votre gracieuse indulgence, pour le dernier ballet : *La Chatte métamorphosée en femme.*

M. BRULOT.

La chatte! pauvres petits rats, je vous soignerai en ami; mais, surtout, point d'agaceries aux gants jaunes de la loge infernale, mes petits démons! Vous ne devez regarder que les journalistes, dans l'intérêt de l'art. Merci, mes petits anges, merci.... à demain! vous serez contentes de moi.

CHOEUR.

Avec nos cœurs, *etc.*

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

M. BRULOT, JUSTIN.

M. BRULOT.

Ah ! Justin !... prenez ces bouquets... et à la représentation de ce soir vous les jetterez tous à mademoiselle Anita, à la fin de la pièce... Ah ! ah ! mes lettres, bien... Allez. (Justin sort. M. Brulot se jette sur un canapé.) Voyons... (Lisant une lettre.) Un auteur qui m'envoie ses plaintes... ses lamentations... Ah ! j'aime mieux les fleurs de ces dames ! (En prenant une autre.) Eh ! mais celle-ci... elle est d'Anita... Que peut-elle m'écrire ?... Ah ! cher amour ! pour elle, je suis bien sûr qu'elle ne me trahit pas ! aussi je lui ferai un feuilleton... Ah ! mon Dieu !... (Lisant.) « Je me suis trouvée mal à la répétition... » Allons, quelque caprice !... (Lisant.) « Je ne joue pas ce soir... » Elle fait manquer le spectacle, je la reconnais là... (Lisant.) « Le médecin du théâtre m'a donné un certificat... » Parbleu !...

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Tous les médecins de théâtre
Sont des messieurs fort indulgents...
A l'actrice qu'on idolâtre
Offrant les premiers leur encens,
En récompense d'une œillade,
Ils signeraient aveuglément,
Pour attester qu'elle est malade,
Même un billet d'enterrement !...

(Lisant.) « Il m'ordonne d'aller tout de suite chez ma mère... respirer l'air de la campagne. » Ah ! diable ! c'est différent... (Lisant.) « Annonce mon indisposition. » Certainement... je l'annoncerai à toute la France... dans l'intérêt de l'art.

JUSTIN, annonçant.

Monsieur Castor !

M. BRULOT.

M. Castor ! que me veut donc ce monsieur ?... Il vient peut-être me demander raison de mon dernier article

SCÈNE IV.

M. BRULOT, M. CASTOR, ANAIS.

M. CASTOR.

Eh ! venez, ma chère enfant, venez !... nous serons bien reçus par M. Brulot.

M. BRULOT.

Certainement... Vous êtes auteur ?

M. CASTOR.

Auteur et propriétaire.

M. BRULOT.

Eh ! mais, la jolie personne...

ANAÏS.

Monsieur est très-bon, et je suis trop heureuse... Oh ! oui... assurément... (A part.) Mon Dieu ! quand papa n'y est pas, je n'y suis plus.

M. CASTOR.

Je vais droit au fait... Nous sommes pressés... C'est votre avis, votre consentement que je viens vous demander... avec cette jeune artiste que je vous présente.

M. BRULOT.

Ah ! mademoiselle est artiste ?...

ANAÏS.

Oui, monsieur.

M. CASTOR.

Mademoiselle Anita... que vous connaissez, je crois, est un peu indisposée...

M. BRULOT.

Dites gravement malade, monsieur.

M. CASTOR.

Excessivement malade ; mais le directeur est encore plus ma-

lade qu'elle, s'il ne peut pas ouvrir ce soir ; il veut des recettes...

M. BRULOT.

Des recettes !... tous les directeurs ont cette manie-là.

M. CASTOR.

Et nous avons pensé... que si vous le vouliez bien... car nous ne voulons rien faire sans votre aveu...

M. BRULOT.

Eh bien !

M. CASTOR.

Eh bien !... mademoiselle pourra jouer le rôle de la jolie malade.

M. BRULOT.

Le rôle d'Anita ?

ANAÏS, *faisant la révérence.*

Oui, monsieur.

M. BRULOT.

Allons donc !... le rôle d'Anita ?... mais c'est de la folie !

M. CASTOR.

Mais, permettez...

ANAÏS.

Mon Dieu ! il se fâche !

M. BRULOT.

C'est impossible ! donnez-lui votre rôle... que le directeur y consente... pour moi, je crierai, je défendrai une actrice pleine de zèle et de bonne volonté... une actrice qui a toutes les perfections...

ANAÏS.

Mais quand toutes ces perfections sont indisposées...

M. CASTOR.

Oui, quand toutes...

M. BRULOT.

Mais non, cela ne se peut pas.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GASPARD.

(Il est coiffé du chapeau à trois cornes du garde municipal.)

GASPARD, en dehors.

Ma fille !... Anaïs !...

ANAÏS.

Ah ! c'est lui !

M. BRULOT.

Qui, lui ?

ANAÏS, courant à lui.

Mon papa !

GASPARD, entrant.

Ma fille !

M. CASTOR, à Brulot.

C'est son père... un brave homme...

GASPARD.

Pardon !... je vous suivais... mais impossible d'attraper ce satané fiacre !... Ce n'est pas que je craignisse au moins... Ah !... Dieu !... ma fille... mon auteur... oh ! oui... Mais, permettez, je suis ici chez...

M. CASTOR.

M. Brulot.

ANAÏS.

Le journaliste.

GASPARD, ôtant son chapeau.

Ah ! saprelotte ! moi qui entre ici comme sur la place Louis XV... Monsieur, ah ! monsieur... (A Anaïs.) Ma fille, saluez le plus beau talent... (A part.) Comment dirai-je à celui-là ?... (Haut.) le plus beau talent littéraire de l'époque.

M. CASTOR.

Dame ! voyez, parlez à monsieur... il refuse...

GASPARD.

Ah ! bon !...

ANAÏS.

Monsieur ne veut pas permettre...

GASPARD.

Permettez... je ne comprends pas... un homme d'esprit comme monsieur !... car en avez-vous de cet esprit, homme étonnant !... (Appuyant.) homme étonnant !

M. BRULOT.

Il ne s'agit pas de cela... mais de votre fille, qui ne peut pas débuter dans le rôle d'Anita... qui ne débutera pas... c'est impossible... c'est une affaire d'art, et ma conscience de journaliste me fait un devoir...

(Il s'assied.)

GASPARD, à part.

Attends, attends, je vais t'en donner de la conscience, moi !

M. CASTOR.

Eh bien ! n'en parlons plus.

ANAÏS.

Comment, n'en parlons plus !...

GASPARD.

C'est bien fâcheux... car tout le monde consentait... l'auteur, le directeur, mademoiselle Anita aussi.

TOUS.

Hein ! plaît-il !

GASPARD.

Oui, l'adorable Anita. Elle aime tant l'enfant ! c'est son élève, monsieur ; et même elle serait venue, si elle avait eu le temps; mais je l'ai trouvée qui montait en voiture pour aller à la campagne.

M. BRULOT.

C'est vrai, elle est partie pour la campagne, elle est si malade... mais je ne puis croire qu'elle ait consenti...

ANAÏS, bas.

Il ne le croit pas.

GASPARD.

Oh ! oui, très-malade... J'ai vu ça tout de suite ; car elle était pâle, et puis elle s'appuyait languissamment sur le bras d'un beau jeune homme qui est monté en voiture avec elle.

M. BRULOT, se levant, vivement.

Un jeune homme !

GASPARD.

Un amour de jeune homme, qui a, dit-on, trente mille francs de rente, et une livrée amarante.

M. BRULOT, vivement.

C'est le comte Ernest !...

M. CASTOR, à part.

Qu'est-ce qu'il dit ?

TOUS.

Le comte Ernest ?

GASPARD.

Oui... un joli garçon... et comme ils ont l'air de s'aimer !... ils se regardaient comme ça... ah !...

M. CASTOR, bas.

Chut !... taisez-vous donc !

M. BRULOT.

Mais ce serait affreux !

GASPARD, continuant.

Et puis elle m'a dit... avec cette grâce... vous savez... « Gaspard, je consens... » Et le jeune homme a crié à son chasseur... aussi avec cette grâce... « A Auteuil ! »

M. BRULOT, marchant avec agitation.

A Auteuil ? C'est bien cela. Oh ! les femmes ! les femmes... une actrice à laquelle j'ai constamment sacrifié l'intérêt de l'art...

GASPARD, le suivant.

Comment... monsieur la connaissait ?

M. CASTOR.

Mais oui, imbécile !

GASPARD.

Oh ! imbécile... (A Brulot.) Oh ! si j'avais su !

M. BRULOT.

Je ne m'en plains pas, monsieur, au contraire, je vous remercie : c'est un service que vous m'avez rendu.

GASPARD.

Oui ! c'est bien sans intention.

M. BRULOT.

Et pour vous prouver ma reconnaissance, votre fille débutera ce soir.

M. CASTOR.

Vous consentez ?

GASPARD, à part.

Eh ! allons donc !

ANAÏS.

Ah ! papa !

M. BRULOT.

Et demain, ce sera dans mon feuilleton la première actrice de Paris... dans l'intérêt...

GASPARD, le coupant.

Dans l'intérêt de l'art... Parbleu !

M. BRULOT.

AIR *du Charlatanisme.*

Et dès demain dans mon journal
J'en veux faire une grande actrice !...
C'est une George !... une Dorval !...

GASPARD.

Ce sera lui rendre justice !...

M. BRULOT, ôtant sa robe de chambre.

L'intérêt de l'art vaut cela !...
Au théâtre par ma présence
Je cours l'appuyer... on verra
Comme je me venge !...

GASPARD, à part.

Et voilà
Ce que c'est que la conscience !...

M. CASTOR.

Le directeur nous attend.

ANAÏS.

Allons vite.

M. BRULOT.

Partons.

JUSTIN, annonçant.

M. le comte Ernest.

GASPARD.

Ah ! diable !

M. BRULOT.

Ernest !

(Il a passé son habit.)

M. CASTOR.

Bon !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST.

Ah ! parbleu, j'étais sûr de trouver ici cet enragé de Gaspard avec sa fille.

ANAÏS, à part.

Je tremble !

ERNEST.

Bonjour, Brulot ; je viens de chez cette pauvre Anita que je n'ai pas trouvée chez elle ; mais je me suis souvenu de l'intérêt que vous prenez à cette charmante fille, et je venais vous apprendre...

M. BRULOT.

Je sais tout, monsieur.

GASPARD.

Monsieur sait tout, monsieur.

ERNEST.

Et que diable savez-vous?

M. BRULOT.

Que vous êtes un fat, monsieur.

ERNEST.

Et vous un impertinent, monsieur.

M. CASTOR.

Monsieur, monsieur...

ERNEST.

Et vous un sot, monsieur.

M. CASTOR.

Je suis propriétaire.

ANAÏS, dans le plus grand trouble.

Ah ! mon Dieu !

M. BRULOT.

Cela ne se passera pas ainsi.

ERNEST.

Mais je l'espère bien, et vous m'expliquerez...

GASPARD, passant entre eux.

Non, monsieur, pas d'explication. Ça gâterait tout... Mon auteur, ma fille, aidez-moi à entraîner votre noble protecteur.

ANAÏS.

Venez, monsieur, venez.

ERNEST.

Mais si fait, morbleu! vous m'expliquerez...

GASPARD.

Plus tard, plus tard. (A part.) La victoire est à nous! (Haut.) Partons.

TOUS.

Partons!

JUSTIN, annonçant.

Mademoiselle Anita.

GASPARD.

A l'autre!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANITA.

M. BRULOT.

Anita... c'est vous... se pourrait-il? Elle n'est pas à Auteuil!...

ERNEST.

Ah! ça se trouve bien!... nous allons voir...

M. BRULOT.

On m'aurait trompé... Mais non... non... vous saviez que monsieur le comte était ici...

ANITA, à part.

Ernest ici!... que signifie...

GASPARD, à part.

Nous sommes enfoncés dans le troisième dessous!

ANITA.

Que font ici ces gens-là?... et monsieur Castor!... On ne m'a donc pas trompée!... ils veulent m'enlever mon rôle.

M. CASTOR.

Ah! permettez, belle dame...

ANITA.

Vous êtes des intrigants !...

GASPARD, à part.

Je suis comme pétrifié !...

ANAÏS, bas.

Quel malheur !... cela marchait si bien !...

ERNEST.

Oui, oui, il y a une intrigue infernale !...

M. BRULOT.

Ah !... une intrigue !...

ANITA.

Mais elle ne réussira pas !... Je viens vous annoncer, mon ami, que je vais beaucoup mieux... et que je puis jouer ce soir !

M. BRULOT.

Non, mademoiselle, non... vous ferez beaucoup mieux de retourner à Auteuil avec monsieur !..

ANITA, à part.

Il saurait !

ERNEST.

Comment !... retourner à Auteuil !... ce n'est pas vrai !

ANITA, bas.

Bien ! bien !...

ERNEST, à part.

Hein !... qu'est-ce qu'elle dit !... (Haut.) Je n'y comprends rien.

M. CASTOR.

Ni moi non plus.

GASPARD, à part.

Bon !... ils barbotent tous !... Si je pouvais encore embar-

bouiller l'affaire... Oh!... si ma lettre était restée dans le manchon!...

M. BRULOT, à Ernest.

Vous me rendrez raison!...

ANITA.

Un duel!...

GASPARD, bas, à Anaïs.

Trouve-toi mal!...

ERNEST.

Quand vous voudrez, monsieur!...

M. CASTOR.

Mais, messieurs!... messieurs!...

ANAÏS.

Ah!... ils vont se battre!... séparez-les!... je me meurs!...

GASPARD.

Ma fille!... Elle se trouve mal!...

M. CASTOR, la soutenant dans ses bras.

Mademoiselle!... mademoiselle!...

M. BRULOT.

Ah! mon Dieu!...

ANITA.

Eh! qu'elle se trouve mal!... C'est votre faute à vous!...

GASPARD.

Ma fille!... un flacon, de grâce, un flacon... ah! mademoiselle... dans votre manchon!...

(Il passe vivement ses mains dans le manchon et fait tomber ce qu'il contient, le flacon, le mouchoir, la lettre.)

ANITA.

Eh bien!... eh bien!... qu'est-ce que vous faites... laissez donc!...

M. BRULOT, se baissant.

Sans doute... donnez... (Ramassant une lettre.) Eh! mais, une lettre...

GASPARD, à part.

La mienne!... c'est ça!... elle y était encore!... Il y a un Dieu pour la vertu!...

M. CASTOR.

Elle revient! elle revient!...

GASPARD, à M. Castor.

Hein! direz-vous encore qu'elle se trouve mal... mal?...

M. BRULOT.

O ciel!...

ANITA.

Qu'est-ce donc?...

M. BRULOT, lui donnant la lettre.

Anita!... tenez...

ANITA, regardant Ernest.

Ah! votre lettre...

ERNEST, étonné.

Ma lettre...

M. BRULOT.

Comte Ernest, je vous reverrai!... Anita, je ne vous reverrai plus!... pas d'explication!...

ERNEST.

Mais enfin...

GASPARD, reprenant le milieu.

Non, pas d'explication!... ça finirait mal... et monsieur se doit à son pays avant tout... dans l'intérêt de l'art!...

ANAÏS, M. CASTOR et GASPARD.

Venez, venez!...

ANITA et ERNEST.

Écoutez donc !...

M. BRULOT.

Laissez-moi !...

ENSEMBLE.

AIR *de Wallace.*

ERNEST et ANITA.

Dieu ! quelle perfidie !...
Je saurai me venger.
Anaïs est jolie...
Il veut la protéger.

M. BRULOT.

De cette perfidie
Je saurai me venger.
Anaïs est jolie,
Je veux la protéger.

ANAÏS.

De cette perfidie
Il saura se venger.
Il me trouve jolie...
Il veut me protéger.

M. CASTOR et GASPARD.

De cette perfidie
Il saura se venger.
Anaïs est jolie,
Il veut la protéger.

(M. Castor, Gaspard et Anaïs entraînent M. Brulot. — Musique jusqu'à la fin.)

SCÈNE VIII.

ERNEST, ANITA.

ERNEST.

Que le diable les emporte tous !...

ANITA.

C'est ce vieux scélérat de père Gaspard...

GASPARD, reparaissant tout à coup.

Qui ne sera pas aux contre-marques... monsieur et madame Piston !...

(Il sort.)

ANITA.

C'est lui qui, en faisant tomber votre lettre de mon manchon...

ERNEST.

Mais quelle lettre, encore une fois !...

ANITA.

Eh bien !... ce charmant billet qui me console de tout le reste... J'allais partir pour Auteuil, quand j'ai appris...

ERNEST, qui a pris la lettre.

O ciel !... quelle perfidie !...

ANITA.

Comment ?...

ERNEST.

La lettre que j'avais écrite à la petite Anaïs !...

ANITA.

Grand Dieu !... que dites-vous, ingrat !...

ERNEST.

Oh ! pardon, ma chère amie, pardon !... ne nous querellons pas, ce n'est pas le moment !... Nous sommes joués tous les deux !... cette lettre...

ANITA.

Il me l'aurait envoyée...

ERNEST.

Pour vous faire abandonner votre rôle !...

ANITA.

Et faire débuter sa fille !...

ERNEST.

Et me mystifier !...

ANITA.

Oh ! j'étouffe ! je suffoque !... Je cours chez le directeur !...

ERNEST.

J'expliquerai tout au journaliste !...

ANITA.

Je reprends mon rôle !...

ERNEST.

Bravo !... du scandale !... Le spectacle doit être amusant ce soir !...

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME

Le théâtre représente les coulisses du théâtre sur le second plan, de telle sorte que l'entrée sur la scène fait face aux spectateurs. Le côté du public, à droite, est masqué par un décor qui empêche de voir les acteurs en scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD, GEORGES, MACHINISTES.

(Au lever du rideau, les garçons placent les décors et allument les quinquets. Acteurs et figurants se promènent sur le théâtre ; les uns sont costumés pour la pièce, d'autres sont en bourgeois.)

CHŒUR.

AIR *de Fra Diavolo.*

Vite !... place dans les coulisses !...
Hâtez-vous, il faut nous presser...
Sonnez les acteurs, les actrices,
Le spectacle va commencer.

GASPARD, entrant d'un air rayonnant.

Ah ! enfin, nous y voilà !... et ce n'est pas sans peine !... (Il s'essuie le front. — A Georges.) Eh, vite !... on peut faire descendre les musiciens à l'orchestre, et le souffleur dans son trou. (On voit passer les musiciens avec leurs instruments et le souffleur avec

son manuscrit.) Dieu ! que j'ai chaud !... je dis que voilà un début à la baïonnette... il n'y a pas à s'en dédire... ma fille est sur l'affiche, et le public est entré !... je viens de le voir, cet excellent public, par le trou de la toile... la salle est comble !... que c'est beau, une salle comble... quand tout le monde a payé !... Ah ! çà, et le directeur ?

LE RÉGISSEUR.

Il est renfermé avec l'auteur et un autre monsieur.

GASPARD, à Georges.

Ah ! çà, mon garçon, il faut ici de l'intelligence, chut !...

GEORGES.

Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ?

GASPARD, fouillant dans sa poche.

Vous allez me faire le plaisir d'acheter deux gros bouquets, pour les jeter du cintre à l'enfant... coup sur coup... pan, pan !...

GEORGES.

C'est vingt francs...

GASPARD.

Hein ?

GEORGES.

C'est vingt francs.

GASPARD.

Ah! oui... vingt francs, je sais bien... allez toujours.

GEORGES.

Mais la marchande...

GASPARD.

Eh bien !... est-ce qu'elle ne fait pas crédit, la marchande ?

GEORGES.

Jamais.

GASPARD.

En ce cas, allez chez une autre, mon cher, moi, je n'achète qu'aux gens qui font crédit...

SCÈNE II.

LES MÊMES ; ANAIS, costumée pour le rôle de la Vierge du Soleil.

ANAÏS.

Me voilà ! me voilà ! je suis prête.

GASPARD.

Ma fille !... Dieu ! que tu es bien !

ANAÏS.

Tu trouves, papa ?

GASPARD.

Tu es mise... que c'est une perfection... C'est étonnant comme ça va bien aux femmes le costume sauvage... Attends ! tu n'as pas assez de rouge à gauche... (Il tire un petit pot de sa poche et lui met un peu de rouge.) Il y a beaucoup de monde ! des toilettes superbes !... Et puis tu as trop de blanc sous le menton... (Il tire une petite patte de lièvre pour enlever du blanc.) Et bien composé surtout !... Tes faux cheveux tiennent-ils bien ?

ANAÏS.

Oui, papa.

GASPARD, lui tenant la main.

Tu trembles, cher amour !... sois tranquille, va ! on a bien fait les choses ! cent cinquante paires de bras solides... (Bas.) On te redemandera.

ANAÏS.

C'est égal, papa... une première fois, ça fait toujours peur...

GASPARD.

Laisse donc ! tu vas avoir un succès, comme l'obélisque !... ma fille ! mon sang ! du courage... te voilà lancée ! monte à la fortune... à la gloire... (Avec émotion.) et tire ton vieux père après toi !...

AIR *des Scythes et des Amazones.*

Tout mon regret, c'est que ta pauvre mère,
Que ta naissance inquiétait un peu,

Ne soit pas là, pour être heureuse et fière
De ton succès, car, j'en réponds, morbleu !...
De ton succès, oui, je réponds, morbleu !...
Elle voulait te voir riche et brillante...
Du haut des cieux, ta demeure à présent,
Madam' Gaspard, tu dois être contente,
Selon tes vœux j'ai placé ton enfant !
Femme Gaspard, en ce jour sois contente,
Selon tes vœux j'ai placé ton enfant.

(On sonne.)

SCÈNE III.

LES MÊMES ; LE RÉGISSEUR, sur le théâtre.

LE RÉGISSEUR, un gros bâton à la main.

Allons, messieurs, place au théâtre ; on va frapper les trois coups... tout le monde est bien à sa réplique ?... le premier rôle, la duègne, le jeune premier ?...

GASPARD.

Tous !... tous !... oh ! triomphe...

LE RÉGISSEUR, descendant dans la coulisse où est Anaïs.

Et la jeune première ?

GASPARD, montrant sa fille.

La voilà !...

ANAÏS, avec bonheur.

Me voilà !

ANITA, entrant avec Ernest.

Me voilà !

ERNEST.

Nous voilà !

TOUS, surpris.

Anita !

GASPARD.

C'est le diable !

(On frappe les trois coups.)

CHŒUR.

AIR *du Siége de Corinthe.*

C'est Anita, c'est elle
Qui vient nous braver tous...
Mais elle est jeune et belle
Et l'emporte sur nous.

ERNEST.

La chose est incroyable!
Deux actrices ici...

GASPARD, montrant sa fille.

Voilà la véritable!

ERNEST, montrant Anita.

Non, mon cher, la voici!...

REPRISE DU CHŒUR.

C'est Anita, c'est elle... *etc.*

ERNEST.

Il paraît qu'il était temps!

ANITA.

Désolée de vous déranger en reprenant mon rôle.

GASPARD.

Votre rôle!... Mais non, mais non, vous ne le jouerez pas.

ERNEST.

Elle le jouera.

ANITA, souriant.

Je le jouerai très-bien.

GASPARD.

Très-bien... très-bien... c'est une autre question... mais vous ne le jouerez pas du tout.

ANAÏS.

Certainement, vous ne le jouerez pas.

ANITA, froidement.

C'est ce que nous verrons : tout s'est expliqué, vieux perfide!

ERNEST.

Oui, vieux perfide!... Oh! moi, maintenant, ce n'est plus l'amour, c'est la vengeance qui m'anime!... Ah! vous m'avez mystifié! vous avez donné ma lettre!... je me vengerai!

GASPARD, qui n'a pas pu l'arrêter.

Comment!... après tant de peines! tant de courses! tant d'efforts!... quand ma fille est toute costumée! quand me voilà avec mes émotions... Le début est affiché...

ANITA.

Le régisseur va faire une annonce.

ERNEST.

Oui! oui! le régisseur... où est le régisseur?

GASPARD.

Oh! quelle idée!... si je pouvais la faire disparaître quelque part. (A Georges.) Dites donc, il n'y a pas de trappes par ici?

GEORGES.

Si fait... une ici... à la grande découverte.

GASPARD.

Bon!... Eh bien... (Il lui parle bas.)

ERNEST.

Ah! voici le directeur et ces messieurs.

SCENE IV.

LES MÊMES, LE DIRECTEUR, M. CASTOR, M. BRULOT.

ANAÏS, courant au directeur.

Ah! monsieur le directeur!

LE DIRECTEUR.

Comment! comment! vous êtes encore ici?

GASPARD.

Parbleu! et nous y restons.

ANAÏS.

Et je vais débuter.

LE DIRECTEUR.

Ah ! mademoiselle, je suis désespéré... mais l'intérêt du public...

M. CASTOR.

Certainement... l'intérêt...

GASPARD.

Mais, monsieur l'auteur, vous étiez content...

M. CASTOR.

Je n'y puis rien... l'intérêt de ma pièce...

ANAÏS, courant au journaliste.

Mais, monsieur le journaliste, vous aviez promis...

M. BRULOT.

Mademoiselle, l'intérêt de l'art...

(Anaïs retourne près de son père.)

ERNEST.

Parbleu !

GASPARD.

Comment, lui aussi !... Ah ! çà, mais c'est donc une girouette que le journaliste !

ANITA.

Vous le voyez, monsieur Gaspard, et vous aussi, ma petite, c'est impossible.

ERNEST.

De toute impossibilité.

GASPARD.

Impossible !... mais songez donc... c'est me tuer... mon enfant aussi.

ANAÏS.

Oh ! oui... j'en mourrai d'abord.

LE DIRECTEUR.

Voyons, voyons !... on va lever le rideau... n'indisposons pas le public. Monsieur le régisseur, vous annoncerez que mademoiselle Anita reprend son rôle.

GASPARD.

Mais non! mais non!... je vous en prie en grâce!... je vous en prie à genoux!

ANITA.

Vous n'avez plus qu'à vous retirer.

LE RÉGISSEUR.

Place au théâtre !

LE DIRECTEUR, à Gaspard.

Éloignez-vous !

GASPARD, avec rage.

Eh bien, non!... je ne m'éloignerai pas!... Ah! vous êtes tous insensibles à mes prières... à mes larmes!... Eh bien, non! non! je ne m'éloignerai pas d'ici... j'y reste... je m'y cramponne!... Faites venir la garde... les pompiers, si vous voulez, je m'en moque!... et, s'il le faut, je m'adresserai au public... à ce bon public... ma fille dans mes bras!... je lui dirai... je ne sais pas ce que je lui dirai... mais c'est égal... Viens, ma fille, viens, tu débuteras.

ERNEST.

Oh ! le vieil entêté !

ANITA.

Elle ne débutera pas !

GASPARD.

Elle débutera !

ANAÏS.

Oui, oui, je débuterai !

LE DIRECTEUR.

Non, elle ne débutera pas !... Place au régisseur, qui va entrer en scène pour faire l'annonce.

GASPARD, le retenant.

Non ! non !... il n'entrera pas !

ANAÏS.

Il n'entrera pas !

TOUS.

Si fait ! si fait !

LE RÉGISSEUR.

Silence !... laissez-moi entrer...

GASPARD, le retenant par le pan de son habit.

Non ! non ! vous n'entrerez pas, saprelotte !...

TOUS.

Lâchez-le donc !...

LE RÉGISSEUR.

Le rideau est levé !

GASPARD.

Le rideau est levé ? (Poussant Anaïs dans l'autre coulisse.) Entre, ma fille ; entre, et commence !... (Anaïs entre en scène.) Ça y est !...

(On entend applaudir.)

ANITA.

Elle est entrée !... je vais entrer aussi, moi !...

ERNEST.

Oui ! oui ! entrez ! ça fera scandale !... tant mieux !...

M. CASTOR, courant à Anita.

Arrêtez ! arrêtez !... et ma pièce !...

LE DIRECTEUR, qui écoute la pièce.

Silence ! silence !...

ANITA, à Brulot.

Mais elle joue mon rôle !

BRULOT.

Eh ! mais on commence ! vite dans ma loge.

(Il sort en courant.)

ANITA, au directeur.

Et vous ne me soutenez pas !...

ERNEST.

C'est une indignité !

LE DIRECTEUR.

Mais, est-ce ma faute?

(Il va écouter la pièce.)

GASPARD, joyeux.

Silence donc ! l'enfant est en scène !... Ça va !... ça va... Ah !... j'avais bien dit, moi, qu'elle débuterait !...

(Il reprend sa place dans la coulisse et écoute la pièce.)

ANITA.

Oh ! je me vengerai !... je me vengerai ! Et, d'abord, ne comptez plus sur moi... je ne mettrai plus les pieds sur votre théâtre... Je renonce au théâtre !... aux directeurs !... aux auteurs et aux journalistes !

(Elle jette sa couronne.)

GASPARD.

Merci ! ça me servira.

(Il la ramasse.)

M. CASTOR.

O mon Dieu !... le jeune premier n'est pas à sa réplique !... (Grand mouvement du régisseur, du directeur et de l'auteur.) Ah ! si, il y est !...

ANITA.

Oui, va ! va ! ta pièce tombera, je l'espère bien !...

ERNEST.

J'en réponds !...

ANITA.

Et vous, Ernest, vous m'aviez juré qu'elle ne jouerait pas... que vous feriez cause commune avec moi !...

ERNEST.

Je le jure encore !...

ANITA.

Que vous la siffleriez !...

ERNEST.

Soyez tranquille!... elle n'y reviendra pas deux fois !...

GASPARD, se rapprochant d'eux.

Qu'est-ce qu'il dit ?

ANITA.

Eh bien ! allez donc, ou je ne vous revois plus de ma vie !...

(Elle sort par la droite.)

ERNEST.

Oui !... oui !... j'y cours !...

GASPARD, courant à Ernest et lui barrant le passage.

Hein ! où courez-vous ?

ERNEST.

Dans la salle !...

GASPARD.

Pour applaudir ?...

ERNEST.

Pour siffler !...

GASPARD, le saisissant par son habit.

Qui ? ma fille !... ma gloire !... ma joie !... vous n'irez pas !...

ERNEST.

J'irai !...

GASPARD, le poussant dans une coulisse.

Vous n'irez pas !...

ERNEST.

Et qui m'en empêchera ?...

GASPARD.

Moi !...

ERNEST.

Allons donc !...

GASPARD.

Vous resterez !...

ERNEST.

Je sortirai !...

GASPARD, frappant du pied.

Vous resterez, quand je devrais...

ERNEST, disparaissant par une trappe.

Eh mais !... eh mais !... qu'est-ce que c'est, j'enfonce !...

GASPARD.

Tire-toi de là comme tu pourras !...

LE DIRECTEUR, revenant.

Mais silence donc, écoutez !... écoutez !...

GASPARD.

Écoutons !... ça va ! ça va !... de plus fort en plus fort !... le public en est à l'enthousiasme !.

SCÈNE V.

ANAIS, GASPARD, GEORGES, LE DIRECTEUR.

ANAÏS, paraissant à la coulisse, et déclamant comme si elle jouait en scène.

« Adieu, je t'aime... et, partout où ta vie sera en danger, tu « me trouveras prête à mourir avec toi ! »

(Elle rentre dans la coulisse.)

GASPARD.

Bravo ! bravo !... tu es superbe !...

ANAÏS, changeant de ton.

Ah ! mon Dieu ! que j'ai chaud !... je n'en puis plus !

GASPARD, tirant une bouteille de sa poche.

Tiens, mon ange, tiens !... humecte ton talent !... humecte !...

(Anaïs boit.)

LE DIRECTEUR, accourant.

Très-bien ! mademoiselle... très-bien ! commencez le dernier tableau pendant que l'émotion dure encore !...

AIR *de Turenne.*

C'est le moment décisif, entrez vite...

GASPARD.

C'est là qu'il faut que des pleurs soient versés,
Ne tremble pas, ta rivale est en fuite,
Tes ennemis... ils sont tous enfoncés ! (*bis.*)
Dans le parterre... écoute, rien ne bouge...
Sois déchirante et montre aux gens de goût
Tes beaux moyens ! ta belle âme !... et surtout
Prends bien soin d'effacer ton rouge !...

ANAÏS.

Il faut que je mette mes cheveux en désordre... ma coiffure de travers...

GASPARD, lui arrangeant les cheveux.

Attends !... attends !... (Au directeur.) Et dire que tous ces cheveux-là sont à elle !...

ANAÏS.

Ma coiffure tient-elle bien ?

GASPARD.

Oui... oui... (Prenant la couronne d'Anita.) Je vais te donner une couronne, moi !...

LE RÉGISSEUR.

Mademoiselle !... vous manquez votre entrée !

ANAÏS, rentrant en scène.

« Cher ami ! je vous retrouve dans ce cachot ! »

GASPARD.

Ah ! le cher ami rentre par l'autre côté !..... (Anaïs est tout à fait en scène. — Gaspard, courant à Georges qui est près d'une coulisse.)

Eh ! dites donc, vous, prenez-moi ça... (Il lui donne la couronne.) Allez dans la salle, et...

(Il lui parle bas, Georges sort.)

SCÈNE VI.

GASPARD, LE DIRECTEUR, M. CASTOR.

LE DIRECTEUR, écoutant.

Oh ! mon Dieu ! on a sifflé !

GASPARD, vivement.

C'est la pièce !... c'est l'auteur, monsieur Castor !... le voilà... ah !... est-il pâle !...

M. CASTOR, accourant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE DIRECTEUR.

On siffle !...

M. CASTOR.

Les acteurs auront ajouté quelque chose...

(On applaudit.)

GASPARD.

Entendez-vous ?... entendez-vous ?... quels applaudissements frénétiques !... c'est l'enfant qui relève la pièce... (A M. Castor.) La fameuse scène où elle se trouve mal !...

M. CASTOR, s'appuyant à une coulisse, et écoutant.

Vraiment !...

LE DIRECTEUR, à Gaspard.

Ah çà ! mon cher... à nous deux maintenant... J'engage votre fille...

GASPARD.

Parbleu !... je crois bien !... vous n'êtes pas dégoûté !... Début colossal !...

LE DIRECTEUR.

Vous demandiez ce matin... six cents francs ?

GASPARD.

Quatre mille francs!... (A part.) Ah! je te tiens, mon gaillard!...

LE DIRECTEUR.

Vous aviez fini par six cents francs?...

GASPARD.

Oui, mais j'avais commencé par quatre mille... (On applaudit. — Écoutant.) Ah! entendez-vous?... quel succès!... Monsieur!... j'en pleure!...

LE DIRECTEUR.

Eh bien! soit!... Je lui donne quatre mille francs.

GASPARD.

Ah! laissez donc!... Quatre mille francs, après un succès comme celui-là!...

LE DIRECTEUR.

Mais, permettez, monsieur Gaspard...

GASPARD.

Ça vaut dix mille francs! (On applaudit plus fort. — Écoutant.) Bon!... la salle va crouler!... Quel succès! (Avec émotion.) Et dire que madame Gaspard ne voulait pas faire cette enfant-là!.....

LE DIRECTEUR.

Dix mille francs!... cependant!...

GASPARD.

Avec dix francs de feux. (On applaudit encore plus fort.) Ça redouble!...

LE DIRECTEUR.

Mais...

GASPARD.

Prenez garde! si ça continue, je demande quinze mille francs, et vingt francs de feux!...

LE DIRECTEUR, vivement.

Soit! dix mille francs et dix francs de feux!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST, remontant sur le théâtre par l'orchestre des musiciens.

Enfin, je puis sortir de là !...

LE DIRECTEUR.

Qu'est-ce que c'est ?

ERNEST, secouant la poussière.

C'est une indignité !... c'est une infamie !... me jeter sous ce théâtre... où je ne pouvais plus me retrouver !...

GASPARD.

Il fallait y rester !...

ERNEST.

Mais vous n'en êtes pas où vous croyez !... Il en est temps encore !... je cours siffler !...

(Castor, qui se trouve près d'Ernest et qui a entendu sa dernière phrase, le saisit par son habit pour l'empêcher de sortir.)

GASPARD.

Courez où vous voudrez !... écoutez !...

(On applaudit.)

LE DIRECTEUR, radieux.

Voilà la pièce qui finit !...

ERNEST.

Il se pourrait !...

M. CASTOR.

Succès ! succès complet !...

GASPARD.

Bravo ! bravo, saprelotte !... J'étouffe !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANAIS, GEORGES, ACTEURS, MACHINISTES.

(Tout le monde se presse autour d'Anaïs pour la féliciter.)

ANAÏS.

Mon papa ! mon papa !...

GASPARD, la recevant dans ses bras.

Ma fille !...

CHŒUR.

AIR *du Valet de Chambre.*

Ah ! quel succès ! ah ! quelle ivresse !...
Oui, jusque dans le corridor,
On claque l'actrice et la pièce !
Le public applaudit encor !...

ERNEST.

Allons ! le plus fin est d'en rire.

M. CASTOR, à Anaïs.

Mademoiselle... je vous fais mes compliments... vous vous êtes associée à mon succès avec un rare bonheur... Voulez-vous permettre ?...

(Il l'embrasse.)

GASPARD.

Oui, embrassez-la ! vous lui devez une fière chandelle !...

LE DIRECTEUR.

Oh ! oui, une fière chandelle !

GASPARD, au directeur.

Et vous ne vouliez pas lui donner de feux !...

M. BRULOT, accourant ; il vient se placer à la gauche d'Anaïs.

Très-bien ! très-bien ! charmante ! je me range de votre côté dans l'intérêt de l'art !... je vous ferai un bel article. (Bas.) Venez me voir... chut !...

(Bruit dans la salle.)

M. CASTOR.

On demande l'auteur!... nommez l'auteur! nommez-moi: « Monsieur Castor, propriétaire. »

(Cris dans la salle: « *La débutante! la débutante!* »)

GASPARD, revenant.

Ah bien, oui! l'auteur! on se fiche bien de l'auteur!... on redemande la débutante; j'en étais sûr! ça ne pouvait pas lui manquer. Vite! place au théâtre!... qui est-ce qui va lui donner la main? le régisseur!

LE DIRECTEUR.

Il n'y est pas; et je ne vois aucun acteur.

GASPARD.

Oh! les envieux!... Eh bien! ce sera moi!

TOUS.

Vous?

GASPARD, se mettant du rouge.

Oui, moi; attendez!

ERNEST, bas, à Anaïs.

Je suis bon enfant, nous ferons la paix, je reste à Paris.

GASPARD.

Viens, ma fille, viens; ne faisons pas attendre cet excellent public... Laissez-nous passer... Hum! hum!

LE DIRECTEUR.

Au rideau!

TOUS.

Ah! voyons! voyons!

(Ils se jettent dans les coulisses pour voir.)

GASPARD sort par une coulisse avec Anaïs. On applaudit ; mais les applaudissements cessent quand Gaspard reparaît par la droite, présentant sa fille au public, auquel il adresse humblement le couplet suivant :

AIR *de Téniers.*

Public de choix, élite de la France,
Noble public ! c'est à vous, maintenant,
Que je demande ici de l'indulgence,
Au nom du père de l'enfant !...
Ne rendez pas cette épreuve fatale !...
Faites, messieurs ! que de ce long bravo,
De ces vivat partis de l'autre salle,
Dans celle-ci nous ayons un écho !
De ces vivat, donnez-nous un écho !...

(Pendant ce couplet, toutes les coulisses sont garnies, et chacun semble regarder sur le théâtre.)

FIN DU PÈRE DE LA DÉBUTANTE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.



